

## DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

---

*Le Spectateur catholique*, tome II, Bruxelles ; Paris, Juillet 1897 –  
Décembre 1897 (n°7-12).

---

**En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.**

*S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : [bibdir@ulb.ac.be](mailto:bibdir@ulb.ac.be))*

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>













le Spectatevr catholique

DIRECTEUR  
M. EDMOND DE BRUIJN

SECRÉTAIRES DE RÉDACTION

M. RAOUL NARSY <i>(le Vendredi de 5 à 6 heures)</i> 44, avenue du Maine <b>PARIS</b>	M. VICTOR KINON au <b>Siège de la Revue</b> 40, rue Hydraulique <b>BRUXELLES</b>	M. WILLIAM RITTER (pays germaniques, balkaniques et Suisse) I Johannesgasse, 11, <b>VIENNE</b>
-----------------------------------------------------------------------------------------------	-------------------------------------------------------------------------------------------	------------------------------------------------------------------------------------------------------------

M. MARIUS ANDRÉ 11, rue Olozaga <b>MADRID</b>	M. RAFAEL MITJANA Via Gaeta, 4 <b>ROME</b>
-----------------------------------------------------	--------------------------------------------------

SECRÉTAIRE D'ADMINISTRATION

M. JOSEPH van LIDTH de JEUDE

COMITÉ PROTECTEUR

M. MARIUS ANDRÉ, à Madrid.	Abbé L. HALFLANTS, à Tirlemont
M. THOMAS BRAUN, à Bruxelles.	Abbé P. HALFLANTS, à Louvain.
M. L. COENEN, à Weerde-Malines.	M. VICTOR KINON, à Bruxelles.
M. EDM. DE BRUIJN, à Anvers.	D <sup>r</sup> FORTUNÉ MAZEL, à Nîmes.
M <sup>sr</sup> C. DE HARLEZ, à Louvain.	M. HENRI MAZEL, à Paris.
M. ERNST DELTENRE, à Malines.	M. ADR. MITHOUARD, à Paris.
M. LOUIS DENISE, à Paris.	M. RAOUL NARSY, à Paris.
M. VICTOR DENIJN, à Turnhout.	M. ADH. SCHEIJS, à Verrijck-Louvain.
M. ARIST. DUPONT, à Bruxelles.	Abbé ARM. THIÉRY, à Louvain.
M. LAUR. FIERENS, à Anvers.	M. FIRM. VAN DEN BOSCH, à Courtrai.
M. ALPH. GERMAIN, à Paris.	M. J. VAN LIDTH DE JEUDE, à Anvers.
M. ARN. GOFFIN, à Bruxelles.	M. CL. VOLIO, à Paris.





# le Spectatevr catholique

**TOME I**

**Juillet-Décembre 1897**



FIDES  
QVAERENS  
INTELLECTVM



FIDEM  
QVAERENS  
INTELLECTVS

BUREAUX DU SPECTATEVR CATHOLIQUE

**BRUXELLES**  
40, rue Hydraulique.

**PARIS**  
44, avenue du Maine.





Edition } N: 24  
de luxe } 30 ex *JK*

Juillet 1897

N° 7

# le Spectateur catholique

## Propre du Mois :

Raymond Lulle (trad. M. M. André) : Le Livre de l'Ami et l'Aimé VII.

## Art religieux :

### La Poésie religieuse en Bretagne

- M. Louis Tiercelin : Chanson de Noël.
- M. Olivier de Gourcuff : Saints de Bretagne.
- M. Charles Le Goffic : Les trois Matelots de Groix.
- M. Anatole Le Braz : Symbole.
- M. Charles d'Ys : Dies Dominica.
- M. Yves Berthou : Fête-Dieu.
- M. Frédéric Plessis : Vers.
- M. F. Fleuriot-Kérinou : Les vrais Pauvres.
- M. Adrien Mithouard : Les Poètes mystiques IV : *L'âme bretonne.*
- M. Max Elskamp : Emblèmes de folklore et ornements (*gravés sur bois de buis et de poirier.*)
- M. L. Michelot : De l'expression dans la musique grégorienne.

## Jugement religieux :

- M. Francis Jammes : En faveur de la Simplicité chrétienne. (Lettre à Ménélaque sur les « *Nourritures terrestres* »).
- M. Max Elskamp : Pauvres choses (*gravé sur bois.*)

FIDES  
QVAERENS  
INTELLECTVM



FIDEM  
QVAERENS  
INTELLECTVS

BUREAUX DU SPECTATEUR CATHOLIQUE

BRUXELLES  
40, rue Hydraulique.

PARIS  
44, avenue du Maine.

# Le Spectatevr Catholique

Mensuel  
de Science, d'Art et de Jugement religieux

DIRECTEUR

M. EDMOND DE BRUIJN

SECRÉTAIRES DE RÉDACTION

M. RAOUL NARSY <i>(le Vendredi de 5 à 6 heures)</i> 44, avenue du Maine <b>PARIS</b>	M. VICTOR KINON au <b>Siège de la Revue</b> 40, rue Hydraulique <b>BRUXELLES</b>	M. WILLIAM RITTER (pays germaniques, balkaniques et Suisse) I Johannesgasse, 11, <b>VIENNE</b>
-----------------------------------------------------------------------------------------------	-------------------------------------------------------------------------------------------	------------------------------------------------------------------------------------------------------------

M. MARIUS ANDRÉ

11, rue Olozaga

**MADRID**

M. RAFAEL MITJANA

Via Gaeta, 4

**ROME**

SECRÉTAIRE D'ADMINISTRATION

M. JOSEPH van LIDTH de JEUDE

COMITÉ PROTECTEUR

M. MARIUS ANDRÉ, à Madrid.	Abbé L. HALFLANTS, à Tirlemont
M. THOMAS BRAUN, à Bruxelles.	Abbé P. HALFLANTS, à Louvain.
M. L. COENEN, à Weerde-Malines.	M. VICTOR KINON, à Bruxelles.
M. EDM. DE BRUIJN, à Anvers.	D <sup>r</sup> FORTUNÉ MAZEL, à Nimes.
M <sup>sr</sup> C. DE HARLEZ, à Louvain.	M. HENRI MAZEL, à Paris.
M. ERNST DELTENRE, à Malines.	M. ADR. MITHOUARD, à Paris.
M. LOUIS DENISE, à Paris.	M. RAOUL NARSY, à Paris.
M. VICTOR DENIJN, à Turnhout.	M. ADH. SCHEIJS, à Vertrijck-Louvain.
M. ARIST. DUFONT, à Bruxelles.	Abbé ARM. THIÉRY, à Louvain.
M. LAUR. FIERENS, à Anvers.	M. FIRM. VAN DEN BOSCH, à Courtrai.
M. ALPH. GERMAIN, à Paris.	M. J. VAN LIDTH DE JEUDE, à Anvers.
M. ARN. GOFFIN, à Bruxelles.	M. CL. VOLIO, à Paris.

Le Spectatevr Catholique laisse à ses rédacteurs liberté de tout style, et, avec l'honneur de leur responsabilité, liberté de toute pensée, en les limites de l'orthodoxie définie ou traditionnelle.

— Les manuscrits ne sont pas rendus. —

ABONNEMENT ANNUEL

(Édition de luxe sur papier de hollande Van Gelder : 20 frs.)

Le Spectatevr Catholique paraît en fascicules illustrés mensuels et formera II Tomes de 300 pages par an.



ci continue le livre de l'Ami et de l'Aimé, lequel livre traite des dialogues et cantiques d'amour qui sont entre eux deux, et qui sont des exemples abrégés et des paraboles [nécessitant une exposition] par lesquels l'Entendement s'élève plus haut en la contemplation, la dévotion et l'amour de son Aimé. Et pour ce motif, ils sont en nombre égal aux jours de l'année et chacun d'eux suffit pour contempler tout un jour selon l'Art de Contemplation. **L'Aimé** est Notre Seigneur Dieu comme créateur, recréateur et fin dernière de tout ce qui existe ; **l'Ami** est tout dévot et fidèle chrétien qui se met en la contemplation et au service de Dieu. **L'amour** est la charité et la bienveillance avec lesquelles s'aiment l'Ami et l'Aimé ; et les trois (parlant en Dieu *simpliciter*) sont une seule et même chose ; en autre manière ils se distinguent entre eux.

182. « Dis, fol, pourquoi excuses-tu l'amour lorsqu'il maltraite ton corps et ton cœur ? — Parce qu'il multiplie mes mérites et ma béatitude. »

183. L'Ami gémissait, et se plaignait à son Aimé de ce que celui-ci ordonnât à l'amour de le tourmenter avec tant de force. Et l'Aimé se disculpait en multipliant dans l'Ami les pensées, les travaux, les périls, les larmes et les pleurs.

184. « Dis, fol, pourquoi excuses-tu les coupables ? » Il répondit : « Pour ne pas ressembler à ceux qui accusent les innocents comme les coupables. »

185. L'Aimé éleva l'entendement de l'Ami jusqu'à la compréhension de ses hauteurs, pour que l'entendement inclinât la mémoire à se rappeler ses fautes et la volonté à les détester, et pour élever l'Ami à l'amour des perfections de l'Aimé.

186. L'Ami chantait son Aimé, et il disait : « J'ai si bien soumis ma volonté à la tienne que toutes les choses que je hais par ta volonté me donnent un plaisir plus grand et plus de bonheur que celles que j'aimais sans ton amour. »

187. L'Ami allait par une grande cité, et il demandait s'il ne trouverait pas un homme avec qui il pourrait parler à sa guise de son Aimé ; et on lui montra un homme pauvre qui pleurait d'amour et qui cherchait aussi un compagnon avec qui il pût parler d'amour.

188. L'Ami était soucieux et troublé et il se demandait comment ses langueurs et ses peines pouvaient avoir pour origine les noblesses de son Aimé qui possède une béatitude parfaite. Et alors il se rappela que le soleil, qui est si élevé, fait souffrir les yeux débiles.

189. Les réflexions de l'Ami allaient de l'oubli de ses tourments au souvenir de ses plaisirs, car les plaisirs qu'il a de l'amour lui font oublier les peines qu'il endure ; et les tourments qu'il souffre par amour lui rappellent la joie que procure l'amour.

190. On demanda à l'Ami s'il était possible que son Aimé cessât de l'aimer. Il répondit : « Non, tant que ma mémoire me le rappellera et tant que mon entendement comprendra ses noblesses.

191. « Dis, fol, quelle est la meilleure comparaison que l'on puisse faire, et quelle est la plus grande ressemblance qui existe ? » Il répondit : « Celle de l'Ami et de l'Aimé. » On lui demanda pourquoi. Il répondit : « A cause de l'amour qui est entre eux. »

192. On demanda à l'Aimé s'il n'avait jamais eu pitié de son Ami. Il répondit que s'il n'avait pas eu pitié de lui, il ne l'aurait pas rendu amoureux et ne l'aurait pas tourmenté par les soupirs, les pleurs, les travaux et les langueurs.

193. En un grand bocage se promenait l'Ami qui cherchait son Aimé. Et il rencontra la vérité et l'erreur qui disputaient sur son Aimé : la vérité le louait et l'erreur le blasphémait. Et alors l'Ami appela l'amour pour qu'il aidât la vérité contre l'erreur.

194. La tentation vint à l'Ami de s'absenter de son Aimé pour que sa mémoire s'éveillât et recouvrât la présence de son Aimé en se le rappelant plus fortement que jamais, et que son entendement s'élevât à une plus haute compréhension, et que sa volonté d'aimer en fût augmentée.

195. Un jour l'Ami oublia son Aimé, et un autre jour il se souvint qu'il l'avait oublié. Et le jour où il se souvint qu'il avait oublié son Aimé, l'Ami fut en tristesse et en douleur ; et la tristesse qu'il eut de l'oubli, et la consolation qu'il eut du souvenir lui donnèrent allégresse et joie.

196. L'Ami désirait si vivement que son Aimé fût glorifié qu'il en vint à craindre de ne pas l'avoir lui-même assez glorifié ; et si fortement il haïssait les insultes faites à son Aimé qu'il craignit de ne pas avoir une haine suffisante. C'est pourquoi l'Ami restait troublé par son Aimé entre l'amour et la crainte.

197. L'Ami se mourait de plaisir, et les souffrances le ranimaient. Et les plaisirs et les tourments s'unissaient et se confondaient au point de n'être plus qu'une seule chose dans sa volonté. C'est pourquoi l'Ami vivait et mourait dans le même instant.

198. L'Ami voulait oublier et ignorer son Aimé l'espace d'une heure seulement, pour voir s'il aurait un peu de repos dans ses peines. Mais il pensa que l'oubli et l'ignorance de son Aimé seraient pour lui un plus grand tourment ; il eut patience dans ses peines, et il exalta son entendement, sa mémoire et sa volonté en la contemplation de son Aimé.

199. L'Ami aimait tant son Aimé qu'il croyait tout ce que lui disait celui-ci. Et il désirait tellement le comprendre qu'il voulait comprendre par les raisons nécessaires tout ce qu'il entendait dire de lui. C'est pourquoi l'amour de l'Ami participait de la croyance et de l'intelligence, de la foi et de la science.

200. On demanda à l'Ami quelle était la chose la plus éloignée de son cœur. Il répondit : « L'indifférence. » On lui demanda pourquoi. Il répondit : « Parce que la chose la plus près de mon cœur est l'amour qui est le contraire de l'indifférence. »

201. « Dis, fol, as-tu de la cupidité ? » Il répondit : « Oui, toutes les fois que j'oublie la grandeur et les richesses de mon Aimé. »

202. « Dis, amant, as-tu des richesses ? — Oui, j'ai l'amour. — As-tu pauvreté ? — Oui, j'ai l'amour. — Pourquoi ? — Parce que l'amour n'est pas assez grand et qu'il n'enflamme pas un nombre assez considérable d'amants pour célébrer la gloire de mon Aimé. »

203. « Dis, Ami, où est ta puissance ? — Dans la puissance de mon Aimé. — Où est ta force contre tes ennemis ? — Dans la force de mon Aimé. — Avec quoi te réconfortes-tu ? — Avec les trésors éternels de mon Aimé. »

204. « Dis, fol d'amour, qu'aimes-tu le mieux, la miséricorde de ton Aimé ou sa justice ? » Il répondit qu'il lui convenait d'aimer sa justice autant que de la craindre, et que rien ne devait incliner sa volonté à aimer quelque chose au-dessus de la justice de son Aimé.

205. Les coupes et les mérites se combattaient dans la conscience et dans la volonté de l'Ami. La justice et la réminiscence multipliaient sa conscience ; mais la miséricorde et l'espérance multipliaient le pardon dans la volonté de l'Aimé. C'est pourquoi les mérites vainquirent les coupes dans l'Ami pénitent.

206. L'Ami affirmait que son Aimé était toute perfection, et il niait qu'en son Aimé et il eût quelque défaut. Et il était question de savoir si l'affirmation était plus grande ou si c'était la négation.

207. Il y eut une éclipse au ciel et des ténèbres sur la terre. Et cela fit penser à l'Ami que le péché avait longtemps éloigné l'Aimé de sa volonté et que cette absence avait éteint dans son entendement la lumière par laquelle l'Aimé se manifeste à ses amants.

208. L'amour entra dans le cœur de l'Ami, et l'Ami lui demanda ce qu'il voulait. Et l'amour répondit : « Je suis venu en toi pour te nourrir et te fortifier de telle sorte qu'au moment de la mort tu puisses vaincre tes mortels ennemis. »

209. L'amour était malade parce que l'Ami avait oublié son Aimé, et l'Ami fut malade aussi

lorsque le souvenir lui revint, car son Aimé lui donna des peines, des anxiétés et des langueurs.

210. L'Ami rencontra un homme qui mourait sans amour ; l'Ami pleura sur l'offense que recevait l'Aimé par la mort de cet homme, et il lui demanda pourquoi il mourait sans amour. Et il répondit : « Parce que je n'ai trouvé personne pour me donner la connaissance de l'amour et m'enseigner à devenir amant. » Ces paroles firent soupirer et pleurer l'Ami qui dit : « O dévotion, quand seras-tu répandue davantage afin que le péché le soit moins et que mon Aimé ait beaucoup de fervents hardis à le glorifier et à l'aimer, et qui n'hésitent jamais à chanter ses louanges ! »

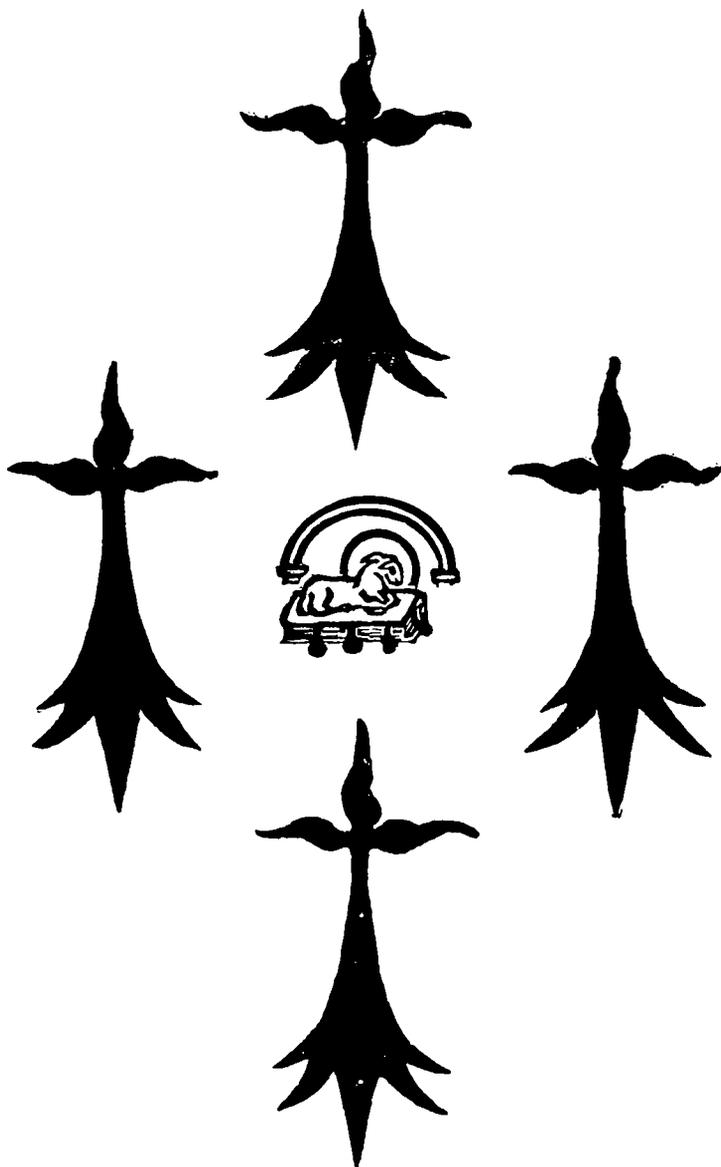
211. L'Ami voulut éprouver si l'amour pourrait rester en son cœur sans le souvenir de son Aimé ; et son cœur cessa de penser et ses yeux de pleurer ; l'amour s'anéantit et l'Ami resta privé de l'amour, et il demanda aux gens s'ils n'avaient pas vu l'amour et où il pourrait le retrouver.

212. « Amour et aimer, l'Ami et l'Aimé sont unis si fortement dans mon Aimé qu'en leur essence ils ne sont qu'une seule actualité ; l'Ami et l'Aimé sont deux êtres distincts et cependant ils concordent sans aucune contrariété ni diversité d'essence. C'est pourquoi l'Aimé est aimable au-dessus de toutes les autres amours. »

Ces 31 motifs suffiront à la contemplation pendant le mois de Juillet ; les suivants suffiront pendant les mois suivants.



# la Poésie religieuse en Bretagne ✖✖✖✖✖✖





*CHANSON DE NOËL, traduite du  
breton et rimée par LOUIS TIERCELIN*

*A Madame J. Perdriel-Vaissière*

*Tout le ciel est illuminé ;  
Notre Sauveur Jésus est né  
Sur de la paille cette nuit.  
Chrétiens, ne faites pas de bruit !  
Car la Vierge a fermé les yeux  
Près du nouveau né, roi des cieux ;  
Nous venons de la part de Dieu  
Dire la nouvelle en ce lieu.  
Grande nouvelle et grand bonheur,  
Puisqu'il est né, notre Sauveur !  
Jésus a soif, Jésus a faim !  
Donnez nous du cidre et du pain.  
Ajoutez quelque chose en plus,  
Pour que nous chantions mieux Jésus,  
Pour que nous chantions le Sauveur  
Au marin comme au laboureur.*

*Noël à tous, petits et grands !  
Noël dehors, Noël dedans !  
Et sur la terre ainsi qu'au ciel,  
Bénédiction de Noël !*



*SAINTS DE BRETAGNE* ††††††††††††††††††††††††††††††††††

†††††††††††††††††††††††††††††††††† *par* OLIVIER DE GOURCUFF

*Comme du Christ, tous les enfants s'approchent d'eux  
Et l'air qui les entoure est plein de chants joyeux.*

*Ils désarment le bras terrible qui foudroie,  
Et le loup pour leur plaire abandonne sa proie.*

*S'il sait que le Démon tourmente un pauvre corps  
Saint Ronan, sans prendre un bâton, le met dehors.*

*Saint Gwenolé voit des cités aériennes,  
Où meurent les échos des misères anciennes.*

*De son bras et des plis de sa robe de lin  
Saint Yves couvre encor la veuve et l'orphelin.*

*Près de ces deux patrons, tutélaire milice,  
La Bretagne a des Saints ivres de sacrifice,*

*Donatien, Rogatien, martyrs dont le sang pur  
Monte, comme un encens fraternel, vers l'azur.*

*Tous, humbles pèlerins, seigneurs de belle mine  
Marchent sous l'étendard où rayonne l'hermine.*

*Au seuil du paradis, sous son nimbe éclatant,  
Notre Dame d'Auray, Sainte Anne, les attend.*

*Quand le Breton au grand voyage se dispose,  
Il invoque ses Saints, tous bons à quelque chose.*

*Obtenant de chacun grâce, indulgence ou don  
Il s'en va confiant vers son dernier pardon.*



*Bons Saints qui protégez les bois et la montagne,  
Votre terre choisie est celle de Bretagne.*

*Experts à conjurer les malheurs et les maux,  
Vous êtes les patrons de tous les animaux.*

*Les bœufs lèvent sur vous de longs regards humides  
Et de vos douces mains les moutons sont avides.*

*Sans y même laisser la trace d'un baiser,  
Sur vos têtes on voit les oiseaux se poser.*

*A leurs frères surtout les Saints sont secourables  
Et leurs premiers élus sont les plus misérables.*

*Pour l'humble, la fragile et pauvre humanité  
Coulent incessamment leurs trésors de bonté.*

*Comme la foi brille en leurs âmes ingénues,  
Ils sont initiés aux choses inconnues,*

*Et le Maître divin refait en leur faveur  
Les miracles issus de l'ancienne ferveur :*

*L'aveugle voit, le sourd entend, le boiteux marche  
Sur un signe du moine, un mot du patriarche.*





LES TROIS MATELOTS DE GROIX ††††††††

†††††††††††††††††††††††† par CHARLES LE GOFFIC

*C'étaient trois matelots de Groix.  
Ils étaient partis tous les trois  
Pêcher la sole.  
Les pauvres garçons n'avaient pas  
Plus de sextant que de compas  
Et de boussole.*

*« Ah ! disait l'un, voici l'hiver !  
Les hirondelles ont ouvert  
Leurs ailes souples,  
Et bientôt, dans le ciel changeant,  
On verra les pluviars d'argent  
Filer par couples. »*

*« L'hiver ! dit l'autre, hélas à nous !  
Si je vous montrais mes genoux,  
C'est une plaie.  
Mon pauvre corps est tout perclus,  
Et du coup je ne pourrai plus  
Tenir la baie. »*

*Et le troisième répartit :  
« Notre navire est bien petit,  
O bonne Vierge,  
Mais à votre église d'Auray,  
Sitôt débarqué, je ferai  
Cadeau d'un cierge. »*

*Ainsi causaient parmi les flots,  
Debout au vent, les matelots,  
Quand une lame  
Emporta le premier des trois.  
Il fit le signe de la croix  
Et rendit l'âme.*

*L'autre, en tombant du haut du mât,  
Fut, avant qu'il se ranimât,  
Happé dans l'ombre  
Par un poulpe aux yeux de velours,  
Qui tendait au ras des flots lourds  
Ses bras sans nombre.*

*Il a suffi d'un humble Ave  
Pour que le cadet fut sauvé  
Du flot barbare,  
Et ce matin les bons courants  
L'ont ramené chez ses parents  
Dans sa gabare.*





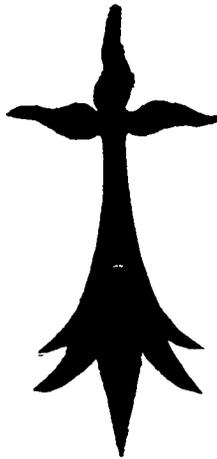


*Ménagères et servantes  
Gardent des poses ferventes,  
Exquises d'humilité,  
Et les fillettes rieuses  
S'efforçant d'être pieuses  
Preignent un air contristé.*

*Les aïeules rabougries  
Branlent leurs têtes flétries  
En joignant leurs maigres doigts,  
Et de leurs lèvres tremblantes  
Tombent des prières lentes  
Qu'un soupir coupe parfois.*

*Il se fait un grand silence  
Sitôt que du cœur s'élançe  
Un son de clochette aigu,  
Et que, dans l'or du calice,  
Jésus s'incarne propice  
A son peuple convaincu.*

*Et tant que l'office dure  
Les Bas-Bretons sous leur bure,  
De l'extase au fond des yeux,  
S'absorbent dans le spectacle  
Du mystique tabernacle,  
Et leur rêve monte aux cieux.*





*Dans les Jardins du Rêve où l'herbe vierge pousse,  
L'odeur des Lys pour moi n'était jamais jamais trop douce.  
— Encens brûlant au pied des troncs éthérés. —  
Fête-Dieu ! J'ai cueilli les frêles fleurs des prés,  
Les fleurs des champs, des eaux, des landes et des grèves  
Qu'à la porte du ciel je semais dans mes rêves.  
Un jour je m'égarai sur un chemin nouveau  
Où l'on cueillait des fleurs d'absinthe et de pavot.*

*L'alouette chante sur les nues.*

*Fête-Dieu ! Souvenirs des blancheurs en allées !  
Les toiles de fin lin par les Vieilles filées,  
Drap blancs où nul vivant n'a goûté le sommeil,  
Et que de mère en fille on tendait au soleil ;  
Linge à Dieu consacré qui, dans la Saison Noire,  
Nous éblouissait tous quand on ouvrait l'armoire,  
Les beaux linceuls blanchis sur l'ajonc épineux  
Sont dans la terre avec des morts roulés en eux.*

*L'alouette chante sur les nues.*

*Mère, affinez le lin des collines bretonnes ;  
Descendez du grenier les rouets monotones.  
Filez le lin ! Je viens dresser le reposoir,  
Où mon matin fleurit, je veux fleurir mon soir.  
Puisque voici l'enclos où les Innocents jouent,  
Que les roses de mai m'empourprent les deux joues.  
Je vais semer des lys au seuil de la maison,  
Laisser vivre mon cœur et dormir ma raison :*

*L'alouette chante sur les nues.*



*Et nunc dimittis servum tuum, Domine,  
Secundum verbum tuum, in pace.*

*Sur les autres et sur toi-même  
Laisse descendre le pardon :  
Moins de morgue, plus d'abandon  
Sied à la défaite suprême.*

*Ressemble, indifférent et doux,  
A l'ouvrier qui, sa journée  
Rigoureusement terminée,  
S'assied, les coudes aux genoux.*

*Laisse faire le reste au Maître.  
Tu trouves injuste sa loi :  
Comme il en sait plus long que toi,  
Ses raisons sont bonnes peut-être.*

*Voici qu'il te renvoie en paix,  
Selon une promesse ancienne :  
L'œuvre de demain est la sienne ;  
Dans ton zèle tu te trompais.*

*Au jour se mesure l'ouvrage,  
A chaque travailleur sa part,  
Et l'heure sonnant du départ,  
On n'exige pas davantage.*

*Tu voulais tout faire en un jour,  
Prendre à toi seul toute la tâche :  
Ta faute n'était point d'un lâche,  
Mais place aux jeunes : c'est leur tour.*

*Tu comprenais les cœurs d'apôtres :  
Avais-tu leur âme et leurs bras ?  
Résigne-toi donc sans fracas,  
Et pour toi-même et pour les autres.*

*Consens au mal universel...  
Avec la secrète espérance  
Qu'en dépit de l'in vraisemblance,  
Le mot de l'énigme est au ciel.*





# Les Poètes mystiques

## IV

### *L'âme Bretonne.*

C'est peut-être une fille sauvage aux regards bleus, — noble et soucieuse. Trois Divinités dures se penchèrent, comme pour toujours, sur son enfance, la Nécessité, la Souffrance et la Mort, qui lui chantonnaient à voix basse des berceuses tragiques. D'où vient qu'elle est demeurée triste à jamais d'une complainte qui l'a blessée au plus loin d'elle-même, au fond des jours..... Une pudeur charmante voile son visage, et ses yeux de pauvre errante se perdent vaguement vers la mer, que les bardes d'Armorique comparaient à une cavale blanche, vers l'infatigable accourue du pays doré des aventures ; ils flottent aussi sur les landes ingrates, passionnés à ne rien voir, tout pleins de l'horizon vide et du ciel gris, qui est de la couleur des pierres celtiques. Elle est visitée par les trépassés quand ils vont pendant les nuits du « mois noir » heurter à toutes les portes disant : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, bonne santé à vous, gens de cette maison. Nous venons vous mettre en prière !..... » Car elle se complaît aux deuils, aux exils et aux défaites et ne sait pas la joie. Qui se vanterait de l'avoir vue rire, que du rire des loups, « à grince-cœur ? » Le désir ardent la dévore de quelque chose qu'elle ne sait pas, et qu'elle ne sait pas si elle espère, son espérance n'étant faite que des souvenirs où elle attache invinciblement sa pensée fidèle. Un soir éternel illumine et endolorit son visage, où se mêlent des obstinations folles à des cruautés de « paysan-taille. » Rien n'égale sa puissance de haïr, si ce n'est toutefois la mansuétude de ses mœurs et la politesse de sa timidité. De quelle voix rauque elle a crié au vaincu qui avait soif : « Tête pour œil, cœur pour bras et mort pour blessure !... Bois ton sang ! » Pourtant le moyen-âge s'est ennobli de l'avoir connue, et elle, si peu hospitalière, la

saccageuse de vignobles, la pilleuse d'épaves, elle a fait pour l'adoucissement des âmes barbares presque plus que le christianisme lui-même, et les trouvères ont appris d'elle la suavité des paroles émues et la sensibilité exquise de la femme. C'est qu'elle est déconcertante et mystérieuse, cette affamée de mystère, et mystique, car il y faut quelque folie.

Dites, Yvonne, Morgane ou Marie, qui rêvez silencieusement de la *terre de promise*, pourquoi vous taisez-vous aux livres de nos poètes ? Si la meurtrissure de l'infini est en vous, qu'elle y saigne en paroles brûlantes ! L'âme vespérale de l'Occident moderne ne s'avère-t-elle pas à l'image de la vôtre ? Suscitez des poètes selon votre cœur d'Armoricaine et notre sang d'Aryens, Jeannic, Anne ou Dahut qui vous désolent auprès des calvaires de granit. Il ne nous est encore venu de chez vous que des évocateurs pittoresques et sentimentaux. C'est votre agenouillement devant notre Dieu qu'il eût fallu qu'ils nous chantassent, car c'est vous, Iseult ou Rosenn, Margared ou Gwennolaïk, qui nous devez le verbe mystique que nous attendons au bord des temps.

\*  
\* \* \*

La plupart des traits distinctifs du caractère breton (1) correspondent à des vertus par quoi le catholicisme s'affirme. Nul peuple ne fut jamais si sûrement prédestiné à la vie dévote.

L'attachement aux traditions est un des fondements de l'organisation théocratique du Moyen-Age. L'Église elle-même se constitue du plus puissant faisceau de traditions qui soit : la coutume est sacrée pour les Celtes, ils honorent les anciens, ils se transmettent intact l'héritage des mœurs et des croyances.

Une muette tristesse enveloppe leur vie : ils ont faim et soif de l'infini. De cela un signe étrange, mais certain, leur séculaire penchant à l'ivrognerie. Ils ne sont ni sensuels, ni débauchés. Pourtant ils

(1) On envisagera d'ensemble les races celtiques, sans acception particulière d'aucune.

pillent, ils boivent et ils dansent : le besoin d'illusion, le malaise de l'infini, le plus essentiel tourment que la religion inflige à l'homme !

Ils sont humbles, timides, silencieux, patients (combien patients !) : ce sont vertus de l'*Imitation*.

Leur impérieux besoin de dévouement, l'ordinaire faiblesse de leur cœur pour les partis vaincus témoignent d'une droiture de caractère qui est héroïquement conforme à l'idéal évangélique. Les bons catholiques se nomment les *fidèles*.

Les vertus de la famille leur sont familières, le respect, l'obéissance, les invariables affections. Dès les temps les plus reculés le groupement du foyer était chez eux une institution, la base de la société. L'Évangile qui aperçoit dans le père de famille la plus haute image de Dieu était donc fait pour les séduire, et la famille, qu'ils avaient si fortement organisée, fut partout et toujours le plus sûr gardien des pratiques chrétiennes.

La pensée de la mort les a vivement frappés. Leurs paroisses sont pleines d'ossuaires, leurs nuits de revenants, leur mer de naufrages. Traîné par la carcasse d'un vieux cheval blanc que fouette un grand squelette debout sur le siège, conduit par un spectre qui ouvre les barrières, le char de l'*Ankou* gémit sur les cailloux de leurs mauvais chemins. Nulle part plus qu'en Bretagne la parole d'Auguste Comte n'est vraie, qu'il y a dans l'humanité plus de morts que de vivants. Or le catholicisme a toujours prêté à ce sentiment une grande vertu. Quelle meilleure manière de faire son salut que d'écouter venir la Mort, qui viendra comme un voleur ?

Ils ont le goût du merveilleux, au point qu'il est une façon celtique de l'entendre (1). La distinction entre le naturel et le surnaturel ne semble pas leur

(1) Cette passion du merveilleux résiste au souffle glacé des temps nouveaux. On conte dans les veillées que les bœufs ne parlent plus depuis la grande Révolution, et M. Le Braz dans ses scrupuleuses recherches sur *la Légende de la mort en Basse Bretagne*, recueillait vers 1892 une légende d'un fossoyeur, relative à des faits qui s'étaient passés en 1886.

exister, et les miracles que comporte le catholicisme, et qui lui aliènent tant d'esprits, sont un attrait pour l'imagination bretonne, avide d'apparitions et d'intersignes.

Jusqu'à ce grain de folie qui est en leur race paraît apte à provoquer les exaltations de la foi. Il s'en pourrait trouver un symptôme dans tout ce que le caractère breton retient d'incompréhensible et de déconcertant, ce mélange de douceur et de sauvagerie par exemple, à moins qu'on y reconnaisse de ces contradictions qui sont le propre de l'esprit féminin. Renan (1) observe finement que la race Kymrique est essentiellement féminine. Il écrit : « Aucune famille humaine, je crois, n'a porté dans l'amour autant de mystère. Nulle autre n'a conçu avec plus de délicatesse l'idéal de la femme et n'en a été plus dominée. C'est une sorte d'enivrement, une folie, un vertige. Lisez l'étrange *mabinogi* de *Pérédur* ou son imitation française, *Perceval le Gallois* ; ces pages sont humides, pour ainsi dire, du sentiment féminin. La femme y apparaît comme une sorte de vision vague intermédiaire entre l'homme et le monde surnaturel. Je ne vois aucune littérature qui offre rien d'analogue à ceci. Comparez Genièvre et Iseult à ces furies scandinaves de Gudruna et Chrimhilde, et vous avouerez que la femme telle que l'a conçue la Chevalerie, — cet idéal de douceur et de beauté posé comme but suprême de la vie, — n'est une création ni classique, ni chrétienne, ni germanique, mais bien réellement celtique. » Si l'on veut accorder que la femme est plus prompte que l'homme à la piété, mieux préparée sans doute par la faiblesse de sa chair et la délicatesse constitutive de son âme aux insaisissables épisodes de la vie intérieure et aux effusions de l'amour divin, ce sera pour la race bretonne un nouveau signe d'élection mystique que d'être féminine.

Par ces analogies, et pour bien d'autres raisons sans doute, elle apparaît la bénéficiaire d'une grâce

(1) On s'est aidé ici de l'*Essai sur la poésie des races celtiques* de Renan et des ouvrages de la Villemarqué.

spéciale, une nation de choix dans le christianisme et comme l'Israël du Nouveau Testament. Elle est nativement la chrétienne que les autres sont devenues, une croyante de race, naturellement ouverte au surnaturel.

Ces idées s'autorisent du souvenir de l'histoire.

Le Christianisme de l'Armor est plus ancien que celui des Gaules. On dit que les anciens Bretons le reçurent, non de la conquête ou de l'administration romaine, comme les Germains, mais directement et de première main, des Juifs disciples de Jean leur étant venus de bonne heure prêcher l'Évangile ; ils étaient convertis dès le troisième siècle. Ce fut sans peine que le nouveau culte prit racine aux pierres de leur sol tenace, et les légendes n'ont retenu le nom que de deux ou trois martyrs pour la Bretagne et l'Irlande réunies. Les Bretons en furent réduits à vénérer ceux de leurs compatriotes qui avaient péri dans les invasions anglo-saxonnes et danoises.

Au contraire nous les voyons aujourd'hui se refuser formellement à renier une foi si aisément embrassée. Le martyrologe breton ne s'ouvre guère qu'à la Chouannerie. Qu'il s'y est enrichi mémoralement !

D'autre part, on ne connaît pas de littérature plus aventureusement mystique que cette chevalerie de la Table Ronde qui a communiqué à l'Europe une nouvelle manière de sentir. La *Divine Comédie* n'eût peut-être pas été conçue, si Dante ne s'était inconsciemment inspiré de ce goût des voyages d'outre-tombe, qu'avait innové le *Purgatoire de Saint-Patrice*, et c'est à la légende de *Pérédur* et au roman du *Graal* que nous devons la sublime fable de notre *Parsifal*. Les Celtes ont doté la poésie moderne de ses plus belles fictions religieuses.

Leur caractère, leurs traditions, leur histoire semblent les vouer impérieusement à l'émotion mystique.

\* .

On pourrait donc s'attendre en lisant les poètes bretons de ce siècle, et les contemporains notam-

ment, à rencontrer en l'un d'eux quelque mystique décidé, un rêveur profond, un esprit à angle vif. On est déçu. Ce grand frisson de l'intelligence leur manque, à moins qu'il faille se résigner à baptiser du nom de mysticisme une certaine religiosité incertaine et je ne sais quelle syncope de l'entendement.

Derrière et au-dessus d'eux je vois surgir, Adamastor émergeant d'un flot déjà lointain, la face méprisante de Tristan Corbière, « poète maudit. » Avant Richépin, et avant Yann Nibor, celui-la avait découvert, et pratiqué aussi, la mer des mathurins : les *Amours jaunes* sont de 1873. Selon le mot de Verlaine, son vers est « amer et salé. » De sa patrie bretonne il a dit les plaies saignantes, la démence et l'éternel tourment. Il l'a incarnée en ce spectre de misère :

Une forme humaine qui beugle  
Contre le *calvaire* se tient ;  
C'est comme une moitié d'aveugle :  
Elle est borgne et n'a pas de chien....

— Femme : on dirait hélas — sa nippe  
Lui pend, ficelée en jupon ;  
Sa dent noire serre une pipe  
Éteinte.... Oh, la vie a du bon ! —

Son nom.... ça se nomme Misère.  
Ça s'est trouvé né par hasard  
Ça sera trouvé mort par terre....  
La même chose, quelque part.

— Si tu la rencontres, Poète,  
Avec son vieux sac de soldat :  
C'est notre sœur, donne — c'est fête —  
Pour sa pipe un peu de tabac !....

Tu verras dans sa face creuse  
Se creuser comme dans du bois,  
Un sourire ; et sa main galeuse  
Te faire un vrai signe de croix.

En quelques vers il a évoqué une Bretagne grandiose, mendicante, humaine, en quelques vers brusques et pimentés, de facture sauvage, d'une pitié à l'emporte-pièce. Et il s'est tout de suite tu, il y a longtemps.

Brizeux fait quelque figure dans l'histoire de notre poésie. Ce n'était guère qu'un Parisien aimable. Il a commencé la série des poètes celtisants, qui, depuis lors, se sont multipliés et ont pris l'habitude de dîner ensemble. Il est parmi eux, certes, des talents originaux. Quelques uns sont érudits, la plupart pittoresques, tous fiers et forts de leur terroir. Ici et là, on les nomme Quellien, Eugène le Mouël, Le Braz, Yves Berthou, (1) dont la *Trève-Dieu* publie parfois de beaux vers, Léon Durocher, Edouard Beauflis, de Gourcuff, Tiercelin qui porte d'*Hermine*. Il en est d'autres, j'en suis sûr. Yves Berthou avait le droit de le dire, Frédéric Plessis est un maître. Le Goffic, dont on lit trop rarement des poèmes, a tendrement sangloté la chanson de l'*Amour Breton*

Qu'on chante au coin des cheminées,  
L'hiver, sur le déclin du jour,  
Dans les maisons abandonnées.....

Pourtant je ne conçois pas qu'il puisse être de poète supérieur qui ne soit doué de quelque prodigieuse aisance de penser, et plus nécessairement encore un mystique.

\* \*

Essayons de déduire les raisons du silence breton, qu'on veuille l'imputer à des faiblesses de l'âme celtique, ou que l'heure soit mauvaise à ces poètes et mauvaise la route où ils se sont engagés.

J'incrimine premièrement le naturalisme de la foi bretonne. Il est superflu de rappeler que les Celtes vénéraient les pierres et les fontaines et qu'ils sacrifiaient dans leurs forêts de chênes ; la religion des Druides était naturaliste. Sans doute l'Église, dans ses conciles, ne se lassa pas de proscrire l'ancienne mythologie. Mais pour n'avoir rien à redouter de ces tendances, il arriva parfois qu'elle les fit siennes, témoignant ainsi, l'une des premières fois de son histoire, de la souplesse dont elle est capable quand il s'agit de s'adapter à la diversité des peuples et

(1) *Le Spectateur Catholique* offre ses remerciements à son obligeant collaborateur M. Berthou, qui aida à recueillir les poèmes précédents.

des époques. Elle bénit les *dolmen*, y érigea des croix et consacra les fontaines à la Vierge. Si même quelque zélé néophyte voulait du mal aux vieux bardes, elle prenait leur défense, et plutôt que de jeter l'anathème à l'antique enchanteur, elle lui disait d'une voix touchante : « Merlin, Merlin, convertissez-vous, il n'y a d'autre devin que Dieu. » Tandis qu'une partie des anciens éléments de la pensée celte se mourait ou se transformait, le reste se sanctifia. Ainsi le christianisme devint chez eux particulièrement local et presque physique. Cette délicate survivance de la superstition des ancêtres était favorisée par la nature même de leur naturalisme, lequel fut toujours fort éloigné de l'anthropomorphisme des religions antiques. Le moyen pour le christianisme de transiger avec des croyances qui eussent déifié brutalement les forces de la nature, comme avaient fait les Hindous et les Hellènes ! C'était pour elle-même que les Celtes aimaient la nature et pour sa réalité ; s'ils l'animaient, c'était par la passion d'en traduire l'esprit et d'en saisir le mystère, non pour l'adorer, mais pour l'exprimer et pour s'exprimer. Qu'y avait-il de trop directement contradictoire avec la doctrine du Christ, si, dans ces fictions, la nature était plutôt interprétée et sentie que divinisée ? L'hagiographie bretonne en demeura portée à transformer les animaux en créatures intelligentes. Les saints les traitent avec bonté. Saint-Keivin s'étant endormi les bras en croix, tandis qu'il priait, une hirondelle fit son nid dans sa main, et le saint, quand il s'éveilla, attendit dans cette position que la couvée fût éclore.

D'un mot les Bretons se plurent à *imaginer* leurs nouvelles croyances et à les situer aux carrefours de leur pays.

Je me garderais bien de penser que ce soit là de l'hérésie. Mais il m'apparaît qu'une religion où la nature a plus de part est moins religieuse. Quoi qu'on en ait voulu penser, la nature est la grande ennemie de la foi catholique. C'est de la campagne que fut le plus difficilement déraciné ce paganisme qui a gardé le nom de ses plus obstinés adeptes,

les paysans (*pagani*). C'est de la nature qu'a jailli dans le ciel de l'Eden l'arbre de la science du Bien et du Mal, et c'est elle qui chaque jour empiète sur nous-mêmes où elle revient toujours, insensiblement, délicieusement ruiner notre volontaire empire. Ceux qui l'exaltent la subissent. Si la foi consiste à se spiritualiser, des traditions naturalistes ne semblent pas, vraiment, capables de la fortifier, et si la foi enseigne le renoncement, comment s'augmenterait-elle de donner tant de prix au monde extérieur et d'aimer la nature avec désintéressement ? Saint-François d'Assise n'est pas un grand mystique pour avoir chanté le soleil, et ce n'est point pour avoir été impressionné par la nature florentine qu'il reçut les stigmates. Il est bien plutôt admirable de s'être libéré l'esprit, par l'ascétisme et la prière, au point d'envisager la nature avec sérénité.

Le merveilleux des légendes bretonnes demeure privé de signification, par le naturalisme qu'il enferme. Il se paralyse lui-même parce qu'en interprétant la nature, il cesse d'être merveilleux. Je n'en excepte pas les légendes pieuses. Au lieu que le merveilleux chrétien est logique et expressif de la pensée, au lieu que le miracle y est une violation des lois naturelles, le merveilleux breton n'est pour l'esprit qu'une fête dénuée de sens et une confirmation des lois naturelles qu'il se garde d'enfreindre foncièrement. Il n'a pu aller dans le christianisme qu'à l'épanouissement d'une corbeille de légendes saintement jolies. Ainsi cette quête du merveilleux qui avait contribué à amener les Bretons au christianisme fut aussi ce qui empêcha ces cathécumènes de s'y enfoncer plus avant.

Privé de sens, le merveilleux ne sollicite plus l'imagination bretonne que comme un jeu, un jeu dangereux. Les Bretons en effet se plaisent à imaginer pour imaginer. Ils aiment l'illusion, comme une ivresse. Les images trop captivantes qu'ils évoquent leur emplissent tout l'esprit et y tiennent lieu du reste. Bien loin qu'ils cherchent une forme à leur pensée dans les fantômes de leur songe, ils les aiment pour la tromperie dont ils les bercent et

pour l'oubli qu'il sont de la pensée. De la sorte ils neutralisent en eux ce stimulant incomparable, le besoin de l'infini, à force de le diluer en leurs rêveries. De l'infini ils ont le sens plus que la notion. Ils en ont toujours passé la fièvre dans les fictions et les aventures.

Les Celtes se montrèrent de tout temps vaillants aux aventures, et ils coururent infatigablement celles de la mer. Les premiers moines hibernais furent de hardis navigateurs. Les *papæ*, (c'était leur surnom), avaient abordé en Islande soixante-cinq ans avant les Danois ; ceux-ci y trouvèrent des livres et des cloches. Toute la Bretagne est maritime ou voisine de la mer ; la pêche hasardeuse de Terre Neuve y est encore nationale. Cela est peut-être néfaste à la pensée. Les marins ne savent pas en général s'abstraire, soit que le bercement continu des flots leur endorme l'esprit et les induise perfidement au plaisir d'assembler des idées sans liaison, soit que le rude travail et l'incessante attention qu'il faut à naviguer les absorbent, peut-être aussi parce qu'à notre insu nos débiles esprits doivent leur activité au renouvellement des sites terrestres qui les aiguillonne sans repos. Il faut reconnaître qu'il tient plus de philosophie dans les Mémoires des soldats que dans les souvenirs des navigateurs. L'Océan semble donc avoir été de complicité avec les magies terriennes pour enfermer l'âme des Bretons au cercle décevant d'un rêve enchanté. Leur pensée n'a guère trouvé de milieu entre le manque de souplesse, la rude obstination d'un Lamennais ou d'un Hello, et la métaphysique romanesque, l'inconsistante ingéniosité d'un Renan.

Le fatalisme irraisonné sous lequel a toujours plié leur tête dure, plus apte à fléchir qu'à réfléchir, n'accuse-t-il pas singulièrement cette maladresse à concevoir et cette paresse à penser ?

Je retrouve encore devant moi ce spectre troublant à l'image duquel la race celtique nous est apparue, si c'est être féminin que d'être plus sensible qu'intellectuel. M. Brunetière a fait remarquer que le Malouin Châteaubriand voulant faire

l'apologie du christianisme la fit sentimentale, ce qui est vraiment d'un Breton. Par là ils semblent plus faits pour être religieux que pour en avoir conscience. Comment s'élèverait-il d'entre eux un poète mystique, et qui restât purement breton ?

\*

\* \*

Toutes ces faces de l'âme bretonne se réfléchissent le long du ruisseau de poésie jailli en nos jours d'entre les genêts armoricains.

Sans doute les poètes bretons contemporains n'ont guère souci que d'être des Bretons, et on n'est en droit de reprocher à aucun d'eux de n'être rien de plus. Reproche-t-on à l'arbre de donner son fruit ? Si toutefois la race n'était frappée de ces diminutions, il ne se pourrait pas que le poète que j'appelle ne surgît pas devant moi. Car il est fatal encore que l'arbre sain donne son fruit quelque jour.

Le romantisme en éveillant les esprits aux séductions du pittoresque ouvrit aux poètes bretons la voie où ils s'égarèrent.

C'est au fait de Châteaubriand, le plus vaste génie breton du siècle, que les romantiques avaient hérité leurs goûts et leur tour d'esprit, exaltation des sentiments, prédominance de l'imagination, attitudes fatales, culte de soi-même, amour de la nature, mépris de la pensée pure, recherche de la couleur locale et du décor pittoresque. Voilà certes qui ruine le mystique qu'on pourrait être tenté d'apercevoir en lui, pour ce qu'il a restauré en France la littérature religieuse. Il est bien plutôt « un Épicurien qui aurait l'imagination catholique, » parole de Sainte-Beuve. Tous les péchés auxquels nous savons l'âme bretonne encline, il les a commis et les lui a fait commettre. C'est un Breton qu'en a égaré d'autres.

La première fièvre passée des émotions historiques, la poésie française se réfugia à l'originalité des provinces. Il y eut des poètes normands ou lyonnais et on en connaît de bressans. Cela est au mieux à la condition que, par dessus le marché, ils soient humains, — ou divins.

Le faible des poètes bretons fut de rester *breton-*

*nants*, de n'être que des poètes de clocher, de clochetons. On en trouverait abondamment les raisons aux idées exposées plus haut. Une foi trop naturaliste d'une part, trop de volupté prise à imaginer, trop d'ancêtres navigateurs commandent d'autre part trop de paysages maritimes et trop de paysages, trop de sites bretons, trop de chênes, de calvaires et de landes, trop de fleurs de blé noir, trop de songerie sans poids. Et le malheur est qu'où ils cessent d'être bretons, la plupart cessent d'exister.

La répugnance qu'ils ont à rien s'assimiler, fruit de leur esprit traditionnel, leur obstination à garder les choses enseignées, leur docilité les font aujourd'hui fidèles à de certaines formules de notre poésie, que, tout au moins, il n'est plus permis de retenir sans discernement. De rythme et de prosodie, je ne veux rien débattre ici. Je remarque seulement qu'en le contemporain renouvellement de notre poésie, aucun d'eux n'a guère innové. Leur destin fut toujours de se dévouer aux causes compromises. La poésie bretonne s'accommode admirablement de la facture parnassienne. Le réalisme breton y trouve son compte, à cause de l'emploi qu'elle veut des mots techniques. Et l'indolence naturelle de leur esprit se repose de préférence sur des formules toutes faites de beauté. Ils ne sont jamais aventureux contre la tradition. Cette race incroyablement taciturne se force dès qu'elle s'exprime, et c'est pourquoi elle le fait aujourd'hui de manière si artificielle. Elle est gauche à parler, et donc fausse ses sentiments pour les plier à des paroles coutumières. Elle se sophistique dans les livres.

Ces aspects d'âme sont curieux à étudier chez Fleuriot-Kérouac, le poète des *Lointains* et de *Flammes de Vie* (1). Entre tous, il se distingue par une inclinaison de l'esprit vers les vastes conceptions et quelque sens épique de la splendeur. Il a su du moins, lui, s'élever au dessus des *bretonneries* et il a paré sa foi catholique de vêtements somptueux. Parnassien jusqu'au détriment de sa pensée, parce

(1) Lemerre, éditeur.

qu'il l'habille au lieu de la développer, il l'est aussi trop peu, faute de quelque achèvement. Il ne connaît pas l'éloquence des brièvetés. C'est qu'il lui est besoin d'un grand appareil de mots pour enlever ses idées magnifiques et lourdes de souffle. Ses vers ont le remuement d'une matière chaotique que l'esprit travaille et châtie jusqu'à l'éclosion d'une forme soudain splendide. En un tel sujet, il n'est pas permis d'oublier sa *Genèse de l'Eucharistie* (1) dont la conception est un coup d'aile (2). Le sujet, c'en est comme la dispute du Saint-Sacrement. Le début est grandiose et paisible :

« L'aube prime aux confins de la nuit s'éveillant  
Dans le ciel de Judée entrouvre l'Orient,  
Et les blanches vapeurs qui précèdent les brises  
Apparaissent parmi les ténèbres surprises....  
Voici que fond la brume en qui dorment les choses...  
Et le long des ruisseaux y chantant par milliers  
S'offrent, harpes de l'air, au vent les peupliers....  
. . . . .  
Un jeune homme parut dans le matin brillant,  
Revêtu d'un burnous de laine d'agneau blanc... »

C'est Jésus. Ici déjà le Breton se connaît à cette superstition, le respect de la couleur locale. A y réfléchir, c'est prendre son sujet d'une façon assez peu latine, ayant à prêter des paroles au Christ, que de susciter autour de lui un exact et authentique décor. C'est renouveler l'erreur du peintre Tissot, admirable au reste de patience et de longanimité, lequel vient d'illustrer les Evangiles avec archéologie et plus réellement qu'en vérité. Tissot avait du moins à traduire les quatre historiques récits, au lieu que notre poète évoque un Christ selon son rêve. Les jours en effet de la Passion sont proches et l'Homme est triste au milieu de ce paysage magique. Alors ils se tourne vers son Père :

« O Toi qui m'engendras avant que fût l'Aurore,  
Père, le zèle pour ta maison me dévore.

Il dit son œuvre et la haine des faux docteurs :

« . . . les corruptions  
Souillent leur corps impur blanchi d'ablutions. »

(1) Lemerre, éditeur.

(2) M. Georges Ducrocq consacra à cette œuvre, dans le *Sillon* de décembre 1896, un excellent article, écrit d'une langue vive et prestigieuse.

Mais l'être de l'Homme Dieu ne va pas au néant :

« Je suis le roc sur qui toute vie est posée.  
C'est moi qui suis la vie et le prophète Osée  
Me nomme en s'écriant : « O Mort, je suis ta mort ! »

Et voici que dans un tournoiement d'ailes blanches,  
s'abattent les cinq anges, qui président aux fleurs,  
aux pierreries, aux métaux, au froment et aux fruits,  
faisant l'offrande de leurs richesses, pour que le  
Seigneur y élise la substance où il doit se survivre  
à jamais parmi les hommes :

« Je suis roi du floral royaume ;  
Mon peuple est lévitique, il encense, il embaume  
Le temple universel du monde étincelant.  
Mon sceptre est un rameau souple de lilas blanc.  
Pour te réincarner les flores s'offrent toutes ...  
Chacune, parmi nous, te salue et te prie  
Jésus, fleur des vertus, fils de la fleur Marie...  
Je t'offre l'aloès somptueux qui s'arbore  
Dans les jardins hantés de vols de papillons ;  
Il bondit de sa touffe aux rudes aiguillons  
Et là, royalisant sa hampe au tissu glabre  
Flamboie en magnifique et rouge candélabre...  
L'une tend hors sa touffe, où sourd un fin travail,  
Un capitule crème étoilé de corail ;  
L'autre dont la racine au roc même s'appuie  
S'élance en un jet vert d'où l'or s'écroule en pluie...  
Grappes roses, épis pourprés, urnes de neige...  
. . . Je suis le roi des pierreries,  
Je suis l'expression des quartz au vif éclair.  
O Christ, en vérité les morsures de l'air  
Détruisent sans merci la fleur et la verdure ;  
Nous, nous restons : la gemme est une fleur qui dure...  
D'abord le diamant, roi des carbonés, luit ;  
Comme toi du mystère, il est né de la nuit,  
Et comme aussi la chair de ta sainte personne,  
Dans les faces de ses parois, il emprisonne  
Un gouffre de lumière et de suavité.  
Je t'offre l'émeraude au reflet velouté  
Allumant sa verdure à l'âme des prairies...  
Voici l'opale tendre aux doux éclairs blottis  
Dans un bouquet fait de frileux myosotis...  
Je suis le joailler des gisements de Dieu... »

Et ainsi de suite : c'est un éblouissement. En vérité  
cette griserie des biens de surcroît est le principal  
du poème. Malgré la donnée, on aperçoit combien  
il est plus merveilleux, plus émerveillé que mystique.  
Un souffle naturaliste y passe. Le verbe en est  
orgueilleusement sonore et secoue des senteurs  
capiteuses. La vision de la nature incendie l'âme du  
poète. Sa personnalité s'y précipite et s'y efface.

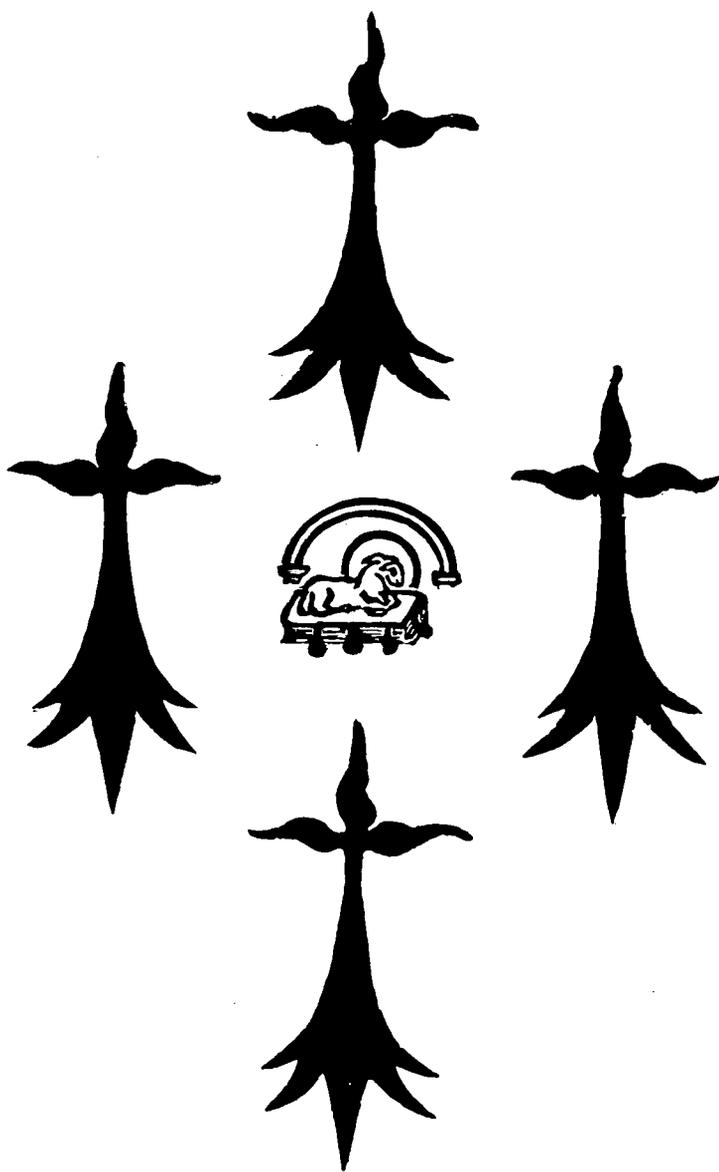
Il n'est plus, comme Loti, qu'un miroir palpitant. Et comme en outre tout y est scrupuleusement détaillé et jalousement serti ! Quel réalisme de l'enthousiasme ! Si elle quittait le sol du regard, l'âme bretonne serait-elle donc prise de vertige ? On dirait d'un aigle qui, en s'envolant, étreindrait entre ses serres une roche celtique, de peur de perdre de vue la terre originelle.

\* \* \*

J'ai dit la race et l'ingratitude des temps. Le stimulant qui sans doute aiderait l'âme bretonne à se dégager aux œuvres de ses fils lui viendrait de l'éducation et du voisinage. La pénétration des idées modernes, rapides et troublantes, serait le levain de sa pensée. Les Celtes, avides de connaître, écoutent volontiers les récits. Or la science qui n'est rien qu'une méthode de curiosité, a tenté déjà bien des Bretons. Il n'est pas de meilleur point d'appui à l'exercice de l'intelligence. Qu'elle jette sur cette terre de curiosité le bon grain de ses merveilles ; peut-être elles y germeraient en de mystiques floraisons, car la poésie n'est qu'un mode de la philosophie, le mode majeur, le mode humain. La gravité de vivre voilà ce qu'ont senti de plus grand les poètes bretons. C'est spécialement l'humeur de la pensée mystique. La race est féconde. Si elle est chez elle peu hospitalière aux idées extérieures, il faut bien qu'elle les rencontre de toutes parts et les épouse, quand elle émigre, et il faut bien qu'elle émigre. La force et la virginité d'âme dont elle dispose apportent des renouveaux à l'esprit moderne, quand elle le joint. Ce serait à coup sûr l'honorer que de dire tous les esprits supérieurs, tel V. Hugo à la fois lorrain et breton, qui durent quelque chose de leur sang à la Bretagne. L'humanité se rajeunit sans cesse par le croisement des esprits. Viviane donc ou Morgane, malement incluse aux enchantements de la forêt de Brocéliande, priez pour vous-même et pour des libérateurs.

ADRIEN MITHOUARD.







## De l'Expression dans la Musique Grégorienne

Voici venir des jours nouveaux. La foi que l'on disait morte se réveille au fond de jeunes cœurs, et avec elle, les arts dont elle est l'inspiratrice s'appêtent à refleurir merveilleusement. Pour la musique religieuse, en particulier, nous assistons à une renaissance qui recueille les sympathies même des plus indifférents. On commence à comprendre que les chants destinés à célébrer les saints mystères doivent avoir une autre forme que ceux qui accompagnent les pompes mondaines. Les scandales anciens qui transportaient à l'Église les mélodies du théâtre en les affublant des paroles liturgiques, se font de plus en plus rares : et il y a tout lieu d'espérer que dans un avenir prochain la prière ne sera plus troublée par les sacrilèges réminiscences de l'opéra en vogue.

Mais, par un excès, certains en viennent à soutenir que, pour être religieuse, la musique doit être inexpressive. Si bizarre qu'elle soit, cette opinion gagne des adhérents ; nous voulons protester contre cette tendance.

Inexpressive la musique religieuse ? Si l'amour de Dieu devait cacher ses ferveurs et nos pénitences étouffer leurs larmes, ce serait la négation de la musique elle-même. Le type idéal de la musique religieuse, le plain-chant lui-même, se refuse-t-il à l'expression des sentiments ?

Serait-il, comme on le lui reprochait jadis, dépourvu de mélodie et du rythme ? « Suite incohérente de notes mises au bout les unes des autres, que l'on dirait tracées par une main inexpérimentée, auxquelles on ne pourra le plus souvent accorder aucune qualité musicale ? »

Naguère le R. P. Dom Pothier s'en plaignait amèrement en constatant la décadence où le chant était tombé : « On en est arrivé, dit-il, à une exécution lourde et monotone, qui enlève au plain-chant tout rythme et toute couleur, qui anéantit le charme, que dis-je ? l'essence même de la mélodie.... et ce qu'il y a de surprenant, c'est que cette manière d'épeler, au lieu de chanter, est non seulement acceptée sans répulsion, mais prônée encore par plusieurs comme la vraie forme du plain-chant ; et cela sous prétexte de gravité, de dignité, de respect religieux ; quand encore ce n'est pas en vertu de je ne sais quel principe de spiritualité assez peu orthodoxe, en vertu duquel, pour ne pas flatter la nature, il faut tout lui enlever, même ce sur quoi elle a les droits les plus incontestables. Et ne voyons-nous pas, en effet, certaines gens, dans la crainte de donner prise à la sensualité, exiger que le plain-chant soit dépourvu de tout agrément, qu'il ne soit pas comme ils disent « de la musique » ? »

Développant la même idée M. de Coussemaker écrivait : « Non, non, ce n'est pas là le plain-chant qui a été enseigné par Saint Ambroise et Saint Grégoire, recommandé par Charlemagne. Qu'on se dépouille donc de ces préjugés contre le plain-chant ; préjugés que seule peut faire excuser l'exécution abominable dont il est parfois l'objet. Qu'on se figure bien que le plain-chant est de la musique véritable, composée de mélodies aussi limpides que belles, qui ne demandent pour être appréciées que d'être chantées passablement par des chanteurs proprement dits. »

Toutefois on se tromperait profondément si l'on pensait trouver dans le plain-chant des effets analogues à ceux que nous offre la musique moderne.

Destinée à peindre ou à chanter les passions humaines, la musique profane s'adresse spécialement aux sens. Elle trouve dans l'harmonie et le rythme mille ressources en même temps que l'orchestre lui offre ses sonorités les plus brillantes et ses timbres les plus variés. La parole pour elle

n'est qu'un accessoire destiné simplement à caractériser et à préciser l'objet qu'elle veut peindre.

Le plain-chant, au contraire, s'adresse plus directement à l'âme. Plus simple de formes, il excelle à traduire les sentiments de piété et de foi qui doivent nous animer dans le lieu saint. Il semble avoir emprunté au ciel quelque chose du calme séraphique et de la sérénité des bienheureux. C'est la voix de la prière. Ses mélodies ne font que donner plus de relief aux textes liturgiques. Saint Augustin nous raconte qu'il ne pouvait retenir ses larmes en entendant les chants sacrés dans la cathédrale de Milan. En même temps que la mélodie charmait ses oreilles, les paroles touchaient son cœur, et son émotion provenait non seulement du chant, mais bien des paroles et de la musique réunies. C'est la tradition constante de l'Église d'accorder la plus grande attention aux paroles ; *ut verba perfecte planeque intelligentur* (1). Pour juger de la beauté du plain-chant, il faut donc toujours le considérer dans son union avec le texte. Presque toujours il le traduit admirablement, et avec une rare justesse d'impression.

« Convenons pourtant, dirons-nous avec M. de Coussemaker, que l'auditeur a besoin de se dégager un peu de ses habitudes, pour goûter complètement les mélodies du plain-chant. Car celles-ci, ayant pour base une tonalité différente de la tonalité moderne, et un rythme qui n'a aucun rapport avec le rythme de la musique mesurée, il y a lieu de tenir compte de ces différences. Cela admis, il est hors de doute que le plain-chant renferme des beautés de premier ordre. Nous allons plus loin : nous affirmons, sans crainte, d'être contredit sérieusement, que c'est dans le plain-chant seul qu'on trouve ces mélodies larges, grandioses, majestueuses, sublimes, qui n'ont pas besoin du secours de l'harmonie pour produire sur l'âme cette impression profonde dont les siècles n'ont pu détruire l'effet,

(1) Benoît XIV : Encyclique *Annus qui*.

malgré la corruption qui s'y est glissée. Nous le demandons de bonne foi, y a-t-il dans la musique moderne une mélodie comparable à celles de la *Préface*, du *Te Deum*, du *Dies iræ*, et de beaucoup d'autres non moins sublimes ? La réponse à cette question ne saurait être douteuse (1). »

Et Gounod, de son côté : « Je ne sache pas une œuvre sortie du cerveau d'un grand maître qui puisse affronter le parallèle avec la majesté redoutable de ces chants sublimes que nous entendons chaque jour dans nos temples pendant les cérémonies funèbres, le *Dies iræ* et le *De profundis*. Rien n'atteint à cette hauteur, ni à cette puissance d'expression et d'impression. »

Est-il quelqu'un, en effet, qui ne se soit pas senti ému par ces mélodies tour à tour plaintives et terribles ? La musique moderne n'a rien produit de plus beau. Mozart avec tout son génie, Cherubini avec toute sa science n'ont pu surpasser l'antique mélodie que nous a léguée le moyen-âge. La fougueuse inspiration d'un Berlioz pas plus que la puissance dramatique d'un Verdi n'ont pu la faire oublier.

\*  
\* \*

Nous ne ferons pas une étude de la constitution du plain-chant ; cela nous entraînerait trop loin. Qu'il nous soit cependant permis de dire que pour traduire les divers sentiments de l'âme dévote, le plain-chant se sert de huit modes animés chacun d'un caractère différent.

Le premier était appelé *gravis*.

Il convient aux grandes choses, dit l'abbé Poisson dans son *Traité du chant grégorien* ; il est d'une gravité sévère et magnifiquement sublime. Il s'adapte admirablement à la pompe des cérémonies du culte. Aussi trouve-t-on une très grande quantité de mélodies liturgiques écrites dans ce mode. Presque toutes sont de la plus grande beauté.

Qui n'a admiré le *Gaudeamus*, ce brillant et

(1) COUSSEMAKER : *Drames liturgiques du moyen-âge*.

pompeux introït, où la joie et l'exaltation religieuse sont traduites avec la grandeur austère qui convient aux temples du Seigneur ? Appartiennent aussi à ce mode : le *Victimæ Paschali*, véritable hymne triomphal au Christ ressuscité ; et en de moindres proportions le *Cum pervenisset* de la fête de l'apôtre Saint André, un pur chef-d'œuvre qui chante avec une expression je dirais presque sensuelle, la divine jouissance du martyre.

Parlerons-nous du *Kyrie* pour le temps du carême ? Cette humble prière a dû être composée sous le cilice et la cendre par un de ces chrétiens fervents dont les pénitences furent fabuleusement héroïques.

« Seigneur, ayez pitié ! »

Le front dans la poussière, le pécheur ose à peine lever vers Dieu un regard suppliant. De l'extrême limite grave du ton, la mélodie s'élève de quelques degrés seulement, image sensible de l'humiliation et du repentir. Et quel admirable dessin mélodique ! Une seule phrase, une seule idée développée avec un art parfait.

« Christ, ayez pitié ! »

Elle devient plus pressante. C'est au Fils de Dieu mort sur la croix pour racheter l'humanité que s'adresse l'invocation. A cette pensée le pécheur reprend espoir, et sa voix s'affermite en offrant sa prière au divin Rédempteur. La mélodie reprenant le deuxième membre du *Kyrie* le reproduit un degré plus haut, puis, avec une douceur infinie, la phrase redescend peu à peu jusqu'à la note finale.

Dans le dernier *Kyrie*, partant de la dominante, la voix s'élançe jusqu'aux notes aiguës du mode, développant toujours le même motif, et le présentant sous une forme nouvelle et plus riche encore. Elle est forte, elle est éclatante. C'est le cri de la contrition parfaite qui doit monter jusqu'au trône de Dieu et obtenir le pardon, fut-ce même par la violence.

Le deuxième mode avait reçu l'épithète de *tristis*. Il est propre, dit Dom Jumilhac, à exciter à la douleur, à la pénitence. Il convient aux sujets lugubres.

II

C'est dans la gamme de ce mode que sont écrits une grande partie des chants du carême. C'est lui qui raconte les épouvantes du *Dies iræ* : c'en est l'expression qui donne tant de caractère au répons *Libera me* qui termine l'office des morts. On trouve dans ce morceau une grandeur, une véhémence qui fait songer au *Jugement dernier* de Michel-Ange.

« Délivrez-moi, Seigneur, de la mort éternelle en »  
« ce jour terrible où vous briserez cieux et terre, »  
« quand vous viendrez punir le monde par le feu. »  
D'abord plaintive et suppliante la mélodie quitte bientôt le ton de la prière pour suivre le texte et peindre en traits rapides l'effrayant cataclysme du dernier jour. C'est la foudre broyant l'univers.

Alors une voix *solo* gémit tristement : « Me voilà »  
« tremblant et rempli de crainte en l'attente du »  
« jugement et de la colère à venir. » Le chœur répond et explique cette terreur : « Quand vous »  
« briserez cieux et terre. » Et l'effroi va grandissant quand des voix nouvelles continuent rappelant la terrible phrase du *Dies iræ* : « Ce jour-là sera un »  
« jour de colère, de malheur et de misère ; grand »  
« jour et tout plein d'amertume. » Et tout le chœur éclate en un *fortissimo* terrifiant : « Alors que vous »  
« viendrez punir le monde par le feu. » La frayeur est à son paroxysme. A cet instant, touchant contraste qui arrache des larmes, une voix d'enfant demande grâce. Dieu ne pourra résister à cette humble prière de l'innocence, il accordera « le repos »  
« éternel aux âmes des défunts : et pour eux bientôt »  
« luira la lumière éternelle. »

Chacun des sentiments si variés de ce drame est rendu avec une vérité saisissante par la mélodie grégorienne. La musique moderne s'est servie des mêmes paroles ; plusieurs maîtres leur ont souscrit de belles pages, aucun n'a pu égaler l'effet du plainchant dans sa terrible et grandiose concision.

III Le troisième mode, appelé *mysticus*, est, d'après Guy d'Arezzo, propre à rendre l'émotion des grandes âmes. Il traduit à merveille l'enthousiasme ; il convient aux paroles exprimant les mouvements

d'impétuosité ou de colère. C'est le mode lyrique par excellence. *Fractis saltibus delectatur*, dit Saint Odon de Cluny.

Le quatrième a plus de douceur. Les anciens l'avaient nommé harmonieux, *harmonicus*. Il est propre aux larmes dit Dom Jumilhac, aux douces plaintes, aux douces invitations, aux doux reproches. IV

Quoique se terminant par la même finale que le troisième et par conséquent écrit sur la même gamme, il en diffère absolument par le caractère. Cette différence tient surtout à ce que la quarte supérieure du troisième mode se trouve dans le quatrième transportée en dessous de la finale. Cette seule modification suffit pour éteindre tout l'éclat de l'un et donner à l'autre cet air de mélancolie qui lui est propre.

Ce double caractère est sensible dans le *Te Deum* qui est composé dans ces deux modes. Tous les passages écrits dans le ton authentique (le troisième) ont une fierté d'allure, un coup d'aile, une envolée qui frappe les moins attentifs, et qu'on ne saurait méconnaître. Mais, au contraire, dès que la mélodie passe au ton plagal (le quatrième), l'enthousiasme et la force font place à la douceur et à la prière.

Les versets : *Æterna fac, Salvum fac, Et rege eos*, et surtout *In te Domine* offrent le contraste le plus frappant avec les autres parties de ce chant triomphal.

Le cinquième mode, appelé *lætus*, est d'après Dom Jumilhac, semblable au son de la trompette qui chante non le combat mais la victoire. Ses allures sont vives, animées, éclatantes ; il est propre à exprimer les grandes joies ; les paroles qui chantent le triomphe s'y adaptent parfaitement. Guy d'Arezzo assure que Saint Grégoire le préférait à tous les autres. V

Scelon le cardinal Bona, le sixième mode, le dévotieux (*devotus*) convient aux sujets affectueux, tendres, pieux, à l'expression des sentiments de résignation, d'espérance, de joie modeste. Il présente, avec le cinquième, une différence analogue à celle VI

que nous avons signalée entre le troisième et le quatrième.

Nous en trouvons un exemple dans le beau graduel du Jeudi-Saint : *Christus factus est*.

Les sentiments à traduire étaient de deux sortes. D'abord l'incompréhensible amour qui poussa Jésus-Christ à se faire victime volontaire et à mourir sur une croix pour expier nos péchés ; ensuite le triomphe de l'homme Dieu sur l'enfer et sa glorification après les abaissements et les tristesses du calvaire. C'est le sixième mode qui va caractériser cette douloureuse passion.

« La voix, dit M. l'abbé Bonhomme, à qui nous empruntons l'analyse de ce morceau, la voix se tient dans les cordes peu élevées du sixième mode ; elle remonte avec un effort sensible sur ces paroles, *usque ad mortem*, jusqu'à la mort ! Mais quelle mort ? ajoute l'apôtre. La mort de la croix ! La mélodie a quelque chose d'àpre et d'amer : elle s'abat brusquement d'une tierce au-dessous de la tonique sur le mot *crucis*, et puis un neume ou vocalise prolongée sur des notes pleines de tristesse et de douceur semble l'écho d'une plainte qui sort de toutes les poitrines des chrétiens attristés.

» Voilà un premier tableau. Mais tout va changer. Ce Christ qui est mort, ce Christ qui a voulu expirer sur la croix, c'est le Fils de Dieu ; et *voilà pourquoi Dieu l'a élevé jusqu'à Lui et lui a donné un nom au-dessus de tout nom*. Tel est le verset chanté en solo. Le ton n'est plus le même : au lieu du sixième mode qui descend et n'a pas le droit de monter, voici le cinquième, le joyeux, le glorieux, dont la gamme étendue se prête à la traduction de la nouvelle idée. La voix s'élève d'abord à la quinte, s'y soutient, et puis, dans une vocalise prolongée, s'élançait à l'octave, qu'elle dépasse même d'un degré, comme si l'échelle ordinaire du mode était insuffisante à rendre l'élévation du Christ. Elle ne redescendra que pour faire entendre, dans un neume harmonieux repris par tout le chœur, un dernier écho de tant de souffrance et de tant de gloire. »

Comme exemple de style joyeux appartenant au sixième mode, on pourrait encore analyser le *Regina cæli* qui célèbre la gloire de Marie, Reine du ciel, au jour de la résurrection de son Fils. On remarque dans cette antienne l'éclatante beauté du *Resurrexit sicut dixit* et la douceur infinie du verset *Ora pro nobis Deum*. Combien ces simples phrases de plainchant laissent loin derrière elles, toutes les mesquines compositions modernes, ces *Regina cæli* en forme de pas-redoublés, en mouvement de valse ou de polka. *Tempo di polacca, ma moderato !*

Le septième mode, surnommé *angelicus*, s'exprime VII avec grandeur. Il porte l'âme aux choses célestes, il aime les sujets triomphants. Entendez-vous ces accents joyeux avec lesquels l'Église nous appelle au berceau du Sauveur.

*Puer natus est nobis !* On dirait un héraut d'armes annonçant avec éclat au monde entier la naissance du roi si longtemps désiré, si impatientement attendu. Mais ce roi, ce Dieu fait homme il devient notre frère, *et Filius datus est nobis* ; la voix, plus tendre, reprenant le même motif, l'adoucit et termine cette première période dans une contemplation d'amour devant le divin enfant. Puis de nouveau, la mélodie s'élève plus brillante, elle atteint les cordes hautes du mode, car ce nouveau-né « porte le signe de la toute puissance » cet enfant est le Fils de Dieu, « son nom c'est l'Ange du grand conseil. — Chantez » donc au Seigneur un cantique nouveau, » nous dit l'Église, et tout ce peuple enthousiasmé « des merveilles que Dieu a faites, » reprend l'admirable antienne : *Puer natus est nobis*.

Signalons en passant l'introït *Viri Galilæi* de l'Ascension, et remarquons comme les paroles sacrées sont heureusement traduites par la mélodie.

« Le septième mode, dit M. l'abbé Georges, est vraiment angélique dans le *Lauda Sion*, dont les paroles furent composées par le grand saint qu'on appelle l'Ange de l'école. On chercherait vainement, parmi les nombreuses proses du treizième siècle, quelque chose d'analogue à ce chef-d'œuvre du

chant romain. La communion, *Quotiescumque manducabitis* et le répons du troisième nocturne, *Qui manducat meam carnem*, se distinguent, comme le chant du *Lauda Sion*, lui-même, par une mélodie vive éclatante, sonore, et très variée dans ses mouvements » (1).

A propos de la communion *Quotiescumque*, remarquons que la mélodie en a été prise au *Factus est repente* de la Pentecôte, et qu'elle convient beaucoup mieux au texte primitif qu'à celui auquel on l'a ultérieurement appliquée (2).

VIII Le huitième mode est rempli d'aménité, de douceur et de tranquillité. Les allures en sont calmes et empreintes d'une douce gravité ; il se prête facilement à tous les sujets, ce qui l'a fait appeler universel ou parfait : *octavus perfectus*. C'est dans son échelle qu'est écrit l'introït de la Pentecôte *Spiritus Domini* ainsi que l'hymne de la même fête *Veni creator Spiritus*.

\*  
\* \*

Il est bon d'ajouter que ces divers caractères attribués par les anciens aux modes du plain-chant n'ont rien d'exclusif. Il ne faudrait donc pas leur donner une importance trop absolue. Sans doute chacun d'eux rendra plus naturellement tel sentiment particulier, mais cela ne veut pas dire qu'il ne puisse en rendre d'autres. Le même fait se remarque dans notre musique moderne. Quoique plus brillant et, à ce qu'il pourrait sembler, destiné à chanter le

(1) *Histoire du pape Urbain IV et de son temps*, par l'abbé ÉTIENNE GEORGE.

(2) On trouvera fréquemment dans les livres de chœur, des morceaux qui sont dans le même cas. Les mélodies de toutes les parties de l'office (sauf les offertoires qui ont un chant spécial) ont été ainsi répétées avec des paroles différentes. Cela se voit surtout pour les graduels et les *alleluia*. Il va sans dire que, comme nous venons d'en faire la remarque à propos du *Quotiescumque*, la mélodie s'applique beaucoup mieux au texte pour lequel elle a été composée et le traduit avec beaucoup plus de fidélité.

Le respect pour l'œuvre de S. Grégoire, qui semble avoir été l'inspiratrice de cette méthode, ne compense pas, tant s'en faut, les nombreux inconvénients qui en résultent (application défectueuse des paroles, mauvaise coupe mélodique, etc., etc.)

triomphe et la joie, le mode majeur peindra très bien la tristesse et la douleur. Il leur donnera même quelque chose de plus âpre et de plus poignant que le mode mineur. Celui-ci, au contraire, malgré son apparence mélancolique et sombre, se prêtera facilement, à l'expression d'une douce gaieté. C'est presque toujours ce mode qu'employaient autrefois les compositeurs pour exprimer la joie.

Les anciens compositeurs de plain-chant attachaient une très grande importance au choix du mode qui convenait mieux aux sentiments qu'ils voulaient exprimer ; et ce n'était pas au hasard qu'ils appliquaient telle ou telle mélodie aux paroles liturgiques. Souvent les raisons esthétiques qui les ont guidés dans ce choix ne nous apparaissent qu'après mûre réflexion.

A propos de l'introït de Pâques : *Resurrexi*, le P. Lambillotte fait remarquer avec raison qu'à la première inspection de ce morceau, on est porté à penser que le mode dans lequel il est écrit ne convient pas à un aussi grand jour de fête, en raison de son caractère humble et timide. Un compositeur moderne se serait évertué à faire de magnifiques phrases musicales sur ce mot : *Resurrexi*. Sa musique aurait-elle été aussi vraie, aussi religieuse, aussi sublime que celle de Saint Grégoire ? C'est le Sauveur lui-même qui parle ; c'est avec une noble simplicité qu'il dit : « Je suis ressuscité. » Pourquoi le dirait-il avec emphase ? On ne pouvait trouver des accents plus vrais, plus religieux, pour rendre le sentiment qui domine dans ce texte.

..

Est-ce à dire que tous les chants du graduel et de l'antiphonaire soient de purs chefs-d'œuvre ? Il y a bien à distinguer : à côté de l'or que de scories ! La plupart des plains-chants modernes n'ont de valeur ni au point de vue artistique, ni au point de vue religieux. Qui s'en étonnerait ? Ils ont été trop souvent composés par des musiciens ignorant les règles les plus élémentaires du chant grégorien et dont l'outrecuidance n'eut d'égale que l'incapacité.

Parmi les chants anciens eux-mêmes, que de formules, qui sont simplement et uniquement des formules, sont des passe-partout, aussi impropres à pleurer les tristesses des funérailles qu'à chanter la joie des fêtes nuptiales : les paroles seules sont modifiées, le chant est le même, vrai lieu commun de la musique, duquel toute expression est fatalement absente.

Ce n'est pas là heureusement l'idéal du chant religieux. Le vrai plain-chant est expressif, comme toute musique doit l'être. La musique n'a jamais eu qu'un but : augmenter l'expression des paroles en leur donnant plus de force et d'éclat. D'où les merveilles que l'on nous raconte de l'art des primitifs. Étaient-ils sans expression les accents d'un Timothée qui pouvait, à son gré, exciter ou calmer l'exaltation d'Alexandre-le-Grand. En passant au service de Dieu, pourquoi la musique perdrait-elle ses avantages ? Serait-ce parce que les sentiments à exprimer sont différents, qu'elle devra devenir froide et monotone ? La musique religieuse, comme sa sœur profane, est toute d'expression, c'est d'expression qu'elles vivent toutes les deux. Les sentiments à traduire seuls diffèrent, tandis que c'est dans la passion humaine que l'une va chercher ses inspirations, l'autre, au contraire, doit les puiser dans l'amour de Dieu. Aussi, celui-là seul découvrira l'expression vraiment religieuse, qui pourra dire avec le Psalmiste : « *Credidi propter quod locutus sum.* » Vous voulez chanter, ayez la foi !

L. MICHELOT.



••••• en faveur de la Simplicité  
chrétienne. — (Lettre à Mé-  
nalque sur les « *Nourritures  
terrestres* ») •••••

DE FRANCIS JAMMES

A ANDRÉ GIDE •••••

Je viens d'allumer ma pipe. Je ne te dépeindrai pas longue-  
ment son fourneau de terre brune, son tuyau de merisier.  
Elle est une pauvre sœur noire de ces pipes que l'on achète  
à bon marché dans les bureaux de tabac des villages. Elle  
est ce qu'il faut qu'elle soit : l'image du sort médiocre qui est  
le mien. Elle est propre et sombre — peut être plus sombre  
que de coutume, car j'ai senti, une fois de plus aujourd'hui,  
l'amer sentiment refoulé d'une chose interdite à ma gêne.

Ni les arbres, ni les oiseaux ne me consolent à cette heure,  
de cette privation. C'est là une douleur que connaissent trop  
souvent de jeunes poètes sans fortune. Combien faux leur  
semble alors l'éloge du bonheur dans la pénurie ! Il ne sert  
qu'à augmenter la rancœur de leurs âmes, il leur apparaît  
comme une raillerie de ceux qui l'écrivirent.

Dirai-je, avec le poète Griffin, que l'homme doit cacher son  
malheur et me répéterai-je ce beau vers de  $\pi\acute{\alpha}\lambda\lambda\alpha\iota$  :

*Sois gai, car la vengeance est de paraître heureux ?*

Non.

Exposer sa situation, telle qu'elle est, sans vantardise, sans  
exagération de cris ou de plaintes, me semble conforme à la  
dignité humaine. Lorsqu'un orage s'est abattu sur la plaine,  
le ruisseau ne cache point son trouble. Pourquoi l'homme  
tairait-il le sien ?

L'homme est né pour parler et répondre en vérité à qui  
l'interroge.

Cela m'amène à te parler de tes *Nourritures terrestres*, car je  
n'y trouve point de remède pour mon état d'esprit. De ces  
*Nourritures* tu m'envoyas une belle édition, en même temps

\* LES NOURRITURES TERRESTRES, par André Gide. (*Paris, Mer-  
cure de France*).

qu'une lettre de toi et qui m'interrogeait sur ma pensée touchant ce livre.

Tel je l'ai admiré, tel je ne l'eusse pas désiré. Tu es moins un littérateur qu'un apôtre — et ton devoir, *ô père sans houlette*, n'était-il point de marcher devant le troupeau des humbles dans un souffle de méditation ?

Que nous importe l'écho de tes fêtes, puisqu'au moment que tu les célébrais quelques uns de tes frères malheureux n'entendaient que le bourdonnement de leurs veines ? Ne l'entendis-tu pas aussi ? Et comment ne couvrit-il pas les cris d'amour de tes femmes ? Que chantaient-tu le jaillissement des sources devant ceux qui avaient soif ? Et ne savais-tu pas, dans ton exode, que tu passais devant des pauvresses immobiles ?

Je te crie : Satrape, descends de ton éléphant et de ta tour d'ivoire. Brise, fonds et donne au malheureux le bronze des cymbales. Et, si tu as mis nues les prostituées, donne aux enfants les robes.

Ton rôle était de parler dans les habitations de tes humbles frères. Tu leur aurais dit :

Je sais que vous n'êtes point heureux. Je veux manger avec vous de simples choses parce que je trouve bon de les partager avec vous. Ensuite nous les célébrerons. Ce pain nous dira la belle plaine de Juillet. Ce riz nous rappellera les sages de l'Inde, les missionnaires de la vieille Chine, Paul et Virginie. Ce sel nous fera songer à la mer profonde qui ronge les continents et où flottent les méduses. Cette eau pure nous fera nous souvenir que Diogène jeta sa coupe et but dans le creux de sa main. Cette laitue amère évoquera la Cène, les Disciples. Cette pipe nous fera songer aux Louisianes fleuries de cloches roses, où rêva l'âme orageuse, violente, sourde et triste de René (*il fut plus malheureux que nous* — dirais-tu —) aux fumeries des vieux colons sous les vérandas aux vertigineux parfums...

Ainsi, ta science, tes fables leur eussent expliqué...

Ah ! si de tes mains, ô Ménélaque ! tu avais pris et pétri ces misères ; si, de la Beauté et de la Bonté qui furent déposées en ton âme tu les avais revêtues ; si tu t'étais levé pour servir ; si tu avais posé sous les morceaux de pain le voile sacré que nous portons au nom de Dieu...

Alors chantant de pauvres choses, Ménélaque, peut-être nous eusses-tu enchantés.



❧ PÉRIODIQUES INDÉPENDANTS OU LIBERTAIRES ❧

**Le Mercure  
de France**

(15, r. de l'Echaudé, Paris)

France 15 fr. ; Étranger 18 fr.

(1 Juillet) Les critiques catholiques doivent s'enquérir de ce que M<sup>e</sup> Rachilde y dit du dernier livre de Léon Bloy et, à ce propos, de l'inspiration religieuse.



**La  
Revue Blanche**

(1, rue Laffitte, Paris)

France 20 fr. ; Étranger 25 fr.

(15 Juin et 15 juillet) Études rapides, trop pittoresques et discutables de M. Albert Delacour sur *les Césars anarchistes*, sur *l'Anarchisme (?) chrétien*.



**L'Humanité  
Nouvelle**

(120, rue Lafayette, Paris)

12 fr. l'an.

(Juin) A étudier et à reprendre au point de vue du droit public un article sectaire mais assez complet de M<sup>e</sup> Clémence Royer sur *la Liberté de conscience*.



PÉRIODIQUES CATHOLIQUES ❧ ❧

**La Quinzaine**

(45, rue Vaneau, Paris)

France 24 fr. ; Étranger 28 fr.

Le N<sup>o</sup> de Juillet s'ouvre sur un discours hardi quoique mesuré, parfait, de M. George Fonsegrive : *Le sens catholique et son importance sociale*.



**Le Sillon**

(Paris, Lecoffre)



**La Revue  
générale**

(Bruxelles,  
Soc. belge de Librairie)



**Le Magasin  
littéraire**

(Gand, A. Siffer)



**Durendal**

(Bruxelles,  
Lyon-Claesen)



**La Lutte**

(Bruxelles,  
15, Place van Meyel)



**La  
Résurrection**

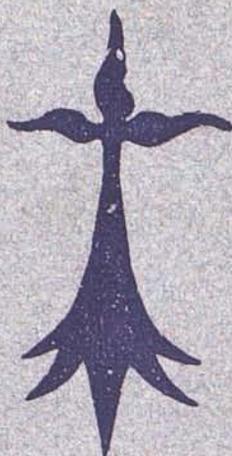
(Saint-Raphaël-Var)



AIRÉ POUR  
"LE SPECTATEUR  
CATHOLIQUE"



SUR LES PRESSES  
DE J.-E. BUSCHMANN  
A ANVERS



En Bretagne paraissent

## LA TRÈVE-DIEU

(2, rue Montesquieu, LE HAVRE)

Revue décentralisatrice d'art et de littérature française, fondée récemment par M. Yves Berthou et quelques poètes.

## L'HERMINE

(49, Faubourg de Fougères, RENNES)

Revue régionale vouée exclusivement depuis huit ans aux souvenirs, aux événements et aux lettres de Bretagne, dirigée par M. Louis Tierchelin.

---

On pourra se procurer les livres des écrivains bretons aux bureaux de ces deux revues ou du « Spectateur Catholique », et généralement chez l'éditeur Lemerre, à Paris.

De nos collaborateurs :

**M. Fleuriot-Kérinou :** La Genèse de l'Eucharistie  
Flammes de Vie.  
Lointains.

**M. Yves Berthou :** Les Fontaines miraculeuses.  
La Lande fleurie.  
Ames simples.





Edition de luxe } N° 29 }  
30 ex } JH

Août 1897  
N° 8

# le Spectateur catholique

## Propre du Mois :

Raymond Lulle (trad. M. M. André) : Le Livre de l'Ami et l'Aimé VIII.

## Science religieuse :

M. Maurice Hauriou : **Fragment sur l'Évolution et la Contrévolution au sens théologique.**

Abbés P. Halfants et Ch. Caeymaex : **Mémorial.**

## Art religieux :

R. P. Xavier de Fourvières : Les Hosties à l'abbaye de Cluny.  
M. Marius André : Le R. P. Xavier de Fourvières.  
M. William Ritter : Encore l'Art Catholique et les historiens de la Renaissance.  
M. Charles Doudelet : Madone à l'enfant (*gravure enluminée*)  
M. Charles Dumercy : }  
M. Victor Kinon : } **Mémorial.**  
M. Ernst Deltenre : }

## Jugement religieux :

M. G. Le Cardonnell : Les noms et les œuvres qui demeurent.  
M. James Ensor : La Cathédrale (*gravure*).  
M. Alonzo Martinez :

## Les anticléricaux et l'Espagne.

M. Laurent Fierens : }  
M. Victor Kinon : } **Quelques notes opportunes.**  
M. Edmond De Bruijn : }

FIDES  
QVAERENS  
INTELLECTVM



FIDEM  
QVAERENS  
INTELLECTVS

BUREAUX DU SPECTATEUR CATHOLIQUE

**BRUXELLES**  
40, rue Hydraulique.

**PARIS**  
44, avenue du Maine.

# Le Spectateur Catholique

Mensuel  
de Science, d'Art et de Jugement religieux

DIRECTEUR

M. EDMOND DE BRUIJN

SECRÉTAIRES DE RÉDACTION

M. RAOUL NARSY <i>(le Vendredi de 5 à 6 h<sup>es</sup>)</i> 44, avenue du Maine PARIS	M. VICTOR KINON au <b>Siège de la Revue</b> 40, rue Hydraulique BRUXELLES	M. WILLIAM RITTER (pays germaniques, balkaniques et Suisse) I Johannesgasse, 11, VIENNE
------------------------------------------------------------------------------------------------	------------------------------------------------------------------------------------	-----------------------------------------------------------------------------------------------------

M. MARIUS ANDRÉ

11, rue Olozaga

MADRID

M. RAFAEL MITJANA

Via Gaeta, 4

ROME

SECRÉTAIRE D'ADMINISTRATION

M. JOSEPH van LIDTH de JEUDE

COMITÉ PROTECTEUR

M. MARIUS ANDRÉ, à Madrid.	Abbé L. HALFLANTS, à Tirlemont
M. THOMAS BRAUN, à Bruxelles.	Abbé P. HALFLANTS, à Louvain.
M. L. COENEN, à Weerde-Malines.	M. VICTOR KINON, à Bruxelles.
M. EDM. DE BRUIJN, à Anvers.	D <sup>r</sup> FORTUNÉ MAZEL, à Nîmes.
M <sup>re</sup> C. DE HARLEZ, à Louvain.	M. HENRI MAZEL, à Paris.
M. ERNST DELTENRE, à Malines.	M. ADR. MITHOUARD, à Paris.
M. LOUIS DENISE, à Paris.	M. RAOUL NARSY, à Paris.
M. VICTOR DENIJN, à Turnhout.	M. ADH. SCHEIJS, à Verrijck-Louvain.
M. ARIST. DUPONT, à Bruxelles.	Abbé ARM. THIÉRY, à Louvain.
M. LAUR. FIERENS, à Anvers.	M. FIRM. VAN DEN BOSCH, à Courtrai.
M. ALPH. GERMAIN, à Paris.	M. J. VAN LIDTH DE JEUDE, à Anvers.
M. ARN. GOFFIN, à Bruxelles.	M. CL. VOLIO, à Paris.

Le Spectateur Catholique laisse à ses rédacteurs liberté de tout style, et, avec l'honneur de leur responsabilité, liberté de toute pensée, en les limites de l'orthodoxie définie ou traditionnelle.

— Les manuscrits ne sont pas rendus. —

ABONNEMENT ANNUEL

(Édition de luxe sur papier de hollande Van Gelder : 20 frs.)

Le Spectateur Catholique paraît en fascicules illustrés mensuels et formera II Tomes de 300 pages par an.



ci continue le livre de l'Ami et de l'Aimé, lequel livre traite des dialogues et cantiques d'amour qui sont entre eux deux, et qui sont des exemples abrégés et des paraboles [nécessitant une exposition] par lesquels l'Entendement s'élève plus haut en la contemplation, la dévotion et l'amour de son Aimé. Et pour ce motif, ils sont en nombre égal aux jours de l'année et chacun d'eux suffit pour contempler tout un jour selon l'Art de Contemplation. **L'Aimé** est Notre Seigneur Dieu comme créateur, recréateur et fin dernière de tout ce qui existe ; **l'Ami** est tout dévot et fidèle chrétien qui se met en la contemplation et au service de Dieu. **L'amour** est la charité et la bienveillance avec lesquelles s'aiment l'Ami et l'Aimé ; et les trois (parlant en Dieu *simpliciter*) sont une seule et même chose ; en autre manière ils se distinguent entre eux.

213. « Dis, fol, pourquoi as-tu si grand amour ? — Parce que long et périlleux est le voyage que je fais à la recherche de mon Aimé, et il convient que je cherche avec une grande foi et que j'aïlle avec diligence. Et toutes ces choses je ne pourrais les accomplir sans un grand amour. »

214. L'Ami veillait, jeûnait, faisait des aumônes, pleurait et allait en terres étrangères afin d'exciter la volonté de l'Aimé à enamourer ses sujets et à se faire glorifier par eux. Mais l'Ami pensa que l'eau ne s'échauffe pas et ne s'élève pas d'elle-même, mais qu'il est nécessaire que quelqu'un l'échauffe. C'est pourquoi il supplia l'Aimé d'échauffer du feu de l'amour ses pérégrinations, ses jeûnes et ses aumônes pour qu'il pût accomplir ce qu'il désirait.

215. L'Ami rencontra un pèlerin qui chantait et disait : « Si l'amour de l'Ami ne suffit pas pour émouvoir dans le cœur de son Aimé la pitié et le pardon, l'amour de l'Aimé est suffisant pour

donner à ses créatures sa grâce et sa bénédiction. »

216. « Dis, fol, comment peux-tu le mieux te rendre semblable à ton Aimé ? » L'Ami répondit : « En comprenant et en aimant de toutes mes forces sa perfection et sa beauté. »

217. On demanda à l'Ami si son Aimé manquait de quelque chose. Et il répondit : « Oui, d'amants et de servants pour célébrer sa gloire. »

218. L'Aimé fêta le cœur de son Ami avec des baguettes d'amour pour lui faire aimer l'arbre où l'Aimé cueille les baguettes dont il frappe ses amants ; c'est sur cet arbre qu'il souffrit des opprobres, des tourments et la mort pour restaurer l'amour dans le cœur des amants que lui avaient fait perdre les embûches des ennemis de l'amour.

219. L'Ami rencontra son Aimé, et il le vit très noble et puissant et digne de toutes louanges, et il lui dit : « Je suis étonné que tu sois si peu connu, aimé et honoré des gens alors que tu mérites tant de l'être. » Et l'Aimé répondit qu'il avait créé l'homme pour être connu, aimé et honoré de lui, mais qu'il avait une grande déception, car sur mille hommes cent seulement le craignaient et l'aimaient ; que sur ces cent, nonante le craignaient à cause des châtiments, et les dix autres l'aimaient pour recevoir de lui la gloire du ciel ; mais qu'il n'y en avait aucun qui l'aimât pour sa noblesse et sa bonté. Quand l'Ami eut oui ces paroles, il pleura longuement sur les offenses faites à son Aimé, et il dit : « O Aimé, toi qui as fait tant de dons à l'homme, pourquoi l'homme t'oublie-t-il ! »

220. L'Ami glorifiait son Aimé et il disait : « Tu es hors de toute limite, car tu es là où l'homme ne peut atteindre. » C'est pourquoi lorsqu'on demanda à l'Ami où était son Aimé, il répondit : « Il existe, mais je ne sais où il est ; et pourtant je sais que l'Aimé est dans ma mémoire. »

221. L'Aimé acheta un homme esclave et soumis à des pensées, à des langueurs, à des soupirs et à des pleurs. Et il lui demanda ce qu'il voulait manger et boire. Et il répondit : « Ce que tu voudras. » Il lui demanda de quoi il se vêtirait, et il répondit : « De ce que tu voudras me donner. — Que veux-tu ? — Ce que tu veux toi-même. » Et l'Aimé lui dit : « Tu n'as pas de volonté ? »

Il répondit que le serf et le captif n'ont pas d'autre volonté que celle d'obéir à leur Seigneur et Aimé.

222. L'Aimé demanda à l'Ami s'il avait patience. Il répondit : « Toutes les choses me plaisent et je ne puis avoir de l'impatience contre aucune ; car celui qui n'est pas maître de sa propre volonté ne peut pas être impatient. »

223. L'amour se donnait à qui le voulait ; et comme il se donnait à peu d'hommes et qu'il n'énamourait pas fortement les amoureux de l'Aimé, ainsi qu'il avait l'ordre et le pouvoir de le faire, l'Ami se plaignit de l'amour et l'accusa devant son Aimé. Et l'amour répondit qu'il laissait libre la volonté des hommes parce qu'il désirait grand mérite et grande gloire à ses amants.

224. Il y eut discorde et dispute entre l'Ami et l'amour parce que l'Ami se plaignait des travaux que l'amour lui imposait. Et il était question de savoir si c'était l'Ami qui était coupable ou si c'était l'amour. Et ils se présentèrent devant le tribunal de l'Aimé qui punit l'Ami avec de nouvelles souffrances, et le récompensa en l'élevant au comble de l'amour.

225. Il fut question de savoir si l'amour est plus près des pensées que de la patience. L'Ami résolut la question et dit que l'amour est engendré dans les pensées et se soutient par la patience.

226. L'Ami a pour voisines les splendeurs et les beautés de l'Aimé ; et les voisines de l'Aimé sont les pensées de l'Ami, ses tribulations et les larmes que l'amour lui fait répandre.

227. La volonté de l'Ami voulut s'élever très haut pour aimer davantage son Aimé, et elle ordonna à l'entendement de s'élever de toutes ses forces. L'entendement transmit l'ordre à la mémoire, et tous trois s'élevèrent à la contemplation de la gloire de l'Aimé.

228. La volonté de l'Ami le quitta et se donna à l'Aimé. Et l'Aimé emprisonna la volonté en l'Ami pour être aimé et servi par lui.

229. L'Ami disait « Que mon Aimé ne croie pas que j'aie donné mon amour à un autre Aimé, car mon amour est d'une nature telle que je ne puis aimer qu'un Aimé. » L'Aimé répondit et dit : « Que mon Aimé ne croie pas que je sois

aimé et servi par lui seulement, car j'ai beaucoup d'amants qui m'aiment avec plus de ferveur et d'une manière plus durable. »

230. L'Ami disait à son Aimé : « Cher Aimé, tu as accoutumé mes yeux à voir tes beautés et mes oreilles à ouïr tes louanges ; c'est pourquoi tu as accoutumé mon cœur aux pensées, et par les pensées tu as accoutumé mes yeux aux larmes et mon corps aux souffrances. » L'Aimé répondit à l'Ami et dit : « Sans ces accoutumances ton nom ne serait pas inscrit dans le livre où sont inscrits tous ceux auxquels la béatitude éternelle est réservée, et d'où sont exclus les noms de tous ceux qui seront maudits pour l'éternité. »

231. Dans le cœur de l'Ami se réunissaient les noblesses et les splendeurs de l'Aimé, et ses pensées et ses peines étaient augmentées. Et l'Ami serait mort si l'Aimé avait continué à multiplier dans les pensées de l'Ami la vision de sa gloire et les attrayantes méditations.

232. L'Aimé vint s'auberge dans la demeure de son Ami, et celui-ci lui fit un lit de pensées, et les soupirs et les pleurs le servirent ; et l'Aimé paya l'hospitalité avec des souvenirs.

233. L'amour mêlait les souffrances et les plaisirs dans les pensées de l'Ami ; les plaisirs se plainquirent de ce mélange, et ils accusèrent l'amour devant le tribunal de l'Aimé. Celui-ci leur ordonna de se séparer, et les plaisirs finirent et s'anéantirent dès que l'Aimé les eut éloignés des souffrances que l'amour donne à ses amants.

234. Les marques d'amour que l'Ami donne à son Aimé sont, au commencement les pleurs, au milieu les tribulations, et à la fin une douce mort. Et c'est par ces marques que l'Ami prêche ceux qui aiment son Aimé.

235. L'Ami s'abandonnait à la solitude, et son cœur avait pour compagnie les pensées, ses yeux les larmes, et son corps les afflictions et les jeûnes ; et lorsque l'Ami revenait en la compagnie des hommes, toutes ces choses l'abandonnaient et il restait seul au milieu des hommes.

236. L'amour est une mer dont les ondes sont agitées par les vents, et qui n'a ni ports, ni rivage. L'Ami périt dans la mer, et en même

temps que lui périssent ses tourments, et il naît à la parfaite béatitude.

237. « Dis, fol, qu'est-ce que l'amour? » Il répondit : « L'amour est une harmonie de la théorie et de la pratique en vue d'une même fin qui est le but vers lequel s'efforce la volonté de l'Ami pour obliger les hommes à honorer et à servir son Aimé. » Et il est question de savoir si l'amour s'harmonise le mieux avec la volonté de l'Ami, lorsque celui-ci désire être en contemplation devant son Aimé, ou lorsqu'il désire gagner de nombreux amants à son Aimé. (1)

238. L'amour de l'Ami rencontra l'amour de ce monde qui s'anéantit aussitôt; les hommes qui le virent en furent surpris et alors l'Ami leur dit : « Ne vous étonnez point car il n'est pas contre nature que les ténèbres s'évanouissent devant la clarté. »

239. L'Aimé acheta un jardin pour l'Ami afin qu'il y élevât ses amours. L'Aimé l'arrosa avec des sueurs, et il y fit couler cinq rivières qui étaient plus douces que les choses les plus suaves du monde; et au milieu de ce jardin il planta un bel arbre dont le fruit guérissait toutes les maladies.

240. On demanda à l'Ami qui était son Aimé. Il répondit : « Mon Aimé est celui qui fait aimer, désirer languir, soupirer, pleurer et mourir, celui qui rend la mort plus douce que la vie, les insultes plus précieuses que les honneurs, les pleurs et les soupirs plus délicieux que le rire et l'allégresse. »

241. On demanda à l'Aimé qui était son Ami. Il répondit : « L'Ami est celui qui pour louer et honorer ma gloire ne craint pas de souffrir toutes sortes de maux, celui qui pour vivre avec son Aimé, meurt en lui-même, et qui dit et conseille à tous de vendre tout ce qu'ils possèdent et de renoncer à tout pour acheter l'amour de son Aimé. »

242. En une grande fête l'Ami était dans l'oratoire de son Aimé. Il entendit les musiciens

(1) Quel est celui qui aime le mieux : l'actif ou le contemplatif, le missionnaire ou le moine cloîtré? R. Lulle pose la question sans la résoudre; mais sa vie et ses œuvres nous montrent qu'il s'éleva dans ce double idéal jusqu'à la perfection humainement possible.

qui chantaient, et les paroles de leur chant étaient de l'Amé, mais la musique en était mondaine ; et l'Ami ne put s'empêcher de crier d'une voix très haute : « Pourquoi souillez-vous les pierres précieuses avec de la fange, ô vous qui ne savez louer Dieu ? Ignorez-vous qu'elle ne convient pas à la gloire du Roi des vierges cette manière de chanter qui ne peut qu'inciter les femmes viles à mal vivre. »

243. « Dis, captif d'amour, quel est le faix qui te paraît le plus lourd et le plus pénible : les peines qu'on souffre par amour ou celles qu'on souffre par indifférence ? » Il répondit : « Demandez-le à ceux qui font pénitence par amour pour mon Amé, et à ceux qui font pénitence par crainte des tourments infernaux. »

Ces 31 motifs suffiront à la contemplation pendant le mois d'Août ; les suivants suffiront pendant les mois suivants.



# Fragment sur l'évolution et la contrévolution au sens théologique ❖❖❖❖❖❖❖❖

Plusieurs tentatives furent faites déjà pour ouvrir à travers le dogme catholique un passage convenable à l'hypothèse scientifique de l'évolution et même pour interpréter théologiquement cette hypothèse comme mode de création, mais l'entreprise est ardue. Dans le fragment suivant on a essayé, avec les réserves que commande l'obéissance, d'indiquer une voie.

On y présente une interprétation théologique de la création du monde par évolution d'après laquelle l'évolution aurait un sens surnaturel en même temps qu'un sens naturel, une finalité en même temps qu'un processus, et l'on indique que c'est un manquement à la loi surnaturelle de l'évolution qui constitua la faute originelle, laquelle fut ainsi une contrévolution au sens surnaturel.

Sur le point délicat de la descendance animale de l'homme, on voit un « mystère » c'est à dire, une de ces contradictions entre la nature et la surnature, qui peuvent être admises par le croyant parce qu'elles sont dans la logique du dogme. En voici les termes : au point de vue naturel, Adam est solidaire de l'animalité par la descendance, mais surnaturellement son corps a été purgé de la parenté animale ; il est donc d'une certaine façon dans l'animalité et d'une autre façon hors de l'animalité. On avoue avoir été conduit à concevoir ainsi la création d'Adam et son état édénique par la méditation du mystère de l'immaculée conception de la B. Vierge Marie. Il y a tout au moins analogie, car celle-ci au point de vue naturel est solidaire de l'humanité souillée de la tache originelle par la descendance, mais d'une façon surnaturelle, elle a été préservée du péché originel ; de telle sorte qu'elle est d'une certaine façon dans l'humanité et d'une autre façon hors de l'humanité.

Sur la question générale de l'évolution par descendance, on propose une distinction scientifique. En voici les termes : il ne faut pas enfermer la question de la descendance dans celle de la variabilité de l'espèce, il faut au contraire séparer ces deux questions ; il n'y a pas plus de contradiction à ce que des espèces fixes soient sorties de la descendance qu'à ce que des individualités distinctes sortent les unes des autres. En réalité, deux grandes

forces, dont l'importance a été trop méconnue, agissent dans l'évolution, la force mâle et la force femelle. La force femelle assure le développement par descendance de la matière vivante, elle est la force du processus évolutif ; la force mâle assure l'organisation de cette matière vivante en individualités et en espèces, elle est la force finaliste qui amène la réalisation successive des divers types.



Dieu créa le monde pour sa gloire, afin de manifester son immutabilité pendant que les créatures seraient soumises au changement, afin aussi de manifester sa puissance, sa justice, sa miséricorde et sa bonté.

Le principe immédiat de changement fut placé dans les créatures, car s'il n'eût pas été placé dans les créatures il eût été immanent en Dieu, ce qui est impossible puisque Dieu est immuable. Il ne fut pas dans la substance des créatures, car la substance est ce qui subsiste, ce qui donne de la persistance à l'individu et à l'espèce ; il fut dans l'ordre de relations qui en chaque créature unit la substance à la forme et il agit sur la forme. Pour les créatures douées d'une substance spirituelle prépondérante, le principe de changement fut la volonté libre.

Le changement auquel furent soumises les créatures ayant eu un commencement, dut avoir une fin. Au commencement les créatures ayant été tirées de l'immutabilité du néant, à la fin elles durent être ramenées à l'immutabilité du néant ; telle fut l'évolution purement naturelle à laquelle furent soumises la plupart des créatures : *de l'immutabilité du néant à l'existence changeante et de l'existence changeante à l'immutabilité du néant* (1). Mais Dieu immuable voulut pour sa gloire conserver des témoins éternels de la changeante figure du monde. Il décida que les créatures douées de volonté libre, dignes par cela

(1) Il ne s'agit ici que des *créatures* depuis l'atome jusqu'à l'animal. Quant à la matière informe on peut l'admettre indestructible et après la fin de ce monde-ci supposer de nouveaux cieux et de nouvelles terres (B. PETRI. ep. secunda cap. III).

même d'être associées à son existence, après avoir connu le monde et après avoir opéré leur propre changement, seraient surnaturellement appelées à la vie éternelle, de telle sorte que l'évolution naturelle se terminerait surnaturellement.

Le changement des créatures libres put s'achever surnaturellement dans deux directions différentes :

Ces créatures, cherchant librement l'immutabilité, purent s'orienter vers la stabilité en Dieu par le renoncement à leur volonté propre, c'est à dire à leur propre principe de changement ; alors elles furent « justifiées » car elles obéirent à la loi surnaturelle de la création ; par le sacrifice de leur vie naturelle elles gagnèrent la vie surnaturelle bienheureuse ; elles abordèrent au port de l'immutabilité en Dieu : « qui odit animam suam in hoc mundo, in vitam æternam custodit eam » Joan. XII. 25 ; elles accomplirent l'évolution totale, à la fois naturelle et surnaturelle, qui est *le passage de l'immutabilité du néant à l'existence changeante du monde et de l'existence changeante du monde à l'immutabilité de la vie avec Dieu.*

Les créatures libres purent aussi s'orienter vers la stabilité en elles-mêmes ; alors elles ne furent point « justifiées » car elles n'obéirent pas à la loi surnaturelle de la création ; en refusant de faire le sacrifice de leur volonté propre, en voulant se fixer en elles-mêmes, elles s'établirent dans l'instable puisqu'elles ne trouvèrent en elles-mêmes que le principe du changement ; elles perdirent le bénéfice de la vie immuable avec Dieu, elles furent soumises à des tourments éternels, c'est à dire à de perpétuels changements les séparant de Dieu ; elles accomplirent une contrévolution qui leur fut damnable : « qui amat animam suam perdit eam » Joan. XII. 25.

L'évolution des créatures libres, avec l'épreuve qu'elle comportait, fut facilitée par la grâce ; la création *ex nihilo* s'étant produite par le Verbe, le retour de la créature à l'immutabilité du Père après le changement dut s'opérer par le Verbe : « ego sum via... nemo venit ad patrem nisi per me » Joan. XIV. 6.



Il y eut dans la création deux cycles d'évolution ou deux cycles d'épreuves, le cycle angélique et le cycle terrestre : « in principio creavit Deus cœlum et terram » Gen. I. 1.

Dans l'évolution angélique le processus évolutif ne fut pas séparé de la finalité ; les anges furent de purs esprits qui opérèrent isolément leur changement par un acte simple de l'intellect, en une fois. Les uns se justifèrent en opérant leur mouvement vers Dieu par le sacrifice de leur volonté propre et parvinrent à l'immutabilité bienheureuse. Les autres se damnèrent en opérant leur mouvement vers eux-mêmes par orgueil ; ils commirent la contreévolution angélique, source du péché, firent apparaître la distinction du bien et du mal, opérèrent la séparation du Paradis qui est l'immutabilité bienheureuse avec Dieu et de l'enfer qui est l'instabilité malheureuse par la privation de Dieu. C'est pourquoi, Dieu étant la vérité, Satan est le père du mensonge : « in veritate non stetit... quia mendax est et pater ejus » Joan. VIII. 44.



Dans l'évolution terrestre il y eut séparation entre le processus évolutif et la finalité ; non seulement pour chaque créature l'évolution ne parvint pas par un seul acte à sa fin, mais de plus il y eut solidarité dans l'évolution de l'ensemble des créatures ; il y eut dans les créatures terrestres soit de la matière pure, soit de la matière associée à l'esprit ; par cette matière, et par la sensibilité qui y est relative, elles furent enchaînées les unes aux autres, le changement de chacune d'elles fut conditionné par le changement des autres ; elles furent agencées en un vaste cosmos qui se développa par descendance.

La descendance se produisit ainsi pour les êtres vivants : il y eut une force femelle qui assura la multiplication, par descendance, de la matière

vivante et il y eut une force mâle qui assura l'organisation de la matière vivante en individualités séparées et en espèces séparées selon les types du plan divin ; de telle sorte que le développement par descendance se concilia avec l'existence d'individualités distinctes et d'espèces fixes : « dixit quoque Deus : producat terra animam viventem in genere suo, jumenta et reptilia et bestias terræ secundum species suas » Gen. I. 24.

Il était conforme à la gloire de Dieu que cette création terrestre, quoique matérielle en partie, fut ramenée à lui par l'acte libre d'un être intelligent qui en serait la créature représentative. Sans doute les anges avaient eu la connaissance vespertinale et la connaissance matutinale des merveilles de cette création, ils avaient été les témoins de cette prodigieuse évolution cosmique, mais n'étant point solidaires de cette évolution, ils n'en étaient pas représentatifs.

L'être représentatif de la création naturelle fut l'homme, doué d'une âme raisonnable et d'un corps, créé mâle et femelle et triplement solidaire :

Il y eut d'abord en lui la solidarité de la descendance, bien que dans l'état édénique il ait été surnaturellement placé hors de l'animalité ;

Il y eut ensuite la solidarité de la domination rationnelle : « subjicite eam et dominamini... universis animalibus quæ moventur super terram » Gen. I. 28 ;

Il y eut enfin la solidarité de l'égalité rationnelle signifiée par la société établie entre l'homme et la femme « faciamus ei adjutorium simile sibi » Gen. II. 18.

L'homme fut donc l'être final de la création terrestre et c'est pourquoi il fut créé après délibération toute spéciale de Dieu : « faciamus hominem... et præsit universæ terræ » Gen. I. 26 ; en lui le processus évolutif et la finalité de la création se rencontrèrent ; aussitôt qu'Adam apparut selon l'ordre évolutif, il fut formé selon l'ordre finaliste c'est à dire placé dans l'état édénique que Dieu avait

préparé dès le commencement comme condition de son épreuve : « Plantaverat autem Dominus Deus paradysum voluptatis a *principio*, in quo posuit hominem quem formaverat » Gen. II. 8.

Cet état édénique ou état d'innocence consista en ce qu'Adam fut surnaturellement placé au-dessus du sensible : « *tulit* ergo Dominus Deus hominem et posuit eum » Gen. II. 15. D'une part, bien qu'il descendit de la série animale, son corps fut surnaturellement exempt des éléments qui conditionnent la sensibilité animale ; c'est d'une façon analogue que la Vierge Marie, bien qu'elle descendit d'une lignée d'hommes souillée par le péché originel, fut surnaturellement exempte du péché originel ; à l'immaculée conception de la nouvelle Ève correspondit, mutatis mutandis, la spéciale formation du corps du premier Adam, et de même que l'immaculée conception de Marie ne la mit hors de la descendance humaine qu'au point de vue surnaturel, de même la spéciale formation du corps d'Adam ne le mit hors de la descendance animale qu'au point de vue surnaturel, car il fut véritablement tiré de la terre « de quâ sumptus est » Gen. III. 23. D'autre part, la sensibilité purement humaine dont Adam fut doué fut réglée par sa raison, de telle sorte que dans cet état d'innocence il était porté au-dessus de toute sensibilité.

Si Adam fut l'être représentatif de tous les êtres de la création, Ève fut représentative de la descendance même et de la solidarité qui unit tous ces êtres ; elle représenta la force femelle de la descendance tandis qu'Adam représenta la force mâle du type ; il est remarquable que le texte sacré ne mentionne les sexes qu'à propos de l'homme « masculinum et feminam creavit eos » Gen. I. 27. V. 2. Ève participa à l'état édénique d'Adam par la même spéciale formation divine, mais à titre d'associée et comme tirée d'Adam : « *ædificavit* Dominus Deus costam quam tulerat de Adam in mulierem » Gen. II. 22 ; ainsi Adam provenait naturellement d'une femelle, mais surnaturellement « la femme » provint

de lui. Il y eut ici une inversion qui tint à ce que l'état édénique fut ordonné d'après la finalité ; naturellement l'homme provenait de la descendance, mais surnaturellement et finalement la descendance provenait de lui puisqu'elle n'était organisée que pour l'amener ; et c'est ce qui est signifié par le sommeil d'Adam dans l'Eden pendant que sa côte fut remplie de chair, c'est à dire pendant que se développa la descendance : « immisit ergo Dominus Deus soporem in Adam ; cùmque obdormisset, tulit unam de costis ejus et replevit carnem pro eà » Gen. II. 21 (1).

L'âme d'Adam faite directement à l'image de Dieu, trinitaire en ses principales puissances, douée d'éléments intelligibles suffisants pour opérer par un acte libre le mouvement vers Dieu qui devait achever surnaturellement l'évolution terrestre, fut inondée des clartés du Verbe, attirée vers l'intelligible et par l'intelligible vers le divin. C'est Dieu qui fit connaître à Adam son pouvoir rationnel sur la création : « adduxit ea ad Adam ut videret quid vocaret ea. Omne enim quod vocavit Adam animæ viventis, ipsum est nomen ejus » Gen. II. 19 : c'est Dieu qui lui présenta la femme comme une égale et

(1) Le sommeil d'Adam est le sommeil de la finalité jusqu'au moment de la réalisation évolutive. Ce serait en effet une erreur de croire que l'état édénique et l'épreuve d'Adam, quoique préparés dès le commencement, n'aient pas eu ensuite une réalisation historique sur la terre. C'est justement pour concilier la finalité d'Adam avec sa réalisation évolutive, sa création séparée in principio avec sa descendance animale, qu'il faut admettre au moment de son apparition évolutive le mystère de la spéciale formation de son corps ; la situation est la même que pour la Vierge Marie créée a principio dans le Verbe exempte du péché originel, mais pour laquelle, au moment de son apparition dans la descendance humaine, il faut admettre le mystère de l'immaculée conception. En somme immaculée conception et spéciale formation sont des rappels de finalité.

Il y a dans les premiers chapitres de la Genèse un récit finaliste qui s'entremêle à un récit évolutif ; le centre du récit évolutif est visiblement dans le premier chapitre, celui du récit finaliste dans le second et le troisième ; et cette distinction a singulièrement plus d'importance que celle du récit élohiste et du récit jéhoviste.

une associée « *adjutor similis ejus* » Gen. II. 20. Adam n'avait qu'à conserver l'état édénique et à le cultiver par le progrès « *ut operaretur et custodiret illum* » Gen. II. 15.

On sait l'évènement ; Adam commit le péché ; au lieu de se développer vers Dieu par le chemin du suprasensible, il évolua vers lui-même par orgueil ; et du coup sa sensibilité se trouvant dérégulée par la concupiscence, il retomba dans le sensible.

Cette faute fut la contrévolution terrestre au sens surnaturel ; elle empêcha l'évolution terrestre de s'achever surnaturellement en Dieu par la voie édénique, c'est à dire par la voie suprasensible ; l'évolution dut désormais s'achever surnaturellement par l'obscur voie sensible ; la sensibilité humaine dérégulée dut être vaincue par une action divine sensible, mais que la sensibilité couvrit d'ombres et d'incertitudes ; Dieu dut se faire homme, s'incarner à une date historique et il fallut croire en lui malgré cet aspect sensible ; le Verbe fait chair dut se cacher sous les espèces du pain et du vin et il fallut se nourrir de lui malgré cette apparence sensible, dans l'Eucharistie qui est véritablement le crucifiement de notre témoignage sensible ; alors que dans l'Eden Dieu se manifestait directement à l'intelligence : « *cùm audissent vocem Domini Dei deambulantis in paradiso* » Gen. III. 8.

A raison de la solidarité de toutes les créatures terrestres, la chute fut solidaire ; quoiqu'elle se fut produite dans le domaine du surnaturel, elle eut des conséquences naturelles ; la terre fut maudite, le genre humain fut condamné au travail pénible : sa faute ayant consisté à retomber par orgueil dans le sensible, sa punition fut, dans le changement et dans la poursuite du salut auxquels il resta soumis, que l'effort nécessaire à ce changement et à ce salut lui devint désormais sensible.

MAURICE HAURIUO.





## Memorial de la pensée religieuse

**L'interprétation symbolique dans la Bible.** — La *Revue Biblique* (juillet 1897) publia un intéressant article du R. P. Lagrange sur « l'une des pages les plus importantes de l'Ancien Testament ». Il s'agit du récit de l'innocence et du péché du premier homme.

La question fondamentale : Faut-il tout prendre à la lettre dans l'histoire du péché d'Adam ? Ou bien, tout en étant une histoire vraie, est-elle exposée d'une manière populaire ou symbolique ?

Bien des choses, dans ce récit, ne peuvent être prises à la lettre, même par les littéralistes les plus endurcis. On peut discuter le plus ou le moins : c'est une question librement débattue entre exégètes. Mais, de l'étude du P. Lagrange, il ressort qu'un catholique peut considérer comme symbolique tout ce que nous appellerions les *formes extérieures* du récit. L'important, dit-il, c'est de garder la substance de l'enseignement qui se cache sous ces figures : l'homme et la femme, placés dans une situation d'innocence et de bonheur, « sont tentés par une puissance mauvaise qui les détourne de Dieu par l'appât d'un bien *spirituel*. Ils pèchent, leur innocence disparaît... et (dès lors) ils sont engagés dans une lutte avec le mal dont ils pourront sortir vainqueurs. Cette lutte se fera dans la souffrance et sera suivie de la mort ; cependant Dieu n'abandonne pas l'homme complètement et dispose le nouvel ordre de choses... Mais... tous les descendants du premier couple porteront la peine de leur faute et naîtront dans l'état inférieur qui a succédé au premier : privation de la familiarité divine, concupiscence, souffrance et mort. »

Voilà le profond enseignement qui, dans le récit de la Genèse, se trouve présenté sous une forme populaire et symbolique.

La conclusion du R. P. est à noter :

« A nous catholiques, l'Église garantit l'exégèse dogmatique et l'autorité de l'enseignement... Mais l'église ne nous dit pas si les circonstances du récit doivent être prises à la lettre, et aucune doctrine théologique importante n'est fondée sur la réalité historique de ces faits : que la femme a été formée d'une côte de l'homme, ou que le serpent a parlé. Dès lors, nous avons pu rechercher de notre mieux la pensée de l'auteur. Il nous a paru certain qu'il prétendait enseigner une histoire

vraie ; mais il se montrait trop pénétrant et trop profond pour ne pas comprendre ce qu'elle avait d'étrange dans les détails, et il nous mettait lui-même sur la voie de l'interprétation symbolique.

...Nous ne trouvons pas indigne de Dieu de nous enseigner cette vérité d'une manière très simple, avec les traits que l'imagination populaire se transmettait, et dont l'auteur inspiré s'est servi comme de symboles ; et nous ne voudrions pas que des âmes se perdent pour refuser leur adhésion à ce que l'Église ne leur demande pas de croire. »

Décidément, ce genre d'interprétation fait du chemin. Mais qu'il n'est pas une nouveauté dans l'Église, certaines citations faites par le R. P. Lagrange le démontrent suffisamment.

Abbé PAUL HALFLANTS.



**Anciennes littératures chrétiennes : La littérature grecque** par Pierre Batiffol. (Paris : Lecoffre. 1897).

L'auteur du volume mentionné a fait, il y a six ou sept ans, l'*histoire du Bréviaire Romain*, qui jouit d'un succès permanent et légitime. Simultanément avec *la littérature grecque*, il édita *six leçons sur les Évangiles*, prononcées à l'Institut Catholique de Paris.

A la grande et religieuse œuvre de réhabilitation des lettres chrétiennes, l'abbé Pierre Batiffol vient de donner un généreux appoint en publiant cette histoire littéraire, dont voici la genèse :

A la suite de sa lettre pontificale sur les études historiques, sa Sainteté Léon XIII avait confié aux cardinaux Luca, Pitra et Hergenroether un projet de composition d'histoire ecclésiastique universelle, mise au point des progrès de la critique de notre temps. La librairie Lecoffre s'est déterminée à entreprendre la publication de cette collection pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire ecclésiastique. On a distribué la matière en une série de sujets capitaux et confié chaque volume à un savant sous sa propre responsabilité. Publication intermédiaire entre les manuels élémentaires et les œuvres de Jansen, de de Rossi et de Hefelé, la présente collection rendra, en pays de langue française, aux maîtres, aux élèves, au clergé, à l'élite des catholiques, de précieux services.

La Bibliothèque de l'enseignement de l'Histoire ecclésiastique publiera successivement :

- Les origines du catholicisme.
- Le christianisme et l'empire romain.
- Les églises du monde romain.
- Les anciennes littératures chrétiennes.
- La théologie ancienne.
- Les institutions anciennes de l'Église.
- Les églises du monde barbare. — Les églises du monde syrien.
- L'église byzantine. — L'état pontifical.

- La réforme du XI<sup>e</sup> siècle. — Le sacerdoce et l'Empire.  
 Histoire de la formation du droit canonique.  
 La littérature ecclésiastique du moyen âge.  
 La théologie du moyen âge. — Les institutions de la chrétienté.  
 L'Église et l'Orient au moyen âge.  
 L'Église et le Saint-Siège de Boniface VIII à Martin V.  
 L'Église à la fin du moyen âge.  
 La réforme protestante. — Le concile de Trente.  
 L'Église et l'Orient depuis le XV<sup>e</sup> siècle.  
 La théologie catholique depuis le XVI<sup>e</sup> siècle.  
 Le protestantisme depuis la Réforme.  
 L'expansion de l'Église depuis le XVI<sup>e</sup> siècle.  
 L'Église et les gouvernements d'ancien régime.  
 L'Église et les révolutions politiques (1789-1870).  
 L'Église contemporaine.

*Les anciennes littératures chrétiennes* comprennent une série de volumes dont celui de l'abbé Batiffol est le second, et dont le troisième, la littérature latine, confié à Paul Lejay, de l'Institut Catholique, paraîtra prochainement. Notre livre résume l'histoire littéraire chrétienne de langue grecque depuis les origines jusqu'à Justinien, en trois périodes : les primitifs, d'Hippolyte de Rome à Lucien d'Antioche, d'Anastase à Justinien. La littérature épistolaire, une des plus anciennes formes de l'écriture ecclésiastique, est traitée en premier lieu. Successivement l'auteur étudie les origines de l'histoire, les prophètes et homélistes, la littérature didactique, signalant la Didaché des Apôtres dont notre ami l'abbé Paul Halflants a donné dans le S. C. une analyse aussi exacte que bien énoncée. Évêques et synodes, docteurs et écoles, conciles et canons, historiographes, liturgistes, spirituels, poètes, théologiens et exégètes, telles sont les rubriques, sous lesquelles l'auteur répand un fonds très sérieux d'érudition et de jugement, servi par une forme soignée.

Rien n'oblige le lecteur à donner un assentiment sans réserves à chacun des jugements formulés par l'abbé Batiffol. Ils me semblent toutefois exprimés à bon escient. Ainsi, quant à la *πρὸς τε Ἰουδαίους καὶ Ἕλληνας ἀπόδειξις ὅτι ἐστὶ Θεὸς ὁ Χριστός*, d'une authenticité très suspecte, je partage l'opinion de l'auteur. Les particularités grammaticales et la trame même de la démonstration me disposent à conclure résolument à la nonauthenticité de ce tract qui n'est pas sans valeur apologétique, ni sans élégance dans le développement de la thèse et la succession de l'argumentation.

L'ignorance en matière de religion, le persiflage religieux, sont une tare de notre société. Il faut donc saluer avec joie le réveil, la renaissance des études d'histoire ecclésiastique dans l'espérance que le nombre ira croissant de ceux qui, s'intéressant à la chose chrétienne, aux cérémonies et aux pratiques liturgiques de notre culte, à l'histoire de l'église, aiment la religion et son divin Fondateur.

D<sup>r</sup> CHARLES CAEYMAEX.

LES HOSTIES A L'ABBAYE DE CLUNY/  
POÈME PROVENÇAL INÉDIT DU RÉVÉ-  
REND PÈRE XAVIER DE FOURVIÈRES/  
TRANSCRIT EN FRANÇAIS PAR M. MARIUS ANDRÉ.

I **L**ES MOINES/ EN SURPLIS BLANC/  
UNE FAULX A LA MAIN/  
MOISSONNENT DANS LE CHAMP. **D**

ILS MOISSONNENT POUR L'EUCARISTIE  
L'ÉPI D'OR QUI BRILLE/  
CHANTANT EN PSALMODIE : **D**

« CELUI QUI SEMA/ LE CŒUR DOLENT/  
AVEC DIEU ET LE BEAU TEMPS/  
MOISSONNERA CONTENT. **D**

ET ILS ALLAIENT/ ILS ALLAIENT/  
ET/ HÉLAS ! ILS PLEURAIENT  
PENDANT QU'ILS SEMAIENT. **D**

OH ! MAIS ILS REVIENDRONT ET FIÈREMENT  
AVEC TOUTE UNE CHARGE  
DE BLONDES GERBES. AMEN. » **D**

LES MOINES/ EN SURPLIS BLANC/  
LEURS GERBES A LA MAIN/  
SONT REVENUS DU CHAMP. **D**

II **L**ES MOINES BATTENT LES JAVELLES ;  
DE GRAINES BLONDES  
S'EMPLISSENT LES CORBEILLES. **D**

ET SOUS LA PIERRE DES MOULINS  
D'AUTRES/ VÊTUS DE LIN/  
TRITURENT LE BLÉ DIVIN. **D**

OR/ D'AUTRES MOINES AU VISAGE AUSTÈRE  
VONT CHERCHER LA FARINE  
ET FONT CHAUFFER LES FERS. **D**

A L'EAU CLAIRE DES SOURCES  
CEPENDANT ILS LA MÊLENT  
DANS UN GRAND VASE D'ARGENT. 𐀀

AINSI FONDUE LA FARINE  
AU FOYER QUI PÉTILLE  
EST CUIE EN GAUFRES FINES. 𐀀

DANS LES FERS QUI AU FOYER  
A POINT SONT TENUS CHAUDS/  
ELLE CUIT BIEN A PROPOS. 𐀀

EN DISANT UN AVE MARIA/  
DU FER BRULANT  
ILS SE HATENT DE TIRER LES HOSTIES. 𐀀

ILS LES POSENT SUR DES LINGES BEAUX  
ET BLANCS COMME LA NEIGE/  
PUIS ILS LES COUVRENT D'UN VOILE. 𐀀

III **A** INSI FINIE L'ŒUVRE BELLE/  
EN BAISSANT LES PAUPIÈRES  
ILS VONT A LA CHAPELLE. 𐀀

LES MOINES/ EN SURPLIS BLANC/  
S'EN VONT PSALMODIANT/  
AVEC LEURS HOSTIES EN MAIN. 𐀀

ILS CHANTENT : « HOSTIE SALUTAIRE ! »  
ET ILS ENFERMENT DANS L'ARMOIRE  
DE L'ANTIQUE SANCTUAIRE/ 𐀀

ILS ENFERMENT LE PAIN BIENHEUREUX  
QUI EN VOTRE CORPS SACRÉ/  
Ô CHRIST/ SE CHANGERA ! 𐀀

FAITES QU'AU DÉCLIN DE NOTRE VIE  
NOTRE AME MALADE  
DE CE PAIN SOIT NOURRIE ! 𐀀



# Le R. P. Xavier de Fourvières.

Le R. P. Xavier de Fourvières nous envoie des Alpes la délicieuse fleur mystique dont nous offrons une traduction à nos lecteurs : « Je suis en *pastrivo* » nous écrit-il ; ce mot ne saurait être exprimé ici plus justement que par tournée *pastorale*, puisqu'il va de montagne en vallée et de village en hameau, portant la parole de Dieu aux pâtres et aux bergères dans leur langage familier.

Et c'est un émerveillement pour ces gens simples et fidèles à la tradition d'entendre un moine éloquent et célèbre se servir, pour la prédication, de ce parler que, malgré l'œuvre de Mistral et une éclatante renaissance, on affecte encore de mépriser au séminaire comme au lycée. Les pâtres des Alpes, les pêcheurs de la Méditerranée étaient habitués depuis longtemps à entendre les prédicateurs qui leur venaient de la ville, et même leurs propres curés leur prêcher et les catéchiser en une langue qui pour être officiellement celle de toute la France n'en est pas moins très peu comprise dans les champs et sur les monts provençaux. Mistral avait déjà réveillé la littérature provençale d'un trop long sommeil et l'avait dotée de quelques poèmes qui sont parmi les plus beaux de ce siècle. Mais l'Église, comme l'Université, était encore rebelle à ce rajeunissement d'un peuple, lorsque le Père Xavier parut ; sans encouragement, sans soutien, sans autre secours que l'esprit de Dieu qui l'animait, il se dévoua à la prédication provençale, afin que dans son pays fût accomplie la parole de l'Apôtre : *Omnis lingua confitebitur Deo*.

L'œuvre était belle et bonne ; sa réussite fut splendide, et aujourd'hui le prêtre le plus populaire et le plus aimé dans tous les pays de langue d'oc est le R. P. Xavier de Fourvières, ou plutôt le *père blanc* ainsi que le nomment, à cause de sa robe immaculée de prémontré, les paysans d'Arles à Nice, les montagnards alpins et les pêcheurs de Marseille. (1)

Grâce à lui une langue de plus chante la gloire de Dieu. Quel éloge plus magnifique pourrait-on dire de ce moine qui fait dans la chaire ce que Mistral dans la poésie, et qui en même temps qu'un grand orateur est aussi un poète religieux d'un talent à la fois exquis et populaire ?

MARIUS ANDRÉ.

(1) M<sup>e</sup> Séverine, parlant récemment de Mistral dans *le Journal* (1-5-97) rendit justice à ce mouvement : « Le Père Savinien, dans les écoles chrétiennes d'Arles, fait faire des versions, en provençal, à ses quatre cents élèves ; le directeur de l'école d'Orange, approuvé par ses supérieurs hiérarchiques, en fait autant ; le Père Xavier de Fourvières, à Saint-Jean, le quartier des pêcheurs de Marseille, a prêché, lui aussi, en provençal, mieux entendu, mieux compris de son pauvre auditoire. »

Apôtre d'une race, le P. de Fourvières ne s'est pas cru obligé de penser faiblement ; ses conférences de carême à Marseille emplissent deux volumes sur *la Création*, trois sur *les Patriarches* et sont louées ; on recueillit encore d'innombrables sermons prononcés à Avignon, Arles, Aix, etc., des *Cantiques*, des *Noëls*, un *Voyage en Angletirre*.

Aux raisons qui font qu'on l'approuve décentralisateur, et qu'on l'estime apologiste, osons joindre, pourquoi pas ? les raisons pittoresques, qui font qu'on s'intéresse au prémontré de l'abbaye de St-Michel de Frigolet, assiégée et prise par l'armée française, selon que le racontent inexactement les Tarasconais et exactement *le dernier Bourbon* de M. J. Peladan.





## Encore l'art catholique et les historiens de la Renaissance

La maison Alinari de Florence, — celle qui a les « objectifs » les plus respectueux avec ceux de Braun, — vient de lancer coup sur coup trois livres d'une belle importance au point de vue art chrétien : une excellente, complète et concise monographie du *Campo Santo de Pise* par M. J. B. Supino, l'étude consciencieuse de mon savant confrère de la *Gazette des Beaux-Arts* M. Marcel Reymond sur les *Della Robbia*, l'une et l'autre de sereines publications presque toutes en illustrations, enfin la magnifique étude-poème de M. Angelo Conti, un critique d'encore plus d'âme que d'art, sur notre entre tous bien aimé, le souriant et douloureux, chaud et étouffé, Giorgio Barbarelli, vaguement connu de tous, illustre et affectionné pour une petite postérité d'élite, sous le nom doux et mélancolique de *Giorgione*, doux et mélancolique comme la joie de sa peinture. Je n'analyserai ici aucun de ces trois livres, ne discuterai aucune attribution et aucun problème biographique, ne contesterai aucune solution proposée de ces derniers ; je noue seulement d'une frêle faveur d'amoureux deux ou trois observations, deux ou trois fleurettes apologétiques cueillies emmi ces nobles parterres d'images les plus catholiques qui puissent être et d'un art qui ne fut jamais surpassé.

Les *Della Robbia* par l'entière série de leur œuvre, les dates de leur naissance et de leur mort, pourraient servir de pierre angulaire à édifier cette démonstration de toute nécessité. Premièrement : notre art des temps modernes ne doit rien au paganisme que d'être autre et plutôt moins beau qu'il n'eût été sans la Renaissance ; secondement : il n'est pas vrai qu'au moment où la Renaissance se produisit le Christianisme avait donné tout ce qu'il

pouvait donner d'art, le Christianisme étant *divin* n'a jamais tout donné et ne peut jamais tout donner dans aucun domaine ; et même, admis qu'il pût se donner tout lui-même en une fois, il n'aurait pas tout donné encore, puisque étant éternel il lui resterait l'impossibilité de plus à donner de son éternité...

C'est-à-dire *entre autres*, qu'au lieu de la Renaissance païenne, nous eussions eu la suite plénière, l'été avec toutes ses exubérances, l'automne avec tous ses fruits, l'hiver avec toutes ses neiges, bref les continuels recommencements de la délicieuse efflorescence chrétienne dont le long printemps fut à l'époque mûrissante si beau, même aux yeux prévenus, que la bonne foi adverse de toujours parle d'appeler ce gracieux mûrissement une première Renaissance; donc encore d'attribuer sa beauté toute divine, comme sa raison d'être réelle, à une première renaissance du vieux levain païen. La meilleure preuve qu'après les fresquistes de Pise, après Fra Angelico, Luca della Robbia, Brunelleschi, Ghiberti, Donatello, etc., le Christianisme n'avait pas donné tout ce qu'il pouvait donner, c'est qu'il donna Raphaël, Michel-Ange et tous les grands de l'admiration panurgiquement moutonnaire et universelle, tous les grands dans l'œuvre de qui j'accepte qu'on défalque tout ce qu'ils doivent à la Renaissance et où je prétends qu'il restera encore beaucoup de nouveau par rapport aux prédécesseurs, et dans ce nouveau beaucoup d'uniquement dû au Christianisme. L'Apollon du Belvédère et surtout le *torse mutilé* dont Michel-Ange se disait l'élève ont-ils réellement grandi l'inspiration de Michel-Ange? Modifiée peut-être, grandie non... Que si encore on nous forçait à admettre qu'ils l'aient grandie ne nous resterait-il alors pas à répondre que ces beaux marbres absents il se serait quand même trouvé quelque chose d'autre soit dans l'art, soit surtout dans la nature qui aurait peut être pu grandir encore davantage qu'eux le Dante de la Sixtine !

Inutile au reste d'aller si loin dans le temps !

J'écrirai hardiment non pas qu'après le premier Della Robbia l'art n'avait plus rien à apprendre de l'antique (tout a toujours quelque chose à apprendre de tout), mais qu'il ne pouvait être *accru, augmenté* dans le sens beauté et modernité par l'étude de l'antique. Or, qu'il fût *modifié* ne pouvait être désirable, tant sa beauté était en ce moment-là ravissante; ce que j'affirme en un état de véritable exaltation devant de si adorables choses où l'on sent partout l'élan au divin d'un principe divin qui agissait en l'artiste, sans qu'il puisse être dit pour autant que jamais je blasphémerais devant l'Hermès d'Olympie par exemple, une splendeur aussi, mais une toute autre splendeur ! Ce que j'entends toutefois c'est qu'entre ces deux splendeurs aucun mariage n'était souhaitable ; et en l'accomplissant de très grands artistes se sont diminués à tenter l'impossible... C'est là le point délicat qu'il faudra développer... La Renaissance, dit-on, a vêtu l'âme de chair, a donné la forme à l'idée... Faux ! Feuillotez toutes ces reproductions des Della Robbia, et prenez Ghiberti, Donatello, Mino da Fiesole, prenez-les tous ceux de la première Renaissance, vous verrez que l'âme, l'idée avaient très bien su trouver toutes seules leur matière et leur forme, qu'il n'y avait rien à ajouter, qu'il eût fallu pouvoir laisser faire et laisser aller dans cette voie, selon ce logique, spontané, et chrétien, et *notre* développement, au lieu que de tenter de force un accouplement qui n'a produit que des hybrides, des mulets ! N'est-ce pas si vrai qu'aussitôt après ces géniaux et superbes « mulets » qui portent les plus beaux noms qui se puissent vénérer dans l'histoire de l'art et qui furent des hommes qui souffrirent âprement tous les tourments du divin en l'homme, il n'y a plus que décadence, étiolement, impuissance, du moins dans leur succession immédiate.. Les edelweiss transplantées de l'Alpe en terre végétale produisent l'année suivante des fleurs énormes, phénoménales, hypertrophiées. Tels les artistes chrétiens qui implantèrent leur inspiration chrétienne dans la grasse terre végétale païenne... Raphaël, Michel-

Ange, Titien sont des hypertrophies sublimes, mais après lesquelles il ne reste plus à une école qu'à mourir... La seconde Renaissance, la Renaissance proprement dite a brûlé, desséché, stérilisé pour longtemps les vertes campagnes fleuries qui avaient souri si délicieusement ce printemps qu'il ne faut plus calomnier en l'appelant la *première renaissance*, terme contre lequel de toutes les forces vives de ma pensée et de mon sentiment je m'inscris en faux. On ne renaît pas quand il n'y a pas eu mort. Et le Moyen Age n'avait rien tué et son esprit vivait plus fécond que jamais ! Ou si d'aucuns affirment le contraire je ne vois pas pourquoi nous, catholiques, nous nous faisons, par paresse de langage et de définition, solidaires sinon esclaves de ces affirmations. Dante, de qui l'on veut faire dater la première Renaissance, n'est pas un point de départ, sauf celui de la langue italienne, c'est un point d'arrivée ; ce n'est qu'une cathédrale de plus due au Moyen Age...

Et regardez très attentivement : Chaque fois qu'une forte et subite infusion de sang antique dans la vie et le développement des littératures et des arts a lieu, après une période d'exubérance factice ils en dépérissent ; chaque fois qu'ont lieu entières ou partielles les soi-disantes Renaissances, les vaccinations d'une tradition par l'antiquité, nous pouvons impliquer qu'il se produit immédiatement rupture de la tradition, coupure nette dans le développement normal des talents et des génies, subite pléthore, puis maladie incurable, déclin, mort... La vraie renaissance c'est le retour à la tradition chrétienne ou nationale : Rembrandt, Velasquez, Watteau, Corot, les Préraphaélites, tout cela ce sont des *renaissants* à infiniment plus juste titre... On a coutume de se laisser éblouir par le prestige des noms magiques de Raphaël, Michel-Ange, des Vénitiens et de leurs œuvres formidables, sans se douter une seule minute que ces œuvres auraient pu être tout aussi belles en étant autres et en n'étant du même coup pas les barrages que se feraient d'elles des théories et des philosophies de

haine et de dénigrement. En vérité toute Renaissance païenne, grande ou petite, a toujours causé dans l'histoire de l'art des dommages incalculables et qui consistent réellement en d'autres regrettables méfaits, encore que de l'embarras et de la dislocation dans l'ordonnance et la logique de l'histoire de l'art. Il faudrait ici entrer dans le détail et je pourrais énumérer à tort et à travers des milliers d'exemples. A ces regrettables moments, ce n'est pas réellement un sang nouveau vivace et fécond qui s'infiltre dans des veines anémiques ou tariées, un mariage entre sacs et parchemins qui s'opère, entre fillette épuisée d'aristocratie ou de scrofule et rustre rubicond de saine roture, mais bien plutôt un de ces malheureux sinon monstrueux croisements de races incompatibles qui ne peut produire, comme nous le disions tout-à-l'heure, que des métis, de beaux métis j'accorde, mais des métis tout de même. Or, un beau nègre est une belle chose, un beau blanc une autre belle chose, un beau métis encore une troisième si l'on veut, mais rien ne m'empêchera de préférer les deux premiers au produit du croisement. Sans compter que la comparaison n'est peut-être pas celle qu'il faudrait : car ne s'agit-il pas plutôt d'une part d'un bel homme et d'une belle femme, et d'autre part d'un bel hermaphrodite... Et nous revoici aux « mulets » qui n'ont pas de postérité !

Luca della Robbia donc me paraît montrer merveilleusement où en était l'art avant la Renaissance véritable, la Renaissance période aiguë. On dit bien qu'il a été *ça et là* influencé par la vue des antiques réunis chez les Medici. C'est évident. Mais ces antiques supprimés ne suppriment que le « *ça et là* » et nullement l'œuvre de Luca ; à tel point qu'il serait facile de délimiter le « *ça et là* » infailliblement, et que le *plus ultra* mis en parallèle prouverait combien négligeable le « *ça et là* ». Et ce serait vraiment un bel exemple à développer en faveur de notre thèse. Et tandis que d'une part cet art d'avant la Renaissance se montre aussi achevé que celui de *pendant*—, *après* il se montre encore capable de susciter *malgré*

la Renaissance, encore que très affaibli par elle, une famille telle que la voilà presque une école qui s'en ira luttant jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle contre l'intoxication du seizième avant d'être étouffée par elle. D'autre part: voici l'école romaine d'après Raphaël et Michel-Ange, voici l'école bolonaise qui nous montrent ce que devint l'art lui-même de la fameuse et tant vantée Renaissance, l'art le plus grand qui ait jamais existé depuis l'antique, grâce à l'antique disent les historiens de la Renaissance, malgré l'antique affirmons-nous ! On répondra peut-être encore à notre allégation que ce n'est pas l'intrusion antique qui est ici coupable, mais le génie qui a coutume de faire table rase de l'art pour un temps, comme ces arbres trop puissants, trop ombreux qui attirent à eux toute la sève et sous lesquels la végétation ne pousse plus. D'abord en soi cette observation est superficielle, et ne se vérifie pas souvent. Mais je vais prouver que de simples talents, un mouvement ascendant, une école en progrès quoique dénuée du reste de génies, se trouvera immédiatement étiolée, tuée comme si elle avait produit des génies, dès qu'elle entrera en contact avec l'antique. Si la France n'a pas de Shakespeare elle le doit aux mêmes causes. C'est l'antiquité qui étouffe le génie de l'auteur du *Cid* et de *Polyeucte* — dont Dieu me garde de médire — et le réduit à n'être que Corneille, c'est-à-dire à peine le rival de l'élégant, élégiaque et aulique Racine qu'on peut à tout prendre lui préférer tant il est d'exquises proportions et de confortable pondération. Un siècle plus tôt n'avions-nous pas vu ce qu'un Rabelais aurait pu donner de presque grandiose, de sûrement colossal sans les mêmes causes qui altèrent si fort son individualité ? Avant lui et autour de lui voyez d'une part Villon, Clément Marot, Régnier, Agrippa d'Aubigné, voyez d'autre part Ronsard et la pléiade, et diagnostiquez de l'intérêt de chacun d'après le plus ou moins ou l'absence d'intoxication païenne. Un siècle après Corneille la France produit une école de peinture réellement nationale et crée presque, tant les vivaces

frondaisons parasites de l'esprit particulariste garnissent et tordent les vieux rameaux épuisés de l'art appris par la Renaissance, crée presque une architecture neuve : voici Pompéi et Herculaneum découverts résultat à longue portée, résultat direct quand même : Louis David et le style Empire, style charmant à nos yeux sentimentaux comme tout ce qui est le passé, l'histoire, le souvenir, style déplorable à nos yeux artistiques ; et lorsque les grands maîtres romantiques apparaîtront, peintres et littérateurs (l'architecture ne s'est pas encore relevée du coup), ils useront le meilleur de leurs forces d'abord à balayer la place des baraquements et excroissances pseudo-classiques avant de renouer la tradition : on verra même des tempéraments promis au génie, des Népomucène Lemercier, des Prud'hon, des Guérin, des Géricault, des baron Gros, des baron Gérard, ceux-ci végéter, souffrir en silence, ceux-là lutter, s'user à la lutte, s'y épuiser. La mémoire du premier n'a-t-elle même pas sombré posthume sous les débris de l'édifice qu'il avait été impuissant à mieux faire que d'ébranler.

Mais il y a mieux. Nous pouvons offrir l'exemple probant d'un art qui n'a pas subi les «Renaissances» — et par renaissance il est bien entendu que je veux dire comme d'un bout à l'autre de cette article avec les admirateurs forcenés et à tout prix de la Renaissance : relent influentiel du paganisme sur nos arts — et nous verrons que non seulement il n'en a pas souffert, mais s'est toujours porté mieux que tous les autres en se développant normalement sur son propre fond. Je ne sais rien de plus admirable que le régulier et prodigieux développement de la musique que n'interrompt aucune soi-disante renaissance, du chant grégorien au *Liebesmahl der Apostel*, du *Dies iræ* au *Requiem* de Berlioz, des moindres mélodies populaires jougo-slaves à la septième symphonie de Bruckner et au quartette *opus 105* de Dvorjak. Là on ne peut rien m'alléguer : ni messes baroques, ni sonates faribolantes influencées par les architectures des églises et des boudoirs

où elles se jouaient, car ces architectures sont justement cette architecture nouvelle qui était en veine de formation, et à côté de ces œuvres pimpantes il y a toujours de leurs auteurs quelque *Don Juan* ou quelque oratorio de la *Création*.

Je crois donc pouvoir affirmer hautement et avec toute la force de ma conviction personnelle qu'en art et en littérature pas un de ces génies qui *furent* n'eût été, sans la ou les Renaissances païennes, plus petit ; mais qu'au contraire il s'en trouverait facilement qui eussent été plus grands. Je prétendrai même que l'on n'aurait pas eu besoin d'elles pour arriver en art ni à regarder la nature, (on l'avait fait depuis longtemps), ni au culte du nu. Le Moyen Age n'a jamais ignoré le nu et l'élan graduel à la restauration de la beauté physique n'a attendu aucune renaissance pour se manifester. C'est ici surtout qu'il faudrait faire intervenir le détail, car tout cela pourrait se démontrer par une complète conférence des dates et une nouvelle discussion et classification des œuvres de beauté, c'est-à-dire, comme j'en ai déjà parlé précédemment ici, par une réfutation à la fois matériellement pointilleuse et esthétiquement surnaturelle, — mot pour mot, chiffre pour chiffre dans les questions documentaires, — et une sublimité d'au-delà pour chaque bêtise terre à terre —, de tous les historiens de l'art qui n'étant pas chrétiens ont la prétention d'expliquer et de démontrer l'art chrétien ! Or, s'il est permis à un catholique de parler du paganisme, il ne l'est pas à un païen — qui n'a du reste pas même aujourd'hui le courage complet, dans la pratique, de son paganisme et qui est souvent moins qu'un païen — de parler du Christianisme, de par la logique du tout plus grand que la partie ; car je ne recule pas devant cette affirmation moins présomptueuse que pourraient le croire les uns, pas du tout hérétique comme pourraient le penser les autres, que tout ce qu'il y a de beau dans le paganisme (y compris le nu, le grand point litigieux) fait partie du catholicisme aussi. Notre religion pour n'en point faire un dieu n'annule pas le corps, elle le sublimise et y cultive l'âme et l'esprit selon les

capacités de chaque individu, voilà tout. Et si certains méprisent le corps au profit de l'âme, et parce que l'Église ne saurait leur enseigner théologiquement qu'ils ont tort, cela ne veut pas dire du tout qu'elle niera jamais la beauté physique, l'harmonie des belles lignes (Fra Angelico, comme Luca della Robbia) et la couleur des belles chairs. Je ne cite pas Giorgione, Titien, Corrège, Andrea del Sarto, tous des catholiques, Messieurs, malgré la Renaissance, de peur qu'on me réponde qu'ils doivent leur couleur à la Renaissance, mais voici déjà van Eyck, Memling, Jean de Maubeuge, etc., etc., tous les Primitifs à quelque nationalité qu'ils appartiennent. Et qu'on lui fasse des Saint Sébastien beaux comme des Apollon, a-t-on jamais vu l'Église regimber ? En outre elle est la première à avoir démontré ce que M. Raffaëlli croit avoir découvert et se débat à essayer prouver sans y arriver (oh ! le divertissant pataugeage !), assavoir que tous les corps sont beaux ou peuvent être beaux et qu'un *seul* canon de beauté n'existe pas. Mais il oublie d'ajouter que ce *seul* canon n'existe pas plus que *plusieurs*, un étant la loi de *tout* et indissolublement *tout* le royaume de *un*, et l'un ne vivant pas plus sans l'autre que la création sans le Créateur ou le Créateur sans créer... L'Église n'a jamais nié la beauté plastique, elle y a seulement surajouté plus largement la beauté expressive non pas inconnue du paganisme comme d'aucuns l'ont affirmé, mais seulement méconnue de ceux qui n'ont que le paganisme à la bouche, ce que je me permettrai aussi de relever une fois. De même il y aurait une étude à faire sur le *nu catholique* : la *Vénus de Dresde* de Giorgione (s'il vous plaît qu'on ne se méprenne pas sur ce titre de Vénus et qu'on ne sophistique pas sur les mots, alors que dans le cas particulier de l'œuvre de Giorgione, l'œuvre est une chose et le titre un autre) la *Vénus* de Giorgione (consultez à ce sujet le livre de M. A. Conti) et la *fille de Titien* seraient peut-être un de ces types du nu catholique, tandis que le *Saint Jean* de Léonard et le *David* de Donatello en seraient d'autres.. Je pourrais même

démontrer, — mais ailleurs, — que sans le catholicisme pas un des nus de MM. Rops, (1) Rassenfosse, Legrand, etc., tous basés volontairement ou non sur la notion du péché n'existeraient.... L'art catholique peut donc exhiber d'aussi beaux corps plastiques que n'importe quel art, et s'il en exhibe plus souvent de souffrants, de beaux selon la beauté expressive et morale, c'est qu'il est une fois de plus en même temps qu'universel consolateur ; or s'il est soucieux des âmes plus que des corps, cela ne veut pas dire qu'il ne se soucie point des corps.

Voici la conclusion du livre de M. Marcel Reymond : « Dans l'art des Della Robbia ce sont les » sentiments de bonté, de tendresse et d'amour qui » prédominent. Pendant tout un siècle il semble » qu'ils n'aient eu qu'une pensée, celle d'écrire un » poème en l'honneur de la Vierge Marie. Sans » faire de grands efforts pour trouver des motifs » nouveaux ils ont répété sans jamais se lasser, le » même hymne d'amour ; et l'on peut bien vraiment » dire que parmi toutes les immortelles créations » du génie italien, les plus tendres et *les plus sédui-* » *santes* sont les litanies des Della Robbia. »

Alors en quoi la découverte et l'admiration de quelque Laocoon ou de quelque Apollon du Belvédère ajouterait-elles quoi que ce soit à cela qui se passe si bien de toute autre chose ?

Je sais pour ma part fort bien ce qu'on trouve que par exemple les primitifs eussent gagné au contact de l'antique. C'est très malin : on souhaiterait rétrospectivement qu'ils eussent gagné tout ce par quoi ils eussent du même coup perdu ce qui constitue leur charme et leur individualité de primitifs. Vous représentez-vous par exemple Orcagna et Benozzo Gozzoli, les maîtres du Campo Santo de Pise que nous raconte si bien M. J. B. Supino, *raphaélisés* ? Cette alliance de noms ne sonne-t-elle pas en profanation ! Fra Angelico à peine un siècle

(1) Cf. FÉLICIEN ROPS ET SON ŒUVRE, 150 reproductions, texte de J. K. Huijsmans, J. Péladan, Verhaeren, etc. (à Bruxelles chez E. DEMAN 1897).

plus tard devenait Fra Bartolommeo ! Quelle chute ! Mais cette chute c'est justement ce que la critique moderne aurait voulu, ou du moins voudrait avoir pu vouloir ! Elle ne comprend rien à un Orcagna, à un Fra Beato, la critique ! Ce sont là problèmes qu'elle ne peut pas résoudre et qui en reviennent tous au « *problème de la sainteté* » comme dit avec un si haut comique, d'autant plus haut et comique qu'inconscient, M. Houston St. Chamberlain qui fait aux Saints l'observation cocasse qu'ils manquent d'individualité (Exemple : les *physionomies de Saints* d'Ernest Hello) !! Or, la science rejette de parti pris souvent accompagné de pure et simple négation tous les problèmes qui lui sont insolubles, « *jusqu'à nouvel avis* » ajoute-t-elle (dans les cas de relative bonne foy) avec autant d'orgueil que de dédain. Et la raison de l'amour de la critique pour la Renaissance est là ; la Renaissance a assez matérialisé l'art pour qu'elle y ait prise... Dès qu'il y a surabondance de viande il y a boucherie, scalpel et le reste....

Il n'y a qu'à voir comme la critique d'art officielle se comporte envers un maître même de la pleine Renaissance, lorsque chez lui la matière devient trop belle sous une trop abondante exsudation d'âme, trop sublimisée, trop christianisée... Aucun critique d'art patenté a-t-il jamais fait pour la célébration et l'intelligence de Léonard le centième de ce que M.M. Péladan et surtout d'Annunzio ? Lire tel très célèbre critique d'art sur la *Madone de Castelfranco* de Giorgione en présence ne fût-ce que d'une reproduction du tableau c'est ouïr M.M. Prud'homme, Jérôme Paturot, Homais, Bouvard, Pécuchet et leurs immortels et innombrables consorts aux entr'actes de *Parsifal*, ou bien encore cette dame qui — moi présent — à une représentation du *Babilou* de Péladan comprenait : « le Tau change de forme » en « le Seau change de corde »... Et cela fait réellement peine que les chefs-d'œuvre fussent accessibles (encore que seulement matériellement, c'est déjà trop !) aux yeux de tout le monde ! M. Müntz dit du chef-d'œuvre de Giorgione : « la

Vierge est assise sur un trône excessivement élevé et privé de marches, *de sorte que l'on ne comprend pas comment elle a pu y monter !* » M. Angelo Conti a tort de s'affliger pour si peu, il n'y a qu'à persiffler que Saint Liberale et Saint François sans doute furent deux « hommes » assez forts pour hisser une « femme » à la hauteur de leur épaules.

Évidemment mieux vaut encore que ces Messieurs abandonnent le « *problème de la sainteté* »... « *just-qu'à nouvel avis* »... Par bonheur il se trouve parfois des Père Beissel, des M.M. Marcel Reymond, J. B. Supino, pour toucher à ceux de nos grands chers admirés et vénérés qui n'eurent d'autre fin plus élevée que de vouer leurs meilleures œuvres à l'exaltation du « *problème,* » avec les mains sinon pâmées comme celles d'une religieuse renouvelant du linge d'autel de M. Angelo Conti, du moins infiniment respectueuses et d'un tact très délicat..., — telles ces paysanelles d'Autriche et d'Italie qui au retour de promenade appendent leurs bouquets à toutes les grilles d'oratoires et de pieux édifices rustiques. Je dirai même plus : heureusement qu'il se trouve de simples photographes, mais d'assez d'initiative, de soins et de bonne volonté, comme les Alinari, les Braun et les Hanfstaengl, pour permettre de supprimer les impuissantes descriptions, et de faire de l'illustration, dans le cas de livres sur tels sujets, non plus un simple ornement du volume, mais une documentation réelle, très précise, permettant au besoin la discussion à distance de l'œuvre originale.

... Et permettant surtout l'enthousiasme aux pauvres rêveurs exilés de tous les voyages de leurs rêves.

*Vienne, Avril 1897.*

WILLIAM RITTER.

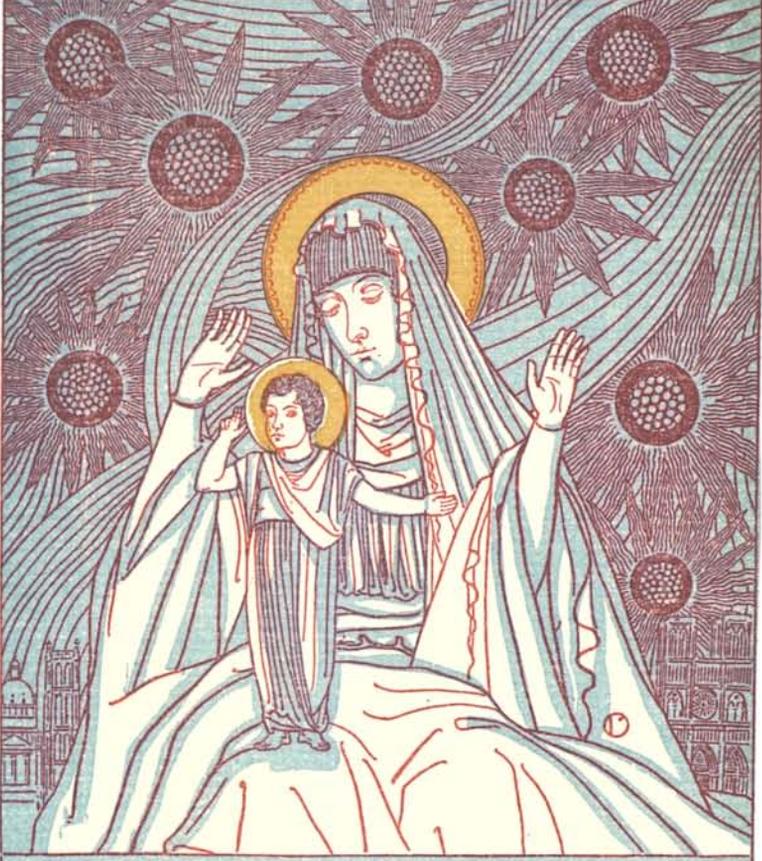


\* Depuis que cet article a été écrit, M. Münz dans le *Journal des Débats* a soulevé la question « Botticelli était-il hérétique ? » Heureusement l'œuvre répond si bien que pour tout spectateur non prévenu la question n'était même pas à poser. N'importe. On prend sur le fait le « système » une fois de plus.

MADONNE  
ENLUMINEE  
DE CHARLES  
DOVDELET



SALVE RADIX SALVE PORTA



EX QUA MUNDO LUX EST ORTA







## Mémorial de l'Expression religieuse

**La Migration de l'âme.** par Minka de Czobel. — Traduction de Melchior de Polignac. Illustrations de H. Buttner. — (Paris : Paul Ollendorff, 1897).

S'il faut en croire le traducteur, un long enchaînement de pensées permit enfin, à M<sup>lle</sup> de Czobel, de formuler cette conclusion consolante :

« La beauté morale n'a ni limites ni mesure.

» Une force mystérieuse pousse tout être à progresser, à monter vers un idéal naturellement inaccessible.

» Si l'être résiste à l'impulsion bienfaisante et secrète, cette révolte elle-même l'abaisse et le diminue.

» Dans tous les cas, le germe de beauté morale enfermé dans chaque individu ne peut périr avec la forme et avant d'avoir atteint le but nécessaire. »

A notre humble avis, cette conclusion est peut-être plus consolante que neuve. Depuis des siècles, la migration de l'âme hante les esprits. Imaginer l'Univers sous la forme d'un fleuve rapide dont quelques vagues seulement, éclairées par la lumière, frappent les regards, ne nous semble pas de nature à rajeunir ce vieux rêve. Pour parler comme Verlaine, « en dépit d'un art déplorable en fait d'écriture et d'une syntaxe à peine en vie, » le Catéchisme de Malines nous plaît davantage lorsque, commentant le onzième article du Symbole des Apôtres, il dit « que par la puissance de Dieu, les corps de tous les hommes qui sont morts, ressusciteront et seront rappelés à la vie. »

D'ailleurs, comme nous partageons les idées de Barbey d'Aurevilly au sujet de la littérature féminine, nous ne possédons, peut-être, point l'impartialité nécessaire pour juger définitivement l'œuvre de M<sup>lle</sup> de Czobel.

Toutefois, ayant, un jour, écrit que la partie principale d'un livre, c'est la couverture, nous ne pouvons nous dispenser de signaler le sphinx aux ailes de chauve-souris qui orne la couverture de ce livre-ci.

CHARLES DUMERCY.



### Les Poèmes.

*Edouard Ned* : Poèmes catholiques, Arlon : Goffinet.

*Sallage Ornudac* : En pèlerin par les routes, Bruxelles.

*ŷ. Strada* : **Pascal et Descartes**, Paris : Ollendorff.  
*Jean Delville* : **Le Frisson du Sphinx**, Bruxelles : Lamertin.  
*Arnold Goffin* : **Le Thyrs**, Bruxelles : Ch. Vos.  
*Jean Viollis* : **La guirlande des jours**, Toulouse : Bibliothèque de « l'Effort ».  
*Marc Lafargue* : **Le jardin d'où l'on voit la vie**, Id.  
*Emile Verhaeren* : **Les heures claires**, Bruxelles : Deman.  
*Georges Ramaekers* : **La nuit rédemptrice**, Bruxelles : Collection de la « Lutte » ; **L'hymnaire du printemps**, Id.  
*Charles Bernard* : **Lucanie** (petit drame en vers), Anvers : J.-E. Buschmann.  
*Le Mercure de France* (août) : Francis Vielé-Griffin : Fragment.  
*L'Art moderne* (15 août) : Renaissance.  
*Arthur Toisoul* : **Images de Dieu**, avec préface de C. Lemonnier, Bruxelles : G. Balat (à paraître).  
*Edouard Ned* : **Le Jardin fleuri**, Bruxelles : Collection de la « Lutte » (à paraître).

Qu'un débutant aventure un volume peu conçu et point écrit, c'est péché de jeunesse tôt pardonné. D'ailleurs M. Ned ne formule par toujours son acte de foi en mauvais vers, et il y a des cris dans les miscellanées baroques de Sallage Ornudac. Mais M. Strada, avec une obstination déplorable, nous inflige le XXI<sup>e</sup> volume de son Épopée humaine. Il y est question d'établir que, puisque l'évidence ne jaillit ni de la Foi ni de la Raison, elle ne peut découler que d'elle-même. Cela s'appelle la méthode évidentiste. Mais, malgré les quelques milliers d'authentiques alexandrins qu'y consacre l'auteur, le problème est loin d'être élucidé.

Ah ! Descartes, vois-le, nous sommes sans critère.

J'aime l'idéalité hautaine de M. Delville, en regrettant, à la vérité, que ses plus sonores vers ne soient que l'écho bien affaibli du cri lumineux de ses toiles.

Le caractère tourmenté de la langue de M. Goffin peut, de prime abord, rebuter. Mais pour peu qu'on accorde aux proses florencées le loyal effort d'attention que réclame un aussi consciencieux livre d'art, on voit les lignes esthétiquement onduler, se joindre, préciser les nobles gestes, et jusqu'aux transparences d'âme, comme sous le minutieux pinceau d'un maître gothique. M. Goffin réussit surtout les sujets pieux : *Épiphanie* et cette adorable légende de *Sainte Dorothée* sont certainement les plus fraîches roses de son *Thyrse*.

Du midi nous viennent des poètes qui chantent la joie directe et sensuelle de vivre. Chez eux, nul esthétisme. Si MM. Viollis et Lafargue tiennent à moduler l'onduleuse musique des beaux vers, il semble que ce soit dans l'unique intention d'en faire émaner, soudain, violemment, telle odeur de grenades et de coings qui mûrissent, tel tambourinement de guêpes frôlant la vitre ensoleillée, ou la sauvage et libre palpitation des fleurs de la montagne.

Avec les *Heures claires* de M. Verhaeren nous entrons dans le domaine exquis de l'intimité des âmes. Certes, ici aussi les arbres bruissent et la neige des pommiers floconne par les jardins ; mais c'est en légers décors symboliques autour de la paix délicieuse des amants.

Oh ! comme tout est pauvre et vain, hors la lumière  
Qui me regarde et qui m'accueille eu tes yeux nus.

L'œuvre de M. Verhaeren est d'une très haute signification morale. Jamais, en ce siècle, sauf au 3<sup>e</sup> acte de *Lohengrin* et dans *la Bonne Chanson*, l'amour ne trouva des accents d'une chasteté aussi idéalement passionnée. Et voici que le cyclope tourmenté qui forgea les *Villes tentaculaires* se pacifie et se purifie dans le bain de l'harmonie nuptiale. Les *Heures claires* révèlent une conception de l'amour qui serait absolument chrétienne, si seulement les amants, — noblement enlacés, afin de marcher d'un pas égal et plus sûr sous l'azur, — avaient appris en outre le but de leur pèlerinage et qu'une étreinte supérieure et transsubstantielle les attend — en Dieu. Il semble même qu'un vœu d'au-delà chrétien soit instinctivement formulé dans ces admirables vers :

Oh ! dis, pouvoir un jour,  
Entrer ainsi dans la pleine lumière ;  
Oh ! dis, pouvoir un jour  
Avec toutes les fleurs de nos âmes trémières,  
Sans plus aucun voile sur nous,  
Sans plus aucun mystère en nous,  
Oh ! dis, pouvoir, un jour,  
Entrer à deux dans le lucide amour !

La muse de M. Georges Ramaekers cueille des herbes fraîches, du thym et des coquelicots. Et cueillir les fleurs de la création c'est tout aussitôt les offrir au Créateur. Elle est joyeuse, elle a les grâces enfantines de l'étonnement, elle prie.

Il y a beaucoup d'inégalités dans la *Nuit Rédemptrice*, moins déjà dans *L'hymnaire du printemps*. J'y estime cependant médiocrement la partie intitulée « *L'hymne d'amour* » où le poète se borne à encadrer de printemps les jolis gestes d'un flirt innocent et naïf. Mais que de fraîches choses dans « *L'hymne de Foi* ». Il y a là surtout un « Mois de Marie », ingénument pieux, et qui semble écrit avec de la rosée....

Au numéro d'août du *Mercur de France*, M. Vielé-Griffin évoque un archange-St-Michel de superbe allure :

Bouche belle comme la voix des séraphins,  
Lèvres pures et chastes que Dieu fit d'un baiser,  
Quel fut le blasphème suprême  
Qui t'a meurtrie d'un cri et qui vous a plissées  
D'une ride de dédain ?

Tout le fragment serait à citer.

*L'Art moderne* a trouvé la formule synthétique de la littérature nouvelle : elle est païenne, et rien que païenne.

« Qu'ils chantent l'existence sans autre frein que l'infinie beauté, comme Max Elskamp ou Emile Verhaeren, la société future comme Paul Adam, les terrestres paradis comme Camille Lemounier, la sensualité triomphante comme André Gide, la pitié comme Francis Jammes, etc. *tous sont païens avec franchise et avec beauté !* »

Les oreilles me tintent. M. Elskamp, païen ? comme les enfants de chœur, alors ? et M. Jammes lui aussi païen, et cela parce qu'il chante la pitié, qui, comme chacun sait, vient de l'Olympe et non du Golgotha....

Ayons pitié....

VICTOR KINON.



**Autour de « S<sup>te</sup>-Godelive »** (*contre-critique*). — Un effort vraiment considérable vers le théâtre chrétien et que la critique perçoit à peine, caractérise l'œuvre nouvelle d'Edgar Tinel.

Le drame musical qu'est *S<sup>te</sup>-Godelive* (1) constitue, à mon avis, la base d'un théâtre essentiellement *nouveau* : le drame musical *pur* dans son expression, *chaste* dans son action ; j'ai dit le *théâtre chrétien*. C'est pourquoi je ne comprends pas ceux qui veulent considérer *Godelive* comme une œuvre de réaction. Serait-ce parce que Tinel, s'écartant des procédés harmoniques de la jeune école française et repoussant les formules wagnériennes, se rattache directement aux maîtres qui ont noms : Bach, Beethoven, Mendelssohn, R. Schumann ! Il se réclame d'eux, comme d'autres se réclament de Wagner ; va-t-il dès lors et a priori être moins personnel, moins original dans l'expression ? ! D'ailleurs, quiconque *veut* analyser sérieusement la partition de Tinel, y trouvera un style, qui loin d'être « suranné » ou « impersonnel », est au contraire, tout imprégné d'un esprit propre, *bien* à Tinel, j'allais dire : un *style nouveau* !

Il est vrai que les auditeurs des sonorités malsaines et sensuelles ne pourront percevoir ce style ni le goûter ; mais qu'importe leur bruyante incompréhension à Tinel : il vit trop haut pour eux, cet artiste isolé et peu soucieux de la mode, qui écrit pour le ciel.

D'autres, les Wagnériens à outrance, ont vu dans *S<sup>te</sup>-Godelive* un défi porté à leurs chères croyances et ils ont crié bien haut leur indignation contre le soi-disant « piétinement » et « le conservatisme » de Tinel : vilains préjugés d'école amenant à dénigrer systématiquement, tout ce qui n'est pas pensé, écrit selon les données de l'Idole !... Et à quand donc, la fin de « ces écoles » et pourquoi ne pas pouvoir admirer à la fois, les formes audacieusement envolées du *Fervaal* de Vincent d'Indy,

(1) Tout ce qui est dit ici s'applique exclusivement à la musique : le livret est franchement peu intéressant. E. D.

et la mystique *Godelive* de Tinel, sévère dans son contre-point, mais si souple et très sereine !...

Dramatiquement l'œuvre est grandiose et imposante, malgré la simplicité et la naïveté de l'action : mais, ici encore, on n'a pas voulu comprendre et on s'est refusé jusqu'à un simple effort d'imagination (l'œuvre s'étant donnée au concert) et on a proclamé « ex cathedra » que *St<sup>e</sup>-Godelive* ne réunissait pas les éléments du drame.

Allons donc ! Il est convenu que l'entrevue entre la douce Godelive et le passionné et farouche Bertholf n'est pas dramatique ! La réception de Godelive à Ghistelles, Iselinde, l'épisode poignant de Riprim, le retour de Godelive après sa fuite, et au tableau cinquième : le baiser de Bertholf, pendant qu'à l'orchestre gronde le thème de la condamnation à mort de Godelive, — le meurtre, la grande scène finale de l'Église, la conversion miraculeuse de l'assassin Bertholf ! tout cela ne formerait qu'un ensemble peu dramatique... « un conte à dormir debout dans les séminaires et les congrégations bigotes » dit G. E. (M. Georges Eekhoud) dans la *Réforme*.

Mais paraît-il, il y a eu un véritable *malentendu* entre le public *non prévenu* et l'auteur (*Le Patriote*). Ce public « non prévenu » est adorable ! A qui la faute !! ?

Longtemps avant l'exécution de *Fervaal*, la partition de Vincent d'Indy avait été fouillée ; le *Guide musical* avait fait paraître une longue étude esthétique et thématique de l'œuvre ; quelques jours avant la première exécution les journaux donnaient l'analyse littéraire de *Fervaal* et en exposaient les principaux motifs : le public était préparé, il était à même de comprendre... et les critiques aussi !... Mais, a-t-on fait cela pour la *St<sup>e</sup>-Godelive* de Tinel, compositeur german et catholique, et *pourquoi* ne l'a-t-on pas fait ?? . . . . .

Depuis *St<sup>e</sup>-Godelive*, nous est revenue du tour d'Allemagne, et voici les critiques, (1) ces bons critiques si hostiles, qui se pâment devant le *drame musical* nouveau, et voici aussi, cette caricature illustrant le *Wagner* de Jullien, et intitulée : « R. Wagner dans l'anneau du Nibelung » : « le monde entier se prosterne à ses pieds », avec dans l'anneau, au lieu de celle de Wagner, la grande figure, un peu dédaigneuse, d'Edgar Tinel !...

ERNST DELTENRE.

Malines, le 7 août 1897.



(1) Notre secrétaire M. William Ritter, qui n'est pas de la famille de ces « petits critiques » n'a pas attendu pour comprendre. Une étude sur Tinel, compréhensive et puissante, parue dans la *Revue Générale*, lui fait honneur.

E. D.

# Les noms et les œuvres qui demeurent.

Les hommes qui ont su mettre en leurs œuvres des idées éternelles, nous apparaissent dans le recul des années comme nimbés d'un peu de cette éternité, et quand le temps a dispersé l'éphémère qui est en toute œuvre humaine, ce qu'ils avaient à dire à leurs frères resplendit au-dessus de l'écroulement des siècles ; c'est alors la venue de l'heure implacable où les *noms des hommes qui n'avaient rien à dire* et qui ont parlé quand même commencent à disparaître des mémoires humaines.

Il est des noms qui continuent à imposer l'admiration même à ceux qui méprisent la beauté ou vivent en sa haine ; il semble qu'ils suscitent des cortèges de gloire ; prononcez par exemple devant le moins lettré ou le plus indifférent, ce nom de Dante, vous verrez ses yeux se fixer au loin et si vous lui dites de merveilleuses choses touchant le merveilleux florentin, il vous écoutera respectueusement et paraîtra se souvenir. Ce nom de Dante est à la fois si sombre et si lumineux ; il retentit mystérieusement à la façon d'un coup de bélier heurtant les fondements de votre maison sous vos pieds, puis à cause de sa finale féminine, il s'élance comme un campanile de chapelle gothique.

Les noms des Saints jouissent de cette gloire encore plus que ceux des poètes ; malgré les vains dires de beaucoup d'hommes — il en est tant qui parlent un peu comme ils marchent — croyez cependant que les Saints ont conquis une grande vénération au profond des âmes. C'est aux heures décisives de la vie, devant la mort ou à l'approche d'un de ces malheurs qui mettent les hommes face à face avec leur être intérieur que les hommes songent à ces frères puissants dans l'invisible ; alors les moins croyants leur confient le mystérieux gouvernail de l'heure qui va venir : quand un enfant naît, c'est sous l'égide protectrice d'un saint qu'est placé le nouveau venu à la lumière et si la mère ou bien le chef de famille lui désire tel nom plutôt que tel autre, c'est que les noms portent avec eux les raisons de leur gloire et reflètent les vertus de ceux qui les firent glorieux.

Écoutez le nom de Sainte-Thérèse, il résonne ainsi qu'un appel de trompette vers le Ciel, puis retombe très las comme après l'extase ; ce nom est clair comme le précieux sang : il y a du sang de stigmates dans ce nom ; il y a une belle ordonnance de syllabes, un grand équilibre, toute la sagesse de la grande Sainte quand elle agissait dans les affaires humaines.

Et cet autre de Saint-Benoît — humble, studieux, confiant comme un signe de croix et celui de Saint-François — naïf et bon et qui sonne clair ainsi qu'une cloche dans l'aube.

C'est l'un après l'autre qu'il les faudrait tous citer ; si j'ai parlé des noms des Saints à propos de ceux qui n'accomplissent point œuvre éphémère, c'est qu'il n'est pas d'homme en l'œuvre de qui entre plus d'éternité qu'en l'œuvre d'un Saint ; les poètes viennent seulement après et j'entends par poètes, tous ceux auxquels il est donné de pénétrer le sens intime de la beauté et qui la façonnant selon leur intérieure ressemblance en font aux hommes le don merveilleux ; mais si tous les poètes ne furent pas des saints, tous les saints furent de grands poètes et ils n'en ont jamais rien su ; ils ont vécu si haut au-dessus de la réalité des choses, ils ont tellement connu le sens intime des moindres, leur pensée fut à chaque instant tellement distraite de la terre vers Dieu que leur vie fut à la fois un acte d'adoration et un acte d'humilité, car comment n'être pas humble quand au-delà de la rigidité des mots et de la limite des lignes, Dieu apparaît toujours pour l'hommage ou derrière le blasphème.

La majorité des hommes de notre temps paraissent redouter de voir en les incidents devant lesquels leurs yeux s'arrêtent ce qui de ces incidents se dégage d'éternel ; aussi les livres succèdent aux livres et jamais si grande moisson n'aura été laissée à l'oubli pour l'avenir. Ils sont si peu nombreux, les hommes qui osent regarder au profond d'eux-mêmes et écouter le chant de leurs âmes ! la plupart préfèrent distraire leurs yeux avec le spectacle superficiel des incidents de la vie ; ils semblent oublier alors que les moindres faits peuvent être de hautes causes et qu'ainsi il n'est pas de fait qui soit minime. Des incidents qui se passent sous leurs regards, ils ne voient que la chimérique joie, la luxure ou bien le sang ; les uns content la petite histoire de cette joie, de cette luxure et de ce sang, et d'autres l'écoutent ; les premiers ont le nom d'écrivains ; parmi les seconds, il en est qui se disent épris de littérature ; d'ordinaire, l'histoire évolue autour de la petite épilepsie de l'amour, mais l'âme est étrangère à ces drames et quand la mort intervient, elle ne paraît point réelle, c'est une mort de camelote comme l'œuvre qui l'évoque.

Vraiment parmi les prosateurs de ces dernières années, parmi ceux dont l'œuvre forme un ensemble permettant un jugement, je ne distingue que Villiers de l'Isle Adam et Barbey d'Aurevilly qui aient su voir au delà de la chair et, plus près de nous, J. K. Huijsmans qui a écrit avec tout son être le plus effroyable des drames intérieurs, celui qui en tous les temps a fait crier le plus d'âmes, car quel drame peut être à la fois plus haut et plus poignant que celui dont la vérité et l'éternité sont les acteurs invisibles ; enfin, Maeterlinck a osé un remarquable essai de psychologie intérieure en ce livre presque génial qu'est *le Trésor des Humbles*. Mais parmi les poètes beaucoup ont ouvert un sillage nouveau ; ils ont vu au-delà des hideurs et malgré les fards ; je parle des émus de

ces dernières années ; ils ont abandonné les oripeaux multicolores et l'impassibilité de leurs aînés et par les mots ils ont suscité des rêves merveilleux ; ils ont parlé malgré les rires et déjà ils règnent à tel point qu'il n'en est pas un, parmi les curieux, désirant au moins *paraître* maintenir en bon état sa façade intellectuelle, qui ne professe pour ce précurseur, Charles Baudelaire, par exemple, un véritable culte. Un vent d'idéalisme et de mysticisme a soufflé sur les œuvres nouvelles, mais une orientation manque à ces efforts qui veulent être idéalistes et mystiques, et Emerson a raison de demander un poète qui serait aussi un prêtre.

Au théâtre l'éternelle petite histoire semble avoir assez longtemps causé l'émotion facile, elle charme encore une certaine bourgeoisie qui se mourra avec lenteur dans la bêtise, à moins qu'elle n'expire quelque jour brutalement dans le sang.

Wagner a élevé le théâtre à la hauteur de la représentation d'un mystère sacré ; Ibsen y dénonce les mensonges sur lesquels repose l'apparent bonheur de notre société, avec lui c'est le théâtre d'idées qui l'emporte sur l'éphémère théâtre de faits-divers ; Ibsen n'a pas indiqué où était la source de vérité, mais il nous demande de nous dépouiller de toute hypocrisie sociale, de toute croyance convenue. Ce sont les croyances convenues et les multiples conventions sociales qui sont les plus grands obstacles au règne de la vérité ; les croyances convenues empêchent les ardeurs de la Foi : il est des gens qui professent une croyance, comme ils portent un chapeau quand il fait soleil, ils ne seront certainement jamais des martyrs ; les conventions sociales, le respect de la loi par crainte des représailles humaines paraissent donner une raison aux actes de la plupart des individus et ainsi les dispensent d'avoir des raisons métaphysiques d'agir.

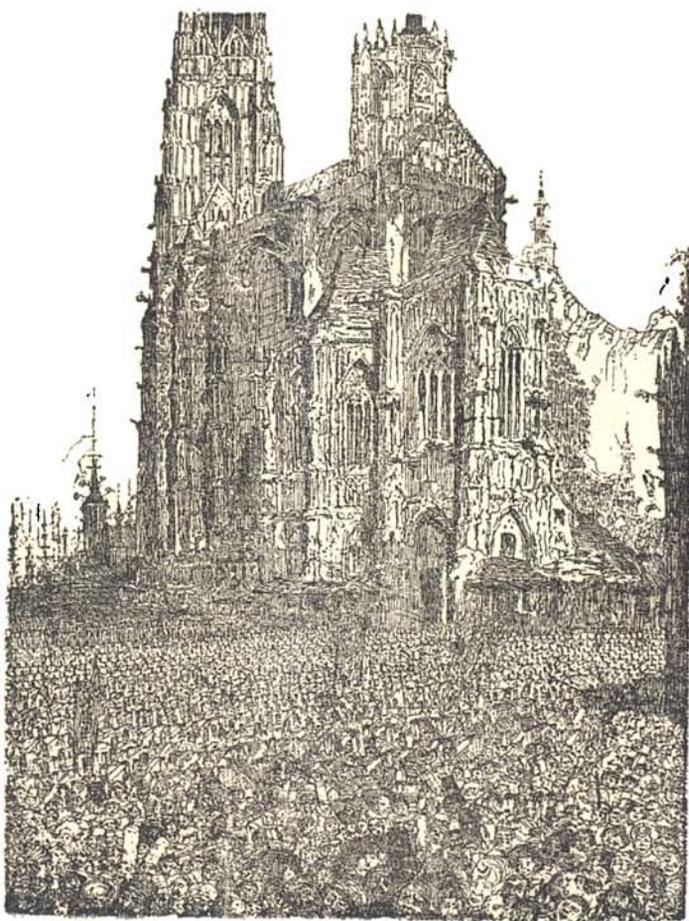
C'est parce que des raisons médiocres dirigent les actes de la vie des hommes de notre temps que notre monde se meut dans l'à peu près et que les œuvres de notre époque sont d'essence inférieure ; ce monde n'est ni bon, ni mauvais ou plutôt médiocrement bon et médiocrement mauvais, il n'est ni beau, ni laid, et c'est pourquoi les médiocres règnent dans les arts et dans les choses de la politique.

Ibsen n'a pas indiqué quelle serait la base du monde nouveau, mais il semble avoir dit en ce drame de « Solness le Constructeur, » l'inanité des œuvres humaines où Dieu n'est pas ; on paraît avoir redouté d'y voir ce symbole ; Solness qui jadis construisait des cathédrales alors qu'il avait la foi, veut maintenant construire des demeures pour les hommes et il a désiré en construire une entre toutes qui s'élancât aussi haut que la plus haute et la plus merveilleuse de ses maisons de Dieu ; quand elle est près d'être achevée, il veut lui-même placer sur la faite le drapeau et la couronne,

comme jadis sur le faite de la merveilleuse cathédrale — Solness veut aux applaudissements du peuple monter aussi haut que lors de cette glorieuse fois. — Mais quand Solness est tout au sommet le vertige le saisit et Solness est précipité à terre.

Ce personnage de Solness est à la fois superbe et ridicule, et comme il est bien notre contemporain, mais nos contemporains ne paraîtront à l'avenir que de très médiocres Solness et c'est en vain que l'on cherchera la demeure pour les hommes aussi belle que la cathédrale.

GEORGES LE CARDONNEL.



# Les Anticléricaux et l'Espagne.

Nous avons lu attentivement le livre de M. Tarrida del Marmol (1), et il ne nous en coûte point d'avouer qu'un tel accent de sincérité se dégage d'un grand nombre de ses pages que nous en avons été troublé. Mais que l'auteur nous permette de lui dire qu'il a fait un grand tort à sa cause et à celle de ses infortunés compagnons en attribuant une part de responsabilité à l'autorité ecclésiastique et en fournissant de la pâture à la pire presse parisienne.

Les anarchistes qui avaient en Londres la capitale où l'on projette, avaient fait de Barcelone celle où l'on agit ; la capitale de Catalogne avait été terrorisée par les attentats dont le souvenir est dans toutes les mémoires ; le lendemain de celui de la rue Cambios-Nuevos, le plus infâme de tous, le Gouvernement voulut combattre une terreur par une autre terreur et fit effectuer trois cents arrestations parmi lesquelles, évidemment, celles d'un grand nombre d'innocents. Furent-ils soumis aux tortures que M. Tarrida raconte ? Des personnes dignes de foi, des médecins qui ont soigné des prisonniers l'affirment ; la presse espagnole nie généralement ; quelques uns excusent et même louent le Gouvernement espagnol d'avoir commis des actes épouvantables, mais nécessaires pour chasser de Barcelone le fléau anarchique.

Nous exposons, sans discuter. Tous les hommes ont le droit de protester avec horreur contre la maxime « la fin justifie les moyens » ; tous, excepté les apologistes d'un bloc qui contient Fouquier-Tinville et les bourreaux de Marie-Antoinette et de son enfant.

Mais pourquoi faire intervenir le clergé espagnol dans cette sinistre aventure, dans ce duel entre l'anarchie et la police, qui s'est terminé devant un tribunal militaire ? Ah ! c'est que les passions anti-cléricales avaient là une belle matière à exploiter. L'Espagne, pour les lecteurs de *l'Intransigeant*, n'est-elle pas toujours le pays de l'Obscurantisme et de l'Inquisition ?

Je crois sincèrement que ce pays est le plus inconnu de l'Europe. Malgré tous les voyageurs qui le visitent et écrivent leurs impressions, il est encore à découvrir. Je pourrais citer de nombreux exemples de l'ignorance de l'étranger sur ce qu'on appelle *cosas de España*. Je lisais naguère en un journal parisien des chroniques et des notes de voyage telles, qu'on

(1) *Les Inquisiteurs d'Espagne*, par F. Tarrida del Marmol. (P. V. Stock, éditeur, Paris). — M. Tarrida del Marmol poursuit cette campagne dans la *Revue Blanche* (Paris). — Voir aussi *La Barbarie Gubernamental en España*, brochure anonyme publiée à Brooklyn-New-York « *El Despertar* ».

aurait pu soupçonner l'auteur — M. Jean Lorrain — si je n'ai oublié — de n'avoir jamais mis les pieds en Espagne ; il en parle comme du pays où les moines pullulent. Je voudrais lui demander : « Combien en avez-vous rencontré pendant votre séjour parmi nous ? Ignorez-vous donc que depuis l'incendie des couvents, l'Espagne est le pays chrétien où les moines sont en plus petit nombre ? » Une absurde légende exige qu'un tiers des Espagnols soit composé de mendiants, un autre de moines et un troisième d'hidalgos et de toréadors. Qu'un étranger parcoure la Péninsule et s'arrête quinze jours à Madrid sans rencontrer un seul froc de dominicain, il n'en rapportera pas moins dans sa valise la légende et le cliché.

Tels le cliché et la légende de l'Inquisition. Il ne nous appartient pas d'étudier en cet article ce qu'elle fut autrefois, ni de rechercher quelles furent les responsabilités du pouvoir royal dans les excès condamnables d'un tribunal dont les grands maîtres refusèrent maintes fois obéissance au Pape ; mais nous trouvons parfaitement ridicule qu'on soit obligé de répondre aujourd'hui à des écrivains qui prétendent que l'Inquisition existe toujours ; et qui trouvent des naïfs ou des sectaires pour les croire ; nous trouvons odieux que ce mot d'Inquisition soit appliqué aux actes dont ne sont responsables que la police et un tribunal extraordinaire, et le soit dans le seul but d'exciter des haines viles contre des autorités religieuses et contre des prêtres qui ne mettent les pieds dans les prisons que pour y porter des consolations aux condamnés et s'efforcer de sauver des âmes...

Il y a deux ans, le malheur d'un prêtre émut une grande ville d'Espagne et occupa toute la presse, l'anti-cléricale surtout. Je n'écrirai point son nom ici parce que j'ai une profonde vénération pour son passé de pureté parfaite et de clarté franciscaine qui faisaient de lui une des gloires de ce siècle, et parce que, espérant pour lui en l'avenir, je prie Jésus de l'illuminer et de chasser loin de lui quelques personnes *sataniques* qui dominent et maîtrisent sa volonté. Ce prêtre s'était révolté contre son évêque et était devenu la proie des franc-maçons qui exploitaient son aveuglement pour soulever des scandales contre l'Église. Après des avertissements paternels et inutiles, l'évêque fit son devoir qui l'obligeait à sévir.... Le malheureux fut-il emprisonné ? Il serait difficile de faire croire à un lecteur de *l'Intransigeant* que l'évêque se contenta de lui interdire de célébrer le sacrifice de la messe ; il ne pouvait pas autre chose, car le clergé espagnol n'a pas plus de puissance devant la loi et la justice que le clergé de Belgique ou de France. Et cependant le correspondant d'un journal socialiste envoya à sa feuille un télégramme conçu à peu près en ces termes : « Les amis de l'abbé X. sont plongés dans la plus grande inquiétude. Sur l'ordre de l'évêque, ce prêtre a été arrêté, conduit sous escorte au couvent de.... et jeté au fond

d'un in-pace où il doit être en train de mourir de faim. » Pendant ce temps la prétendue victime de l'Inquisition se promenait par les rues de la ville et publiait librement dans une feuille franc-maçonne des lettres qui aggravaient sa faute. Le journaliste français savait qu'il avait écrit un odieux mensonge ; mais il savait aussi que le lendemain deux cent mille lecteurs frémiraient en apprenant que l'engeance cléricale renouvelait à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle les crimes les plus monstrueux du Moyen-Age.

Que d'exemples nous pourrions ajouter aux deux que nous venons de citer pour éclairer, d'une part l'absurdité de certaines légendes dont sont prodigues les journaux et les livres sur l'Espagne cléricale, et d'autre part la campagne de mauvaise foi et de calomnie plus acharnée que jamais menée par les socialistes étrangers !

La suspension des garanties constitutionnelles à Barcelone et le procès de Montjuich sont dans l'histoire contemporaine d'Espagne une douloureuse exception nécessitée, disent ceux qui l'approuvent, par la terreur anarchique qu'il faut vaincre. M. Canavos a employé pour cela exactement les mêmes moyens que le grand père du tsar actuel de Russie — et il en est mort comme lui. Mais cela n'empêche point l'Espagne d'avoir une constitution aussi libérale que celle de n'importe quelle autre monarchie. Les partis anti-dynastiques y sont libres de manifester leur opposition, si libres que les républicains ont pu naguère se réunir en un grand meeting et terminer leurs discussions en se tirant des coups de revolver.

Beaucoup d'Espagnols prétendent même être plus libres que leurs voisins de la République française. Peu après l'attentat de la rue Cambios-Nuevos, un ministre présenta au Congrès des députés un projet de réforme de la loi sur la presse. L'opposition le repoussait comme attentatoire aux principes de la liberté, et le ministre répliquant que son projet était semblable à celui en vigueur dans la France républicaine, un député monarchiste-libéral lui répliqua en pleine séance : « Votre argument ne peut nous toucher ; la France est gouvernée par la réaction ! » Nous terminons sur cette anecdote et nous l'offrons à M. Rochefort qui regrettera sûrement de ne pas l'avoir connue plus tôt....

*San Sebastian, 30 août 1897.*

ALONSO MARTINEZ.



H. TAINE

PAR

M. FÉLIX VALLOTTON





**Comment il se fit que Taine mourût religieux.** — M. L. Bélugou réunit dans la *Revue blanche* du 15 août dernier, « touchant les doctrines de Taine et leur influence, les avis de » ceux qui ont qualité pour parler au nom de plusieurs. » Parmi les opinions émises, certaines importent au point de vue catholique.

Ainsi, feu Mgr. d'Hulst juge en ces termes la philosophie de Taine :

«... surtout ce système est destructeur de la liberté et de la morale : conséquence que repoussait avec une énergie croissante la conscience élevée et délicate de ce grand homme de bien, mais conséquence logique que son esprit apercevait clairement, et qui a jeté sur ses dernières années un voile de tristesse. « J'ai peut-être mal fait, disait-il avant de mourir, non pas d'écrire mes livres, — je les pensais, — mais de ne pas les écrire en latin. J'ai dû faire du mal à certaines âmes, ébranler en elles la foi au bien, à la vertu de l'effort et du sacrifice, c'est-à-dire aux choses les plus nécessaires, et dont l'humanité ne peut se passer. »

« J'ai vu Taine de près à la fin de sa vie : il m'a laissé l'impression d'une des plus belles âmes que j'aie connues. J'ai lu ses œuvres philosophiques : elles m'ont fait l'effet d'un vent desséchant. Comme Littré il appelait Dieu de tout son cœur, et le repoussait de tout son esprit. Moins heureux que Littré, il ne semble pas avoir trouvé à son lit de mort le secret d'une conciliation qui seule aurait donné à sa vie toute son unité, à son œuvre toute sa valeur et j'ajouterai : toute sa durée, tant est forte ma confiance dans le triomphe prochain et définitif du spiritualisme à la fois religieux, moral et scientifique qui prend par les trois côtés de sa nature pour le conduire au Beau, au Bien et au Vrai. »

M. H. Mazel apprécie l'attitude du philosophe à l'égard du catholicisme :

« Vis à vis de la religion, après avoir été un objet de scandale pour les dévots il avait fini par devenir un appui. C'est qu'il avait évolué dans un sens favorable. D'année en année on le voit rendre mieux justice au Christianisme. Étant d'esprit éthique plus encore qu'esthétique, il devait préférer la Réforme, puritaine à l'Église de Rome, et l'on sait qu'il tint à se faire ensevelir par un pasteur anglais (1). Mais il s'exprime

(1) Cette volonté très nette. « Aux obsèques de M. Taine, le pasteur Roger Holard, prononçant l'éloge du défunt, a déclaré que ce n'était pas seulement pour se conformer au désir de M<sup>me</sup> Taine et de ses enfants qu'un service funèbre était célébré, mais pour obéir à la volonté de M. Taine, nettement exprimée dans son testament. » M. Barrès : *Le Figaro*, 15 mars 1893 et *La Cocarde*, 1894, Le Protestantisme de M. Taine, MM. Barrès et Mazel tentèrent de l'élucider.

Barrès (ibidem) : « L'auteur des *Origines de la France contemporaine* est un logicien qui nous souhaite un lien religieux parce que l'anarchie et le manque de tradition sont le mal de notre pays depuis cent ans, et qui préfère le protestantisme au catholicisme par haine de la centralisation excessive et par respect de l'individu. »

Mazel (Ermitage, avril 1894, M. Barrès et l'esprit protestant anglais) : Taine est mort protestant, mais son protestantisme était tout anglais ; on est donc en droit de le considérer comme un retour vers le christianisme, un arrêt à mi-côte du catholicisme. On ne trouverait pas dans son œuvre, surtout dans son œuvre des vingt dernières années, une trace de l'esprit genevois calviniste, un indice d'une hostilité huguenote contre l'Église ; longtemps, sans doute, il avait cru irrconciliables la

dans ses derniers volumes avec une sympathie si chaude pour le Catholicisme qu'on peut ici aussi se demander si la mort ne l'a pas empêché de compléter son évolution en l'arrêtant à ce mi-chemin du Christianisme où Renan, en sens inverse avait fait halte trois mois, au sortir de Saint-Sulpice. »

Le sociologue Tarde, lui aussi, signale la route parcourue vers le Catholicisme :

« ... la plus grande lacune de son esprit au point de vue de l'intelligence des sociétés, a été comblée en cet ouvrage (1) : il y a montré qu'il comprenait la mystérieuse puissance, l'étrange profondeur du sentiment religieux, dont la raison d'être est une telle énigme pour la raison, pour une raison condillacienne surtout ! Personne, depuis Auguste Comte — en cela si supérieur à Herbert Spencer, — n'avait ressenti finalement la grandeur des ruines religieuses, la gravité du problème religieux, au même degré que le dernier des idéologues. »

M. de Vogüé, enfin, qui lui est néo-chrétien, ne dit rien qui puisse intéresser le Spectateur *Catholique*.

LAURENT FIERENS.



**Le Socialisme en danger**, par F. DOMELA NIEUWENHUIS, préface de ÉLISÉE RECLUS (Paris, P.-V. Stock).

*La Bibliothèque sociologique* que rassemble M. Stock est exclusivement libertaire. N'importe. Des livres de Kropotkine et Bakounine aidèrent au commerce des idées et provoquèrent — pour des raisons de défense — l'étude et la mise au point de nos principes sociaux, spiritualistes et traditionnels — naturels, prétendons nous.

Mais, cette fois, je ne puis considérer gravement M. Domela Nieuwenhuis, en retrouvant traduit ici le chapitre : *Un revirement dans les Idées morales*, lu l'an dernier dans le *Van Nu en Straks*. C'est de l'émancipation de cabaret, et des mots qui ne sont pas des raisons.

Confondre la morale avec la conduite déplorable de la masse instinctive, et dès lors la condamner, c'est jouer aux gobelets ! M. Domela Nieuwenhuis répète le verbiage de Multatuli : « La loi dit : Le Roi... la morale : Sa Majesté ; la loi parle d'habitants... la morale de sujets, etc. »

Mais non, notre morale dit : « Etiam qui imperant, serviunt iis, quibus videntur imperare » (De civ. Dei XIX, 14). Quelle

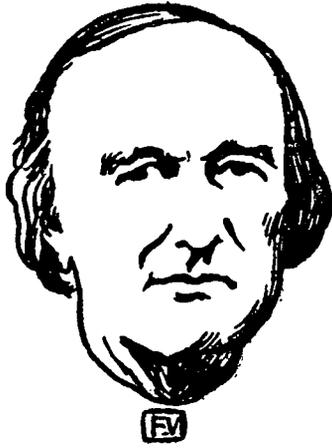
science et la religion, ce qui s'explique par la divergence de sa métaphysique et la nature peu théologique de ses travaux, mais il avait fini par reconnaître, très nettement en sociologie, leur harmonie ; la mort ne nous a pas permis de savoir s'il aurait poursuivi la synthèse dans le livre de métaphysique qu'il méditait ; il est du moins certain qu'il évoluait de plus en plus vers le christianisme. Que s'il a voulu mourir protestant, ce n'est pas que le vrai protestantisme chrétien lui ait paru plus difficile à admettre, car aux yeux d'un philosophe rationaliste, il ne doit pas y avoir d'infranchissable abîme entre la divinité de Jésus-Christ et la présence du Saint-Esprit dans l'Eglise, entre le baptême et les autres sacrements, entre la consubstantiation et la transsubstantiation (même pour le théologien, l'épiscopat anglais est apostolique comme l'épiscopat romain), si Taine, dis-je, a voulu mourir protestant, c'est tout simplement que telle était la confession de sa famille.

(1) Les Origines de la France contemporaine.

MONSEIGNEUR DARBOY

PAR

M. FÉLIX VALLOTTON





morale M. Domela Nieuwenhuis attaque-t-il ? Et ainsi de suite....



**1871 : Enquête sur la Commune de Paris**, avec quinze portraits par *Félix Vallotton*. (Paris, *Revue blanche*.)

A la légende, voici ce que se substituent — d'autres viennent en aide — quelques documents. Il n'y a pas lieu de juger, ici, cela.

Un épisode pourtant nous revient : le martyr de M<sup>gr</sup> Darboy, aux historiens duquel, deux fiches sont offertes :

a) M. Louis Fiaux, auteur de l'*Histoire de la guerre civile de 1871*, opine :

« Quant aux rapports de la Commune avec les organisations religieuses et notamment avec l'Église dominante, l'ultramontaine, ils se sont dès la première heure ressentis du concours que les Évêques et tout le clergé avaient donné avec le plus immoral empressement au gouvernement du Deux-Décembre. M. Darboy a payé pour M. Sibour et tous ces prêtres indignes qui ont salué un président de république parjure et meurtrier.... »

b) Le docteur Blanchon, médecin des pompiers de Paris pendant la Commune, raconte :

« Raoul Rigault était un garçon très intelligent, mais pas bien équilibré. Il affectait des vivacités de langage. J'étais dans son cabinet au moment où il se décidait à faire arrêter l'archevêque Darboy. En la présence même des agents de la Commune, il disait : « Prenez-moi quatre de ces roussins et cueillez le ratichon. »

A tout cela, par la physionomie qu'exprime de lui M. Vallotton, Monseigneur Darboy oppose la rondeur apostolique de son allure, la fine caresse de ses yeux et la bienveillance de ses longues mèches bouclées.

EDMOND DE BRUIJN.



**Le testament de Goncourt.** — Le testament d'Edmond de Goncourt vient d'être validé par jugement du Tribunal civil de la Seine en date du 5 août 1897. La petite Académie sera donc constituée, si MM. Daudet et Hennique parviennent à obtenir l'autorisation gouvernementale, indispensable d'après les principes du droit public français. Or, on sait l'attitude draconienne du gouvernement de la III<sup>e</sup> République vis-à-vis des fondations privées. Elle est telle que M<sup>e</sup> Chenu a pu, sans paraître cynique, affirmer, dans sa plaidoirie, qu'il ne se trouverait pas de ministre passé, présent ou futur assez osé pour autoriser la création de la société rêvée par Goncourt. On va voir.

En attendant, il est piquant de constater qu'une législation, dirigée en principe contre les congrégations religieuses, en arrive à faucher, par ricochet, toute initiative privée un peu large, pour peu qu'elle s'assigne un objectif autre que le lucre (la loi en effet octroie la personnification civile aux Sociétés commerciales et aux Syndicats professionnels).

Les législations anglo-saxonnes consacrent le principe de la liberté des fondations. L'Allemagne vient d'entrer dans la même voie. Mais la France, par simple souci d'anti-cléricisme, se doit de rester fidèle à la conception des économistes libéraux : la production de la richesse est la seule mission sociale de l'individu, tout le reste relève de l'Etat.

Comprendra-t-on à la fin que la Religion, la Science, l'Art sont des agents de toute première utilité sociale et qu'il importe de ne point décourager les énergies individuelles qui entendent les seconder par quelque institution monumentale ou durable ?

Il est vrai que la mainmorte est à l'horizon.... C'est le cas de rappeler le mot de Léon Say : « Que de mainmortes nous font défaut pour perfectionner notre outillage d'améliorations sociales, prudentes, sincères, réfléchies ! »

VICTOR KINON.



**Le Droit divin immédiat :** Monsieur d'Orléans ayant des loisirs, on ne s'étonna pas trop d'apprendre par une récente déclaration gallicane qu'il venait de relire de Marca et Bossuet ; mais comme il a du style, on regretta plutôt que ce fût un peu court.

Guillaume II, n'a guère de loisirs et peu de style. Mais il se devait, à son tour de montrer qu'il était de mauvaise famille (civilement) :

Henri VII fait déclarer, en 1312, au Concile de Pise que « *Divinis præceptis jubetur, quod omnis anima Romanorum principi sit subjecta.* »

La constitution des princes de l'Empire, en faveur de l'empereur Louis de Bavière porte : « *Declaramus quod imperialis dignitas et potestas est immediata a solo Deo.* »

Devant un moindre public — des conducteurs de soldats et de douaniers réunis à Coblenz, ville d'administration — Guillaume II vient de revendiquer « *la royauté par la grâce de Dieu, la royauté avec ses lourds devoirs, ses peines et ses travaux sans répit, et aussi avec ses responsabilités redoutables devant le Créateur seul, responsabilité dont aucun ministre, aucune Chambre des députés, aucun peuple ne peut relever le prince.* »

Le mandataire est responsable des fautes qu'il commet dans sa gestion....

EDMOND DE BRUIJN.





**LES APOLOGISTES** doivent suivre les publications de

- B. HERDER, à Fribourg en Brisgau.
- PUSTET, à Ratisbonne (Bavière).
- SCRIBNER'S SONS, à New-York.
- SCHÖNINGH, à Paderborn.
- HINRICHS, à Leipzig.
- ROGER ET CHERNOVIZ, à Paris.
- V. LECOFFRE, à Paris.
- S<sup>te</sup> DE LIBRAIRIE, à Bruxelles.



**LES PHILOSOPHES :**

- la Bibliothèque de philosophie Contemporaine (160 vol.), FELIX ALCAN, à Paris.
- la Collect. historique des grands philosophes. FELIX ALCAN, à PARIS.
- FR. VIEWEG, à Braunschweig.
- GIARD ET BRIÈRE, à Paris.



**LES SOCIOLOGUES :** la Bibliothèque Sociologique (20 vol.) de P. V. STOCK à Paris.



**TOUT LE MONDE** trouve généralités et lecture à sa convenance

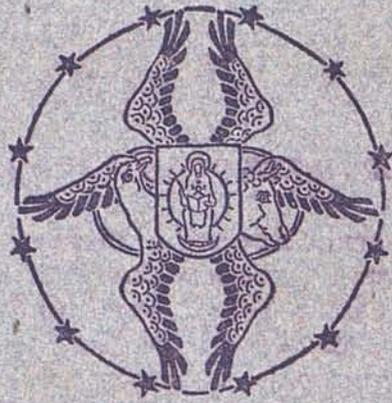
- chez HACHETTE (éditions classiques, hist. de la littér. etc.), à Paris.
- chez A. COLIN (Mazel, Vogüé, Descamps, rom. histor.), à Paris.
- chez CALMAN-LÉVY (romans étrangers et histoire littér.), à Paris.
- chez OLLENDORFF (P. Adam, Mauclair, Pouvilion), à Paris.
- chez PERRIN (Librairie Académique), à Paris etc.



Notre confrère « LE MERCURE DE FRANCE » annonce sa parution à partir d'Octobre sur 320 pages (le numéro à Paris 2 fr. ; à l'étranger 2 fr. 25 ; l'abonnement à Paris 20 fr. ; à l'étranger 24 fr.).

15, rue de l'Echaudé, à Paris.





## CENTRES D'ÉTUDES.

III

Les éditeurs de la Collection de Classiques  
Comparés, sous la direction de M. l'abbé Guillaume  
(Beauraing) :

### CLASSIQUES LATINS :

Morceaux choisis à l'usage de la Quatrième (parties  
du maître et de l'élève) 1895. Bruxelles et Bruges, Soc.  
de Saint Augustin.

Morceaux choisis à l'usage de la Troisième (sous  
presse), à l'usage de la Rhétorique et de la Seconde,  
à l'usage de la Cinquième et de la Sixième (en  
préparation).

Odes d'Horace et Proses d'Adam de St. Victor par  
M. l'abbé Legrain (prép.).

Vies de Cornelius Nepos et Actes des Martyrs par  
M. l'abbé Baelde (prép.).

CLASSIQUES GRECS : Panégyrique de S. Basile par  
S. Grégoire de Nazianze et l'Eloge d'Evagoras par  
Isocrate, éd. par MM. le chanoine Sterpin et l'abbé  
Conrotte.

RAPPORTS de l'abbé Guillaume aux Congrès de Malines  
(1891) et de Lille (1892) ; RÉPONSES au R. P. Dela-  
porte (Gand : Siffer. 1894) au R. P. Verest (Bruxelles :  
Soc. de Librairie. 1897) ; ARTICLES et LETTRES  
dans divers journaux : *le Monde*, *la Croix*, *le Peuple Fran-  
çais*, *l'Ami de l'Ordre*, *le Patriote*.

LIVRES OU ARTICLES FAVORABLES de MM. Georges  
Dwelshauvers, l'abbé Garnier, Ferd. Loise, G. Kurth,  
Ch. Dufresne, Wilmotte, M<sup>sr</sup> Mercier.

OPPOSITION : le R. P. Delaporte dans les *Études* en 1893.  
le R. P. Verest (*La Question des Humanités*). Bruxelles,  
Soc. Belge de Librairie, 1896.

TIRÉ POUR  
"LE SPECTATEUR  
CATHOLIQUE"



SUR LES PRESSES  
DE J.-E. BUSCHMANN  
A ANVERS



Edition } N° 20  
de luxe } 30 ex

Septembre 1897,  
N° 9

# le Spectateur catholique

## Propre du Mois :

Raymond Lulle (trad.  
M. M. André) : Le Livre de l'Ami et l'Aimé IX.

## Science religieuse :

P<sup>r</sup> Maurice Hauriou : « La Création et la Providence devant la Science moderne ».  
M. Charles Doudelet : Livres mystiques.

## Art religieux :

**Abbé Louis Le Cardonnel :**

### A Saint Michel Archange.

M. Max Elskamp : Enfant de cœur (*gravure sur bois*).  
M. Remy de Gourmont : Le vers libre latin.  
Antoine Woensam (*de Worms*) : Frontispice pour l'édition des œuvres de Denys le Chartreux. Cologne 1532. (*gravure sur bois*). (Confer Ludwig Rosenthal : *Catalog. XL N° 311*) (*Munich 1884*).  
M. A.-Ed. Joly : L'art chrétien à l'Exposition de Bruxelles.

## Jugement religieux :

M. Henri Mazel : Énergie et Liberté.  
Abbé Armand Thiéry : Du merveilleux pouvoir de l'affection : Le Père van Tricht S. J.  
M. André Gide : Réponse à la lettre du Faune.  
M. Max Elskamp : Maison des champs. (*gravure sur bois*).

FIDES  
QVAERENS  
INTELLECTVM



FIDEM  
QVAERENS  
INTELLECTVS

BUREAUX DU SPECTATEUR CATHOLIQUE

BRUXELLES  
40, rue Hydraulique.

PARIS  
44, avenue du Maine.

# Le Spectateur Catholique

Mensuel  
de Science, d'Art et de Jugement religieux

DIRECTEUR

M. EDMOND DE BRUIJN

SECRÉTAIRES DE RÉDACTION

M. RAOUL NARSY <i>(le Vendredi de 5 à 6 hres)</i> 44, avenue du Maine <b>PARIS</b>	M. VICTOR KINON au Siège de la Revue 40, rue Hydraulique <b>BRUXELLES</b>	M. WILLIAM RITTER (pays germaniques, balkaniques et Suisse) I Johannesgasse, II, <b>VIENNE</b>
---------------------------------------------------------------------------------------------	------------------------------------------------------------------------------------	------------------------------------------------------------------------------------------------------------

M. MARIUS ANDRÉ

II, rue Olozaga

**MADRID**

M. RAFAEL MITJANA

Via Gaeta, 4

**ROME**

SECRÉTAIRE D'ADMINISTRATION

M. JOSEPH van LIDTH de JEUDE

COMITÉ PROTECTEUR

M. MARIUS ANDRÉ, à Madrid.	Abbé L. HALFLANTS, à Tirlemont
M. ÉMILE BERNARD, au Caire.	Abbé P. HALFLANTS, à Louvain.
M. THOMAS BRAUN, à Bruxelles.	M. VICTOR KINON, à Bruxelles.
M. L. COENEN, à Weerde-Malines.	Dr FORTUNÉ MAZEL, à Nîmes.
M. EDM. DE BRUIJN, à Anvers.	M. HENRI MAZEL, à Paris.
M <sup>r</sup> C. DE HARLEZ, à Louvain.	M. ADR. MITHOUARD, à Paris.
M. ERNST DELTENRE, à Malines.	M. RAOUL NARSY, à Paris.
M. LOUIS DENISE, à Paris.	M. ADH. SCHEIJS, à Verrijck-Louvain.
M. VICTOR DENIJN, à Turnhout.	Abbé ARM. THIÉRY, à Louvain.
M. ARIST. DUPONT, à Bruxelles.	M. FIRM. VAN DEN BOSCH, à Courtrai.
M. LAUR. FIERENS, à Anvers.	M. J. VAN LIDTH DE JEUDE, à Anvers.
M. ALPH. GERMAIN, à Paris.	M. CL. VOLIO, à Paris.
M. ARN. GOFFIN, à Bruxelles.	

Le Spectateur Catholique laisse à ses rédacteurs liberté de tout style, et, avec l'honneur de leur responsabilité, liberté de toute pensée, en les limites de l'orthodoxie définie ou traditionnelle.

- Les manuscrits ne sont pas rendus. -

ABONNEMENT ANNUEL

(Édition de luxe sur papier de hollande Van Gelder : 20 frs.)

Le Spectateur Catholique parait en fascicules illustrés mensuels et formera II Tomes de 300 pages par an.



ci continue le livre de l'Ami et de l'Aimé, lequel livre traite des dialogues et cantiques d'amour qui sont entre eux deux, et qui sont des exemples abrégés et des paraboles [nécessitant une exposition] par lesquels l'Entendement s'élève plus haut en la contemplation, la dévotion et l'amour de son Aimé. Et pour ce motif, ils sont en nombre égal aux jours de l'année et chacun d'eux suffit pour contempler tout un jour selon l'Art de Contemplation. **L'Aimé** est Notre Seigneur Dieu comme créateur, recréateur et fin dernière de tout ce qui existe ; **l'Ami** est tout dévot et fidèle chrétien qui se met en la contemplation et au service de Dieu. **L'amour** est la charité et la bienveillance avec lesquelles s'aiment l'Ami et l'Aimé ; et les trois (parlant en Dieu *simpliciter*) sont une seule et même chose ; en autre manière ils se distinguent entre eux.

244. L'Ami s'endormit et l'amour mourut parce qu'il n'eut plus rien pour se nourrir. L'Ami s'éveilla et l'Amour se ranima dans les pensées que l'Ami éleva vers son Aimé.

245. L'Ami disait que la science infuse vient de la volonté, de la dévotion et de l'oraison, et que la science acquise vient de l'étude et de l'entendement. C'est pourquoi il est question de savoir quelle est la science qui est le plus accessible à l'Ami, le plus agréable et le plus propre à le diriger vers l'amour de l'Aimé.

246. « Dis, fol d'amour, d'où viennent tes besoins ? » Il répondit : « De mes pensées, de mes désirs, de ma persévérance, et aussi des soupirs et des gémissements de mon Aimé, — Et où trouves-tu tout cela ? — Dans l'amour. — Où trouves-tu l'amour ? — Dans mon Aimé. — Où trouves-tu ton Aimé ? — En lui-même et en lui seul. »

247. » Dis, fol, veux-tu être libre de tout ! — Oui, excepté de mon Aimé. — Veux-tu être captif ? — Oui, de l'amour, des soupirs, des travaux, des périls, de l'exil et des pleurs, afin de servir mon Aimé par qui toutes choses ont été créées pour connaître et célébrer ses louanges.

248. L'amour tourmentait l'Ami et les tourments le faisaient pleurer et gémir. Son Aimé l'appelait et lui disait de s'approcher de lui pour se guérir. Et plus l'Ami s'approchait de son Aimé, plus fortement l'amour le tourmentait car il ressentait davantage l'amour ; plus il éprouvait d'amour et de tourments, plus il aimait, et mieux l'Ami le guérissait de ses peines.

249. L'amour était malade, et l'Aimé le soignait avec patience, persévérance, obéissance et espérance. L'amour guérit et l'Ami fut malade à son tour, et l'Aimé le guérit en lui donnant le souvenir de ses vertus et de sa gloire.

250. L'Ami allait criant par les rues et par les places : « Le nom de mon Aimé est une fontaine abondante ; si tous y buvaient, ses amours ne seraient pas divisées, de même que dans le soleil il n'y a pas de division de la splendeur. Ils sont donc bien ignorants ceux qui brisent le vase précieux, qui, une fois brisé, ne sert plus à rien. »

251. « Dis, captif d'amour, qu'est-ce que la solitude ? » Il répondit : « Soulas et compagnie de l'Ami et de l'Aimé. — Qu'est-ce que soulas et compagnie ? — C'est l'état du cœur de l'Ami qui étant dans la solitude ne pense qu'à son Aimé. »

252. On questionna l'Ami : « Où est le plus grand péril : dans les peines que l'amour impose ou dans les béatitudes qu'il procure. » L'Ami se mit d'accord avec son Aimé, et il répondit que les périls dans la béatitude proviennent de l'ignorance, et que les périls dans la douleur proviennent de l'impatience.

253. L'Aimé délivra l'amour et donna licence aux hommes de prendre de lui tout ce qu'ils voudraient ; et c'est à peine si l'amour en trouva un qui le mit dans son cœur. C'est pourquoi l'Ami pleura et il eut grande tristesse à cause des offenses que font à l'amour, ici-bas parmi nous, les faux amants et les hommes qui le mé-

connaissent. Et l'amour dit : « J'habite en un lieu élevé, mais je ne dédaigne pas la terre ; je m'offre de bon gré à tous, et, par conséquent, celui qui ne m'accueille pas n'aura point d'excuse. »

254. L'amour détruit toutes choses dans le cœur de son vrai Ami pour pouvoir y rester et vivre ; mais l'Ami serait mort s'il n'avait pas eu le souvenir de son Aimé.

255. Il y avait en l'Ami deux pensées ; par l'une il méditait tous les jours sur l'essence et sur les vertus de son Aimé, et par l'autre il méditait sur les œuvres de son Aimé. Et il était question de savoir quelle était la pensée la plus lumineuse et la plus agréable à l'Aimé.

256. Ceux pour qui l'Aimé est un sujet de railleries citèrent l'Ami à comparaître en justice ; l'Ami comparut, mais il ne trouva pas un avocat qui plaîdât pour lui ; car on n'attendait aucune récompense de sa pauvreté. On l'accusa parce qu'il ne vivait pas comme les autres hommes. L'Ami répondit : « L'amour m'a octroyé dispense. » On voulut le prendre et l'emprisonner, mais il en appela aux lois de son Aimé.

257. L'Ami sortant de la salle et du tribunal de justice vit le soleil resplendissant et clair et il dit ces paroles : « O soleil très éclatant, toi qui te montres obéissant à mon Aimé en accomplissant chaque jour exactement XXIII heures, je te prie de donner ta clarté à tous ceux qui font et administrent la justice. »

258. L'Ami passa par un hôpital où il y avait beaucoup de malades, et il leur demanda : « Quel est celui dont la compagnie vous est le plus agréable et qui vous secourt le mieux dans vos besoins ? » On lui répondit que c'était son Aimé. Et l'Ami dit alors : « Ayez confiance en la gloire de celui qui n'abandonne personne dans le besoin. Si le nom seul de mon Aimé peut tant, quelle doit être la puissance de mon Aimé lui-même ! »

259. Dis fol, veux-tu mourir ? L'Ami répondit : « Oui, je veux mourir aux délices de ce monde et aux pensées des méchants qui oublient et offensent mon Aimé, car je ne veux pas être dans ces pensées, ni y participer, puisque mon Aimé n'est pas en elles. »

260. « Si toi, captif d'amour, tu dis là vérité, tu seras frappé par les hommes, insulté, blâmé, tourmenté et condamné à mort. » Il répondit : « Il résulte de vos paroles que si je disais des mensonges je serais aimé, loué, honoré, et servi par les hommes et défendu par ceux qui méprisent mon Aimé. »

261. De faux dévots blâmaient un jour l'Ami en présence de son Aimé. L'Ami les écoutait avec patience, et l'Aimé avec justice, sagesse et puissance ; et l'Ami aima mieux être offensé et blâmé que d'être aimé par des dénonciateurs.

262. L'Aimé semait diverses semences dans le cœur de son Ami ; des feuilles naquirent, puis des fleurs qui ne donnèrent qu'un fruit. Et il est question de savoir si ce fruit peut donner diverses semences.

263. L'Aimé était élevé bien au-dessus de l'amour ; et bien au-dessus de l'amour était l'Ami ; et l'amour qui est au milieu fit descendre l'Aimé jusqu'à l'Ami, et monter l'Ami jusqu'à l'Aimé. Et de cette descente et de cette montée naquit et prit commencement l'amour qui met l'Ami en langueur et par lequel l'Aimé est servi.

564. L'Aimé est à la droite de l'amour et l'Ami à sa gauche ; c'est pourquoi l'Ami ne peut parvenir près de son Aimé sans passer par l'amour.

265. Devant l'amour est l'Aimé, et derrière l'Aimé est l'Ami ; c'est pourquoi l'Ami ne peut parvenir à l'amour avant que ses pensées et ses désirs n'aient passé par l'Aimé.

266. L'Ami entra dans le jardin d'amour et il y vit un beau lys, et il se réjouit parce que ce lys lui rappelait son Aimé qui est plus blanc et plus pur que toutes choses. Ensuite il vit une rose très belle et il dit : « De même que la rose est aux yeux corporels la plus belle des fleurs, de même aux yeux spirituels mon Aimé est plus beau que tous les autres aimés. »

267. Du profond abîme de la fontaine de bonté et de valeur deux autres fontaines sortirent semblables en honneur et en valeur. L'Ami s'enflamme d'un égal amour pour les trois, et cependant son amour est unique pour démontrer que si trois Aimés existent, ils ne forment qu'un en essence.

268. L'Aimé se vêtit du drap dont son Ami était vêtu lorsqu'il devint son compagnon dans la gloire éternelle. C'est pourquoi l'Ami désirait toujours des vêtements vermeils pour que leur drap ressemblât davantage aux vêtements de son Aimé.

269. « Dis, fol, que faisait ton Aimé avant l'existence du monde ? » Il répondit : « Mon Aimé aimait, car il avait diverses propriétés éternelles, personnelles et infinies en lesquelles sont l'Amant, l'amour et l'Aimé. »

270. L'Ami pleurait et il avait grande tristesse en voyant que les infidèles perdent son Aimé par ignorance ; et il se réjouissait de ce que la justice de son Aimé châtie ceux qui le méconnaissent et lui désobéissent. C'est pourquoi on lui demanda quelle était la plus grande des deux : sa tristesse ou son allégresse ; et si la joie qu'il éprouvait en voyant honorer son Aimé était plus vive que la douleur et la tristesse que lui causaient les offenses qu'on lui fait.

271. L'Ami considérait son Aimé dans la plus grande différence et concordance de vertus, et dans la plus grande contrariété de vertus et de vices, et dans l'être et la perfection qui conviennent entre eux plus fortement sans défaut ; c'est pourquoi il dit que concordance avec différence est perfection qui convient mieux avec l'être sans défaut qu'avec le défaut et le non-être.

271. L'Ami considérait son Aimé dans la plus grande différence et concordance de vertus, et dans la plus grande contrariété de vertus et de vices, et dans l'être et la perfection qui conviennent l'un à l'autre plus fortement sans défaut qu'au non-être et à l'imperfection lesquels ont concordance avec le défaut ; c'est pourquoi il dit que concordance avec différence est perfection qui convient mieux à l'être sans défaut qu'au défaut et au non-être.

271. Quelques définitions sont nécessaires pour ce verset et plusieurs des suivants. R. Lulle appelle différence ce par quoi la bonté, la grandeur, la durée et les autres qualités définies au début de son *Art*, ne peuvent être confondues les unes avec les autres. Il y a des différences entre sensuel et sensuel (exemple : l'homme et l'animal), entre sensuel et intellectuel (le corps et l'âme), entre intellectuel et intellectuel (l'entendement et la volonté, Dieu et l'ange).

La concordance est ce par quoi la bonté, la grandeur, la durée, etc., concordent, s'harmonisent en une ou plusieurs choses, un ou plusieurs êtres. Il y a concordance entre sensuel et sensuel (l'air et le feu dans la production de la chaleur), entre sensuel et intellectuel (union de l'âme

272. L'Ami voyait les secrets de son Aimé dans la diversité et la concordance qui lui révélaient la pluralité et l'unité en son Aimé, et il les voyait par raison de plus grande convenance d'essence sans contrariété.

273. L'Ami se promenait à l'aurore et il vit le soleil qui se levait, et plein de joie, il commença à chanter, disant : « Du chaste lit de l'aurore mon Aimé sortit pour venir en ce monde ; ceux qui pensent qu'il y a quelque tâche en elle doivent croire aussi qu'il y a des ténèbres dans le soleil. »

Ces 30 motifs suffiront à la contemplation pendant le mois de Septembre ; les suivants suffiront pendant les mois suivants.



et du corps), intellectuel et intellectuel (l'entendement et la volonté unis pour un même but).

La contrariété est l'état de plusieurs choses qui s'opposent les unes aux autres, ayant des fins diverses. Il y a contrariété entre sensuel et sensuel (le feu et l'eau), entre sensuel et intellectuel (le corps et l'âme), entre intellectuel et intellectuel (les bons et les mauvais anges).

— En Dieu sont toutes les qualités, bonté, durée, puissance, sagesse, volonté, vertu, vérité, gloire, à la fois dans leur plus grande différence et dans leur plus grande concordance ; en lui est aussi la plus grande contrariété qui existe entre les vertus et les vices. L'équation que l'auteur forme avec être, perfection et sans défaut et avec défaut et non-être est très commune dans la philosophie scolastique.

272. La diversité et la concordance des créatures révèlent la pluralité et l'unité de la nature divine : c'est pourquoi il est dit que dans la diversité et la concordance l'Ami voyait les secrets de son Aimé, c'est-à-dire le mystère de la Trinité de Dieu.

273. N'est-il point permis de voir en ces paroles une affirmation de l'Immaculée Conception de la Vierge que R. Lulle a célébrée dans plusieurs de ses œuvres.



## Mémorial de la pensée religieuse

**La Création et la Providence devant la Science moderne**, par EUGÈNE MAILLET, docteur ès-lettres, ancien professeur de philosophie au lycée Louis-le-Grand, mémoire couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques. Un vol. in-8°, XII, 463 p. *Paris : Hachette.* — Ceci est le livre posthume d'un brave homme. Écrit en 1890 pour le prix Crouzet, mais pensé certainement de 1865 à 1870, il vous a comme un parfum vieillot de la philosophie universitaire d'il y a trente ans. Cousin et Caro y jouent les grands premiers rôles ; Vacherot et Émile Saisset s'y étalent ; Fichte, Schopenhauer, Hartmann, Strauss, Renan, Spencer surprennent par une fraîcheur de nouveauté, depuis bien fanée ; à peine y pointent M. Ribot et M. Boutroux. Intéressant d'ailleurs par là-même et à titre de jalon historique. On était philosophe assurément à cette époque autour de la Sorbonne, on était informé, on écrivait dans une langue claire et facile ; mais on n'était pas métaphysicien, ou du moins on n'avait pas le sens aigu de la dialectique métaphysique que possède la génération actuelle et que lui ont donné, outre des maîtres comme Ravaisson, Renouvier, Lachelier, Boutroux, la fréquentation assidue de Kant et de Spinoza.

Par suite de cette faiblesse de dialectique métaphysique, l'œuvre, en soi considérable, échoue en une faute d'écolier. L'auteur veut restaurer rationnellement les idées de création *ex nihilo* et de Providence ; il a la prétention de les prendre avec le sens que leur donne le christianisme et cependant de les incorporer à un système philosophique rationnel, car, dit-il fort justement, la Théodicée, sous peine de fonctionner à vide, doit accepter comme matière première les dogmes religieux tels qu'ils se présentent, sauf à en tirer ce qu'ils contiennent de rationnel. Malheureusement la construction rationnelle qu'il imagine suppose la nécessité de la création ; la création du monde aurait été nécessaire pour Dieu qui sans cela n'eût jamais pris conscience de lui-même. S'il y avait une idée à écarter c'était bien celle-là, car il est de dogme que Dieu a créé le monde librement, non par nécessité, mais pour sa gloire ; l'auteur se met donc du premier coup en contradiction avec ce dogme qu'il a la prétention de respecter. Or cette erreur est le résultat d'une faute de dialectique métaphysique. M. Maillet n'est pas allé chercher assez profondément

son point de départ ; impressionné par Fichte, Schopenhauer, Hartmann, il n'a vu en Dieu que le fait de la conscience, Dieu est la conscience absolue ; mais la conscience ne s'affirme dans un être que par l'opposition du moi et du non-moi ; Dieu ne pouvait donc se percevoir lui-même comme personnalité consciente, qu'en se donnant un non-moi par la création du monde, cette création était donc nécessaire. Il fallait creuser davantage, partir d'un fait plus primordial encore que celui de la conscience, du fait de la liberté, non pas de la liberté entendue seulement au sens moral, mais de la liberté constitutive de l'être ; Dieu conçu comme liberté absolue devient cause absolue et transcendante, la création ne peut plus être nécessaire. Quant au problème de la conscience il n'est point esquivé, il est transposé. Sans doute il faut opposition du moi et du non-moi ; mais cette opposition, au lieu de se produire extérieurement à Dieu entre Dieu et le monde, se produira intérieurement à Dieu dans les mystères de la Trinité ; la conscience divine jaillira, en dehors de la créature et en dehors des temps, des relations des trois personnes unies par la communauté de nature. Comment donc ? Ce dogme de la Trinité est proclamé depuis dix-huit siècles, il a été fouillé par la pensée audacieuse des Père Grecs ; c'est lui qui a libéré Dieu de la nécessité du monde extérieur et qui l'a rendu véritablement transcendant au monde dans la personnalité vivante ; ce dogme est le corollaire nécessaire de la création *ex nihilo*, seul il nous affranchit, non seulement d'une matière préexistante, mais encore d'une nécessité préexistante ; voilà un penseur qui prétend rajeunir la Théodicée, l'établir sur les dogmes eux-mêmes et il n'ose pas utiliser ce dogme de la Trinité, il n'ose même pas le nommer ! Cela est d'une timidité misérable.

Plus clairvoyant et plus audacieux a été M. Georges Duménil dans sa remarquable thèse sur le *Rôle des concepts* ; il n'avait pas, lui, à tenir compte du dogme de la Trinité comme fait religieux, mais il le retrouve par l'analyse du concept subjectif de cause transcendante et infinie ; tout concept étant complexe, celui-là est d'une complexité subjectivement infinie et cette complexité infinie trouve sa forme parfaite dans la Trinité chrétienne.

L'idée de liberté, essentielle quand il s'agit de la création, ne l'est pas moins s'il s'agit de la Providence et c'est à elle qu'il convenait encore de se rattacher, non point à des moments de la conscience. Sans doute il est permis d'identifier d'une certaine façon la Providence avec la finalité et d'opposer cette finalité au déterminisme de la nature ; mais c'est à la condition de trouver dans la liberté elle-même la raison de cette opposition ; car si elle n'est pas pour le triomphe de la liberté, ou bien si elle n'est pas le résultat d'un péché de la liberté, cette lutte de la finalité providen-

tielle contre le mécanisme de la nature apparaît encore comme une nécessité subie par Dieu.

MAURICE HAURIUO.



### Œuvres mystiques :

- D<sup>r</sup> A. A. van Otterloo : *Johannes Ruyjsbroeck*, eene bijdrage tot de kennis van de ontwikkelingsgang der Mystiek, opnieuw uitgegeven door J. C. Van Slee, met voorrede van Paul Fredericq. ('s Gravenhage : Gebr. Belinfante).
- Dom Ambroise Mougel : *Denys le Chartreux*, sa vie, son rôle (1402-1471) ; une nouvelle édition de ses œuvres. (Montreuil s/Mer : Chartreuse N. D. des Prés.). (Édition française épuisée). Traduction allemande avec corrections à paraître en Novembre. (Mülheim a. d. Ruhr : Hegner).
- D. Dionysius Cartusianus : *Opuscula aliquot quae ad theoriã mysticã egregie instituunt*. (Monsterolii : Cartusiae S. M. de Pratis).
- D. Dionysius Cartusianus : *Enarratio in canticum canticorum Salomonis*. (Monsterolii : Cartusiae S. M. de Pratis).
- Le Père Thomas Wegener O. S. Aug. : *Vie merveilleuse, intérieure et extérieure de la servante de Dieu sœur Anne-Cathérine Emmerich*. (Trad. de l'allemand.) (Tournai : Casterman.)
- R. P. Venance de Roulers. T. M. Cap. : *Le petit livre des Tertiaires de St-François d'Assise*. (Bruxelles : Soc. Belge de Librairie).
- E. Récejac : *Essai sur les fondements de la Connaissance Mystique*. (Paris : Félix Alcan).

Les âmes d'aujourd'hui, lassées enfin d'un scepticisme et d'un matérialisme écœurants, ont trouvé dans les écrits mystérieux de RUIJSBROECK L'ADMIRABLE une source nouvelle d'espérance et de foi.

Sa langue, d'une éblouissante variété, est tantôt rude comme les flots soulevés par la tempête, tantôt calme et tranquille comme le miroir d'un lac. Les symboles sont fortement colorés, ils ont la saveur fraîche de l'image originelle.

L'intérêt pris aux mystiques va grandissant et la preuve en est bien que l'on voit surgir de tous côtés des ouvrages tels que celui du D<sup>r</sup> A. A. van Otterloo, qui vient d'être réédité par les soins de M<sup>r</sup> J. C. Van Slee. Ce livre est d'une importance capitale pour l'étude, non seulement des œuvres de Ruyjsbroeck, mais de la mystique en général, dont il donne un aperçu historique, très complet. Analyse froide si l'on veut, mais utile à celui qui veut suivre pas à pas les tâtonnements, constater ou ressentir les peines, déterminer ou subir les influences et avoir ainsi nettement conscience de la personnalité des grands mystiques.



DENYS LE CHARTREUX, le Docteur-extatique offre encore un exemple remarquable de vie laborieuse et tenace. Son but et sa mission étaient de réagir contre la corruption, la science

hautaine de son époque, et, chose étonnante, ce qu'il fit alors devient d'une actualité frappante aujourd'hui.

En dehors d'un labeur incessant, il nous offre une vie toute remplie de rêves et d'extases. Je ne connais rien de plus délicat, de plus tendre, de plus ravissant que ce passage de Denys cité par l'auteur : « *O vie solitaire, vie angelique des âmes vivantes, écriv des Perles célestes, ton odeur surpasse tous les parfums. Tout ce qu'on dit à ta gloire n'est rien, car la langue humaine est impuissante à exprimer ce que tu es.*

*Ceux qui l'ont connue le chérissent, ceux qui l'ont goûtée chantent tes louanges. Tu es le champ de la bataille divine, le théâtre du combat spirituel, le champ clos des forts. O cellule, école de la céleste doctrine, maîtresse des enseignements divins, paradis de délices où fleurissent les lis immaculés de la chasteté, les roses empourprées de la charité, les violettes odorantes de l'humilité, qui toujours cachées, échappent au souffle des vents ennemis, échelle de Jacob qui fais monter les hommes au ciel et descendre les anges sur la terre ! »*

N'est-ce pas comme une peinture de Fra beato Angelico ?

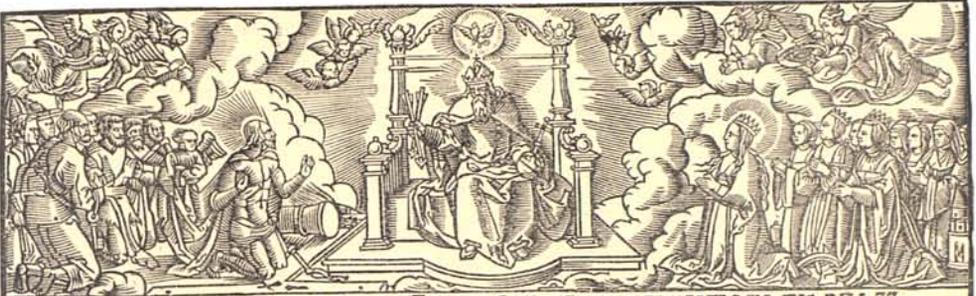


CATHÉRINE EMMERICH, voyante extraordinaire, nous a laissé sur la vie de N. S. Jésus-Christ des visions dont l'exactitude est devenue indéniable. On sait que les détails sur la construction des palais et des temples, sur l'habillement, la physionomie, le caractère même des personnages de l'époque abondent en ses récits. La vie de sœur Cathérine fut une chose surprenante. Ses extraordinaires stigmates donnèrent lieu à plusieurs enquêtes : l'enquête ecclésiastique est incontestable, au cours de laquelle, entre autres médecins, le médecin Kuhfuss de Gildhaus, une autorité protestante, avoua au doyen Rensing : « Ce que je viens de voir m'émerveille. Nulle fourberie ne se laisse supposer à l'aspect de cette figure si calme et si sereine, qui reflète tant de piété et tant de simplicité chrétienne. Pour le connaisseur enfin, tout doute tombe à l'inspection des blessures. »

La vie interne de Cathérine reflétait toute l'année liturgique : Les jours de fête, elle voyait les événements célèbres de la vie de Jésus ; durant le cours de l'année elle voyait toute l'histoire de la rédemption, avec les circonstances de lieu, de temps et des personnes qui y prirent part, le tout en parfait rapport avec la réalité. Elle ne voyait pas seulement les faits, mais elle participait vivante à toutes ces actions. Elle avait aussi le don de discerner le saint du profane ; sans hésitation elle distinguait les fausses reliques des véritables.

Aussi suis-je convaincu qu'à entendre ces phénomènes inouïs, les incrédules ne pourront s'empêcher de partager l'admiration du Père Thomas Wegner qui raconte avec dévotion, à la grande gloire de Cathérine, sa vie de souffrance et de rédemption.

CHARLES DOUDELET.



ZACH. I. IRA MAGNA EGO IRASCOR SUPER GENTES. ET SAGITAS MEAS COMPLEBO IN EIS. DEV. 37.



DOCTORIS ECSTATICI  
**D. DIONYSII**  
CARTUSIANI  
**OPERA OMNIA**

IN UNUM CORPUS DIGESTA  
AD FIDEM EDITIONUM COLONIENSIIUM  
CURA ET LABORE  
MONACHORUM SACRI ORDINIS CARTUSIENSIS  
FAVENTE PONT. MAX. LEONE XIII

TOME III  
IN JOSUE, JUDICES, RUTH, I-III REGUM

MONSTROLII  
TYPIS CARTUSIÆ S. M. DE PRATIS

MDCCCXCVII



CONVERTE NOS DEVS SALVTARIS NR: ET AVERTE IRA TVAM A NOBIS. PSAL. 84.





A SAINT MICHEL ARCHANGE.

*Terrible Capitaine aux batailles du ciel,  
Je voudrais, en des vers résonnants et suaves,  
Te chanter dans la gloire où tu vis, Michaël...*

*Un seul de tes regards tient les Démons esclaves,  
Et leur prince, en grinçant, songe au combat lointain,  
Où tu le terrassas avec tes Anges braves.*

*Oui, le premier des Fils de l'éternel Matin,  
Qui visitent parfois nos dolentes vallées,  
Aussi prompt que l'éclair tu frappas le Hautain.*

*Des Dominations gémirent ébranlées,  
Et les gouffres d'en haut furent émus longtemps  
D'un retentissement d'angéliques mêlées.*

*Les ascètes pâlis, les chastes habitants  
Du Désert, où s'enfuit l'humilité sublime,  
Dans leurs tentations t'appellent, haletants.*

*Et Toi, connaissant bien quel Impur les opprime,  
Pour qu'il retombe au fond de l'abyssale nuit,  
Tu descends tout-à-coup du radieux abîme...*

*Autant que le Soleil ta jeune face luit,  
Tes bras sont éclatants d'adolescence pure,  
Un parfum d'ambrosie immortelle te suit...*

*C'est d'un or inconnu qu'est faite ton armure,  
Tes ailes dans l'azur battent et dans ta main,  
Trempée au feu céleste une lance fulgure.*

*Tu changeas, la touchant d'un glaive surhumain,  
En guerrière sans peur la pastourelle Jeanne,  
Qui l'aperçut toujours au bord de son chemin.*

*Que sur nous, Michaël, ton influence plane !  
Renverse les dessins des Mécréants, si Dieu  
Se souvient de la France et s'il ne la condamne.*

*Car elle a mal gardé son magnanime vœu  
Aux pieds du Seigneur Christ, dont la poitrine ouverte  
Fait rayonner sur nous la tendresse et le feu.*

*C'est toi que les Martyrs, de qui la vie offerte  
S'écoule avec leur sang aux luttes de la Foi,  
Aperçoivent, tendant la palme à jamais verte.*

*Le veillard blanc de Rome est défendu par Toi :  
Archange Michaël, toujours ta vigilance  
Demeure armée, au seuil de la divine Loi.*

*Ah ! quand viendra la mort nous faire violence,  
Écarte de nos fronts les épouvantements  
Par l'épée invincible ou l'infrangible lance.*

*Et tous, après l'angoisse et les justes tourments,  
Conduis-nous, libérés de la prison de flamme  
Vers Celui dont la Droite est sur les firmaments.*

*Et pour moi, Michaël, demande que mon âme  
Soit toujours frémissante au nom de Jésus-Christ,  
Que j'annonce les Cieux promis, que je les clame !*

*Et que j'aie, vengeur de mon Sauveur proscrit,  
Menaçant les pervers de l'implacable verge,  
Embrassé comme toi du courroux de l'Esprit,*

*Impérieux Archange au visage de Vierge.*

LOUIS LE CARDONNEL.





S'il y a des lois historiques, il est permis de chercher le présent dans le passé ; et s'il n'y en a pas (ce qui est probable, puisque, malgré toutes les apparences, c'est l'Intelligence, supérieure aux Lois, qui gouverne le monde), si ce qui est n'a que des rapports de descendance, mais non de détermination avec ce qui fut, il est encore permis de s'amuser aux jeux de l'analogie et de demander à un hier mieux connu le moyen de comprendre plus nettement le vague et rapide aujourd'hui.

Il y a des ressemblances manifestes entre des époques. A regarder les choses par leur côté permanent ou à pénétrer dans l'intimité des êtres aussi bien que des actes, on découvre de surprenantes similitudes ; on en découvrirait tant, si l'on voulait, qu'il faudrait dire ou que les hommes ont toujours fait la même chose, ou qu'ils n'ont jamais rien fait, ce qui revient au même. Mais un esprit armé du sens plus redoutable des différences verrait au contraire de tels écarts entre les gestes de chaque homme à chaque minute séculaire que la notion de l'unité et la possibilité de la comparaison lui

échapperaient. Alors, il faut, encore que l'on méprise les adages des sages retors et bornés qui sont au nombre de plus de sept fois septante, amalgamer les deux modes de vision et contempler la variété dans l'unité.

C'est pour quoi il me plaît d'observer la formation, vers le neuvième siècle, d'un vers libre latin, et d'ajouter ainsi quelques notes plus techniques à l'étude de ce « latin d'église, » qui fut l'un de nos deux outils littéraires et la langue privilégiée du moyen-âge catholique.



En même temps donc que le vers latin, de mélodique, se faisait rythmique, la prose oratoire subissait la même transformation, les syllabes aiguës étant devenues les syllabes fortes. La prose rythmique et la poésie rythmique ont la même origine et sans doute le même âge.

La prose rythmique tient à la fois de la prose et du vers ; c'est ce que nous dit l'auteur d'une ancienne *Vie de Saint-Wulfram* : elle tend à quelque similitude avec la douce cadence du vers, *ad quamdam tinnuli rhythmi similitudinem* (1) ; elle ne se compose pas absolument de vers, puisque ses vers ou versets n'ont pas un nombre fixe d'accents ; elle n'est point de la prose pure, puisque l'accent y joue un rôle sans doute prépondérant, quoique obscur. La rime ou l'assonance achèvent de la différencier d'avec la prose ordinaire. Ses éléments sont donc, je ne dis pas, *le vers libre*, mais *un vers libre*.

Le début du *Speculum humanae Salvationis* est un exemple de ce vers libre latin, mais fort médiocre :

**I**ncipit speculum humane saluationis.  
**I**n quo patet casus hominis & modus reparationis.  
**I**n quo speculo potest homo considerare  
**Q**uam ob causam creator omnium decreuit hominem  
 creare.  
**P**ater hominum videns quomodo per diaboli fraudem  
 sit damnatus  
**E**t quomodo per misericordiam **D**eī sit reformatus...

(1) Édélestant du Meril, *Latina quæ medium per ævum carmina*, etc. ; Evreux, 1847 ; p. 62.

On a voulu citer ces six versets parce que leur nudité est vraiment sans aucun mystère ; les accents sont difficiles à situer et les rimes sont lourdes : c'est loin de toute poésie. La *Vie de Saint-Chef* (1) est mieux rythmée :

**T**ujus tunc temporis candidissima fama/  
 Famosissima claritudo/  
 Clarissima miraculorum coarscatio/  
 Non solum vicina quaeque loca/  
 Verum etiam totius Europae terminos  
 Adusque Oceani limbos  
 Illustrabat.

**H**ujus igitur gloriosissimi patris exemplis  
 sanctus Teudericus  
 Augiter irradiatus.  
 Ardens desiderio virtutum  
 Crescebat in virum perfectum.

**O**mnia quae videntur vilescunt/  
 Quae non videntur in desiderio sunt.  
 Copulae nuptialis amor amarescit ;  
 Indulcescit amor castitatis/  
 Otia solitariae vitae placent ;  
 Carnis negotia displicent.  
 Amor amore extinguitur :  
 Nichil amoris Christi praefertur.

Il serait encore assez laborieux de compter les accents en ces phrases mal déterminées ; cependant on se sent en présence de vers évidents.

Mabillon a recueilli une curieuse pièce rythmique. C'est une description de Vérone, écrite au temps où Pépin, fils de Charlemagne, était roi des Lombards (2) :

(1) Loc. cit. — Chef ou Cherf est Theodoricus ou Teudericus. Dans le passage que nous citons, il s'agit d'abord de saint Remi.

(2) Mabillon, *Vetera Analecta* ; 1675. T. I.

**M**agna & p̄aeclara pollet urb̄s haec in Italia/  
In partib̄s Venetiarum/  
Ut docet Iſidoruſ/  
Quae Verona vocitatur olim antiquituſ.

**P**er quadrum est compaginata/  
Murificata firmiter/  
Quadraginta & octo turreſ p̄aeſulgent per circui-  
tum :  
Ex quib̄s octo ſunt excelsae/  
Quae eminent omnib̄s.

**H**abet altum laberinthum/  
Magnum, per circuitum/  
In qua neſciuſ egreſſuſ non valet egredi/  
Niſi igne lucernae  
Vel a filo glomere....

**F**elicem te Verona ditata & inclita/  
Qualiſ eſt circumuallata  
Cuſtodib̄s ſanctiſſimiſ  
Qui te defendant & expugnent aũ hoſte nequiſſimo...

Là encore l'intention rythmique est très sensible et nul ne confondra un poème de ce ton avec de la prose pure.

Mais le véritable vers libre latin doit être cherché dans la séquence. Selon la définition de M. Léon Gautier la séquence est une prose divisée en périodes ou phrases musicales (1). Or il semble que le vers nouveau, le vers libre, peut aussi se dire tout simplement : une période musicale ; et cette période, demeurant liée harmoniquement à toutes les autres périodes du poème, doit cependant pouvoir en être séparée et alors vivre d'une vie propre, une, absolue. En un tel système le nombre des syllabes accentuées n'est déterminé que par le pouvoir auditif d'une oreille : actuellement, au delà d'un certain nombre de syllabes, il n'y a plus de vers, parce que l'oreille ne sait plus où placer les accents, parce qu'elle ne peut plus les placer instantanément. Tout vers pour lequel il y a des doutes sur la place des accents n'est

(1) Œuvres d'Adam de Saint-Victor ; 1<sup>re</sup> édition.

pas un vers ; ou, est un mauvais vers ; ou, est un vers qui ne prendra sa forme et sa valeur que lorsque cette place aura été par l'étude ou par la diction, nettement déterminée.

Les vers des séquences ne paraissent pas toujours d'excellents vers ; c'est que la rythmique en est difficile et que, composées pour ou sur de la musique, elles boitent sans cet appui. Il faut cependant les comprendre et les aimer tels qu'elles sont et selon leur écriture tronquée. Même sans la musique le *Victimae pascali laudes* est un admirable poème en vers libres : — et quel nom donner à ceci (1) :

**I**ohannes Iesu Christo multum dilecte virgo.

**T**u ejus amoze carnalem  
In naue parentem liquisti.

**T**u lene conjugis pectus respuisti messiam sequutus/  
Ut ejus pectoris sacra meruisses fluenta potare.

**T**uque in terris positus gloriâ conspexisti filium Dei/  
Quae sola sanctis in vita creditur contuenda esse  
perenni.

**T**e Christus in cruce triumphans matri suae dedit  
custodem/  
Ut virgo virginem seruare et curam suppeditare.

**T**u te carcere flagris fractus testimonio pro Christi  
est grauisus.  
Idem mortuos suscitans inque Iesu nomine venenum  
forte vincis.

**T**ibi summus tacitum ceteris verbum suum pater  
reuelat.  
(Tu nos omnes sedulis precibus apud Deum semper  
commenda/

**I**ohannes Christi chara.

(1) Cette séquence, publiée par Clichtove (édition de Cologne. 1507) est moins correcte dans les *Excerpta*, de Clément.

Voici donc un vers presque sans rime, à nombre variable de syllabes, et où les accents sont assez difficiles à placer ; comme il diffère de l'idée que nous pouvons nous faire d'un vers latin, français, ou allemand (1), il faut bien lui donner un nom nouveau et admettre qu'à la suite du vers mélodique et en même temps que le vers rythmique, il y eut en latin un vers libre. Quoique nous ne le comprenions pas très bien, il existe ; il fut cultivé pendant trois ou quatre siècles ; il satisfaisait les oreilles délicates accoutumées aux nuances du chant neumatique ; il se chantait d'abord, mais il se lisait, puisqu'on en faisait des recueils en le séparant de sa mélodie. Qu'un tel vers nous paraisse plus près de la prose qu'il n'y est en vérité, cela vient sans doute de notre ignorance ; mais aujourd'hui même et s'il s'agit de notre littérature, il semble plus facile de sentir que de définir la nuance qui sépare tel vers libre de telle prose rythmique.

A vrai dire, M. Léon Gautier a expliqué le vers des séquences par le parallélisme syllabique ; la séquence se compose d'une préface d'un vers, d'une finale d'un vers, et d'un nombre illimité de vers simples ou redoublés, vers appelés alors *versiculi* ou *clausula*. Mais ceci nous donne le mécanisme de la séquence et non l'essence du vers. D'ailleurs la prose rythmique, autre que la séquence, échappe à cette définition.

Dans la séquence quand les *clausula* sont doubles, la seconde est calquée sur la première : cela donne une strophe très élémentaire. Quant au nombre des syllabes, d'une *clausula* à l'autre il varie de quatre ou cinq à vingt-cinq syllabes et même davantage. Il en est de même dans la prose rythmique, où un certain parallélisme syllabique ou d'accent se laisse aussi parfois deviner ; à cela s'ajoutent la rime ou l'assonance, extérieures ou intérieures, parfois l'allitération. Ce qu'il y a de permanent dans ce vers n'est pas caractéristique du vers même ; ce qu'il comporte d'accidents ou d'ornements pourrait plutôt servir de point de départ pour une définition, mais esthétique

(1) Cependant l'influence des chants populaires allemands est possible. Voir l'*Histoire de l'École de Chant de Saint-Gall*, par le P. Schubiger ; Paris, 1895.

et non prosodique. Donc maintenons, quoique inexacte ou peut-être absurde, l'expression : vers libre.

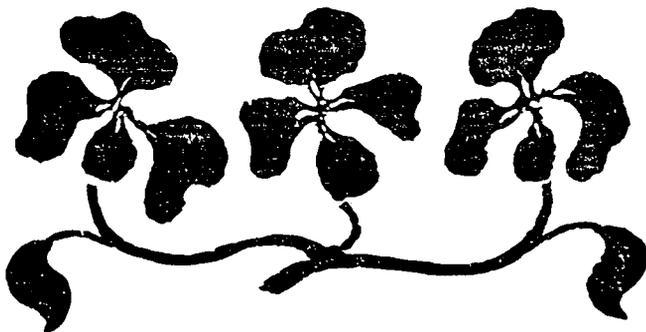
Vers libre : je ne prétends ni à une assimilation ni même à une comparaison entre le vers de l'école de Saint-Gall et le vers d'aujourd'hui, quoique l'un comme l'autre soient obscurs. J'ai seulement voulu montrer qu'à huit siècles de distance on retrouve, en des circonstances peu analogues, la présence d'un vers qui souffre mal l'analyse prosodique, et qui est essentiellement différent de toutes les formes du vers, latines ou françaises. Si le vers des séquentiaires fut légitime, le nôtre n'a pas des droits moindres, car sa valeur esthétique est très souvent supérieure.

Enfin, cette *prose de Sainte Eulalie*, ces premiers vers français qui soient restés, alpha de notre littérature, n'est-elle pas absolument une séquence Notkérienne ? Elle en a tous les caractères, et comme elle est demeurée, elle aussi, rebelle aux réactifs de la prosodie, on peut la supposer écrite selon des principes pareils à ceux que nous n'avons pu analyser.

Les plus anciens vers français sont des vers libres.

‡uona pulcella fut Eulalia/  
Bel auret corppz, bellezour anima...

C'est ce qu'on voudrait pouvoir dire de toute poésie et d'abord de la nôtre.





## Mémorial de l'Expression religieuse

**L'art chrétien à l'Exposition de Bruxelles.** — Il faut simplement dresser un procès-verbal de carence. Dans la section des Beaux-Arts, les rares œuvres inspirées par des sujets pieux pourraient servir à montrer les différentes manières dont une œuvre parvient à n'être pas religieuse, malgré l'étiquette. Ce serait, peut-être, fort instructif ; mais le temps nous manque aussi bien que l'espace. Nous éviterons les noms propres qui ôteraient à cette note son caractère de généralité. Nous n'avons pas à faire ici un « Salon ». Quelques conseils vaudront mieux, dont peuvent nous dédommager les constatations les plus affligeantes. Ainsi, pas trace de véritable art chrétien.

La France, surtout, navre par les vulgarités les plus odieuses dans ce qui est — même pour les incrédules — la fleur de l'idéalité. Sculptées ou peintes, les madones sont de simples modèles ébahies du rôle qu'on leur fait jouer. Souvent, comme dans une toile acquise par l'État (un crucifiement), le récit évangélique est faussé pour des mises en scènes dignes d'un « Ambigu » quelconque. A peine trouvons-nous une légende vénitienne fort délicatement traitée.

Dans la section belge, des efforts individuels attestent plus de sérieux et aussi peu d'atmosphère, de certitude dogmatique. De l'art proprement dit ces errements se transmettent à l'art industriel, appliqué. Ils y deviennent la honte des statues modernes de nos églises. Parfois ils sont combattu par la copie pure et simple des maîtres — celle-ci a donné des choses délicieuses dans les émaux français — ainsi que par la persistance de types populaires. Nous trouvons ici le bienfait, pour l'art, de son intimité avec la vie et, inversement, l'influence funeste toujours des doctrines, des classicismes quels qu'ils soient. Or, il n'est pas d'art plus essentiellement populaire que l'art religieux. Toute la puissance des maîtres médiévaux, tout le vice théorique des renaissants se trouve là. Peut-être n'y a-t-il pas d'autre cause aux résultats déplorables donnés par « l'école de St-Luc » qui a, du reste, une exposition fort intéressante. Combien plus attirantes pour nous sont deux statues en bois polychromé deux « Immaculata ». L'une montre toute la pompe maniérée du XVIII<sup>e</sup> siècle encore vivante chez un sculpteur du Tyrol ; l'autre le souci d'aristocratie qui hante jusqu'aux artisans espagnols.

Un des principaux faits psychiques d'aujourd'hui et de demain, c'est l'art, l'art compris d'une façon plus large qu'il ne le fut sans doute jamais ; le second aussi important pour nous est que cette vie d'art se manifeste jusqu'ici en dehors du catholicisme. Voyez la section anglaise — où une madone précieuse — l'événement esthétique de l'exposition. Le sentiment artiste, le sens de l'harmonie y fait de presque toutes les œuvres des choses recueillies, graves, douces comme des fleurs, (le grand motif d'inspiration) et prêtes à être offertes à des temples. Cette même piété, — grâce au sentiment esthétique, aujourd'hui les incroyables eux-mêmes sont pieux — est sensible dans l'émotion profonde de certains artistes néerlandais. Ainsi, le symbole de l' « enterrement » par Israel. Mais il faudrait que l'art chrétien offrit à cette piété artiste le couronnement qu'elle ignore et désire. Nos antiques symboles de formes et de couleurs trouveraient à être joints à ces intuitions nouvelles leur développement logique. D'inconnues splendeurs pour l'art et le culte surgiraient magnifiquement... Adveniat !

A.-ED. JOLY.



**Au Musée d'Amsterdam.** — On vient d'y installer un triptyque puérilement petit, gothique précieux acheté à Paris pour un peu de menue monnaie.

Le directeur du musée l'attribue au figoleur wallon Patinir. La revue *De Vlaamse School* fait mine de contester.

Entre une abbesse noire et un patricien noir, indifférents à un paysage fleuri d'un castel, de barques et d'agneaux, s'érige la Croix.

Élevée, surélevée, elle a enlevé le divin corps régulier, mais maigri, si haut de terre ! La face n'est pas belle, mais poigne par l'expression d'une agonie qui fut atroce. Elle a pris fin et la tête est retombée en arrière vers la droite.

Autour du Fait les circonstances ; ainsi, aux deux côtés de la haute Croix, les croix basses des larrons : Gestas se convulse, Dismas, la tête couchée sur les bras contre le bois est déjà avec Jésus dans la demeure du Père. Marie reste affaissée parmi l'empressement de Jean et des femmes aux robes sombres, bleues, vertes. La douleur de Madeleine ne peut s'unir à celle de la Mère, la douleur de Madeleine — comme toujours — s'isole. Elle est la pitié intrusive d'une femme qui n'est pas de la famille — les peintres le comprirent — d'une courtisane drapée de rouge, aux parements d'or professionnels.

Le drame est terminé. La troupe de reîtres qui depuis tantôt a tourné bride, galope maintenant vers la ville aux toits pointus ; voilà ! le chef sur son cheval blanc va se baisser pour passer sous la porte du rempart.

EDMOND DE BRUIJN.





## L'Énergie et la Liberté <sup>(1)</sup>

Chacun se préoccupe fort en ce moment, et non sans motif, d'énergie morale. On voit dans la volonté et non plus dans l'intelligence le grand ressort social, la source de la grandeur des individus et des peuples. Les livres qui se posent la question : à quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons ? répondent : au caractère (2), et comme il semble bien qu'ils aient raison, on comprend le prestige qui en résulte pour ces qualités dédaignées jusqu'ici par les purs intellectuels et qui, toutes rudes et simples qu'elles soient, ont quelque efficace, puisque les vingt ou vingt-cinq millions d'Anglo-Américains du commencement du siècle sont aujourd'hui cent ou cent dix millions répartis en quatre foyers admirablement situés sur le globe, disposant des deux tiers de la fortune totale du monde, et forts d'une expansion qui semble devoir croître presque indéfiniment.

Mais aussitôt se pose une question. L'énergie morale se trouve partout en étroit rapport avec la forme religieuse ; or tous ces peuples anglo-saxons sont protestants, et par contre tous les peuples catholiques de l'ancien et du nouveau monde sont en stagnation ou en décadence. Y a-t-il là simple coïncidence, ou, comme l'affirmait il y a déjà longtemps M. de Laveleye, relation de cause à effet ? Nulle question n'est plus angoissante. Sans doute, le royaume de Dieu n'est pas de ce monde, et la richesse ou la puissance ne sont pas de décisifs arguments théologiques ; pourtant un instinct profond nous dit qu'il n'est point immoral de croire à la récompense et à la punition, dès ici-bas, des groupes sinon des individus — n'est-ce point sur

(1) A propos d'un livre de Mgr Méric : *Énergie et liberté* (Paris, Douniol, 1897), riche en citations précieuses, et dont il faut louer la sincérité et la sagesse.

(2) *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons*, par M. Demolins (Paris, Didot).

cette base que repose la théorie du péché originel ? — et d'ailleurs n'est-il point dit en l'Évangile : Cherchez le royaume de Dieu et toutes choses vous seront données par surcroît ? S'il était prouvé que le catholicisme fut une cause d'étiollement social, le mérite des peuples qui resteraient par devoir de conscience fidèles à l'Église serait peut-être plus grand, mais la puissance d'attraction de cette Église serait certainement plus faible.

Le problème est d'autant plus difficile que chacun, inconsciemment, le résout peut-être au moment même où il le pose. Les choses, dit Spinoza, ne nous agréent point parce qu'elles nous semblent vraies ; elles nous semblent vraies parce qu'elles nous agréent. Conclut-on pour le catholicisme ou pour le protestantisme parce qu'on est catholique ou protestant, ou au contraire est-on protestant ou catholique parce qu'on devrait conclure pour le protestantisme ou pour le catholicisme ? L'important est d'examiner loyalement le problème, et de dire en toute sincérité ce qui semble la vérité absolue. La vérité aussi fait partie du royaume de Dieu.

Tout bien considéré, je crois que la puissance des peuples protestants et la faiblesse des nations catholiques n'est pas l'effet d'un pur hasard ; de telles coïncidences seraient admissibles chez les individus, mais non chez les collectivités ; il y a donc là relation, sinon de cause à effet, du moins d'effets différents à une même cause, je veux dire que pour les pays anglais, par exemple, la même raison rend compte de la réforme confessionnelle du XVI<sup>e</sup> siècle et de l'expansion sociale du XIX<sup>e</sup>. Mais ceci ne résout pas la difficulté, et surtout ne la résout pas en faveur du protestantisme contre le catholicisme, car il nous faut encore voir si d'une part le protestantisme ne doit pas sa vertu à des éléments chrétiens qui se trouvent aussi dans le catholicisme, et si d'autre part le vice des catholiques ne tient pas à leur déformation des principes de l'Église.

Je crois qu'on peut répondre affirmativement à la première question. Le protestant (j'entends l'orthodoxe ou l'évangélique) est un chrétien, on ne doit pas l'oublier, et par conséquent a un large domaine commun avec le catholique ; de ce qu'il a réclamé avec insistance, et parfois tenté d'accaparer, certaines idées, il ne s'en suit pas que ces idées n'appartiennent pas aussi légitimement aux autres confessions chrétiennes ; le libre examen est à la base du catholicisme comme du protestantisme ; si je suis catholique c'est parce que je crois à la vérité du catholicisme, et je ne peux arriver à cette croyance qu'après avoir étudié cette vérité ; tout traité de théologie s'ouvre par un chapitre sur la religion naturelle, et l'adhésion à l'Église du plus soumis de ses enfants peut être aussi libre et aussi raisonnée que l'explication de la Bible par le plus indépendant des protestants. Il en est de même de la conscience individuelle ; elle est non moins nécessaire aux yeux de l'Église qu'à ceux des théologiens réformés, les sacrements et les rites ne sont point des moulins à prière ou des calebasses rotatoires, et le prêtre, quelque puissant soit l'ordre, ne peut rien sans l'effort préalable du fidèle ; la solution orthodoxe du problème de la grâce sauvegarde même mieux la liberté de l'âme que le serf-arbitre de Luther ou la prédestination de Calvin. Donc tout ce dans le protestantisme par quoi on serait tenté d'expliquer la prospérité des peuples protestants se trouve aussi dans le catholicisme.

D'autre part le catholicisme a été souvent bien mal compris par ses fidèles. La doctrine de l'Église, il est facile de le faire voir, est admirable. Il y a dans l'homme une force convergente, l'amour, et une force divergente, l'intelligence. Ce n'est qu'exceptionnellement que l'amour, dans le cas sexuel, peut produire la discorde, et ce n'est qu'exceptionnellement aussi que l'intelligence, dans les sciences exactes, peut obtenir la concorde. Partout ailleurs les hommes se rapprochent par le sentiment et se différencient par la compréhension. De là la con-

duite de l'Église : elle a développé le plus possible la force convergente en basant sa religion sur l'amour et son culte sur l'eucharistie, et elle a pris ses précautions contre la force divergente en se réservant un rôle d'arbitre dogmatique ; sans doute on ne peut départager deux idées qu'en sacrifiant l'une, alors qu'on peut toujours concilier deux sentiments en un sentiment agrandi ; l'Église est donc obligée, par la nature même des choses, de recourir à l'autorité pour obtenir l'unité dans le domaine des idées, mais elle l'exerce dans un but de concorde et non dans un dessein de tyrannie. Un seul point suffit à le prouver ; l'Église, une fois son credo arrêté, indique non ce qu'il faut admettre mais ce qu'il faut ne pas admettre, elle procède par condamnation et non par affirmation positive, ce qu'elle ne ferait pas si son rôle était autre que de supprimer les divergences, obstacles à son vrai but, la communion.

Mais les fidèles n'ont pas compris ceci ; au lieu de recourir à l'Église seulement dans les cas où une divergence pénible creusait un fossé entre des frères en Jésus-Christ, on s'adressa à elle pour poursuivre des idées qui ne semblaient pas d'accord avec certains principes, ou pour arrêter des idées dont le développement pourrait devenir dangereux, ou pour faire disparaître des idées qui ne plaisaient pas ; par là une œuvre de conciliation se trouvait transformée en un tribunal tranchant et strict, la doctrine, construction chancelante et ardue de cette force divergente qu'est l'intelligence, prenait le pas sur l'amour, et l'Église, de réunion de frères, devenait collège de dialecticiens. En outre, cet appareil répressif allait contre son but, car les condamnations de ce genre, impuissantes à convaincre les intelligences, sont trop propres à froisser et aigrir les sentiments, et leur efficacité dépend de la soumission avec laquelle elles sont accueillies, soumission qui dépend elle-même de ces sentiments. La Réforme est venue de cette faute des fidèles, et l'Église en souffre encore aujourd'hui car nous vivons dans un

temps où l'intelligence, fière de ses triomphes scientifiques, se montre ombrageuse et jalouse de tenir la haute main dans la conduite des sociétés.

Les fidèles ont souvent aussi déformé, en fait, la conception de la prière et des sacrements. L'Église a toujours maintenu le principe de charité et solidarité universelles, tous les fidèles défunts, vivants, et à venir, formant les membres du grand corps mystique dont le Christ est la tête, conception sublime dont découlent le culte des saints, la réversibilité des mérites, le purgatoire, les œuvres et les indulgences ; mais cette théorie grandiose, si supérieure à la conception protestante, sempiternel dialogue égoïste de la créature et du Créateur, a été faussée et travestie par les fidèles ; l'intercession des saints a masqué l'action et la vue de Dieu, la réversibilité a donné lieu à des abus de trafics, les œuvres, complément nécessaire de la foi, ont fait perdre de vue cette foi, et les rites ou les actes ont tenu lieu de la religion du cœur. La tournure d'esprit juridique des peuples latins a favorisé ces erreurs : de l'habitude de peser les responsabilités et d'équilibrer la peine à la faute est née la casuistique, avec son artificielle recherche du péché véniel et du péché mortel, et la conception machinale du sacrement de pénitence, plus automatique dans la purification que le juge pénal dans la condamnation, et par la facilité de l'absolution invitant les âmes basses au péché alors que par la maladie du scrupule née de cette casuistique elle éloigne les âmes délicates de l'eucharistie subordonnée au sacrement de pénitence.

Cette double erreur de tant de catholiques sur la nature du principe d'autorité de l'Église et sur la nature de la vertu de ses sacrements, vient d'une même cause, la déformation du sentiment intime chrétien, qu'on peut voir poindre dès le XIII<sup>e</sup> siècle. Le renouveau du manichéisme en pays albigeois, la renaissance du paganisme en terre italienne, l'extension actuelle de l'agnosticisme français en sont les stades. On peut voir dans Burckhardt

combien l'Italie du XV<sup>e</sup> siècle était païenne, et combien par contre-coup le retour des papes à Rome fut préjudiciable à l'Église ; la Réforme qui, il faut bien le reconnaître, fut en certains pays une protestation contre ce paganisme, se trouva amenée à attaquer l'Église tout en étant plus intimement chrétienne que la plupart de ses prêtres et de ses fidèles ; de là cette antinomie à peine croyable et plus visible certes aujourd'hui qu'aux temps de Luther et de Calvin : dans les pays catholiques une Église dépositaire de la vraie foi désobéie par des peuples peu ou point chrétiens ; dans les pays protestants, les habitants sincèrement et intimement chrétiens mais divisés en sectes changeantes, branlantes et discordantes.

Serait-ce à dire que l'Église doit évoluer vers le protestantisme ? On m'aurait bien mal compris, si on avait vu dans ce qui précède le souhait que le catholicisme modifiât un point quelconque de son enseignement ; d'ailleurs, l'Église le voudrait-elle qu'elle ne le pourrait pas ; son œuvre ne peut se dire divine qu'en étant inébranlable, éternelle ; même au point de vue humain sa continuité est si logique, son développement si harmonieux que toute hérésie, toute réforme dogmatique est, aux yeux d'un spectateur de bonne foi, condamnée d'avance. Quoi, pendant seize siècles des millions de millions de chrétiens se seraient trompés dans leur interprétation des Écritures, toute l'œuvre des Pères, des Conciles, des Universités serait basée sur quelques contre-sens, et personne n'aurait vu clair avant ce Luther qu'aujourd'hui plus d'un psychiatre n'hésiterait pas à classer parmi les mattoïdes ! Le protestantisme se sent si bien ici peu sûr de sa base que depuis longtemps il s'abstient de controverse théologique et s'efforce seulement de développer chez les siens l'amour de Jésus-Christ et l'esprit de l'Évangile. Quant à l'autre reproche qu'il fait encore au catholicisme, l'impossibilité de s'adapter à l'évolution sociale de par l'immutabilité de son dogme, il est non moins injuste : quand l'Église s'est adaptée

au milieu juif, à l'empire romain, au régime féodal, à la période des grandes monarchies, à la naissance des démocraties modernes, on doit présumer qu'elle s'adaptera aux divers stades de cette évolution démocratique. D'autant qu'à la différence de l'Église grecque, l'Église romaine, toujours active, peut promulguer de nouveaux dogmes ; ainsi dans un autre ordre d'idées, le droit romain autrefois et le droit anglais aujourd'hui, sans jamais abroger une seule de leurs lois, mirent toujours leur législation d'accord avec leur temps ; il semble même qu'un mouvement d'idées sera mieux suivi par un corps fortement constitué que par une poussière d'individus ; comme un Parlement est plus capable qu'une foule d'un progrès réel et solide, quoique parfois plus lent, ainsi une Église à conciles peut faire meilleure œuvre religieuse qu'une secte d'inspirés spontanés et fortuits.

L'Église n'a donc rien à abandonner de sa doctrine, rien à emprunter à la doctrine protestante ; mais elle a, sans rechercher si la faute n'en est qu'à ses fidèles, à être mieux comprise. Il faut que tout catholique étudie plus sérieusement sa religion, se convainque, par un libre et loyal examen, de sa vérité, sache au moins à quels grands et nécessaires problèmes elle donner éponges, et que, même en se plaçant au point de vue le plus agnostique, ces réponses sont au moins aussi légitimes que celles des autres métaphysiques ; il devra, par exemple, se rendre compte que le panthéisme ne renferme pas moins de « mystères » que le monothéisme, ou l'émanation que la création, ou le devenir que la providence ; sur certains points importants il devra connaître l'enseignement exact de l'Église, sur le problème de la grâce dont l'explication catholique est la seule qui respecte la liberté du Créateur comme celle de la créature, sur la question du péché et de la vie future, source de tant de terreurs chez les consciences scrupuleuses et de tant de répulsions chez les âmes affectueuses, et dont la solution orthodoxe, débarrassée de l'abus qu'ont fait

certain casuistes du péché mortel et du petit nombre des élus, est également respectueuse de la justice et de la bonté divine ; ainsi il rendra à la doctrine catholique, déformée par les ennemis ou enfumée par de trop dévots amis, sa physionomie véritable.

Ceci fait, le catholique devra restituer au principe d'autorité son véritable caractère, reconnaître qu'il est un instrument de concorde et non un outil d'excommunication, que d'ailleurs son domaine est restreint à la métaphysique, et même à une portion de la métaphysique, puisqu'en dehors des points tranchés par le *Credo*, le croyant a toute liberté d'opinion, *in dubiis libertas*. Ainsi il comprendra d'abord que l'Église n'a point d'enseignement en matière scientifique ; elle ne peut rien en faveur d'aucune science, et aucune science ne peut rien contre elle ; son corps glorieux est aussi invulnérable aux faits qu'un rayon de soleil à des coups d'épée ; c'est Dieu lui-même qui a livré le cosmos à la libre recherche ; *et tradidit mundum disputationibus eorum*.

Il verra ensuite que le principe d'autorité ne s'applique pas non plus au domaine moral proprement dit (1) ; le caractère juste ou injuste d'un acte ne rentre pas dans la catégorie des définitions de la foi ; le sacrement de pénitence lie et délie mais il ne crée pas le bien et le mal ; ce bien et ce mal existent *ipso facto*, de toute éternité, et tout homme, à sa naissance, a reçu de Dieu les lumières naturelles qui lui permettent de les distinguer. D'autre part, aucun homme ne possède l'omniscience sans laquelle il est impossible de dire la justice absolue d'un

(1) Je ne parle naturellement pas des règles de discipline de l'Église, obligatoires mais contingentes ; l'Église pourrait à son gré supprimer le maigre du vendredi comme elle l'a fait pour les Espagnols, ou le célibat des prêtres comme elle l'a fait pour certaines liturgies d'Orient, ou rétablir pour les fidèles la communion sous les deux espèces, ou ne point exiger la pénitence avant l'eucharistie, etc. alors qu'elle ne pourrait pas faire que le mensonge, le vol ou le meurtre ne soient pas des péchés.

acte ; c'est Dieu seul qui sonde les cœurs et les reins, et qui aussi précise le mérite et le démerite ; l'Église elle-même ne pourrait affirmer que Judas Iscariote est damné. Le fidèle doit donc être son propre directeur de conscience ; s'il abdique son énergie morale aux mains d'un autre, fut-ce un prêtre, il a tort ; le prêtre, dans le drame du péché, n'est que médiateur, les parties sont le pécheur et le juge. « Ne sois pas triste si tu as péché, disait Saint François d'Assise à l'un de ses frères, cela ne regarde que Dieu et ta conscience ». C'est parce que sa conscience a parlé d'abord, que le pécheur recourt au sacrement de pénitence, et ce sacrement n'est efficace que si le pécheur a la contrition, c'est-à-dire le ferme désir de ne plus pécher et par suite de ne plus avoir à y recourir (1).

Enfin le catholique se rappellera, évidence qu'il est à peine nécessaire de dire, que le principe d'autorité ne s'applique pas au temporel ; l'Église n'est inféodée à aucune forme politique, à aucun régime social, elle ne condamne pas en principe la guerre, elle tolérerait encore l'esclavage, si elle voulait, sans cesser d'être l'Église. Les peuples auraient tort de vouloir réaliser une « politique tirée de l'Écriture Sainte » comme Bossuet l'essaya, et plus encore certaines sectes puritaines qui tombèrent dans l'extravagance. Sans doute l'Église a le droit et le devoir de nous continuer ses avis auxquels nous devons depuis quinze siècles notre civilisation ; on peut même trouver qu'elle n'en est parfois pas assez prodigue, et que certains événements comme les récents massacres d'Arménie auraient exigé autre chose que le silence gardé par le Saint-Père, mais ces avis ne sont que des conseils paternels, le fidèle doit les

(1) La marche vers la sainteté tend donc à réduire le rôle de ce sacrement, et ceci est conforme à la nature des choses ; c'est l'infirmité de la nature humaine qui fait obligatoire la médiation ; plus la foi et l'amour augmentent moins la médiation est nécessaire ; le mariage d'amour, qu'on excuse le rapprochement, se fait sans intermédiaire, et la contrition parfaite assure le salut éternel à elle seule.

recevoir avec respect mais il n'est pas tenu de les suivre ; leur efficacité d'ailleurs dépendrait de la conviction et de l'énergie avec lesquelles ils seraient suivis, ce qui les soumet bien au contrôle des intéressés ; la façon par exemple dont le clergé français où les opinions monarchiques sont si répandues, a accepté le mot d'ordre de ralliement au régime républicain fait plus d'honneur à sa docilité qu'à son caractère et c'est plus de celui-ci que de celle-là qu'il aurait besoin.

Le domaine du principe d'autorité ainsi limité, le catholique se rendra compte que si une vraie religion doit contenir une dogmatique (et à ce point de vue aucune secte, même chrétienne, ne peut soutenir la comparaison avec l'Église romaine) elle ne se borne pas à cette dogmatique ; en voyant même le faible rôle que joue dans le monde l'intelligence au regard de la volonté et du sentiment, et qu'il n'y a pas un homme adulte sur cent et par conséquent pas un fidèle sur cinq cents qui se dirige par la logique pure, il reconnaîtra que la dogmatique est moins importante pour une religion que l'éthique, l'esthétique et la charitique ; d'où il suit que même si la théologie catholique était l'infranchissable banquise d'erreurs que disent les protestants, cependant l'Église, en développant chez ses fidèles le culte du bon, du beau et de l'amour, pourrait mériter l'éternelle reconnaissance de l'humanité. Puisqu'heureusement, d'ailleurs, il n'en est rien, et que l'Église n'a pas à rougir de sa dogmatique, il faut qu'elle reporte plus décidément son attention sur ce triple culte qui est sa force, son âme et sa vie, et sans lequel sa théologie ne serait plus, elle aussi, qu'un « cadavre gelé ». Or, il y a là beaucoup de terrain à regagner : la casuistique par sa frondaison luxuriante de subtilités et de délicatesses, a gêné souvent le sens moral, plante robuste et de pleine terre ; le génie esthétique, si longtemps apanage des pays catholiques, s'est développé ailleurs et la dernière renaissance d'art a eu lieu en pays protestant ; enfin la charitique, tout en continuant à faire prospérer

dans le sein de l'Église une merveilleuse floraison d'œuvres, a peut-être au dehors perdu de cette force rayonnante qu'elle avait autrefois, car sans elle on ne pourrait comprendre ni la conversion du paganisme antique ni les triomphes des missions étrangères ; la posture hargneuse de l'Église, admissible quand il s'agit d'un culte irréductible comme l'Islam, ne se comprend plus vis-à-vis de frères séparés ; à ce point de vue certains symptômes sont heureux, et l'on se souvient peut-être de la joie sincère avec laquelle beaucoup de protestants accueillirent de charitables paroles de S.S. Léon XIII : « Enfin, disaient-ils, il nous vient de Rome autre chose que des cris de colère et d'anathème ! »

Voilà donc le devoir qui me semble s'imposer actuellement non à l'Église, mais à ses fidèles ; avant tout développer dans leurs âmes le triple culte dont je parle, c'est-à-dire la charité, l'énergie morale, l'amour du beau, par suite réagir contre les excès des casuistes, la maladie des scrupules, la manie des condamnations, la résignation au vulgaire et au laid ; tout cela est possible sans toucher à la nef sacrée ; il ne s'agit même pas de verser un vin différent dans les antiques outres, mais de rendre au même vin sa force et sa générosité première. *In omnibus charitas*. L'Église est avant tout amour, joie, vertu, génie. Le chant qui a plané sur la crèche de Bethléem devrait éternellement planer sur toute âme chrétienne. Ainsi l'Église catholique, apostolique et romaine, dont le passé fut merveilleux, et dont, malgré certaines grisailles, l'avenir est de plus en plus rayonnant, s'assurera cet avenir. Dieu n'aide que ceux qui s'aident. Si l'Église était infidèle à ses traditions, si elle oubliait que sa force est dans l'énergie magnanime, dans la libre conscience, dans l'amour spontané de chacun de ses fils, il lui arriverait ce qui est arrivé au « peuple de Dieu ». Pendant toute l'antiquité les Hébreux avaient conservé le sel de l'humanité, le grain de la civilisation, l'âme future de l'Évangile, mais quand cet Évangile fut promulgué, ils se refusèrent par orgueil à y

reconnaître le couronnement de leur histoire, ils s'enfoncèrent dans le « judaïque » ; Jérusalem qui avait été l'ange blanc de Babylone, devint l'ange noir de Rome ; les Juifs subordonnèrent la Bible au Talmud, et eux, les anciens champions du monothéisme occidental, se firent les avocats d'un manichéisme asiatique, d'un panthéisme d'Extrême-Orient, et furent en punition réduits au rôle de parasites, de ferments, de véhicules de désagrégation et de corruption. C'est ce qu'il ne faut pas que les catholiques soient, et c'est pour cela qu'ils ne doivent pas se laisser refouler et reléguer au second plan par les protestants fiers de leurs triomphes temporels. Qu'ils se rendent compte que si les pays anglo-saxons sont prospères, cette prospérité tient à ce qui est commun à la fois au catholicisme et au protestantisme, et que, bien mieux, le catholicisme a encore pour lui ce que n'a pas le protestantisme, le grand corps de métaphysique, héritage de la divine Grèce, le grand corps de droit et de politique, héritage de la royale Rome, la force rayonnante d'amour, brasier qu'augmenta chaque âme de saints pendant dix-huit siècles, la source éniyrante de la beauté qui nous donna tant de chef-d'œuvres, « miroirs obscurcis et plaintifs » de la beauté divine, et par dessus tout ce qui est le centre et la cause, la Présence réelle, l'incessant et aveuglant miracle de l'Eucharistie qui, à lui seul, suffirait pour faire flamboyer la vérité, la beauté et l'amour de sa doctrine, et sera le phare autour duquel toutes les autres confessions chrétiennes viendront se rallier quand la suite des siècles obligera l'humanité à reprendre ouvertement la lutte qui a toujours été la vraie raison de l'histoire, la lutte de la cité du mal contre la cité de Dieu.

HENRI MAZEL.





## Du merveilleux pouvoir de l’Affection :

LE PÈRE VAN TRICHT S. J.

*Diligentibus legem, omnia cooperantur in bonum.  
L'affection légitime fait progresser en toute conjoncture.*

Le Père van Tricht... Déjà presque une évocation du passé... Et pourtant, dans cet homme il a vécu toute une admirable et chrétienne tendresse.

C'est bien une délicate tendresse de cœur qui domine dans tout le bien qu'il a fait. Et cette tendresse elle le faisait vraiment être lui-même ; car entre des milliers, elle suffisait à le distinguer par un précieux et rare vestige de personnalité accentuée. Dès le premier instant il se montrait d'une cordialité véritable, avec sa bonté dont mille nuances étaient irisées et douces comme les teintes des aquarelles jolies qu'il aimait à peindre et à garder dans sa chambre de religieux pour faire gaies les murailles blanchies simplement à la chaux. Et toujours aussi cette bonté, toujours la même, vous charmait encore par des surprises nouvelles et des délicates attentions. Sa tendresse mais on la retrouvait partout. Sur l'heure elle vous le faisait apprécier sans coup férir, et tout aussitôt aimer ; le simple comme le délicat s'entendaient sur ce point. Invariablement dès l'abord, et puis de plus en plus, on était gagné à son tact d'amabilité et à ses fraîches causeries et à ses paroles belles de cordialité affectueuse et faites à ravir par charité pour plaire. —



C'est que nous sommes si pauvres d'affection véritable en notre pauvre temps. On y connaît bien la force brutale, les grosses passions et les gros intérêts mais pas beaucoup dans cette lutte, la tendresse d'affection chrétienne. Et il faut avouer que nombre de contemporains mondains ne s'en soucient pas le moins du monde ; ce leur semble plutôt une gêne insupportable et rien de plus.

Et puis, comme le père van Tricht aimait à s'en plaindre, ajoutez à tout cela que les contemporains trouvent la tendresse que nous avons au cœur précisément ennuyeuse parce quelle nous donne pieds et poings liés à l'émotion, non à l'émotion brutale de la *superbia vitæ* de la chasse et du sport, mais à

l'émotion sincère et vraie qui ne peut que nous faire souffrir d'avantage et plus profondément de tout le sérieux des choses.

En gens pratiques nos mondains rejettent donc la tendresse parce qu'elle expose à avoir le cœur meurtri. Et pour être à l'abri ils ornent leur cœur de toutes les cuirasses. Il se vantent d'être fermes et positifs et en toute conjoncture et occurrence supérieurs aux émotions. La religion elle-même est rejetée comme n'étant qu'un sentiment attendrissant et efféminé. — «*La réalité* disent-ils, *peut nous écraser, elle nous trouverait impassibles.* »

« *Oh ! que tous ceux là sont tristes* » disait volontiers le Père van Tricht de sa belle diction si bien articulée de voix musicale aux mélancolies émues.

« *Si encore, ajoutait-il, ceux qui se font ainsi violence pour ne pas s'attendrir pouvaient par là échapper à la douleur. Mais, hélas, leur seule ressource est celle de l'orgueil des stoïques ; ils ne peuvent que se raidir fièrement dans leur supplice et y nier la souffrance ; mais ils la ressentent néanmoins de tout leur être, et tout aussi âpre.* »

Il est vrai de dire que le Père van Tricht non plus, n'a pas échappé à la dure destinée de vie ici-bas qui est de souffrir et de souffrir parfois cruellement, certes il a souffert lui aussi en maintes plaies de son cœur ; et maintes fibres intimes en ont été déchirées ; mais, contrairement à ceux qui prétendent ne se laisser entamer en rien, le Père van Tricht a eu le courage de ne pas se rendre égoïste à plaisir pour moins souffrir. Au contraire il s'indignait à la seule pensée que pour vivre plus tranquillement impassible on puisse ainsi se vouloir rendre sans entrailles, dur, égoïste et par conséquent méchant.

Rarement on comprit mieux c'est à dire plus pratiquement et plus humblement le vieux précepte évangélique qui dit : « *d'être bon à nos ennemis* » parce que la bonté peut les convertir encore, et que nous pouvons leur donner cette leçon de bonté.

A qui vient nous frapper et nous meurtrir Notre Seigneur a voulu encore enseigner ; c'est pourquoi il offre à l'agresseur la divine leçon de la patience des chrétiens. —



Mais quoiqu'il en soit, toute cette triomphale patience, n'est presque rien encore de la tendresse active ; celle-ci ne se contente pas d'attendre patiemment et d'accueillir de son doux sourire les horions des méchants, elle s'en va au devant ; et, parce qu'elle est compatissante, elle se penche même vers ceux qu'on rencontre étrangers au bord de la route abattus et à demi morts comme dans la parabole du bon samaritain.

Le Père van Tricht qui vient de mourir semblait vouloir ressentir ainsi en lui la vie de souffrance de tout et de tous ; c'est pourquoi il connaissait notre monde moderne de fond en comble par tout ce qu'il peut donner à souffrir en toutes les moindres situations individuelles, sociales et de castes. Il allait

par voies et chemins compatir royalement, et il livrait son cœur dans ses consolations, ses amitiés et ses admirables causeries réconfortantes, qui vous grisait un peu d'affection délicate.



Au collège, dès les débuts de sa carrière de surveillant, puis de professeur, le petit monde de ses élèves lui apparut vivre pour lui d'une vie exquise. C'est qu'on suppose toujours tout facilement en autrui ce qu'on a bien ancré en soi ; et ainsi, le bon Père voyait en chacun un cœur d'or délicat et affiné, qui existait, que nul ne soupçonnait, et qu'il éveillerait délicatement avec une sollicitude maternelle. Et c'est cela il me semble qu'il laisse encore en beaucoup à l'heure actuelle un souvenir si franchement reconnaissant.

Ah c'était aussi bien plaisir pour le Père Van Tricht, professeur de physique, de faire de belles leçons où le cœur, ce pauvre invité oublié, aurait aussi sa part, lui ce pauvre cœur d'élève qui est si à l'étroit en tant d'ennuyeux cours qui sont comme des pensums.

De là date sans doute, sa vocation de faire aimer la science par sa poésie vraie. Et cette vocation étant bien pratique, elle ne dédaignait aucun détail de petits soins coquets de tout genre pour ce qui peut rehausser et rendre élégante une expérience de physique, un résultat, une démonstration, une photographie.



Un ménage se disait-il doit plaire par ses détails accomplis, et le remue-ménage de la science lui aussi veut être bien arrangé.

On le comprend, que lui importaient après cela les peines, les déboires, les apprêts pénibles, les soucis et les minuties de l'inventeur, de l'opérateur photographe aux rayons X ; les veilles ou les travaux comptent pour rien ; le résultat est de réussir triomphalement : voilà bien ce qui paie de tout !

Et pour le maître dévoué qu'était le Père Van Tricht ce résultat c'était de rendre tout son enseignement charmant et facile à aimer ; — c'était de grouper dans une vue unique simple, très poétique et très profonde, une suite pénible de recherches fondamentales qui lui avait coûté.



Il n'aimait pas à courir les hasards de l'improvisation pure aux trop aventureuses splendeurs. Mais il avait le souci du moindre détail, il voulait s'assurer de tout. Régulièrement ligne à ligne ses manuscrits s'achevaient, dans leur français serti

de belles fleurettes de rhétorique vraie ; les mots et les images venaient peupler son style si personnel. Ainsi s'allignaient courageusement en un labeur béni, les phrases jolies et les phrases plus jolies ; tandis que son impeccable calligraphie, glissait de sa plume qu'on sentait d'acier manié ferme et souple comme une bonne épée et que se traçaient irréprochables des régiments de lettres déliées, très bien dans leur uniforme aussi régulier qu'à la parfaite machine à écrire dont volontiers aussi se servaient délicatement ses doigts de fée avec des dextérités et des sollicitudes sans cesse attentives. C'est ainsi que je le vois au labeur jusqu'au dernier jour ou ainsi s'est arrêté malgré les reconforts, les excitants, l'énergie surhumaine qu'il s'imposait, son labeur ; ainsi il est tombé mourant en pleine besogne.



Sa vie s'est passée pour lui comme le cours tranquille et fort d'un bon fleuve qui se grandit sans cesse.

D'une branche au printemps, les jardiniers savent que c'est bien ce qui est tendre qui doit grandir et donner bourgeons et fleurs.

De même il a grandi par sa tendresse extrême à s'émouvoir et par son humble défiance de soi, celui qui rejetait toute dureté et gardait toute tendresse comme un trésor.

Ainsi van Tricht, comme les tendres ramures progressait lentement et sûrement par sa tendresse, affermissante sans trêve de sa personnalité et aussi de son évangélisation.

Ses œuvres y compris ses toutes dernières ont toujours été meilleures que celles qui précédaient, et ont marqué un progrès.

Oui, tout a progressé pour lui. Jusqu'à cette conférence dernière au Sacré-Cœur à Charleroi, où il parlait triomphalement de son ciel heureux et clair vers lequel il s'en allait hâtivement. Il aurait voulu, pour ce ciel de toute pureté, une préparation coquette et accomplie, comme à une de ces belles conférences des fêtes de la terre auxquelles ils se préparaient toujours soigneusement. Mais, que voulez-vous, puisque la maladie lui enlevait toute force de se préparer !...

Tout au moins il voulait qu'on supplée pour lui. *« Père Recteur répétait-il, votre bénédiction ; car je sens, que par ce temps de maladie et de faiblesse, je ne vaud rien de rien. ? »* A ces quelques amis qui l'approchaient il répétait : *« Oh que je suis heureux de vous voir ! Priez donc pour moi. Car je sens que pour se faire place au ciel on ne vaut plus guère rien quand on est devenu malade. Et comme l'auteur de l'Imitation a raison de nous le prédire ! »*

Cette dernière humilité dans le cœur du mourant était touchante ; et on pense volontiers que le divin Jésus qui est doux et humble de cœur s'en sera souvenu pour l'accueillir.

℞ *Justus germinabit sicut liliū :*  
*Et florebit in æternum ante Dominum.*  
℥ *Plantatus in domo Domini, in atriiis*  
*domus Dei nostri.*  
(Comm. Confess. non Pontif.)



C'est au dernier jour du mois du Sacré-Cœur que cette tombe s'est creusée, et c'est la saison des lys. Il y en a huit grandes tiges tout en fleurs à une tombe voisine ; serrées l'une contre l'autre ces fortes plantes de superbe parure, de blancheur si éblouissante, croissent au chevet de la tombe d'un scolastique. Par leurs fleurs triomphales, qui se sont écloses juste pour aujourd'hui, elles semblent fêter le cercueil nouveau venu du Père van Tricht. Ces fleurs d'un adolescent le rapprochent du vieux religieux qui comprenait et aimait les jeunes jusqu'à volontiers être d'entre eux. Peut être que devant Dieu sa vie sera belle comme eux : avant tout parce que, comme celle de ce scolastique, jusqu'au dernier jour elle aura été toute éprise de perfection nouvelle et occupée généreusement à parfaire sa propre formation pour s'épanouir enfin glorieusement en paradis où elle naîtra en « *sainte fleur* » comme on disait au temps jadis dans les chrétiennes chansons de geste dont van Tricht aimait les héros preux et pieux. Et ce serait justice, n'était-il pas lui-même fils de soldat, n'est-il pas resté toute sa vie évangélique dans une compagnie qui se dit avant tout de soldats de ce divin Maître Jésus dont ils veulent porter le nom et servir la gloire.

Après les couronnettes de gloire éphémère que les hommes peuvent donner ici bas, et dont van Tricht a eu toute une jonchée, il s'en est allé à cette gloire autrement belle, à sa couronne ambitionnée, selon le mot de St-Ignace : *Ad majorem Dei Gloriam*. Vers la gloire plus grande de Dieu.

ABBÉ ARMAND THIÉRY.



# ••••• Réponse à la lettre du Faune. •••••

DE ANDRÉ GIDE A  
FRANCIS JAMMES •••••

Faune que te répondre ? Si ce que tu me disais en ta lettre, moi, moins bien certes, mais incessamment, je ne me le disais pas à moi-même, je répondrais plus aisément.

Est ce que vraiment la joie de ce monde, excessive aussitôt qu'enivrée, devra se cacher, se farder de cendres, se couvrir d'un manteau de tristesse, comme Peau d'Ane, sous peine d'être insultante et haine ?

Qu'ai-je après tout chanté que les trésors des champs, la richesse natufelle de tous, et l'ivresse d'un repas misérable ?

Quelle fut mon erreur après tout, que d'avoir aimé Dieu plus que les hommes, que d'avoir cru les hommes tous prosternés par Dieu ; d'avoir trouvé plus beau le désert que la ville et même dans la ville d'avoir cru l'homme désespérément seul devant Dieu.

— Ah ! pauvre, pauvre humanité ! pauvres frères ! le spectacle de la beauté me fut rarement donné par vous ! Et, pourtant, combien je vous admire, pauvres frères, car enfin, comment certains de vous imaginèrent-ils une beauté, la bonté, dont l'exemple, sinon, ne serait nulle part sur la terre ?

« *Dieu est amour* » dit St-Jean. Non ! ce n'est pas cela qu'il faut dire ; dites : « L'amour est notre Dieu. » — mais alors, quel est le Dieu qui a créé la terre ? — Qu'il soit de Prométhée ou du Christ, l'acte de bonté est un acte de protestation contre Dieu — que Dieu punit. (1)



Dois-je affecter, dis, triste faune — de n'avoir jamais voyagé ?  
— Dois-je chanter uniquement, pour simuler que je n'ai

(1) Les lecteurs remarqueront que cette réponse participe d'une polémique, d'ailleurs charmante : M. Gide, en ce cas, pour être accueilli ne devait prendre garde à rester orthodoxe.

jamais rien vu d'autre, les louanges de mon jardin normand, de ma maison, ici, où la seule eau qu'on boive est une eau de citerne parcimonieusement recueillie. . . . ?

Craindrai-je même de chanter trop haut l'éclat, la beauté de mes fleurs, en songeant que peut-être des aveugles pourraient entendre, et vagabond, tairas-je, tairas-tu, à cause de tes « pauvresses immobiles » ce que la marche a de délicieux ?

Donc seule la douleur, selon toi, s'osera répandre, sûre qu'elle sera de trouver toujours un écho ; et l'éclatante joie de ce monde, comme un soleil trop fier se ternira, se taira jusqu'à n'être plus qu'assez pâle pour ne blesser aucun regard ?

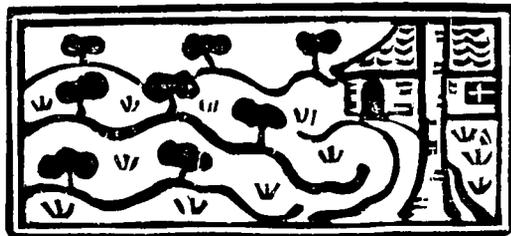
Parce que tu ne peux pas resusciter son frère, cacheras-tu, dans l'Évangile, à cette femme la résurrection de Lazare — lui lisant seulement le deuil de Marthe et de Marie ? — ou si tu feras dire, chrétien, à tes immobiles pauvresses : « Un Jésus a passé. Un Jésus a guéri de moins pauvres paralytiques. Il n'a pas passé près de nous. » —

O douleurs : crois-tu donc bon Faune qu'en le jardin secret de Ménalque, un réservoir caché, plein de larmes, ne soit pas ? Et, s'il est déchiré, le manteau qui couvre sa nudité frileuse, qu'importe, diras-tu, que ce soit de la pourpre ? — Laisse le s'écrier : si c'est de la pourpre, que m'importe la déchirure ? —

Ou mieux : Crois-tu que si Ménalque, à jamais retenu près de maigres fleurs potagères, obligé, pour en vivre, de se pencher sur un petit jardin, — crois-tu qu'en son âme exaltée, levée dès l'aube et tard couchée, devant le soir et devant l'aube, devant chaque rayon de soleil, chaque goutte de pluie, chaque ombre de nuages, chaque blessure de sa chair, se serait soulevé moins d'amour, se serait tempérée sa gloire ? qu'il n'eût plus rempli le silence des nuits, de cantiques ? que pour être plus assagie, son âme eût été moins joyeuse, moins glorieuse enfin de tout autant adorer Dieu ? —

Adieu Faune ; je t'aime énormément. Ne sois pas trop orgueilleux de ta gêne.

Cuverville, 28 Août 97.



Vient de paraître chez

J.-E. BUSCHMANN

Imprimeur du „Spectatevr Catholique”

à ANVERS :

Pol de Mont

# ”van JEZUS,,

Illustrations et couverture ornementée par

Charles Doudelet



Un volume de poèmes flamands, en style populaire, tableaux de l'enfance de Jésus, et comprenant cinq chapitres : L'Annonciation, — à Bethléhem, — L'Adoration dans le Bois, — La Fuite en Egypte, — à Nazareth.

Le volume contient sept grands dessins de CHARLES DOUDELET, et est imprimé en nouveaux caractères elzéviens ; chaque page est encadrée de bleu.

Il a été tiré :

250 Ex. sur véritable Hollande van Gelder, à frs. 15.— l'exempl.

Reliure originale en toile.

20 Ex. sur Japon impérial, à frs. 30.— l'exemplaire.

Reliure originale en satin blanc.

De ces derniers exemplaires quelques uns seulement sont coloriés de la main de l'artiste même, et ont ainsi la valeur d'aquarelles originales. — Ils sont mis en vente à raison de 75 francs l'exemplaire. 

Tous les exemplaires sont numérotés.



Un prospectus illustré est envoyé sur demande.

Le numéro bi-mensuel  
UN FRANC

8<sup>e</sup> année

# La revue blanche

paraît le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois

CHRONIQUES COSMOPOLITES  
DE LITTÉRATURE, D'ART, DE SCIENCES, ETC.  
ROMANS, NOUVELLES, POÈMES,  
FANTAISIES, POLÉMIQUES, INFORMATIONS,  
ILLUSTRATIONS.

	UN AN	SIX MOIS
UNION POSTALE ... ..	25 francs	13 francs
FRANCE. ... ..	20 francs	11 francs

L'édition de luxe, tirage restreint, exemplaires numérotés :  
40 francs par an.



PARIS  
ÉDITIONS DE LA REVUE BLANCHE  
1, RUE LAFFITTE, 1  
1897



N<sup>o</sup> 59 } Edition  
30 ex. } 5e ligne

Octobre 1897  
N<sup>o</sup> 10

# le Spectateur catholique

## Propre du Mois :

Raymond Lulle (trad.  
M. M. André) : Le Livre de l'Ami et l'Aimé X.

## Science religieuse :

D<sup>r</sup> Fortuné Mazel ; abbé  
Ch. Caeymaex ; M. L.  
Coenen : Mémorial.

## Art religieux :

Valdivielso (XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE) : Seguidilla (trad. de l'espagnol).  
M. Victor Kinon : Symphonie du bon octobre.  
M. Emile Bernard : Contes trouvés dans un puits.  
MM. V. Kinon ; F. et H.  
Mazel ; A. Mithouard : Mémorial.

## Jugement religieux :

M. Maurice Hauriou : Méditation sur Melchisédech.  
D<sup>r</sup> Fortuné Mazel : Le Père Hecker et l'Eglise libre.  
M. Max Elskamp : Spiritus flat ubi vult (bois).  
Un Augustin : Les Ordres monastiques aux Phi-  
lippines.  
MM. F. et H. Mazel : Questions morales et sociales.  
M. Francis Jammes : Réplique à André Gide.

FIDES  
QVAERENS  
INTELLECTVM



FIDEM  
QVAERENS  
INTELLECTVS

BUREAUX DU SPECTATEUR CATHOLIQUE

**BRUXELLES**  
40, rue Hydraulique.

**PARIS**  
44, avenue du Maine.

# Le Spectateur Catholique

Mensuel  
de Science, d'Art et de Jugement religieux

DIRECTEUR

M. EDMOND DE BRUIJN

SECRÉTAIRES DE RÉDACTION

M. RAOUL NARSY <i>(le Vendredi de 5 à 6 h<sup>res</sup>)</i> 44, avenue du Maine PARIS	M. VICTOR KINON au Siège de la Revue 40, rue Hydraulique BRUXELLES	M. WILLIAM RITTER (pays germaniques, balkaniques et Suisse) I Johannesgasse, 11, VIENNE
-------------------------------------------------------------------------------------------------	-----------------------------------------------------------------------------	-----------------------------------------------------------------------------------------------------

M. MARIUS ANDRÉ

11, rue Olozaga

MADRID

M. RAFAEL MITJANA

Via Gaeta, 4

ROME

SECRÉTAIRE D'ADMINISTRATION

M. JOSEPH van LIDTH de JEUDE

COMITÉ PROTECTEUR

M. MARIUS ANDRÉ, à Madrid.	Abbé L. HALFLANTS, à Tirlemont
M. EMILE BERNARD, au Caire.	Abbé P. HALFLANTS, à Louvain.
M. THOMAS BRAUN, à Bruxelles.	M. GAST. HOORICKX, à Bruxelles.
M. L. COENEN, à Weerde-Malines.	M. VICTOR KINON, à Bruxelles.
M. EDM. DE BRUIJN, à Anvers.	D <sup>r</sup> FORTUNÉ MAZEL, à Nimes.
M <sup>re</sup> C. DE HARLEZ, à Louvain.	M. HENRI MAZEL, à Paris.
M. ERNST DELTENRE, à Malines.	M. ADR. MITHOUARD, à Paris.
M. LOUIS DENISE, à Paris.	M. RAOUL NARSY, à Paris.
M. VICTOR DENIJN, à Turnhout.	M. ADH. SCHEIJS, à Verrijck-Louvain.
M. ARIST. DUPONT, à Bruxelles.	Abbé ARM. THIÉRY, à Louvain.
M. LAUR. FIERENS, à Anvers.	M. FIRM. VAN DEN BOSCH, à Courtrai.
M. ALPH. GERMAIN, à Paris.	M. J. VAN LIDTH DE JEUDE, à Anvers.
M. ARN. GOFFIN, à Bruxelles.	M. CL. VOLIO, à Paris.

Le Spectateur Catholique laisse à ses rédacteurs liberté de tout style, et, avec l'honneur de leur responsabilité, liberté de toute pensée, en les limites de l'orthodoxie définie ou traditionnelle.

— Les manuscrits ne sont pas rendus. —

ABONNEMENT ANNUEL

(Édition de luxe sur papier de Hollande Van Gelder : 20 frs.)

Le Spectateur Catholique paraît en fascicules illustrés mensuels et formera II Tomes de 300 pages par an.



ci continue le livre de l'Ami et de l'Aimé, lequel livre traite des dialogues et cantiques d'amour qui sont entre eux deux, et qui sont des exemples abrégés et des paraboles [nécessitant une exposition] par lesquels l'Entendement s'élève plus haut en la contemplation, la dévotion et l'amour de son Aimé. Et pour ce motif, ils sont en nombre égal aux jours de l'année et chacun d'eux suffit pour contempler tout un jour selon l'Art de Contemplation. **L'Aimé** est Notre Seigneur Dieu comme créateur, recréateur et fin dernière de tout ce qui existe ; l'**Ami** est tout dévot et fidèle chrétien qui se met en la contemplation et au service de Dieu. **L'amour** est la charité et la bienveillance avec lesquelles s'aiment l'Ami et l'Aimé ; et les trois (parlant en Dieu *simpliciter*) sont une seule et même chose ; en autre manière ils se distinguent entre eux.

274. On dit à l'Ami : « Si dans la corruption (qui est contraire à l'être en ce qu'elle est contraire à la génération, contraire elle-même au non-être) se trouvaient de toute éternité le principe corrupteur et ce qu'il corrompt, il serait impossible que la génération concordât avec l'être et qu'elle eût existé la première. » Et par ces paroles l'Ami vit en son Aimé la génération éternelle.

275. On dit à l'Ami : « Quels sont les parents de ton Aimé ? » Il répondit par cette énigme : « Mon Aimé est un soleil qui naquit sans mère, et une lune qui naquit sans père. Il a un père sans mère et une mère sans père. »

276. Si ce qui fait grandir l'amour de l'Ami pour son Aimé était fausseté, ce qui peut le diminuer serait vérité. Et s'il en était ainsi, il y aurait défaut de majorité et de vérité en l'Aimé, et il y aurait en lui concordance de fausseté et de minorité.

276. La majorité est ce par quoi un être se rapproche de la perfection, la minorité ce par quoi il se rapproche

277. L'Ami chantait son Aimé et il disait : « Si dans mon Aimé il y a la plus grande possibilité de perfection et la plus grande impossibilité d'imperfection, il convient que mon Aimé soit une simple et pure actualité en essence et en adoration. » Et pendant que l'Ami chantait ainsi, la Sainte Trinité de son Aimé lui était révélée.

278. L'Ami voyait un plus grand rapport entre les nombres un et trois qu'entre tous les autres, et cela parce que toute forme corporelle passe du non-être à l'être par ces nombres ; c'est pourquoi l'Ami regardait l'unité triple et la trinité une de son Aimé comme la meilleure expression du rapport de ces nombres.

279. L'Ami célébrait la puissance, la sagesse et la volonté de son Aimé créateur de toutes choses excepté du péché, qui n'existerait pourtant pas sans la puissance et sans la sagesse de son Aimé ; mais ni sa puissance, ni sa sagesse, ni sa volonté ne sont la cause du péché.

280. L'Ami louait et aimait son Aimé parce qu'il avait été créé par lui et qu'il avait reçu de lui toutes choses ; il le louait et l'aimait parce qu'il lui avait plu de prendre sa forme et sa nature. D'où il convient de poser cette question : quelle louange et quel amour doivent avoir la plus grande perfection ?

281. L'amour éprouva la sagesse de l'Ami et lui demanda si c'est en prenant sa nature que l'Aimé lui avait le mieux témoigné son amour, ou si c'est en le créant. L'Ami fut embarrassé, mais il finit par répondre : « La création avait pour but d'éloigner l'infélicité, et l'incarnation de procurer la félicité. »

282. L'Ami allait demander l'aumône à chaque porte pour rappeler le souvenir de l'amour de son Aimé à ses serviteurs ; et un jour qu'il ne reçut rien, on lui demanda s'il en était affligé. Il répondit : « Non, car l'humilité, la patience et la pauvreté sont choses agréables à mon Aimé. »

du néant. Si les attributs du Créateur qui excitent l'amour de la créature étaient fausseté, les imperfections ou illusions de la créature qui peuvent diminuer cet amour seraient vérité ; autre raisonnement par équation.

283. On demanda pardon à l'Ami au nom de l'amour de son Aimé ; et non seulement il pardonna mais encore il donna ses biens et se donna lui-même.

284. Avec des soupirs, l'Ami rappelait la passion et la douleur que l'Aimé avait souffertes pour son amour, et avec tristesse et en pleurant il écrivait les paroles que son Aimé avait dites en mourant ; puis, pensant à sa résurrection triomphale il était réconforté.

285. L'Ami apprenait à son Aimé à aimer ; l'amour lui enseignait à patienter, la miséricorde à espérer, là justice à craindre et la foi à croire.

286. L'Aimé demanda aux gens s'ils avaient vu son Ami, et eux lui demandèrent quelles étaient les qualités de son Ami. L'Aimé leur répondit : « Mon ami est audacieux et craintif, riche et pauvre, allègre et triste, calme et soucieux, et il est continuellement malade d'amour. »

287. On demanda à l'Ami s'il voulait vendre son désir. Il répondit qu'il l'avait vendu à son Aimé pour une somme qui suffirait à acheter le monde entier.

288. L'Ami demanda aux gens s'ils avaient vu son Aimé, et on lui dit : « Quelles sont les qualités de ton Aimé ? » Il répondit : « Mon Aimé est tel que sans qualité puisqu'il est bon et bonté, beau et beauté. — Comment est ton Aimé ? » Il répondit et dit : « Grand et petit, haut et bas, simple et composé ; c'est pourquoi il est tout, sans aucune composition. »

289. L'Ami criait à haute voix : « Mon Aimé est une clarté immense, et c'est à son ombre que nous vivons ; il est inaccessible et les humbles s'approchent de lui, il est incompréhensible et les simples parviennent à le comprendre. Achetez donc l'humilité et apprenez la simplicité pour passer des ténèbres à la clarté infinie. »

290. L'Ami édifiait une belle cité pour que son Aimé l'habitât : les murailles étaient de force, les fondements d'humilité, la table de tempérance, le lit de chasteté, les tours de magnificence, les portes de foi, d'espérance et de charité, les rues de piété, les sentinelles étaient de justice ; le langage que tous y parlaient était d'amour pour que l'Aimé passât par toutes ces choses.

291. L'Ami buvait l'amour à la fontaine de l'Aimé, et il s'enivra d'amour. Il en demanda la cause à un autre amant qui lui répondit : « Cette fontaine est celle où l'Aimé nous lave des crimes et des péchés. »

292. « Dis-moi, ivre d'amour, qu'est ce que le péché ? » Il répondit : « C'est un désordre contre l'ordre de mon Aimé, c'est l'aversion des voies de mon Aimé, c'est le manque d'ordre, c'est la privation du bien, c'est ce qui est contraire à la fin pour laquelle tout le monde a été créé. »

293. On demanda à l'Ami si le péché est quelque chose. Il répondit : « Je ne sais quelles choses peuvent exister, sinon la créature et l'Aimé ; si donc l'Aimé n'a pas créé le péché, comment le péché peut-il avoir l'être ? Mais de même que la cécité prive de la vue, de même le péché fait perdre la félicité à beaucoup d'hommes. »

294. L'Ami considérait que l'éternité convient mieux à son Aimé qui est une essence infinie en grandeur et en toute perfection, qu'au monde dont la quantité, l'entité et l'action sont finies et limitées ; c'est pourquoi dans la justice de son Aimé l'Ami voyait que le monde était nouveau et que l'éternité de son Aimé doit préexister au temps et à la quantité finie pour que l'on connaisse que son immensité est plus grande que la capacité du monde.

295. L'Ami défendait son Aimé contre ceux qui disent que le monde est éternel. Et il dit qu'il convient à la justice de son Aimé, qui est infini en bonté et en perfection, de rendre à chaque âme raisonnable son corps auquel ne suffiraient pas la matière ni le lieu s'il le

293. « Seigneur, dit Félix, j'ai oui dire souventes fois que le péché n'existe pas, et adonc je m'étonne fort que, le péché n'étant point, l'homme encoure des peines à cause de lui. — Fils, dit l'ermite, Dieu a créé tout ce qui est pour être connu et aimé ; donc, la finale intention pour laquelle l'homme est, c'est qu'il connaisse Dieu et l'aime au-dessus de toutes choses. Par conséquent, lorsque l'homme préfère d'autres choses à Dieu, il se dévie de la finalité pour laquelle il a été créé ; et cette déviation emporte coulpe, et la coulpe emporte peine, et c'est cette déviation qu'on appelle péché ; laquelle déviation n'est pas une chose créée, mais c'est la déviation de tout ce qui est créé ; c'est pourquoi il est dit que le péché n'est pas une chose qui existe » RAYMOND LULLE (*Félix, ou le Livre des Merveilles du Monde, VIII, 71*).

monde était éternel, et le monde ne serait pas ordonné pour une seule fin sans laquelle il y aurait défaut dans la perfection de volonté et de sagesse de son Aimé.

296. « Dis-moi, fol, comment connais-tu que la foi catholique est la vraie et que la croyance des juifs et des mores est fausse et erronée ? » Il répondit : « Par les dix conditions du *Livre du Gentil et des trois Sages*. »

297. « Dis, fol, quel est le commencement de la sagesse ? » Il répondit : « La foi et la dévotion qui sont l'échelle par où l'entendement s'élève pour comprendre les secrets de mon Aimé. » On lui demanda encore : « Et la foi et la dévotion, où ont-elles leur commencement ? — En mon Aimé qui illumine la foi et chauffe la dévotion. »

298. On demanda à l'Ami quelle chose était la plus grande : la possibilité ou l'impossibilité. Il répondit qu'en son Aimé l'impossibilité était plus grande, et qu'en la créature c'était la possibilité ; car il y a concordance entre la possibilité et la puissance, de même qu'entre l'impossibilité et l'actualité.

299. « Dis-moi, fol, quelle chose est la plus grande : la différence ou la concordance ? » Il répondit : « La différence est plus grande dans la pluralité et la concordance dans l'unité, excepté en mon Aimé, car en lui elles sont égales dans la pluralité et dans l'unité. »

300. « Dis, amant, qu'est-ce que la Valeur ? » Il répondit : « C'est le contraire de la valeur de ce monde qui est désirée par les amants faux et vaniteux qui veulent valoir, alors qu'ils ne valent rien, plus pour être les persécuteurs de

295. Il convient d'avoir ici présente à l'esprit la définition de l'éternité : « *Interminabilis vita tota simul et perfecta possessio* (Boët. *De Consol.* V. 6.). Par conséquent la simultanéité que contient l'idée d'éternité ne pourrait se concilier avec l'idée de série que suppose le monde tel qu'il est.

296. *Le Livre du Gentil et des trois Sages* est divisé en trois parties, dans lesquelles un juif, un chrétien et un sarrazin discutent sur la beauté et sur l'excellence de leurs religions ; un gentil, qui n'avait aucune connaissance de Dieu et de la résurrection, assiste à leurs entretiens auprès d'une belle fontaine qui arrose cinq arbres symboliques, et est converti par eux à la croyance en un seul Dieu et à la vie future.

la vraie Valeur que pour suivre Celui qui surpasse toute valeur. »

301. « Fol d'amour, sais-tu ce que c'est que vileté ? » Il répondit : « De viles pensées. — Sais-tu ce que c'est que courtoisie et urbanité ? » Il répondit : « C'est la crainte de mon Aimé procédant de la charité, et de la pudeur qui craint le mauvais langage des gens. — Et qu'est ce que l'honneur ? » Il répondit : « Penser à mon Aimé et désirer et célébrer sa gloire. »

302. L'Ami entra un jour en un cloître de religieux, et on lui demanda s'il était religieux. Il répondit : « Oui, je suis religieux de mon Aimé. — Quelle règle suis-tu ? — Celle de mon Aimé. — À qui as-tu fait des vœux ? — A mon Aimé. — As-tu une volonté ? — Non, c'est mon Aimé qui l'a. — As-tu ajouté quelque chose à la règle de ton Aimé ? — Il n'y a pas d'addition à faire à ce qui est parfait. Mais pourquoi vous autres, (dit l'Aimé) qui êtes religieux, ne vous appelez-vous pas du nom de mon Aimé ? Ne craignez-vous pas, en ayant d'autres noms, de diminuer l'amour, et, en écoutant la voix d'un autre, de ne pas entendre l'Aimé ? »

303. « Fol, qu'est ce que l'amour ? » Il répondit que l'amour est une chose qui met les hommes libres en servitude et donne la liberté aux serfs. C'est pourquoi il est question de savoir si l'amour est plus près de la servitude ou de la liberté.

304. — L'Aimé appela l'Ami, et l'Ami lui répondit doucement ainsi : « Que désires-tu de moi, ô Aimé qui es l'œil de mes yeux, la pensée de mes pensées, la plénitude de mes perfections, l'amour de mes amours, et, plus encore, le principe de mes principes ? »

Ces 31 motifs suffiront à la contemplation pendant le mois d'Octobre ; les suivants suffiront pendant les mois suivants.





## Mémorial de la pensée religieuse

**Le nouveau Testament et les découvertes archéologiques modernes**, par l'abbé F. VIGOUROUX (chez Berche et Tralin). — Voilà un livre qui devrait se trouver dans la bibliothèque de tous les intellectuels catholiques. Les objections à notre foi revêtent une couleur scientifique de nature à impressionner les indifférents et les timides. L'éducation qu'on donne aux jeunes gens catholiques a pour but de leur laisser ignorer ces objections, tandis qu'il serait plus sage de leur enseigner les réponses. Il sera toujours difficile d'interdire aux intellectuels même catholiques la lecture des Renan. Rien n'est plus simple que de leur en fournir des réfutations. Encore faut-il que celles-ci évitent d'être, selon le mot de Bigot, savantes, ennuyeuses et... pas courtes.

Le livre de M. Vigouroux sera trouvé court grâce à une excellente division, à la présence de gravures et au report en notes de toute la bibliographie et de tous les renseignements accessoires.

Les sujets traités sont tous de premier intérêt. On remarquera les études sur la langue parlée par N. S. J. C. et les Apôtres, sur les hébraïsmes du Nouveau Testament, sur le recensement de Quirinius, sur la Passion au point de vue archéologique, sur les voyages de St-Paul, sur l'art des Catacombes et sa valeur démonstrative au point de vue de l'antiquité de nos croyances, etc.

Je me garderai bien d'insister sur l'autorité de M. l'abbé Vigouroux en ces matières. De trop nombreux ouvrages l'attestent pour que nous ayons à le défendre contre ceux qui traitent volontiers avec dédain l'exégèse catholique.

Ne serait-il pas utile que de pareilles œuvres fussent encore condensées en brochures de propagande et mises à la portée de toute intelligence de bonne volonté, même dénuée d'instruction spéciale classique ou archéologique ?

D<sup>r</sup> FORTUNÉ MAZEL.



**Le Christianisme et l'Empire Romain de Néron à Théodose.** — Il y a peu de temps et conjointement avec le 1<sup>er</sup> volume des *Anciennes Littératures Chrétiennes*, la Bibliothèque de l'Enseignement de l'Histoire Ecclésiastique éditait de Paul Allard, sous le titre susmentionné, un ouvrage de grand intérêt et d'utilité évidente. Effectivement, drame d'un puissant intérêt historique, la lutte pour l'existence que soutint le christianisme est pour l'apologiste un thème capital. Toutefois l'auteur autorisé de *l'Histoire des Persécutions* n'empiète pas sur l'apologétique : les faits seuls parlent ; les conclusions qui en sortent, c'est au lecteur à les tirer seul.

S'il n'y avait témérité à manifester ses préférences pour telle ou telle section dans un livre d'une conception et d'une exécution aussi régulières, je signalerais volontiers l'étude sur la politique religieuse de Constantin, et celle sur la réaction païenne sous Julien. Restaurateur non de la religion romaine, mais plutôt d'un hellénisme vague, presque insaisissable, Julien se rattache surtout au Néoplatonisme décadent. Mais sa tentative échoua comme celle de la reconstruction du temple de Jérusalem. Le mot prêté à Julien blessé : « Tu as vaincu, Galiléen ! » est vrai comme tous les mots historiques. Probablement il ne fut jamais prononcé, mais il est sorti de la conscience du peuple. Julien s'était peint, dès 361, en essayant de reproduire sous de fausses couleurs le règne de Constantin. Il compare les travaux du premier empereur chrétien à ces jardins d'Adonis, que les femmes syriaques formaient le matin en plantant dans un vase des fleurs coupées. Le soir les voyait flétries, parce qu'elles n'avaient pas de racines. Il en fut plus justement ainsi de l'œuvre de Julien.

Dans l'Index Bibliographique, en dehors des sources monumentales, et des sources littéraires anciennes, P. Allard cite, avec ses compatriotes Boissier, de Broglie et de Champagny, les Mommsen, les Marquardt, les de Rossi, et, parmi les savants belges, De Smedt, De Ceuleneer, Waltzing et mon maître P. Willems.

Dr CHARLES CAEYMAEX.



**L'âme et la dignité de la femme.** — Dans le numéro de Juillet de la *Revue sociale catholique*, M. Forget donne une scientifique et péremptoire réponse à une ridicule allégation portée contre l'Église par des politiciens hâbleurs et anticléricaux, en quête d'une charmante popularité auprès du féminisme.

Un concile de Mâcon aurait dénié l'âme à la femme.... M. Forget fait l'historique de cette allégation et nous transcrit les citations des auteurs qui se font échos l'un à l'autre et n'indiquent aucune source originale, précise ni sérieuse.

M. Forget a consulté les actes authentiques des quatre et seuls conciles tenus à Mâcon en 581, 585, 624, 1286 ; or nulle part il n'existe la moindre indication, ayant trait à la question de l'âme de la femme.

M. Forget voit le point de départ de cette absurde calomnie dans une byzantine discussion de mots qui se serait produite dans l'un des quatre conciles provinciaux de Mâcon, celui de 586. Grégoire de Tours nous rapporte qu'un évêque y dit « que la femme ne pouvait être appelée *homme* » et fut réfuté par ses collègues, aux explications desquels il se rendit d'ailleurs.

M. Forget, citant la Genèse et S<sup>t</sup> Paul conclut que « l'Église a toujours été et demeurera, par ses actes comme par sa doctrine, la meilleure sauvegarde de la dignité de la femme ».

LÉON COENEN.



SEGUIDILLA.

Mon divin amant,  
 Derrière ce voile  
 Bien que vous vous cachiez  
 Je vous vois et vous reconnais.  
 Comment vous absentez-vous ?  
 — Quoiqu'il te paraisse,  
 Ame, que je m'en vais,  
 Je reste avec toi.  
 Parfois de tes portes  
 Je semble m'absenter,  
 Et je reste pour voir  
 Ce que j'ai en toi.  
 De te voir pleurer  
 Ah ! que je suis joyeux !  
 Assieds-toi à ma table  
 Et mangeons ensemble,  
 Et pendant que nous mangerons  
 Mon zèle va te chanter :  
 « Soit la bienvenue  
 La fleur de Mai,  
 Soit la bienvenue  
 La plus jolie fleur !  
 Soit la bienvenue  
 La plus jolie fleur,  
 Celle qui est si belle,  
 La plus jolie fleur ;  
 La belle brune,  
 La plus jolie fleur,  
 Brune gracieuse,  
 La plus jolie fleur ;  
 C'est Dieu qui la nourrit.  
 Soit la bienvenue  
 La fleur de Mai,  
 Soit la bienvenue  
 La plus jolie fleur !  
 Vienne du désert  
 La plus jolie fleur,  
 Pleine de richesses,  
 La plus jolie fleur,  
 Au Dieu qui, caché,

(La plus jolie fleur)  
 L'attend pour la cène,  
 La plus jolie fleur ;  
 Il la ravit en extase,  
 La plus jolie fleur,  
 Par cette bouchée.  
 Soit la bienvenue  
 La fleur de Mai,  
 Soit la bienvenue  
 La plus jolie fleur ! »  
 — Puisque je vous ai trouvé  
 Et que je vous ai dans mon cœur  
 Je ne vous quitte plus  
 Que je n'entre dans le vôtre.  
 — Vous êtes mon ciel.  
 — Et mon ciel c'est vous.  
 — Vous êtes mon centre.  
 — Mon centre c'est vous.  
 — Ah ! Dieu, combien je vous  
 [aime !  
 — Ame, combien je vous chéris !  
 — En vous je me transforme.  
 — Et moi en vous je reste.  
 — Prenez mes embrassements.  
 — Donnez moi les vôtres.  
 — Ah ! doux Jésus !  
 — Ah ! Dieu, je meurs !  
 Aimé de mon âme,  
 Ceignez-moi de fleurs,  
 Car, d'amour malade,  
 Je meurs d'amour.  
 Quand je considère,  
 Doux énamouré,  
 Qu'en une seule bouchée  
 Vous me donnez tout ce que je  
 [veux,  
 Je meurs d'amour ;  
 Ceignez moi de fleurs,  
 Car, d'amour malade,  
 Je meurs d'amour.

VALDIVIELSO.

(XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE)

traduit de l'Espagnol par Marius André.



## *Symphonie du bon Octobre.*

### I. PRÉLUDE :

*Les bonnes voix de l'Octobre si triste  
Et si pâle en sa robe d'améthyste,  
Les bonnes voix de l'Octobre si pur  
En ses frileux voiles d'azur...*

*Les bonnes voix, oh ! certes les meilleures,  
Celle qui prie avec celle qui pleure  
Et celle qui, câline, obtient de Dieu  
Toute la paix de son ciel bleu...*

*Mon Dieu, mon Dieu, les voici qui reviennent,  
Les bonnes voix ! et leurs grêles antiennes  
Très doucement, sur un mode berceur,  
S'infiltrèrent dans mon cœur.*

*Les blonds tilleuls d'un geste lent m'invitent,  
Les yeux mourants des pâles marguerites,  
Ma lampe aussi et la rafale, quand  
La vitre vibre aux coups de vent,*

*Le matin bleu qui frissonne et qui fume,  
Les oiselets pépissant dans la brume,  
La haie humide avec les liserons  
Et la rosée et le gazon,*

*Et toutes ces choses certes m'invitent  
A devenir enfin, oh ! dites, dites,  
A devenir enfin un peu meilleur  
Et un peu plus simple de cœur...*



## II. PARABOLE :

*Seigneur, le beau jardin que vous m'aviez commis  
S'éploie sous le vent d'Octobre et s'échevèle  
Et pousse de grands cris...*

*Seigneur, voyez ce que j'ai fait du beau jardin !*

*Je n'en ai point arraché l'herbe mauvaise.  
Je n'en ai point arrosé les roses, le matin,  
Lorsque Juillet les surplombait d'un ciel de braise.  
Je n'en ai point redressé les tiges, de mes mains.  
Je n'en ai point taillé la vigne.  
Je n'en ai point chassé les vers.  
J'ai laissé le limon souiller ses bassins clairs.  
Les ondes sont jaunâtres et les cygnes  
Morts de faim.*

*Seigneur, voyez ce que j'ai fait du beau jardin !*

*Un jour j'ai frissonné devant mon œuvre. Alors,  
Livide et lâche en face de l'effort,  
Je me croisai les bras et je devins statue.*

*La bourrasque a cassé mainte branche et meurtri  
Les dahlias couchés sur les ronces. La nue  
Glace les fleurs et les pourrit de bruine. Les fruits  
S'écrasent lourdement dans la fange visqueuse  
Où guêpe et limaçons en rongent les débris.  
Les vers piquent le bulbe pur des tubéreuses,  
Et, le matin, à l'heure où le brouillard se liquéfie,  
Des toiles d'araignée en réseaux fabuleux  
Palpitent sous le ciel frileux.*

*Or, la statue est immobile, cependant  
Q'un suprême jet d'eau dans sa vasque flétrie  
Sanglote le néant de vivre, éperdument.*

*Pourtant, par ce midi plus tiède, où son épaule  
Tressaille au doux soleil d'Octobre qui la frôle,  
La statue ouvre l'œil très lentement... — L'azur  
Comme une immense fleur mourante s'étiole,  
Quelques lents papillons floconnent dans l'air pur,  
La feuille morte au soleil tiède fleure,  
Pendant qu'un angelus lointain  
Neige en convolvulus d'argent sur le jardin.*

*Alors, celui qui fut de pierre, des deux mains  
Voile sa face longuement, et pleure....*



### III. LE BON DIMANCHE :

*Le parfum d'un lointain dimanche me poursuit  
Et ranime en mon cœur la bonne flamme blanche,  
Le parfum d'un très pur et très lointain dimanche,  
Odeur de cire, odeur de tilleul et de buis...*

*Mon Dieu, mon Dieu, j'ai retrouvé le bon dimanche.  
Voici que je m'arrête et que je me souviens...  
Mais silence, silence, ô vous, les jours infâmes !  
Le bon dimanche étend ses ailes sur mon âme.*

*Les gazons furent blancs de rosée au matin,  
Les fronts furent joyeux au sortir de la messe,  
Les cœurs communiés simples comme des fleurs  
Et la petite ville eut de douces rumeurs...*

*Puis ce fut une fête exquise, une allégresse  
De jardins, d'azur tiède et de bonnes odeurs,  
Et mille cloches carillonnant sur la ville  
Dimanche et gai dîner pour toute la famille !*

*Mais, surtout, j'ai gardé souvenir d'un salut  
Où mon cœur frissonna comme une colombe ivre,  
Ah ! surtout, j'ai gardé souvenir d'un salut  
Où je fus visité par le Seigneur Jésus.*

*Sur un vitrail de neige aurorale et de givre  
Les hauts cierges vibraient comme des guêpes d'or,  
L'orgue épanchait un grêle ruisselet de flûtes,  
Et l'encens bleussait en soudaines volutes.*

*Alors, ayant pleuré, j'eus le front fier, alors  
Je jurai, d'un grand cri de mon âme ravie,  
De dédier au Christ étincelant ma vie  
Comme une épée et comme un bouclier d'airain !*

*Seigneur, les jours sont loin ! qu'ai-je fait et que suis-je ?  
Et quelle est cette peur, ce trouble, ce vertige,  
Et ce néant, qui est le mien, ces pauvres mains  
Vides, ces pauvres yeux battus, et ce cœur vain...*

*Mon âme est un rosier fatigué qui se penche.  
Le ciel est gris. Le vent hurle dans les jardins.  
Seigneur, Seigneur, accordez-moi le bon dimanche,  
Et permettez la floraison des roses blanches !...*



#### IV. SOIR :

*Le soir est doux. Le vent à peine pleure.  
J'entends, je crois, carillonner six heures...  
Allons flâner et le long des vieux murs  
Humer l'arome des fruits mûrs...*

*Des nuages d'ardoise en larges bandes  
Drapent l'église en un ciel de légende,  
Drapent la lune aussi dont le croissant  
Glisse, d'éblouissant argent.*

*Douceur ! la ville est très tranquille, écoute !  
Rien qu'une frêle cloche goutte à goutte...  
O mais le cri des oiseaux migrants  
Avec tout le sang de mon cœur !...*

*La ville est en vieilles teintes d'estampes,  
Le clair de lune et les rougeurs de lampes  
Transfigurant façades et pignons  
Et tourelles et clochetons.*

*Un bruit de forge en quelque rue obscure,  
Le gargouillis d'une rivière impure  
Sur qui frissonne un réverbère roux,  
Lampe des spectres et des fous,*

*T'attirent !... mais détourne l'œil, prends garde,  
Et t'éloignant des ruelles blafardes,  
Laisse ton cœur émigrer vers la paix  
Des grands vitraux illuminés...*



V. CHANSON DANS L'AURORE :

*Mon âme chante doucement comme un oiseau  
Qui, blotti le matin dans une île boisée,  
S'éveille aux craquements de la jeune rosée.*

*Que la rivière est blanche parmi les roseaux !  
Le pont la verse doucement comme une haleine,  
Toute d'argent avec un peu de brouillard bleu.*

*De blancs bouleaux frileux frissonnent sur la plaine.*

—  
*Mais sur la colline il y a des mélèzes,  
Tout un bouquet, avec une chapelle à croix de feu,  
Une chapelle de briques roses et d'ardoises bleues,  
Et j'y cours de ce pas, en vérité bien aise  
De dire un peu combien je suis heureux à Dieu...*

*Puis nous irons avec des lèvres de douceur  
Raconter la bonté des choses à nos sœurs ;  
Et nous irons avec des mains de charité  
Au front des fièvres et des remords convulsés,  
Proclamant hautement par les villes moroses  
Comment l'Aurore nous advint parmi les roses  
Et qu'il ne faut plus maintenant de ces yeux durs  
Ni de ces poings crispés contre l'azur  
Ni de tous ces hoquets sauvages et impurs,  
Et que voici le temps d'être sage et d'avoir  
Le front étincelant de divines pensées  
Et le cœur parfumé comme un encensoir...*

*Ah ! mon âme !... elle est joyeuse, elle est légère,  
Elle est vraiment comme un oiseau dans la rosée  
Et comme une flûte dans la lumière !...*

VICTOR KINON.

# Extraits des Contes trouvés dans un Puits.



## MOÏSE ET LE VEAU D'OR.

Pendant que Moïse recevait de Dieu les tables, les Hébreux, livrés à eux-mêmes, se faisaient un veau d'or et l'adoraient.

Le veau est le symbole de la stupidité.

L'or est le symbole de la gloire. ✓

L'adoration d'un veau d'or est donc l'adoration de la stupidité glorifié.

Quand Moïse descendit du Sinaï, il entra dans une grande colère à la vue de l'infamie commise par son peuple, et il réduisit le veau en pièces.

Ne serait-ce point là l'origine des pièces d'or, adorées comme reliques de cette stupidité symbolisée par le veau, que la foule recherche sans cesse, et devant lesquelles elle se prosterne de si bonne volonté.

Acte étrange quand même, que cette poursuite avide de l'humanité ne tendant à rien moins qu'à reconstruire l'idole en mépris de la *présence réelle de Dieu*.



## DÉCEPTION IMPOSSIBLE.

Comme nous sortions de cet office funèbre, tout remplis des sombres terreurs de la Mort, cet intrus nous ramena dans l'église et nous dit : « Ce catafalque qui vous a tant émotionnés, voulez-vous que je vous en montre le dedans ? » et, l'ayant renversé, sans attendre notre réponse, cet intrus nous dit encore : « Voyez votre erreur, ô âmes sensibles, point de corps mort ici, des planches, des caisses vides, vieilles, pourries. » Et je lui répondis : « Si le corps y était, quelle serait donc la différence ? n'est ce point là un suffisant symbole de ce corps quand l'âme l'a quitté. »

Et cet intrus de rire de ma bonne foi.

1894.

ÉMILE BERNARD.



# Mémorial de l'Expression religieuse

## Les Poèmes :

- LOUIS TIERCELIN : *Sur la Harpe*, Paris : Lemerre.  
GÉRARD DE Nerval : *Les Chimères et les Cydalises*, avec préface de R. DE GOURMONT, Paris : Mercure de France.  
Abbé P. FASSOTTE : *Dies ira et Libera*, traduits en vers, Bruxelles.  
LÉON SOUGUENET : *Le roman d'un pauvre jeune homme*, huit tableaux pour ombres et marionnettes, Bruxelles : Collection de « La Lutte ».  
MADELEINE LÉPINE : *Rosemonde*, drame historique en 3 actes, en vers, Paris : Bibliothèque de l'Association. —  
*Le Jour prédit*, drame en vers, en 4 tableaux, id.  
CHARLES DES GUERROIS : *Poèmes apaisés*, Paris : Lemerre.  
CHARLES DE SAINT-CYR : *Les Frissons*, Paris : Chamuel.  
Viennent de paraître :  
STUART MERRILL : *Poèmes (1887-1897)*, Paris : Mercure de France.  
IWAN GILKIN : *La Nuit*, Paris : Fibbacher.

Il ne me plaît pas de chicaner M. Tiercelin sur la toilette un peu surannée de sa strophe. Celui-là, aux heures troubles du naturalisme, osa chanter simplement les choses que nous aimons : la Famille et la Foi. Il sied donc aujourd'hui de ne pas faire trop âprement le procès à son inspiration, parfois banale, mais toujours si franchement honnête. D'ailleurs on peut, sans réserve, louer dans son recueil quelques jolies chansons bretonnes et un beau poème : *La nuit de Gethsémani*.

Érudit et illuminé, noctambule et bénédictin, ce fut un détraqué sublime que Gérard de Nerval ; il succomba jusqu'à la fin au génial instinct d'écrire ; il profita des suprêmes intervalles de lucidité que lui laissa son mal pour crayonner, d'une main fiévreuse, cet hallucinant journal de la folie qui a nom *Le Rêve et la Vie*, et aussi ces nobles et douloureux poèmes que le *Mercur de France* réédite aujourd'hui. Voici des vers, — écrits il y a un demi-siècle, — qui surprennent par l'étrangeté de leur parfum ésotérique et où s'atteste le goût des syllabes simples et lumineuses, des rares et surnaturelles musiques. Je ne puis résister à l'envie de citer ces deux strophes des *Cydalises* :

Où sont nos amoureuses ?  
Elles sont au tombeau !  
Elles sont plus heureuses  
Dans un séjour plus beau.

Elles sont près des anges  
Dans le fond du ciel bleu,  
Et chantent les louanges  
De la Mère de Dieu.

Depuis que des Esseintes a retrouvé les « poètes de l'antiphonaire », de nombreux versificateurs s'acharnent à la transcription française des hymnes liturgiques. Au nombre des plus impitoyables il faut noter M. l'abbé Fassotte qui nous offre aujourd'hui une traduction, remarquablement chevillée, du *Dies iræ* et du *Libera*. Ce n'est d'ailleurs qu'un extrait de l'*Écrin* (texte rimé, comprenant l'ordinaire de la Messe, les Prières du Matin et du Soir, les Exercices pour la Confession, la Communion et la Confirmation, etc.). M. l'abbé Fassotte écrivit, dans une note plus tendre, *Hyménée* (Epithalame et Messe de Mariage). Tout cela est inquiétant.

Sérieusement, pour peu que la mode s'en mêle, j'appréhende pour nos églises pis encore que les idiots cantiques du mois de Marie. Songez donc ! si les loisirs de M. Fassotte réservaient aux frères mains de nos communiants le missel en vers de mirliton...

*Le roman d'un pauvre jeune homme*, badinage plein de verve, où évoluent côte à côte Étherel, le poète, et M. Bienassis, l'épicier prudhommesque — don Quichotte et Sancho Pança — dénote, chez son auteur, de sérieuses qualités de lyrisme et d'ironie. Les influences sont sensibles : Musset, Baudelaire et Laforgue. Mais il y a un accent, ce qui est inestimable. J'ai eu l'occasion de dire à M. Souguenet, après une récitation de son poème, tout le mal que j'en pensais au point de vue moral. Individualiste d'instinct, parce que doué d'une personnelle vision du monde, tout poète est fort exposé à devenir le plus égoïste des hommes. Alfred de Vigny, ayant écrit un livre à l'effet de démontrer que le poète est à l'étroit dans n'importe quelle forme d'organisation sociale : monarchie, aristocratie ou démocratie, oublia seulement de conclure : puisque le poète est malheureux partout, c'est que la source de son mal est intérieure. Cessons donc de vilipender les « bourgeois » et faisons notre examen de conscience, cher poète. Comprendons aussi que la morale, — j'entends celle de N. S. Jésus-Christ, — est en même temps la clef du bonheur. Si quelqu'un m'injurie et que je crispe les poings, et que mon œil s'injecte de colère, je suis perturbé d'âme et de corps, et à plaindre ; mais si je lui pardonne, de bon cœur, avec un sourire, ma prière sera meilleure le soir, je dormirai d'un sommeil très tranquille, et j'aurai ajouté une rose à ma vie intérieure.

*Rosemonde*, pièce participant de la tragédie classique et du drame-panache, ne saurait nous intéresser beaucoup. *Le Four prédit* retrace, en tableaux non parfois dépourvus de grandeur, la prise et la destruction de Jérusalem. L'auteur fait suivre son drame d'un épilogue émouvant :

Je vous adore, ô vous qui n'avez jamais ri,  
 Lèvres pures du Christ, lèvres immaculées,  
 . . . . .  
 Je voudrais vous couvrir de cinname et de fleurs,  
 De la pourpre et du lin du pieux Nicodème ;  
 Je voudrais te donner des baisers et des pleurs,  
 Corps très pur, qu'en tremblant effleura la mort blême !

Je cite ces vers parce qu'ils attestent, sous une forme frappante, la persistance du plus merveilleux phénomène qui soit : je veux signifier l'*attraction physique* du corps hostial de Jésus-Christ. Un cadavre crucifié rayonne à travers le temps et l'espace et des générations sans nombre ont frémi d'amour devant le cinabre éclatant des cinq blessures divines. Et qu'on ne se récrie pas sur la « mysticité confuse » de telles tendances. Le Corps du Christ est vraiment Dieu. C'est pourquoi la substance de sa Chair est nommée le *Pain des Anges*, et la substance de son Sang le *Vin qui fait germer les Vierges*.

VICTOR KINON.



O Maître, le repos ! mais toujours ma pensée  
 Au branle harmonieux de mon cheval bercée,  
 Au bruit doux et lointain des cloches aux clochers  
 Fuit la halte importune et la paix des couchers,  
 Je ne sais même pas si meilleur en ma course  
 J'aurai bu la sagesse à la paisible source.  
 Avant le grand Repos, je veux être meilleur....

*Poèmes apaisés* : le nouvel ouvrage d'un poète, le vingtième d'une série déjà longue d'œuvres poétiques. Aux *Poèmes inquiets*, parus l'an dernier, succèdent les *Poèmes apaisés*. Ce livre a pour marraine M<sup>lle</sup> Hélène Vacaresco, auteur de l'*Ame sereine*, qui fut aussi le primitif titre de *Poèmes apaisés*. Heureux de s'incliner sous la double autorité du génie et de la beauté, M. Charles des Guerrois offre aux lettrés son nouvel ouvrage sous un titre qui ne répond pas absolument à la physionomie intense du livre.

*Poèmes apaisés* se compose d'environ 150 pièces empreintes d'un délicieux sentiment de joie pacifique et de sereine résignation. Ce sont les chants des heures de sérénité et de joie où l'âme se place sous le charme des choses et des sentiments accalmis.

Ici pas de style outré, de truculence de langage, de recherche décadente ; mais une langue noble, souple, harmonieuse ; des images justes, des sentiments délicats, des idées élevées et saines ; tout ce qui peut faire honneur à un penseur et à un poète.

M. Ch. des Guerrois est un homme que Paris envie à la province et dont il se venge en paraissant l'ignorer. Son œuvre survivra aux gloires éphémères dont beaucoup ont péri déjà à peine écloses.

Dr FORTUNÉ MAZEL.



Voici un petit livre de poésie qui m'a attaché : *Les Frissons*, par M. Ch. de St-Cyr. Il y eût eu sans doute à retrancher. Mais il faut en retenir des vers tels que ceux-ci :

« J'étais vierge de cœur quand je t'ai rencontrée...  
Je me meurs de porter le cadavre d'un rêve...  
J'ai peur de l'amour dont l'ombre me poursuit...  
Les malades d'amour meurent un soir lunaire. »

C'est un peu comme du Verlaine attendri. Ce qui me touche, c'est le cas que le poète semble faire de sa pensée d'homme : il n'hésite pas, à l'occasion, à lui faire le bon sacrifice des prestiges de la forme. Il tient à ce qu'il dit mal : cela mérite peut-être plus de sympathie que de blâme, venant d'un poète qui manie le vers parfois avec une belle dextérité. Il y a là quelque austère ferveur dont je serais étonné qu'il ne sortit pas des œuvres élevées, après la victoire de l'effort.

« Sa voilure bat d'or.... »

M. Ch. de St-Cyr est un des fondateurs de la nouvelle revue *Le Thyrsé*.

ADRIEN MITHOUARD.



*Li Pirenèu*, trilogie catalane de Victor Balaguer, traduite en provençal et préfacée par Marius André. Avignon : Roumanille.

Il est vraiment d'une âme généreuse de traduire un poème écrit dans une langue jadis illustre aujourd'hui déchue, et de le traduire dans une langue-sœur qui partage la même infortune après avoir partagé la même gloire. Ce poème d'ailleurs très noble d'allure, presque eschyléen de souffle, chante justement la ruine de ce Parage qui fit la gloire jumelle de la Provence et de l'Aragon. Dans une préface pleine d'aperçus profonds sur l'histoire médiévale, M. Marius André explique pourquoi cette ruine eut lieu, et comment le développement de l'hérésie albigeoise que la chétienté d'alors ne pouvait souffrir, entraîna la chute des Raymond et des Don Pèdre au profit des rois de France et de Castille. Ce fut en effet le malheur de la civilisation d'oc, la plus précoce et brillante des civilisations romanes, de se laisser corrompre par l'esprit oriental, et sous l'influence des Arabes, Juifs, peut-être des Templiers asiatisés, de renouveler un manichéisme contradictoire au génie et à la magnanimité de l'Occident. Ceci dit, était-il possible comme le croit M. Marius André, de distinguer la protection mauvaise de l'hérésie et la défense louable du sol méridional, et de ramener le Parage dans le giron de la chrétienté sans porter atteinte à sa gloire et à sa grandeur ? Le problème est trop grave pour qu'on puisse le résoudre ici. Il suffit de louer M. Marius André de l'avoir posé et d'avoir à ce propos nettement mis en relief le caractère respectueux de la religion de la renaissance provençale. Les félibres qui ont voulu se dire les héritiers des Albigeois sont des isolés sans écho et sans grand talent comme MM. Fourès et Peyrat ; M. Félix Gras est de la seconde heure ; les vrais fondateurs, les pères du mouvement, Roumanille, Mistral, Aubanel, Mathieu et dix autres sont tous catholiques, sincèrement et profondément. Ainsi une fois de plus se trouve illustrée l'union naturelle de la foi religieuse et du génie poétique.

HENRI MAZEL.



## Méditation sur Melchisédech

Il en est un, parmi les enfants de Dieu, qui est sans père, sans mère, sans généalogie, qui n'a ni commencement de jours, ni fin de vie (Hebr. VIII. 3); c'est toi, Melchisédech, et c'est aussi toi, mon frère dissident.

Car tu es sans père ; comme il avait planté la vigne des indulgences et bu du vin à s'enivrer, notre père se découvrit au milieu de sa tente qui était alors le Vatican de Raphaël et de Michel-Ange ; ainsi que Chanaan tu te scandalisas de sa nudité et tu le renias. — Tu es sans mère, tu t'es séparé de l'Église universelle, et cette autre mère, la douce Vierge Marie à qui Jésus, du haut de sa croix, dit : « femme voilà ton fils » en montrant le disciple qu'il aimait (Johan. XIX. 26) tu la répudias aussi. — Tu es sans généalogie, car l'histoire de tes églises ne s'appelle pas descendance, ni race, ni famille, elle s'appelle variation. — Tu es sans commencement de jours ni fin de vie, car tu n'es justifié ni par le baptême qui accueille ta naissance, ni par la magie des sacrements qui accompagneraient ta mort, ni par les œuvres qui marqueraient tes jours ; tu n'es justifié que par le moment indécomposable de ta foi suffisante.

Or, c'est une situation éminente ; comme Melchisédech tu es prêtre de Dieu très haut, prêtre à perpétuité pour toi-même et tu bénis par le pain et le vin symboliques (Gen. XIV. 17-20; Hébr. VII. 3); tu es rendu semblable au fils de Dieu (Hébr. VII. 3) car la grâce ne t'est pas extérieure, elle t'est intérieure comme à lui ; tu es plus grand qu'Abraham, car celui-ci paya la dîme de tout à Melchisédech et comme Abraham est l'ancêtre de la généalogie, tu es au dessus de la généalogie ; tu es plus grand que si tu avais ton père et ta mère, plus grand que si tu avais commencement et fin de jours, car tu es seul face à face avec Dieu. — Tu représentes la loi

intérieure, celle de la conscience et de l'esprit qui vivifie ; tu planes au dessus des lois charnelles, des lois d'observances qui sont sources de péché ; tu domines la Thora juive et les commandements catholiques avec la surcharge de leurs abstinences, de leurs sacrements, de leurs rites, de leurs cérémonies ; dans la tranquillité de ton indépendance tu es roi de Salem, c'est-à-dire roi de paix (Hébr. VII. 3).

C'est une situation éminente et pourtant, mon frère, je tremble pour ton salut. Car voici, il faut encore que tu sois « roi de justice » comme Melchisédech « qui est d'abord roi de justice d'après la signification de son nom » (Hebr. VII. 3). Cette foi qui doit te justifier doit être une foi royale. Oh ! qu'il devient malaisé d'être roi de justice quand on est seul, sans père, ni mère, ni généalogie, quand on n'a ni commencement ni fin de jours par ses œuvres ! Que la grâce intérieure devient obscure, vacillante, inefficace !

Je préfère, moi misérable, rester auprès d'un père qui me fortifie de ses conseils, sauf à le couvrir du manteau de Noë dans ses heures d'ivresse, m'abriter auprès d'une mère enveloppante comme l'Église, douce comme la Vierge Marie ; je suis rassuré par la longue généalogie de patriarches et de saints dont les mérites rejaillissent sur moi. Je n'attends qu'une grâce extérieure à moi, mais les sacrements la mettent à ma portée ; et j'aime à compter mes jours par les œuvres que j'y ai plantées comme autant d'arbres de miséricorde. Enfin, si la loi que je suis est un peu matérielle et chargée d'observances, cela me paraît bien à ma mesure, car je sens que je ne suis point « roi de justice ».

MAURICE HAURIUO.





## Le Père Hecker et l'Église Libre. (1)

Ceux qui auscultent à travers l'agitation séculière le mouvement de l'idée religieuse ont l'impression que le processus évolue actuellement d'une manière nette et rapide. Ils pouvaient suivre naguère encore le courant des publications relativement rares : leur nombre augmente sans cesse et prouve l'importance que prennent les choses religieuses dans les préoccupations modernes.

Ce n'est pas que tout soit également louable. Dans le procès pendant sur les tendances de l'Église toutes les opinions se font jour et trouvent des avocats. C'est comme une griserie d'idées nouvelles, une émancipation d'activité rajeunie où l'ataxie n'exclut pas l'enthousiasme et présage les succès futurs.

Il s'est ouvert de grandioses échappées sur l'avenir. Comme ces rayons qui traversent l'opaque, l'âme du clergé a percé les murs de l'étroite sacristie où l'on comptait bien asphyxier la Religion. C'est un monde à reconquérir qui se révèle : c'est l'air et la vie, la lutte et l'activité !

De nouveaux problèmes se posent, encore mal définis mais complexes et redoutables. C'est le Sphinx qui garde la route de l'avenir : protestants, positivistes, libéraux, matérialistes, déterministes ont expiré à ses pieds : d'autres s'avancent confiants d'orgueil qui seront encore ses victimes, en attendant qu'il trouve son Œdipe dans l'Église Catholique.

Aussi doit-on avoir des trésors d'indulgence pour ceux que passionne la recherche des solutions libératrices. Le succès ne répond pas toujours au bon vouloir, seul cher à Dieu. Car il ne suffit plus aujourd'hui de se payer d'opinions toutes faites sur des points de détail démesurément grossis, ou de prendre parti dans les querelles plutôt oiseuses qui masquent trop aisément les questions primordiales. L'agitation stérile a fait la force de nos ennemis, et l'inanité de tant d'efforts sans méthode devait engendrer un coma fatal.



On demeure, en effet, surpris, quand on suppose les combats livrés en France par le Clergé, du peu de succès obtenu, pour ne pas dire des désastres survenus. Il y a eu, comme dans

(1) *Le Père Hecker*, par le P. Elliot, traduit et adapté de l'anglais. Introduction de Mgr Ireland et Préface de l'Abbé Félix Klein (Paris : V. Lecoffre). *L'Église Libre* (sans nom d'auteur) (Paris : P. V. Stock).

toute guerre, des escarmouches victorieuses, mais le résultat indéniable c'est la main mise des adversaires du catholicisme (juifs, protestants, francs-maçons) sur l'administration du pays. Comment concilier la combativité réelle et parfois héroïque de notre clergé avec la défaite de l'idée catholique, sinon par ce fait qu'elle a dû s'exercer à faux.

On sait l'histoire de ces bandes armées qui, rendues décevées par la victoire, finissaient par exercer leur turbulence aux dépens de ceux qu'elles devaient protéger. Après Calvin, Jansénius, les philosophes et les gallicans, l'instinct de combativité survivant dans le clergé n'a plus trouvé d'adversaires, ou du moins il a vu des ennemis déclarés dans ceux qui avaient besoin d'être instruits ou intéressés aux choses de notre religion. On commence à soupçonner la fausseté de ce postulat : nul français n'est censé ignorer la Religion ! D'autre part, il s'est créé des antinomies gratuites entre la religion et diverses branches de nos connaissances où l'esprit humain s'exerçait avec le plus de sagacité, de résultat et de popularité. Des négations prématurées, de hasardeux « non possumus », des solutions hâtives, absolues, antinaturelles et trop souvent des démentis éclatants ont couvert de discrédit des intelligences et des ardeurs qui méritaient mieux

Ces luttes obscures menaçaient cependant de se perpétuer avec des chances de plus en plus inégales, quand sous les murs de cette Byzance qui semblait vouée aux arguties ont retenti les trompettes sociales. En vain voudrait-on s'hypnotiser encore aux questions oiseuses, aux résistances puérides ; les plus vaillants comprennent que leur devoir est ailleurs : si glorieux soit-il, le sort de Dracosès ne les tente point. La défense de la civilisation chrétienne réclame l'union des forces catholiques, l'unité de direction et l'intuition des conditions d'avenir de la Société.



Deux tendances se partagent actuellement les esprits dirigeants du mouvement catholique. L'une rétrograde cherche dans le passé les meilleures conditions d'existence pour l'Église : l'autre progressiste veut brûler l'étape actuelle manifestement fâcheuse et s'enfoncer dans l'avenir.

Les rétrogrades ne manquent pas de bonnes raisons : par exemple, l'insécurité du présent et l'inquiétude de l'avenir. Mais où s'arrêter dans cette retraite dans l'historique ? Au début du présent siècle, l'idéal était un simple recul de trois ou quatre lustres vers l'époque glorifiée par Talleyrand. Puis on rêva de Louis XIV, malheureusement suspect de Gallicanisme. Le Romantisme aidant, ce fut le XIII<sup>e</sup> siècle qui fixa l'esprit rétrograde. Il était réservé à l'Anonyme de « *L'Église libre* » de montrer les adultérations déjà subies par l'idée catholique à cette époque. (1)

(1) Les quatre alinéas qui suivent exposent les idées émises par l'auteur de « *L'Église libre* » et n'engagent que sa responsabilité.

Cet auteur, qu'on ne saurait taxer de rétrograde, a voulu pousser jusqu'au bout cette retraite dans les cendres du passé. Pour lui l'antagonisme n'a jamais cessé entre la civilisation chrétienne et le paganisme représenté par l'Empire Romain.

La chute de l'Empire est la victoire du christianisme ; son triomphe, c'est la conquête et la civilisation des barbares ; son apogée, l'efflorescence communale. L'apôtre, l'évêque, le moine, le pape et le chevalier personnifient les étapes sur cet orbite de onze siècles où l'évolution ne va pas sans troubles. Ainsi Charlemagne tenta une restauration de l'Empire Romain et son influence ne fut pas moins désastreuse à l'Église que celle des Empereurs d'Allemagne lors de la querelle des Investitures. Avec le XIII<sup>e</sup> siècle commencent les empiètements de l'État Socialiste. Le Saint Roi Louis IX est l'auteur responsable de cet esprit légiste dont le souffle funeste anime le XIV<sup>e</sup> siècle. Ces empiètements de l'État laïque continuent pendant la guerre Séculaire où les Routiers font la loi, pour aboutir à la Renaissance, cette éruption violente de paganisme, qui laisse comme résidu la Réforme, l'absolutisme ou l'idolâtrie monarchique (pour parler comme l'auteur) et la Révolution, cette dernière et très complète restauration de l'Empire des Césars, contrefaçon judéo-maçonnique actuellement caduque et que la dynamite jettera quelque jour par terre.

L'auteur de « *L'Église libre* » ne laisse donc aux rétrogrades que deux périodes de restauration souhaitable à l'Église, les siècles VI-VII et XI-XII. Ne vaut-il pas mieux s'arranger avec le prochain XX<sup>e</sup> siècle ? Il le pense. Mais on peut craindre que l'aquiline hauteur d'où il a vu se développer vingt siècles d'humanité — *longum ævi spatium* — ne nuise à la vision nette du menu point qu'est notre génération sur cette immense courbe. Un petit tiers du livre est consacré à l'énoncé des conditions de l'affranchissement social : non seulement je ne voudrais pas jurer de leur efficacité, mais il me déplairait, je l'avoue, d'en faire l'épreuve.

L'auteur proclame la nécessité des trois autonomies : autonomie de la paroisse, de la province, de la papauté c. à. d. le règlement de la question romaine, celle qui domine tous les débats contemporains. Comme moyen d'atteindre ce triple but : la grève de tous les catholiques, la retraite à l'intérieur, l'exode hors de toutes les fonctions de la vie publique, l'attente du sauveur, du suscité, de celui qui viendra porter la paix catholique et terminer la guerre des classes à laquelle nous marchons. Enfin le règne de cette paix définitive, le règne Théandrique de Seraza, où le développement, la généralisation de la vocation religieuse fera du mariage (un sacrement, s'il vous plaît) une besogne basse, pénible, onéreuse et répugnante abandonnée à quelques pauvres diables, trop peu nombreux pour que leur « *multiplicamini* » puisse donner de l'ombrage aux Malthus de l'avenir.

Faisons la part de l'exagération mystique : nous sommes heureux de reconnaître que le célibat religieux résout le problème économique posé par l'accroissement indéfini des populations humaines. La vie monastique est un sort plus enviable que celui de chair à canon ou de gibier à bacilles.

L'auteur de « *L'Église libre* » a le mérite de réduire à néant les espérances de ceux qui veulent la restauration de l'Église par le retour à des conditions abolies. Mais il ne tient pas assez compte de l'état présent de la Société : plus on le juge grave, plus il est nécessaire de le ménager en songeant que la provocation intempestive d'une crise compromettrait plutôt le malade qu'elle n'amènerait la guérison.

Ce n'est pas une raison pour penser avec quelques catholiques que l'époque actuelle est bonne et favorable aux chrétiens. J'entendais, ces jours-ci, un R. P. Capucin soutenir cette thèse contre la grande majorité des assistants, congressistes du tiers-ordre.

Les satisfaits sont encore très nombreux parmi les catholiques. Ils gémissent du bout des lèvres sur la persécution et appellent de tous leurs vœux le rétablissement des processions : mais ils se consolent aisément avec les pèlerinages, l'extension des Écoles congréganistes et l'efflorescence des ordres religieux. Ils font narquoisement un peu de politique, mais se réfugient dignement dans leur tour d'ivoire pour ne point ouïr la plainte troublante des deshérités, et s'enfoncent dans la quiétude intime contre laquelle s'amortiront les bruits avant-coureurs de la dislocation définitive. Il est si doux de s'en remettre à Dieu du soin de sauver ce monde si peu sympathique et de songer à son salut en laissant aux érudits inutiles la charge de scruter le passé et aux agités la témérité condamnable de réconcilier ce monde avec son Créateur.



Les progressistes ne sont pas ceux qui se lèvent avant le jour et devancent le signal du Maître pour courir à la Vigne. Ce sont ceux qui ont assez de foi dans les promesses divines pour comprendre que l'Église doit prendre place en tête de l'Humanité et présider à son développement.

Quelques uns il est vrai, enfants perdus de l'idée, ont été victimes d'un zèle anticipé ! Beaucoup sont morts, comme Moïse au seuil de la terre promise, sans avoir la consolation d'entendre l'ébranlement de l'idée religieuse en marche à travers le bruyant chaos des nations.

Il semble que les temps soient accomplis et, sur le signe pontifical, les progressistes partent à l'avant garde ; demain tous les catholiques, répudiant l'ingrate tâche de réchauffer le passé, les suivront vers l'avenir.

Trois grands événements dominent l'histoire de l'Église dans la seconde moitié de ce siècle : un dogmatique, la proclamation

de l'infailibilité papale ; un social, l'approbation donnée par Rome aux Chevaliers du Travail ; un politique, l'exéquatour accordé à la forme républicaine en France.

Sur ces deux derniers points Rome paraît avoir subi l'influence des Américains, de Gibbons, d'Ireland et du plus grand peut-être, qui vient à peine de nous être révélé, le R. P. Hecker, fondateur des Paulistes.

C'est un puissant livre que le R. P. Pauliste Elliot vient de consacrer au créateur de son ordre. Il illumine l'histoire de l'Église, il projette des lueurs prophétiques, il restaure l'homme dans la Religion : des grâces réelles en émanent comme des saintes œuvres de T. à Kempis ou de François de Sales.

Combien ce livre nous console et nous éloigne de cette littérature hagiobiographique qui consacre d'énormes volumes aux documents pour servir à l'histoire d'un mince personnage épiscopal ou régulier. Ici, moins de 500 pages suffisent, mais il n'est raconté de l'existence du R. P. Hecker que le côté spécifique et différentiel des vies analogues ou communes.

Rien ne manque cependant de ce qui est essentiel à cette grande figure. On ne manquera pas d'insister un jour sur les anomalies nerveuses du R. P. Hecker. Esthésiophobe, oniromane, impulsif, il présente un très-net dédoublement de la personnalité ; ses amis le croient illuminé et ses admirateurs le poussent à prophétiser ; il offre des stigmates neurasthéniques (insomnies, perturbations gastriques, amnésie, apathie, asthénie complète névromusculaire), enfin, pour tout couronner, la stupidité, la folie, l'idiotie : il éprouvait une joie à être traité d'idiot. Ajoutons à cela que les 17 dernières années de sa vie ne furent qu'un long martyre : notons sa parole devenue trop lente pour sa pensée, l'obsession des phobies, les crises d'angine de poitrine (le seul terme médical de tout le volume) et nous pouvons nous convaincre que le R. P. Hecker n'était pas d'un type normal. D'ailleurs, cela ne saurait étonner ceux qui savent que les imperfections physiques sont la règle chez les grands génies et les grands mystiques. Il n'est pas de meilleur argument à opposer aux théories matérialistes de l'Esprit.



C'est sous le patronage de Mgr. Ireland et de l'abbé Klein que le R. P. Hecker est présenté aux lecteurs français : il a déjà ses enthousiastes et de plus nombreux détracteurs. Il est nouveau et choquant même, pour notre état d'esprit passif et veule, de voir un fondateur d'ordre déclarer hardiment que tout n'est pas louable dans nos mœurs catholiques : il blâme la fatale erreur des religieux qui prennent la place des prêtres séculiers, il déclare que les hommes d'un caractère ferme n'ont besoin d'aucun vœu pour garantir leur fidélité à une

vocation divine, il trouve que les bonnes œuvres sont un empêchement à l'œuvre du salut par l'orgueil et le contentement de soi qui s'y glissent, il avoue que c'est parce que l'Église n'a pas fait son devoir qu'il s'est formé tant de sociétés laïques de réforme, de bienfaisance, de tempérance etc. ; il blâme chez les catholiques des pays latins une lâcheté coupable dont ils croient s'innocenter en accumulant les pratiques dévotieuses ; celles-ci d'ailleurs sont préjudiciables à l'union immédiate de l'âme avec Dieu ; il ne comprend pas les catholiques qui se ruinent pour envoyer de l'argent aux missions lointaines mais ne feraient pas un effort sérieux pour la conversion de leurs compatriotes ; il fait passer la pratique des vertus naturelles en première ligne comme la meilleure préparation à une vie plus élevée ; il voudrait voir les catholiques prendre toutes les aspirations du génie moderne (science, sociologie, politique, spiritisme, religions) et les transformer en moyens de défense et d'universel triomphe pour l'Église ; il se préoccupe enfin des fragments de vrai et de bien qui se rencontrent dans le protestantisme et le mahométisme afin d'amener sur ces points un rapprochement possible entre eux et la religion catholique.

Ceux qui confondent volontiers la rébellion avec la liberté se sont effarouchés et s'effaroucheront de cette indépendance. Il leur suffira pour se rassurer de lire le poignant chapitre où le R. P. Elliot raconte comment le P. Hecker se sépara des Rédemptoristes. Il était venu à Rome chargé par les Rédemptoristes américains-natifs d'une mission auprès du supérieur général de l'Ordre : il s'agissait d'obtenir près de New-York la fondation d'une Maison exclusivement américaine réclamée par les Évêques Bayley et Hugues. Trois jours après, agenouillé dans la Salle du Conseil, il recevait du P. Général l'avis qu'il était expulsé de l'ordre du T. S. Rédempteur. A ce coup inattendu, le P. Hecker n'a même pas un mouvement de révolte : il va se prosterner devant le T. S. Sacrement, revient s'agenouiller devant le P. Général et après l'avoir supplié de revoir sa cause, se met en mesure d'en référer au Saint Siège. Dans cette scène shakespearienne, le P. Hecker n'avait pas oublié que si Jésus avait promis à Pierre que les portes de l'enfer ne prévaudraient point contre le catholicisme, aucune semblable promesse n'avait été faite au croyant individuel. Ajoutons qu'il obtint gain de cause et que de sa rupture avec les Rédemptoristes naquit l'ordre américain moderne des Paulistes.

Quelques catholiques étroits croient avoir jugé le P. Hecker et son influence sur l'orientation de l'Église en taxant cela d'américanisme. Ses biographes n'ont pas assez relevé l'inanité de ce mot spécieux. D'une part, le P. Hecker trouva en Europe, dès la première heure, des partisans et des défenseurs dans Rome même où cependant sa position de prêtre interdit et de moine expulsé devait le rendre suspect. D'autre part,

dans son propre pays il eut des détracteurs nombreux, depuis le vénérable prêtre qui disait que ses Paulistes devraient bien prendre pour devise le mot « paulatim », jusqu'à ceux qui lui reprochaient de ne faire aucune place à la Pénitence dans sa religion. D'ailleurs depuis Gibbons, Ireland et le procès des Chevaliers du Travail l'épithète d'américaniste n'est certes plus péjorative !

Je ne veux pas refaire les brillantes études de Mgr Ireland et de l'abbé Klein. Il n'est peut être pas inutile de laver le P. Hecker du triple reproche qui lui fut récemment fait par « un diplomate (1) » au sujet de sa mystique, de son individualisme, de sa théorie historique.

J'avoue n'aborder le premier point qu'en toute humilité d'incompétence. La mystique, en dépit du *spiritus flat ubi vult*, obéirait-elle à des lois plus étroites que les phénomènes de l'ordre physique et faut-il rayer des mystiques orthodoxes Rusbrok, Suso, Lallemand, Tauler et St Jean de la Croix ? Je me garderai bien d'effleurer la question, mais on me permettra de faire observer que l'inspiration mystique qui conduisit le P. Hecker à l'Église à travers le luthérianisme, le calvinisme, l'unitarisme, les communautés de Brook Farm et de Fruitlands ne devait pas être si critiquable : c'est encore à ses fruits qu'on juge le mieux l'arbre.

L'individualisme du R. P. Hecker paraît avoir été assez mal compris. Il a dit quelque part : le catholicisme est la solidarité ; le protestantisme, l'individualité. Quant à l'accuser de libéralisme, au sens condamné du mot, c'est lui faire une injure gratuite. Il affirme seulement que la proclamation de l'infailibilité pontificale a créé un critérium d'orthodoxie, la soumission à la Chaire de St Pierre, ce qui permet de substituer à l'ordre compact et défensif, adopté jusqu'ici par les milices catholiques, l'ordre dispersé plus en rapport avec les nécessités de l'heure présente et de l'offensive prise par l'Église. Or les militaires savent combien l'ordre dispersé demande et développe l'initiative personnelle et le sens de la responsabilité. C'est le cas de répéter d'ailleurs avec son biographe : « il faudra du temps pour comprendre la portée des vues du P. Hecker. » Nous sommes intoxiqués par des mots dont l'acception caduque fausse le sens réel.

Le théorie historique du R. P. Hecker ne consiste pas dans cette opinion incidente, vague, contestable, que la race teutonique favorise les vertus intérieures, tandis que la race latine s'attache aux institutions extérieures. Il faut voir, je crois, dans cette phrase, cette idée que les Saxons sont plus près d'approuver la vie divine intérieure de l'Église que d'admettre l'essentielle importance de son autorité, de sa discipline et de sa liturgie. Quoi qu'il en soit, le but poursuivi

(1) Dans un article très remarquable paru dans *La France Libre*, journal catholique de Lyon.

par le P. Hecker n'en est pas moins grandiose et d'une grande portée historique : éviter la double catastrophe qui menace le monde c. à d. l'extermination du catholicisme par les Saxons et l'apostasie du christianisme par les Latins.

L'enthousiasme du P. Hecker lui fait envisager la rénovation du catholicisme par les Saxons. Le brillant passé chrétien des races latines obscurcit peut-être pour lui leur avenir. Leur rôle, prépondérant près de 20 siècles, est terminé : leurs mains défaillantes vont passer aux races neuves saxonnes le flambeau vacillant de la vraie religion. On comprend que les lecteurs français aient protesté contre cette assertion : une réfutation serait difficile et je ne la tenterai point.

Il faut bien reconnaître cependant que la race saxonne dans ses conflits avec la race latine l'emporte actuellement à peu près partout : le P. Hecker ne l'ignorait pas. Les rédacteurs de la « *Science Sociale* » attribuent cette suprématie à la supériorité de l'éducation dans les pays saxons. Tout chauvinisme à part, la VIRICULTURE donne de bien meilleurs résultats chez eux que chez nous. En France spécialement, c'est l'éducation catholique, tant dans le peuple que parmi les classes dirigeantes, qui a façonné cette génération actuelle mi-partie hostile à la religion, mi-partie inapte à la défendre. La formation du caractère a complètement échoué : il faut donc que nos éducateurs aillent étudier la VIRICULTURE où elle donne de bons résultats, en Angleterre, aux États-Unis ; c'est le conseil, bon à suivre, que leur donne indirectement le P. Hecker.

Les habitants des pays mixtes liront avec fruit les jugements et les réfutations du P. Hecker, protestant converti, sur le calvinisme, le luthérianisme, leurs fondateurs et les sectes issues des hérésies fondamentales. La lecture de ses conférences aux protestants serait sans doute profitable à bien des prêtres. Mais nous ne pouvons insister sur ce point, non plus que sur le nombre incroyable d'idées qui fourmillent dans le livre du P. Elliot, que le penseur noircit d'annotations à la lecture.



Avec le P. Hecker nous pensons que « l'Éternel absolu crée sans cesse de nouvelles formes pour s'exprimer lui-même ». Nous ne sommes pas de ceux qui, limitant le rôle du Sauveur, proclament finie son influence et ne songent à mettre en œuvre que la force d'inertie pour retarder, s'il plaît à Dieu, la ruine de son œuvre humaine, sinon divine. Nous ne trouvons pas que la participation à la foi de quelques âmes d'élite, clairsemées au milieu d'une foule incrédule, soit une compensation suffisante au trépas d'un Dieu fait homme, au martyre de dix huit millions d'hommes devenus ses Élus.

Notre ambition, plus élevée, serait : instaurare OMNIA in Christo.

Pour atteindre ce but, le P. Hecker veut l'Église libre et

forte. Il veut l'Église libre : à l'extérieur, par son détachement des contingences politiques et historiques et par son indépendance vis-à-vis des pouvoirs publics : à l'intérieur, par la centralisation de l'autorité dans les seules mains pontificales ; individuellement, par la place plus large laissée à la direction intime du S<sup>t</sup>-Esprit.

Il veut la religion forte par le rejet d'antinomies caduques et menteuses, par le retour des intellectuels catholiques aux préoccupations artistiques, scientifiques et sociales, par le développement du côté intelligible des mystères de la foi et des raisons intrinsèques de croire, par l'accession à nos croyances facilitée non seulement aux schismatiques, aux protestants et aux rationalistes, mais encore aux mahométans.

Car il n'est pas de ceux qui cherchent à faire trébucher les bonnes volontés dans les ambiguïtés scolastiques ou contre l'intransigeance du rite. Il veut abolir la douane aux portes de l'Église. Il est, si l'on peut ainsi parler, libre-échangiste en religion, car il est convaincu que le catholicisme a mille fois plus à donner qu'à recevoir.

D'aucuns estimeront que nous exagérons la valeur et le rôle du P. Hecker. Il est vrai qu'il a ses enthousiastes qu'on n'a pas manqué de dénigrer. Qu'on se refuse à voir en lui un homme providentiel ou que l'on veuille personnifier en lui les tendances modernes et futures de l'Église, il n'en est pas moins vrai qu'il est pour les chrétiens « le type du prêtre moderne capable de faire recouvrer par l'Église le terrain perdu » et pour les Frères séparés « le catholique qu'ils voudraient être » !

Ce double éloge ne suffit-il pas à sa gloire ?

D<sup>r</sup> FORTUNÉ MAZEL.



SPIRITUS FLAT UBI VULT



## Les Ordres monastiques aux Philippines.

*Ex fructibus eorum cognosceitis eos.*

Le 25 novembre 1564 partait du port de Trinidad de la Nouvelle-Espagne une petite flotte commandée par Legazpi et dirigée par un expert marin, Andrés de Urdaneta, qui était un humble religieux augustin. Grande était l'entreprise qui les avait poussés à s'aventurer sur des mers inconnues sans autre ambition que la gloire de Dieu, sans autre stimulant que l'honneur de la bannière castillane : quatre cents hommes accompagnés de cinq moines augustins, se proposaient de soumettre à l'obéissance de Philippe II les cinq millions de sauvages de l'archipel découvert par Magellan ! Ce projet pouvait même paraître insensé, il le serait de nos jours ; mais c'était à une époque où l'enthousiasme et la foi inspiraient des hardiesses et où les héros trouvaient en Dieu le secours tout-puissant qu'ils imploraient de lui. La flotte, après avoir heureusement lutté contre les ouragans et les tempêtes, parvint à l'île de Cebu où la trouvaille d'une précieuse statuette de l'Enfant Jésus, symbole miraculeux de la prochaine évangélisation de l'archipel, leur témoigna que le Seigneur était avec eux et les protégerait. Et il les protégea, car la conquête des Philippines, accomplie sans effusion de sang, est un des miracles de l'histoire ; cinq pauvres moines, sans autre prestige que leurs vertus, sans autres armes que la croix, commencèrent l'œuvre grandiose qui devait régénérer dans la grâce cinq millions d'Indiens et soumettre au pouvoir de l'Espagne le territoire le plus fertile de l'Orient.

La conquête s'étant étendue à l'île de Luzon et la ville de Manille ayant été fondée, la récolte à faire devint trop abondante pour les ouvriers du

Seigneur, et les Augustins durent appeler à leur aide les fils du Séraphin d'Assise, ceux de Saint Dominique et plus tard, ceux d'Ignace de Loyola, qui se dévouèrent tous à la même œuvre de civilisation.

Nous ne pouvons suivre pas à pas les prodigieux travaux des ordres monastiques aux Philippines, car nous aurions bientôt dépassé les limites de cet article ; l'activité qu'ils n'ont cessé de déployer en toutes sortes de circonstances dans cette partie de l'Océanie sera toujours la meilleure défense qu'on puisse invoquer contre les attaques qui sont dirigées contre eux. C'est la main des moines-laboureurs qui convertit ces terres incultes et marécageuses en fertiles et productives pour l'industrie et l'agriculture ; ce sont des religieux qui ont bâti des villes, tracé des routes, creusé des canaux dans un pays qu'on a pu appeler celui des tremblements de terre et de la peste. Les uns pénétraient dans les bois pour adoucir les mœurs de l'igorrote et du zambal, et scellaient de leur sang la doctrine de l'Évangile ; d'autres enseignaient aux sauvages les éléments de la civilisation et du commerce, exposaient leur vie pour introduire dans les îles le bien-être et la prospérité en leur procurant toutes sortes d'instruments d'agriculture ; pendant qu'un grand nombre s'occupaient du salut des âmes, d'autres cherchaient à apaiser les souffrances des corps et s'adonnaient à la médecine. Tous, enfin, après s'être partagé l'œuvre, rivalisèrent de zèle pour travailler à la prospérité, au bonheur et à la civilisation de l'archipel ; tous, avec ce dévouement qui n'attend pas de récompense sur terre, avec cette héroïque abnégation qui est une exception dans le monde et la règle dans les monastères.

C'est eux qui apportèrent aux Philippines l'invention de Guttemberg et montèrent la première imprimerie à Lubao ; eux qui cultivèrent les langues du pays, qui écrivirent ses grammaires et ses dictionnaires, qui traduisirent de l'espagnol des œuvres et des traités d'instruction civique et religieuse pour le peuple ; eux, enfin, qui accomplirent mille belles

actions inconnues de l'histoire, parce que leur humilité aimait à les cacher aux hommes, sachant que Dieu les voyait. Les arts et les sciences, la mécanique et l'agriculture, la médecine et l'industrie, tout se développa et devint florissant à l'ombre auguste de la foi, grâce à ces athlètes du Christianisme qui sont toujours prêts à verser leur sang pour la cause de Dieu et pour le bien de l'humanité.

Ils surent aussi défendre la cause de la patrie espagnole lorsque des rebellions éclatèrent ; lorsqu'en 1820, des indigènes soulevés se préparaient à massacrer les Européens, les moines se jetèrent courageusement au milieu des troupes menaçantes, parvinrent à les apaiser et à éviter de sanglants événements ; leur paternelle influence sur les Indiens mit fin à plusieurs autres révoltes, principalement à celles de 1836 et 1841. Mais ils surent surtout défendre à la fois la patrie et le catholicisme lorsque les deux causes à la fois furent attaquées, par la rapace ambition des Anglais (1762) ; ils sauvèrent le trésor public, ils donnèrent les cloches de leurs églises pour faire des canons, et comme on avait besoin de toutes les énergies réunies pour repousser l'envahisseur, les moines-laboureurs et civilisateurs devinrent des moines-soldats et entraînent les populations au combat et à la victoire.

.... Est-ce pour les Anglais et les missionnaires protestants, ou est-ce pour les Japonais que travaillent les Espagnols appartenant aux partis dits avancés, qui ont tout mis en œuvre pour détruire le prestige des ordres monastiques aux Philippines et pousser les insulaires à secouer « le joug odieux de l'engeance cléricale ? »

Nulle part le travail de la franc-maçonnerie et des sociétés secrètes sorties de son sein, n'a été plus funeste que là. Les sectaires se sont emparés de l'esprit de ces gens simples et ignorants ; ils les ont pervertis par leurs déclamations vaines et creuses sur la liberté et l'égalité ; ils leur ont présenté comme l'idéal à atteindre et qui fera leur parfait bonheur, leur séparation de l'Espagne et leur constitution en un État indépendant des moines, mais

soumis aux lois de la franc-maçonnerie.... Comme si cela était possible ! Cuba, oui, peut s'ériger en république et être prospère ; mais il est impossible de faire pour l'archipel la même affirmation. Si l'Espagne était obligée de l'abandonner à ses destins, on verrait aussitôt cinquante roitelets ridicules et sanguinaires le livrer à toutes les atrocités de la guerre civile ; ce serait le massacre de tous les Européens résidant dans le pays et la plus épouvantable des anarchies, jusqu'au jour où les Japonais viendraient achever l'extermination de cette race inférieure que l'anti-cléricalisme est en train de griser en lui adressant toutes les flatteries qu'il fait aux « peuples souverains » et en lui faisant perdre le souvenir des bienfaits qu'elle doit à ses civilisateurs.

Le mal est profondément enraciné ; certains le croient irréparable... Tant que l'autorité des moines fut aimée et respectée, l'Espagne put conserver, en n'y maintenant qu'une petite troupe de soldats, une colonie de six millions d'indigènes. Maintenant que cette autorité est sapée, des armées sont nécessaires, mais il est impossible à l'Espagne de régner là-bas par la force matérielle. La question, comme l'explique très bien le Père Manuel Cámara (1), est donc réduite à ce dilemme : ou le moine ou les canons, ou la force morale ou la force matérielle, ou la noble et humanitaire persuasion évangélique ou une lutte féroce, anti-nationale et anti-humanitaire.

UN AUGUSTIN.

(1) *La Ciudad de Dios*, septembre 1896.



Note : L'opinion opposée est nettement soutenue par M. Tarrida del Marmol (Le Problème Philippin : *Revue Blanche*, 15 décembre 1896 ou Ch. XII des *Inquisiteurs d'Espagne*. Paris : P. V. Stock). On tentera prochainement de mieux encore la répandre, sinon de l'accréditer, par la traduction française du *Noli me tangere* (1886) du Dr Rizal, l'apôtre du séparatisme fusillé en 1896. M. l'éditeur Stock, en effet, annonce la prochaine parution de cet ouvrage dans sa BIBLIOTHÈQUE SOCIOLOGIQUE sous le titre blessant : *Au Pays des Moines* et les rédacteurs libertaires de *l'Humanité Nouvelle* en préparent la publicité par des extraits et une apologie (Juillet et Octobre 1897).

**Le clergé et la question sociale** (étude de morale sociale), par le Dr J. SCHEICHER, traduction de Ch. Morel, de Fribourg et préface de M. Decurtins. *Bruxelles : Soc. Belge de Librairie.*

On pourrait intituler cet ouvrage : Introduction à l'étude de la Science sociale, à l'usage des catholiques et du clergé ; c'est d'ailleurs le titre qui répond le mieux au but poursuivi par l'auteur, le Dr J. Scheicher.

Un adaptation de cet ouvrage eût été peut-être préférable à une traduction, car les faits cités par l'auteur à l'appui de ses opinions sont empruntés à l'histoire contemporaine austro-hongroise et paraissent moins saisissants et moins probants pour le lecteur français ou belge.

L'auteur aborde franchement les plus retoutables problèmes de la sociologie moderne. Il étudie et condamne successivement le libéralisme ou capitalisme et le socialisme en tant que doctrines absolues. L'histoire du capitalisme est surtout intéressante : il aboutit à l'appauvrissement des masses. Or la misère c'est l'immoralité et l'immoralité c'est l'incrédulité.

Le meilleur moyen de restaurer la foi, c'est donc de sauvegarder les intérêts matériels du peuple ; ce postulat si simple est malheureusement encore lettre morte pour bien des membres, et non des moindres, du clergé des pays latins.

Les idées absolues sont l'apanage de l'ignorance. L'auteur qui connaît éminemment les conditions d'existence de l'ouvrier, du peuple, examine avec indulgence les compromis économiques par lesquels les sociologues ont voulu, quoique en dehors du christianisme, venir au secours des misères dont souffre la société. On remarquera les pages si pleines de droit bon sens consacrées au malthusianisme, l'étude de la coopération, les problèmes de l'instruction intégrale, de l'assistance publique, du rôle social de l'état etc... l'examen du libre-échange et du protectionnisme... Ici pas de conclusions fermes, pas de ces opinions tranchées qui font hausser les épaules aux gens compétents. L'auteur s'est honnêtement rendu compte que la question sociale ne se résout pas plus en 300 pages que dans un sermon d'une heure ou un punch-conférence.

Il s'est contenté d'établir les données du problème à résoudre, d'écartier les solutions systématiques et nettement contradictoires à l'esprit évangélique, de montrer dans quelle voie on doit à la suite du Pape chercher la solution chrétienne, de glaner tout le bien provisoire qu'on peut espérer des palliatifs et des compromis, d'affirmer enfin que le rôle du clergé doit être tout humain, tout évangélique et qu'il doit détacher la cause de l'église de la planche pourrie de capitalisme de ce conservatisme qui n'est que l'asservissement aux juifs en Autriche, à la révolution en France.

Dr FORTUNÉ MAZEL.



**L'Idée de patrie**, par M. Louis Legrand. *Paris : Hachette.*

— Dans l'idée de patrie, il y a un élément : bon l'amour de la patrie, et un élément mauvais : la haine de la patrie des autres. Le christianisme a toujours favorisé l'un et combattu l'autre. Mais aujourd'hui ceux qui se réclament du cosmopolitisme sont loin de se placer au même point de vue que l'Église ; ils n'ont point en vue la paix générale mais la discorde universelle ; leur but n'est pas d'abaïsser les barrières entre les peuples mais de dresser dans chaque peuple de nouveaux murs de haine entre les riches et les pauvres, entre les violents et les débonnaires, entre les politiciens et les particuliers. Contre ces esprits d'envie et de méchanceté les hommes comme M. Legrand ont raison de rappeler le devoir patriotique et le rôle qu'a joué l'amour du sol dans notre civilisation. Sans doute cette civilisation n'est pas seulement l'œuvre de cette force, mais loin d'être hostile au patriotisme, le vrai bon cosmopolitisme, qu'on le qualifie religieux, humanitaire ou autrement le présuppose, comme le patriotisme lui-même implique l'amour du canton natal, comme la philanthropie implique l'amour de la famille, etc.



**Les nouvelles sociétés anglo-saxonnes**, par Pierre Leroy-Beaulieu. *Paris : A. Colin.*

Voici le passage qui intéresse le plus le *Spectateur Catholique* : « (En Australie et dans la Nouvelle-Zélande) l'Église d'Angleterre reste stationnaire, le presbytérianisme qui est l'Église établie en Écosse, et le catholicisme qui est la religion de la grande majorité en Irlande voient décroître la proportion de leurs fidèles. Tandis que les trois confessions dominantes sont ainsi en perte relative, les méthodistes augmentent d'une façon sensible, et les sectes nombreuses et variées classées sous la rubrique « sectes diverses » gagnent sans cesse des adhérents. Cette situation s'étend du reste à tous les pays protestants, aux pays neufs surtout... De même qu'en Amérique où les progrès du catholicisme sont plus apparents que réels, l'Église, aux Antipodes, a peine à garder ce qu'elle reçoit ; il s'y trouve certainement plus de fils de catholiques devenus protestants que de fils de protestants devenus catholiques. »

Ces constatations sont graves et doivent d'autant plus donner à réfléchir que nous vivions sur la croyance contraire : progrès du catholicisme dans tous les pays de langue anglaise et progression constante des conversions. Malgré tout il faut être optimiste « Ne soyez pas comme les païens qui sont tristes » disait Saint-Paul. La renaissance de l'esprit esthétique dans le monde breton est un heureux symptôme ; l'amour du beau n'a jamais converti personne au protestantisme et a souvent ramené les cœurs au catholicisme. Un autre bon résultat de ce sporadisme catholique dans les pays

protestants anglais, c'est qu'il se forme là, non certes un néo-catholicisme, mais dans l'âme populaire un catholicisme plus vraiment chrétien que celui de certains catholiques d'Europe fortement teints de paganisme, dans les pays latins surtout ; on sait déjà combien est intense pour ne pas dire prépondérante dans l'Église l'action des prélats anglais et américains. L'Église se trouvera ainsi rapprochée des sectes évangéliques et comme celles-ci ne s'éloignent pas en somme du papisme, on peut espérer un progrès dans les sympathies réciproques, et qui sait, plus tard peut-être, une réunion des catholiques et des protestants, au moins des évangéliques sinon des unitariens.

A noter aussi dans le livre de M. Leroy-Beaulieu, l'appréciation sur l'Armée du Salut que nous croyons seulement ridicule, et qui joue dans tous les pays de langue anglaise un rôle moral et religieux très considérable et très louable, quand ce ne serait qu'au point de vue de la lutte contre la misère et l'alcoolisme.



**Une Enquête sur le cléricalisme.** — Une revue jeune qui pour se distinguer de tant d'autres a pris spirituellement le parti de s'appeler tout simplement *la Revue* (1) a ouvert une consultation sur les points suivants :

1<sup>o</sup> *Qu'est ce que le cléricalisme ? N'existe-il qu'un seul cléricalisme, le cléricalisme catholique, ou des cléricalismes spéciaux aux diverses confessions.*

2<sup>o</sup> *Le cléricalisme est-il actuellement un danger pour l'État ? Les pouvoirs publics sont-ils indépendants des influences cléricales.*

3<sup>o</sup> *Est-il logique que les représentants de l'idée religieuse soient exclus de toute participation au gouvernement ?*

Les questions sont claires et assez nombreuses, et pourtant on pourrait leur répondre très précisément par des oui et des non, sans que la matière fut considérablement éclaircie. D'ailleurs ce genre d'enquête renseigne toujours moins sur le sujet en litige que sur l'état d'esprit des consultés ; celui de certains est curieux.

Au sens précis du mot, cléricalisme signifie le fait de faire partie du clergé ; à ce point de vue le cléricalisme pourrait, s'il y avait une chambre haute recrutée par catégories sociales, avoir part au gouvernement ; on ne voit pas en effet pourquoi le clergé n'y aurait pas sa place tout comme l'armée, les universités, les syndicats et les chambres de commerce ; mais aujourd'hui le prêtre qui pose isolément sa candidature, ce qu'il a d'ailleurs le droit de faire, est plus ou moins politicien ; des deux membres du clergé que contient le Parlement français, un est équivoque.

Au sens dérivé, cléricalisme veut dire opinion favorable au

(1) *La Revue*, mensuelle, M. de Piessac, directeur, Paris, 188, rue de Grenelle, le n<sup>o</sup> 0,60.

clergé, et en matière politique direction gouvernementale confiée au clergé ou à des gens dévoués au clergé. Pour laisser de côté les clergés bouddhiste ou musulman, et ne parler que du chrétien et plus spécialement du catholique, je crois qu'une Église dont le royaume n'est pas de ce monde devrait avoir le moins de rapports possible avec les représentants de ce monde. Les régimes de faveur et de défaveur furent d'ailleurs toujours mauvais à cette Église ; elle n'a besoin que du droit commun. Je sais bien que le Saint-Père actuel pose la *thèse* contraire, mais en ceci il n'est que docteur privé ; on peut être très bon catholique et admettre *l'hypothèse*, en faveur de laquelle l'exemple du catholicisme de langue anglaise milite singulièrement.

Dans un sens plus lointain et d'ailleurs très fréquent, cléricanisme est synonyme de sectarisme, de camaraderie exclusive et fructueuse ; à ce point de vue il y a autant de cléricanismes que de « petites chapelles », il y a même, et ce n'est pas le moins caractérisé, un cléricanisme anticlérical.

Certaines des réponses publiées par la *Revue* sont intéressantes. M. Maurice Barrès commente finement celle de M. Joseph Reinach. M. de Vogüé se rallie à celle de M. Saint-Auban. M. Zadoc-Kahn s'excuse de n'avoir pas de loisirs, et M. l'abbé Naudet se déclare anticlérical.



**Histoire et politique**, par M. le duc de Broglie. *Paris : Calman-Lévy.*

**Le Travail et l'Argent**, par M. Fernand Clerget et **La Voie de Dieu**. *Paris : Bibliothèque de l'Association.*

**La Propriété pendant le Siège et la Commune** (Loi et Décrets-Loyers de 1870-71) suivi d'une étude sur le « Home-stead » par E. Durand-Morimbau. *Paris : F. Clerget. 1898.*

**L'Armée Nouvelle**, par Urbain Gohier. *Paris : Stock.*

Ces livres sortent du ressort de la revue ; je me contente donc de les signaler ici.

HENRI MAZEL.



Je répondrai d'abord à cette parole que tu as écrite :  
« *Craindrai-je même de chanter trop haut l'éclat, la beauté de mes fleurs, en songeant que peut-être des aveugles pourraient entendre ?* »

Mon cher ami, il faudrait leur dire que non seulement le soleil n'est point, mais encore que la vue n'est pas.

Entends-moi :

Il y a, dans la vieille Hollande, pays des tulipes, des belles galères et des canaux, il y a des rossignols auxquels des méchants crèvent les yeux. On dit que ces oiseaux chantent gaiement. Je pense que c'est parce qu'ils ont oublié qu'ils y virent jamais, et qu'aucun des petits oiseaux qui ont bonne vue ne vient rappeler à son frère aveugle que la rosée luit sur les nids ; ni que au-delà des lointains horizons, de prodigieux soleils se lèvent sur des mers étincelantes ; ni que, sur les forêts magiques, les lèvres d'or cramoisi des nues baisent le frémissement des feuillages. Sans cela, vois-tu, ils seraient tristes. Mais ne sachant plus qu'ils n'y voient pas, ce qu'ils croient voir : c'est une belle nuit éternelle, et ils balancent aux pieds de Dieu le parfum sonore de leurs chants.

Ne voyant même pas leur cage, ils en prennent les barreaux pour des branches, comme au temps que, dans l'obscurité, sous eux passaient des couples charmants.

Et je te dis, mon ami Gide, qu'il ne faut point parler de la lumière aux aveugles de peur qu'il ne l'entendent briller.



Je répondrai ensuite à cette autre parole que tu as écrite :  
« *Parce que tu ne peux pas ressusciter son frère, cacheras-tu, dans l'Évangile, à cette femme la résurrection de Lazare ?* »

Je te dis : Pourquoi lui cacher cette résurrection ? Depuis que le Christ a ressuscité Lazare, tous les morts sont ressuscités.

Laisse là tes vains sophismes et prions ensemble, ô belle âme. Voici, voici que pour nous s'élève en ce moment le plus humble et le plus admirable des cantiques :

Écoute le bruit de ce marteau. Il bat, comme le cœur de Dieu, sur l'enclume de ce pauvre forgeron. Ce marteau est divin. Le ciel le fait rayonner, et le cercle lumineux qu'il trace met, autour du front noir de l'ouvrier, ce nimbe de feu qui flamboya jadis sur la méditation des apôtres.

Ce soir, l'enfant de ce pauvre ira acheter le pain qu'aura chanté, dans la plus sublime des hymnes, le morceau d'acier en croix.

Et alors, ne songeant plus qu'aux *nourritures divines*, tu t'agenouilleras à mon côté et dira :

« *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.* »

La rédaction de *l'Effort* sollicite notre publicité et l'attention de nos amis à ce sujet :

*L'Effort* a pensé qu'au moment où la crise morale tend à se préciser de plus en plus, il serait intéressant de s'adresser à ceux-la mêmes qui seront appelés individuellement à la résoudre, et de réunir leurs avis touchant l'orientation de leur énergie et la base pratique qu'ils veulent lui donner.

A cet effet, *l'Effort* adresse à tous les jeunes littérateurs âgés de vingt à vingt-six ans le petit questionnaire suivant :

I. *Dans quel sens général un intellectuel doit-il aujourd'hui diriger son activité ?*

II. *Quelle situation lui est-elle faite, à votre avis, par les conditions économiques actuelles ?*

III. *Quelle position immédiate et pratique allez-vous personnellement choisir ou avez-vous déjà choisie, pour assurer votre économie matérielle et par suite le libre développement de votre énergie idéologique ?*

Les réponses devront être adressées aux bureaux de *l'Effort*, 3, rue Ste-Germaine, Toulouse.

Les éléments de l'enquête une fois réunis, *l'Effort* demandera leur opinion sur ses résultats aux hommes qui représentent avec le plus d'autorité la pensée moderne.

Le tout formera un numéro spécial qui paraîtra le 15 janvier 1898, sous ce titre : *Le sens énergique chez la jeunesse.*



**L'**ASSOCIATION DES CHANTEURS DE SAINT-BONIFACE D'IXELLES, à la veille d'entrer dans sa deuxième année d'existence, adresse un appel à ceux que préoccupe le grave problème d'une rénovation de la musique sacrée dans un sens conforme aux règles de la Liturgie et aux vœux de l'Église romaine.

Bien que les ressources de cette institution se trouvassent de faible importance, elle a pu organiser cette année quelques auditions qui ont fait entrevoir la beauté et le caractère profondément religieux des formes d'art dont elle poursuit la réhabilitation. Il importe que ses efforts ne demeurent pas stationnaires et que, grâce au généreux concours des fidèles et des amateurs, elle puisse disposer des moyens financiers indispensables pour continuer et développer son œuvre.

C'est ce que souhaite son directeur, M. H. Carpay, 108, Chaussée de Wavre, à Bruxelles.

TIRÉ POUR  
"LE SPECTATEUR  
CATHOLIQUE"



SUR LES PRESSES  
DE J.-E. BUSCHMANN  
A ANVERS



*Edition de Luxe ? V: 29  
de Luxe } 30 ex*

Novembre 1897  
N° 11

# le Spectateur catholique

## Propre du Mois :

Raymond Lulle (trad. M. M. André) : Le Livre de l'Ami et l'Aimé XI.

## Art religieux :

M. Charles Guérin : Vers.  
M. Fr. M. Melchers : Les Psaumes de la Pénitence (*photogravure*).  
M. Houston Stewart Chamberlain : De la Sainteté (Réponse à M. W. Ritter.)

## Dédicaces à Saint François d'Assise

M. Fernand Séverin : En Ombrie.  
M. Charles Brun : L'Étable.  
Le Jeu de Trévise.  
Frère Pacifique.  
Le Cantique de la Mort.  
M. Jules Raulin : Le Siège de Pérouse.  
Le Fiancé de la Pauvreté.  
La Conversion des Fous.  
Les Lépreux.  
Le Règne de la Grâce.  
M. G. D. : Saint François chantant au labour.  
M. Alexandre Lefas : Les Funérailles de Saint François.  
M. Emile Bernard : Le Saint aux Stigmates (*grav.*)  
M. Adrien Mithouard : Les Poètes mystiques : V. — De l'usage de la nature.  
M. Max Elskamp : Les 7 œuvres de miséricorde corporelle (*titre et suite gravés sur bois*)

## Jugement religieux :

M. Raoul Narsy : Pointes-Sèches : I. — M. Victor Charbonnel.

FIDES  
QVAERENS  
INTELLECTVM



FIDEM  
QVAERENS  
INTELLECTVS

BUREAUX DU SPECTATEUR CATHOLIQUE

BRUXELLES  
40, rue Hydraulique.

PARIS  
44, avenue du Maine.

# Le Spectateur Catholique

Mensuel  
de Science, d'Art et de Jugement religieux

---

## DIRECTEUR

M. EDMOND DE BRUIJN

---

## SECRÉTAIRES DE RÉDACTION

M. RAOUL NARSY <i>(le Vendredi de 5 à 6 hres)</i> 44, avenue du Maine <b>PARIS</b>	M. VICTOR KINON au <b>Siège de la Revue</b> 40, rue Hydraulique <b>BRUXELLES</b>	M. WILLIAM RITTER (pays germaniques, balkaniques et Suisse) I Johannesgasse, II, <b>VIENNE</b>
---------------------------------------------------------------------------------------------	-------------------------------------------------------------------------------------------	------------------------------------------------------------------------------------------------------------

---

M. MARIUS ANDRÉ

II, rue Olozaga

**MADRID**

---

M. RAFAEL MITJANA

Via Gaeta, 4

**ROME**

---

## SECRÉTAIRE D'ADMINISTRATION

M. JOSEPH van LIDTH de JEUDE

---

## COMITÉ PROTECTEUR

M. MARIUS ANDRÉ, à Madrid.	Abbé L. HALFLANTS, à Tirlemont
M. EMILE BERNARD, au Caire.	Abbé P. HALFLANTS, à Louvain.
M. THOMAS BRAUN, à Bruxelles.	M. GAST. HOORICKX, à Bruxelles.
M. L. COENEN, à Weerde-Malines.	M. VICTOR KINON, à Bruxelles.
M. EDM. DE BRUIJN, à Anvers.	D <sup>r</sup> FORTUNÉ MAZEL, à Nimes.
M <sup>re</sup> C. DE HARLEZ, à Louvain.	M. HENRI MAZEL, à Paris.
M. ERNST DELTENRE, à Malines.	M. ADR. MITHOUARD, à Paris.
M. LOUIS DENISE, à Paris.	M. RAOUL NARSY, à Paris.
M. VICTOR DENIJN, à Turnhout.	M. ADH. SCHEIJS, à Verrijck-Louvain.
M. ARIST. DUPONT, à Bruxelles.	Abbé ARM. THIÉRY, à Louvain.
M. LAUR. FIERENS, à Anvers.	M. FIRM. VAN DEN BOSCH, à Courtrai.
M. ALPH. GERMAIN, à Paris.	M. J. VAN LIDTH DE JEUDE, à Anvers.
M. ARN. GOFFIN, à Bruxelles.	M. CL. VOLIO, à Paris.

---

Le **Spectateur Catholique** laisse à ses rédacteurs liberté de tout style, et, avec l'honneur de leur responsabilité, liberté de toute pensée, en les limites de l'orthodoxie définie ou traditionnelle.

— **Les manuscrits ne sont pas rendus.** —

---

## ABONNEMENT ANNUEL

(Édition de luxe sur papier de Hollande Van Gelder : 20 frs.)

---

Le **Spectateur Catholique** paraît en fascicules illustrés mensuels et formera II Tomes de 300 pages par an.



ci continue le livre de l'**A**mi et de l'**A**imé, lequel livre traite des dialogues et cantiques d'amour qui sont entre eux deux, et qui sont des exemples abrégés et des paraboles [nécessitant une exposition] par lesquels l'Entendement s'élève plus haut en la contemplation, la dévotion et l'amour de son Aimé. Et pour ce motif, ils sont en nombre égal aux jours de l'année et chacun d'eux suffit pour contempler tout un jour selon l'Art de Contemplation. **L'**Aimé est Notre Seigneur Dieu comme créateur, recréateur et fin dernière de tout ce qui existe ; l'**A**mi est tout dévot et fidèle chrétien qui se met en la contemplation et au service de Dieu. **L'**amour est la charité et la bienveillance avec lesquelles s'aiment l'Ami et l'Aimé ; et les trois (parlant en Dieu *simpliciter*) sont une seule et même chose ; en autre manière ils se distinguent entre eux.

305. L'Ami disait à l'Aimé : « Je vais à toi, je vais par toi, je vais en toi ; pourquoi m'appelles-tu ? Je vais contempler la contemplation de ta contemplation, avec la contemplation de ta contemplation. Je suis en ta vertu, et avec ta vertu je viens à ta vertu d'où j'ai pris ma vertu. Je te salue par ma salutation, toi qui es mon salut en ta salutation de laquelle j'attends le salut et l'éternelle bénédiction. »

306. L'ami disait, criant à haute voix : « Le feu chauffe, la chaleur réjouit, sa légèreté attire en haut. De même l'amour embrase la pensée, l'amour réjouit et l'amour élève promptement vers le ciel. Un amour unit trois choses et les lie fortement ensemble.

307. On demanda à l'Ami : « Qu'est-ce que le monde ? » Il répondit : « Pour ceux qui savent lire c'est un livre dans lequel on apprend à connaître mon Aimé. » On lui demanda si son Aimé était dans le monde. Il répondit : « Oui, comme l'écrivain dans le livre. Où est ce livre ? — En

mon Aimé puisque mon Aimé contient tout, et c'est pourquoi le monde est dans mon Aimé, et non mon Aimé dans le monde. »

308. « Ami, dirent quelques personnes, quel est l'amant qui te paraît fou ? » Il répondit : « Celui qui aime l'ombre et n'a cure de la vérité. — Lequel te semble riche ? — Celui qui aime la vérité. — Lequel est pauvre ? — Celui qui aime l'erreur. » On lui demanda si le monde est aimable ; il répondit : « Oui, comme l'œuvre, à cause du maître, et comme la nuit, à cause du jour qui la suit. »

309. D'autres amants demandèrent à l'Ami si entre l'Aimé et lui il y avait quelque proportion : « Demandez-le, dit-il, au ciel le plus élevé dont le mouvement est fini, alors que la force de mon Aimé est infinie et éternelle. Mais si leur nature empêche d'établir entre eux toute proportion, la volonté les rapproche et met un rapport entre eux, car aussi grande est la volonté de mon Aimé à imprimer le mouvement, aussi grande est la rapidité du mouvement du premier ciel. »

310. L'Ami se plaignait à son Seigneur de son Aimé, et à son Aimé de son Seigneur, et son Seigneur et son Aimé disaient : « Qui donc nous sépare, nous qui sommes une seule et même personne ? » L'Ami répondait : « La pitié du Seigneur et les tribulations qui me viennent de l'Aimé. »

311. L'Ami était en péril sur la grande mer de l'amour, et il se confiait à l'aide de son Aimé, et l'Aimé lui dit : « Le lac d'amour est bien différent des autres lacs, car en lui se sauvent ceux qui vont au plus profond, et ceux qui émergent et surnagent se perdent. C'est le contraire qui arrive sur les autres lacs. » Aussi, l'Ami cessa d'être effrayé.

312. L'Ami se réjouissait de l'existence de son Aimé, car par son Etre tous les autres êtres ont été créés, sont conservés, et sont obligés et assujettis à servir l'Etre de son Aimé qu'aucun autre être ne peut détruire, vicier, augmenter ou diminuer.

313. « Qu'est-ce que l'Etre de ton Aimé ? » Il répondit : « C'est un rayon irradiant en toutes

choses comme le soleil sur tout le monde ; s'il retire sa splendeur tout devient nuit en elles ; s'il se répand, en elles tout est jour ; et, bien plus, l'Être de mon Aimé est le fondement dans la ressemblance duquel est conservé tout le monde. »

314. On lui demanda encore : « Qu'est-ce que l'unité de ton Aimé ? » Il répondit : « C'est l'union de trois dans l'éternité, sans distinction de nature ni de substance ; c'est ce qui lie et unit trois choses temporellement. Et s'il y a quelque part une chose qui soit parfaite, elle est formée par l'union de trois dans l'unité. »

315. « Fol d'amour, quelle est la grandeur de la bonté de ton Aimé ? — Elle est telle, répondit-il, que tout autre bien, en comparaison d'elle n'est rien ou presque rien, et que nulle chose de tout ce qui existe ne peut l'égaliser ; elle est indivisible, et pourtant elle se manifeste de trois manières dans les choses : l'utile, l'honnête et le délectable. »

316. « Puissance de mon Aimé, disait l'Ami, vouloir te mesurer, c'est essayer de mesurer le nombre avec le néant. Mais toi, tu mesuras le néant, quand du néant tu fis quelque chose. Donc puisque tu as seul ce pouvoir, il est manifeste que tu peux seul juger les impies. »

317. L'Ami étant angoissé réclama la vérité de son Aimé, et il dit : « O vérité aimée, visite la contrition de mon cœur et donne des larmes à mes yeux, car ma volonté t'aime ; et puisque tu es le bien suprême, ô vérité, et que le péché est erreur, secours ma volonté pour qu'elle vainque les péchés qui sont contraires à la vérité. »

318. L'Ami regardait l'arc-en-ciel, et il lui sembla qu'il se composait de trois couleurs, et il dit : « Merveilleuse division en trois ! et les trois en leur totalité sont une même chose ! Comment cela apparaîtrait-il dans l'image s'il n'existait pas déjà dans la réalité ? »

319. L'Aimé créa et l'Ami détruisit ; l'Aimé jugea et l'Ami pleura ; l'Aimé créa de nouveau et l'Ami se consola. L'Aimé acheva son œuvre, et l'Ami demeura éternellement en la compagnie de son Aimé.

320. Par les sentiers de végétation, de sentiment, d'imagination, d'entendement et de volonté l'Ami allait à la recherche de son Aimé. Dans ces sentiers l'Ami supportait des périls, des maladies, des travaux et de nombreuses difficultés pour exalter son entendement et sa volonté ; et cela le ravissait de joie, car son Aimé veut que ses amants l'entendent et l'aiment hautement.

321. L'Ami s'élève jusqu'à l'être par la perfection de son Aimé, et il va vers le non-être par sa propre imperfection. C'est pourquoi il est question de savoir quel est de ces deux mouvements celui qui a le plus grand pouvoir naturel en l'Ami.

322. « Tu m'a posé, ô mon Aimé, entre mon mal et ton bien ; je te prie donc afin que de ton côté soient la miséricorde, la patience, la clémence, le pardon, l'aide et le réconfort, et que de mon côté soient la contrition, la persévérance et le souvenir de ta sainte passion, avec des soupirs, des douleurs et des larmes. »

323. « Aimé qui me fais aimer, si tu ne viens point à mon aide, pourquoi as-tu voulu me créer, et pourquoi as-tu voulu souffrir pour moi tant de tourments et une si douloureuse passion ? Puisque tu m'as tant aidé à m'exalter, aide-moi à descendre pour que je me rappelle mes défauts et que je les abhorre afin de pouvoir ensuite mieux élever mes pensées à désirer, honorer et chanter ta gloire. »

324. « O mon Aimé, tu as créé ma volonté libre pour que je puisse aimer ta gloire ou mépriser tes perfections et que ton amour puisse être multiplié en elle. Par cette liberté tu as mis ma volonté en péril ; aussi, je te prie en ce péril de te souvenir de moi afin que je mette moi-même ma libre volonté en servitude pour chanter tes louanges et pour multiplier en mon cœur les pleurs et les langueurs. »

325. « O mon Aimé, jamais de toi coulpe ne vint en ton Ami, et il ne peut rien y avoir de parfait en ton Ami sans ta grâce et sans ta merci. Puis, donc, que ton Ami t'a en une telle possession, ne l'oublie pas dans ses tribulations et dans ses périls. »

326. « O mon Aimé, qui par le seul nom de Jésus-Christ est nommé Dieu et homme, en ce nom de Jésus-Christ ma volonté veut te célébrer homme et Dieu. Si donc, ô mon Aimé, tu as tant honoré ton Ami qui n'avait aucun mérite, en voulant prendre le nom de Jésus-Christ, pourquoi ne veux-tu pas honorer aussi tant d'hommes ignorants qui n'ont pas été sciemment aussi coupables contre ton saint nom de Jésus-Christ que ce que je le fus moi-même quelque temps lorsque je ne craignais ni ne vénérâis ton saint nom ? »

327. L'Ami pleurait et disait ces paroles à son Aimé : « Aimé, jamais tu ne fus avare, et tu ne cessas jamais d'être libéral envers ton Ami pour lui donner l'être, le protéger et lui donner de nombreuses créatures qui le servent. Comment se pourrait-il donc que toi qui es la souveraine libéralité tu fusses avare envers ton Ami pour lui donner des pleurs, des langueurs, de la sagesse et des amours afin qu'il honore ta gloire. C'est pourquoi, ô mon Aimé, ton Ami te prie de lui accorder une longue existence pour pouvoir recevoir de toi beaucoup de ces dons. »

328. L'Ami sentit l'odeur des fleurs, et il se rappela la puanteur du riche avare, du vieillard luxurieux et du superbe endurci. L'Ami goûta de doux mets, et il comprit l'amertume des biens temporels et de l'entrée et de la sortie de ce monde. L'Ami éprouva des plaisirs mondains et il comprit la brève durée de ce monde et les tourments éternels que causent les agréables délices de ce monde. C'est pourquoi l'Ami méprisait aussitôt toutes les vaines délices.

329. En un jour solennel l'Ami entra dans une église, et considérant les honneurs qu'on y rendait à son Aimé, il vit que c'était déshonneur qu'on lui faisait ; aussi il cria à la multitude des gens : « O insensés, ne touchez pas avec irrévérence aux autels car ils sont le lit du Roi éternel ; n'entrez pas dans le lieu sacré car c'est son estrade. » Et il fit des reproches aux gardiens qui avec tant de négligence veillaient sur l'honneur de son Aimé.

329. Maux de toujours, maux d'alors, maux a fortiori d'aujourd'hui.

330. « Dis, Ami, qu'est-ce que l'amour ? » Il répondit : « L'amour est la mort de celui qui vit, et la vie de celui qui meurt ; c'est allégresse dans le jour et tristesse dans la mort, c'est délice et soulas dans la patrie, c'est tristesse et nostalgie dans la pérégrination, c'est l'absence qui soupire et c'est la présence joyeuse sans fin. »

331. On lui demanda encore s'il marchait dans la nuit ou dans le jour. Il répondit : « Mon amour m'est une douceur amère et une amertume douce, et mes larmes témoignent que le jour n'est pas encore né pour moi. Mais mon amour me guide et m'achemine vers la patrie où il n'y a pas de nuit. »

332. Le lit de l'Ami était entre les douleurs et les plaisirs, les plaisirs l'endormaient et les douleurs l'éveillaient. D'où cette question : lesquels étaient plus proches du lit de l'Ami ?

333. L'Ami s'endormait avec ire parce qu'il craignait les insultes et le mépris des hommes, et il s'éveillait avec patience en se rappelant combien le corps de son Aimé avait été maltraité. C'est pourquoi on demanda à l'Ami qui lui avait causé le plus grand trouble : son Ami ou les gens ?

334. L'Ami pensa à la mort et il eut grand peur jusqu'à ce qu'il se souvint de la noble cité de son Aimé dont la mort et l'amour sont le portail et l'entrée.

Ces 30 motifs suffiront à la contemplation pendant le mois de Novembre ; les suivants suffiront pendant le dernier mois.





✠ Les  
sept ✠  
psau-  
mes ✠  
de la  
péni-  
tence  
✠✠✠✠

PAR

M. FR.-M. MELCHERS.



## VANITÉ

*Le sable clair du temps fuit des plus larges mains,  
Les serments et les blocs de pierre se disjoignent ;  
La cendre des héros masque l'ode de joie  
Et le texte gravés sur les tables d'airain.*

*On sonde le secret profond de l'être en vain,  
Et le poète, ivre d'azur, d'or et de gloire,  
Qui va, les bras levés, pour cueillir les étoiles,  
Heurte du front le cintre bas du rêve humain.*

*L'heure, hélas ! glace et clôt les lèvres bien-aimées ;  
Les feux de belle pourpre expirent en fumées,  
Et le soleil se couche au fond de tous les cieux.*

*On se retourne, un soir, sur la route suivie ;  
Il fait froid, la nuit tombe, on est seul... Pauvre vie  
Qu'on n'a pas dévouée au service de Dieu !*

CHARLES GUÉRIN.



# De la Sainteté

(DÉFENSE)

Monsieur,

Je reçois ce matin un exemplaire du *Spectateur Catholique*, numéro d'août 1897. J'y trouve la phrase suivante dans un article de M. William Ritter, sur *L'Art catholique et les historiens de la Renaissance*. « Ce sont là problèmes que la critique ne peut pas résoudre et qui en reviennent tous au *problème de la sainteté* comme dit avec un si haut comique, d'autant plus haut et comique qu'inconscient, M. Houston S. Chamberlain, qui fait aux saints l'observation cocasse qu'ils manquent d'individualité !! » Il y a ici un tel mélange de malentendu et d'erreur, que je vous demande l'hospitalité de votre journal pour me défendre.

Dans un article sur un jeune philosophe allemand, récemment décédé, j'ai en effet écrit la phrase suivante : « Il n'était pas de problème qui le passionnât plus que celui de la sainteté. » Ce terme de « problème » n'est pas de moi, mais de lui, et se trouve du reste dans beaucoup d'auteurs. Et ces auteurs ont raison. Car ainsi que le dit Saint Thomas-d'Aquin : « *Diversi secundum diversos modos veritatem inquirunt,* » et le « mode » du philosophe est nécessairement celui de la démonstration logique. Pour ce qui est de la sainteté en particulier, nous pouvons y appliquer ce que Saint Augustin dit de la science des saints anges (*De civ. Dei XI, 29*) : « *Multum enim differt utrum in ea ratione cognoscatur aliquid secundum quam factum est, an in se ipso.* » Le philosophe, en tant que philosophe, a précisément à rechercher la « ratio », c'est-à-dire à voir en chaque phénomène un *problème*. Voilà pour le « haut comique », que j'ai l'ineestimable honneur de partager avec les plus grands docteurs de l'Église.

Maintenant, qu'ai-je dit de l'individualité des saints ? Voici l'unique phrase qui touche à ce sujet : « Le peu que nous en savons suffit à montrer combien profondément ces hommes et ces femmes diffèrent lés uns des autres, *car la sainteté est un phénomène où l'individualité se révèle avec toutes ses particularités.* » J'ai donc, comme vous le voyez, dit précisément le contraire de la cocasserie que me prête votre collaborateur. J'explique ensuite comment, selon moi, la sainteté « in se ipso » ne saurait s'expliquer par la « *cognitio rationum* » ; j'écris :

« Tout ce qui constitue la vie du saint est caché au plus profond de son cœur, la chronique ne saurait qu'à peine effleurer le pan de sa robe. » Pour moi, en effet, la sainteté n'est pas un problème que ce philosophe puisse résoudre, mais, ainsi que je le dis dans l'article en question : « le plus grand des *miracles* qu'offre la vie. »

Veillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma très respectueuse considération.

HOUSTON STEWART CHAMBERLAIN.

VI. Bluemelgasse 1.

Vienne, le 27 septembre 1897.



N. D. L. D. — La Direction accorde bien volontiers l'hospitalité à la défense de M. H. S. Chamberlain. Laisant à ses collaborateurs la responsabilité de leurs écrits, elle ne peut que faire part, en cette circonstance, de la rétractation de M. Ritter, qui s'excuse auprès d'elle « d'avoir effectivement fait dire involontairement à M. Chamberlain des choses qu'il n'a pas *écrites*, les ayant confondues avec des y relatives discussions. »

M. Chamberlain, d'ailleurs, a spontanément tenu à reconnaître que cette erreur était due à des circonstances étrangères à la direction du *Spectateur Catholique*.





## EN OMBRIE

*Ce beau pays qui s'offre, à qui descend des monts,  
Tout baigné d'aube, entre ses nobles horizons,  
C'est l'Ombrie ; un pays dont la douceur est grave...*

*O pèlerin, qui vas, mais qui n'espères plus,  
Arrête enfin les yeux sur ses coteaux élus,  
Et dis-moi si ton rêve a rien d'aussi suave.*

*Là-bas, les horizons frissonnent dans l'azur ;  
L'air est en paix ; le jour, idéalement pur ;  
Une joie angélique et chaste est dans l'espace.*

*Il semble qu'un matin pascal, tiède et charmant,  
Enveloppe ici tout de son enchantement,  
Et la nature a l'air d'être en état de grâce...*

*Mais, si délicieux que soit ce pays cher,  
Quelque chose de plus que la douceur de l'air  
Fait que l'âme s'y plaît et s'y rêve un asyle.*

*L'amour divin, jadis, a visité ce lieu...  
Vois ! Jusqu'en notre siècle abandonné de Dieu,  
Il rêve, en souriant, à l'ineffable idylle.*

*Si jamais notre cœur, secouant son fardeau,  
Sût brûler ici-bas d'un feu digne d'en haut,  
Seuls, les vallons d'Assise ont vu cette merveille.*

*Ce pays fit envie, un jour, au Séraphin...  
Quel que soit ton souhait, tu chercherais en vain  
Une terre que nimbe une gloire pareille !*

FERNAND SÉVERIN.



## L'ÉTABLE

*Ce Pèlerin, portant la crosse et le bourdon,  
A marqué d'un ahan, d'un cri, d'une souffrance,  
Chaque étape par où va la route de France  
Jusqu'à la ville où s'achète le grand pardon.*

*A cet hôtel où la femme de Bernardon  
Attend depuis trois jours entiers sa délivrance,  
Les pieds déchaux, il vient quêter, en remembrance  
De Celui qui d'un verre d'eau bénit le don.*

*Or, l'obscur mendiant sera le Charitable,  
Car c'est par son avis que va naître en l'étable  
Ce François qui fiancera la Pauvreté,*

*Et voici que par ce matin clair d'épousaille,  
Heurtant à l'huis qui va s'ouvrir, ont voleté  
Des angelots courbés sous des bottes de paille.*

CHARLES BRUN.



## LE SIÈGE DE PÉROUSE

*Au cœur d'Assise, écueil guelfe des Apennins,  
La vieille Haine hurle et s'érige en cratère.  
François pour chevaucher sus au grand Feudataire  
Rassemble à lui ses gens, ses bêtes et ses nains.*

*Parmi l'élan des levriers aux yeux bénins,  
Vêtu d'acier, heaumé d'or, enclos de mystère,  
L'Adolescent hautain foulant les fleurs à terre  
Sourit vers les balcons des dames à hennins...*

*Souhaites-tu qui ne le firent invulnérable !  
Car de son poing chancela la hampe d'érable  
Sous le fer tournoyant dont il fut fouetté.*

*Ainsi pût-il rêver à des joutes futures  
Dans sa geôle du soir, fol chevalier hanté  
Par les périls prochains d'austères aventures !*

JULES RAULIN.

## LE JEU DE TRÉVISE

*Après trois jours entiers où l'on vit un behourd  
Dont les Pisans parlaient avecque jalousie,  
Pour figurer l'hôtel en fleurs de Poésie,  
On dressa sur la place une légère tour.*

*Soixante bacheliers, se pressant tout autour  
Des murs tendus d'yraigne blanche et cramoisie,  
Armés de fruits d'Espagne et de parfums d'Asie,  
Tâchaient d'en déloger trente dames de cour.*

*Or, comme on acclamait César, duc Malateste,  
François voyait surgir une cité céleste  
Dont les courtines d'or reflambaient au soleil,  
Et de grands encensoirs saluant les calices,  
Dans le jour qui mourait à l'occident vermeil,  
Des senteurs inondaient son âme de délices.*

CHARLES BRUN.



## LE FIANCÉ DE LA PAUVRETÉ

*Ayant en son conseil tenu le grand Sabbat  
Et jugulé dans sa gorge un sarcasme espiègle,  
Vers le chevet de l'homme éployant son vol d'aigle  
Satan s'insinua de rechef au combat.*

« Dieu qui sonde ton âme et le mal qui t'abat  
» Me délègue en la nuit pour l'édicter sa règle.  
» Sache qu'il t'interdit l'eau saumâtre et le seigle  
» Et s'afflige de ton imprudent célibat.

» Tu n'es point fait pour l'âpre jeûne qui mutile.  
» Revêts donc le manteau de jadis où rutille  
» Le lacis compliqué des orfrois et des fleurs ».

— Au bruit lourd de ces mots tombant dans son cœur  
L'adolescent se réveilla les yeux en pleurs [vide  
Et se mit à marcher par crainte vers l'abside. —



Trois femmes sous l'arceau du large chœur vacant  
Vers lui s'acheminaient au rythme de l'antienne :  
Visages d'autrefois, et le moine se peïne  
Qui vit ces trois profils blonds et ne sait plus quand.

La plus svelte s'arrête, intangible, évoquant  
Avec son lis fleuri quelque madone ancienne  
Et le chaste, anxieux s'il doit l'élire sienne,  
Écrase le désir en son cœur suffocant.

Portant un roseau souple et dont la tige oscille,  
Silencieuse suit une vierge docile,  
Les bras courbés d'antan au servage d'autrui.

Et derrière elle, hâve, implorante et chétive,  
Celle pour qui le son de l'or n'a pas de bruit  
En tunique de serge apparaît sous l'ogive.



Il dit : « Vierge aux poignets que l'or n'a pas étreints  
» Et qui n'agrafe point ton voile à quelque broche,  
» Femme sans pesante escarcelle qui s'accroche  
» A de riches cordons suspendus à tes reins ;

« Toi qui n'as su ni les anneaux, ni leurs écrins,  
» Ni l'argent ciselé que l'orfèvre guilloche ;  
» J'aime ton vêtement grossier qui s'effiloche  
» Et ton dégoût des fols ducats et des florins.

» Or, te sachant féale et fière d'origine,  
» Par valide contrat que Dieu signe et margine  
» Je t'élis pour ma Dame et te donne ma foi.

» Prêtre, revêts l'amict, l'étole et la chasuble,  
» Car voici les époux venus par devers toi  
» Afin de se jurer l'amour indissoluble ».

JULES RAULIN.



## LA CONVERSION DES FOULES

*Ayant en ce temps-là quitté leurs solitudes,  
Deux moines — l'un qui fut l'Adolescent hautain,  
L'autre d'Espagne — un jour, sur le Mont Aventin,  
Gravissaient la colline aride aux silex rudes.*

*Or, comme ils s'affligeaient des folles turpitudes,  
Le Castillan, fougueux émule d'Augustin,  
Et le Pauvre sublime, au soleil du matin  
Virent de leurs couvents surgir des multitudes.*

*Et leur croisade ardente, insurgée à travers  
Les sectes et les temps, assaillit l'univers  
Selon le rythme envahissant des liturgies.*

*Et l'on vit resplendir sur ce nouveau Thabor,  
Clamant les charités et les théologies,  
La foule séraphique et celle au verbe d'or.*

JULES RAULIN.



## LES LÉPREUX

*« Vous, qu'un ulcère étreint des tarses aux aisselles,  
Pitoyables proscrits, vous qui vous en alliez  
Fuyant des lazarets jusqu'aux lointains halliers,  
Brisez vos moulinets stridents et vos crécelles.*

*Je braverai le mal hideux que tu recèles,  
Sinistre pourvoyeuse aux reins exfoliés,  
Car, voici que, guidant les bons hospitaliers,  
Je suis venu vers ceux que rongent les sphacèles.*

*Vers vous les mendiants squameux, les parias,  
Les semeurs de gangrène et de malarías,  
Secrets martyrs latents sous le masque des lèpres.*

*En grand' pitié j'ai pris, frères, votre abandon  
Pour qu'au soir advenu des éternelles vèpres  
Le grand Hospitalier nous tienne en son pardon ».*

JULES RAULIN.

## FRÈRE PACIFIQUE

*« Comme les deux Arnaut qu'on loua chèrement,  
J'ai de mainte chanson ourdi la trame exquise  
Et des semblants cruels où l'Amour se déguise  
Mon parler clos a dit le précieux tourment.*

*J'ai prononcé les lois que n'enfreint point l'amant  
Et par où Bel-Accueil a la Dame conquise  
Et j'ai tranché souvent, de très subtile guise,  
Les épineux débats soumis au jugement.*

*Mais ayant entendu ta parole de flamme,  
Je sens une douceur fondre toute mon âme,  
Et qu'un amour plus haut m'octroya son pardon ;*

*Et quittant à jamais ces vaines habitudes,  
Je ne convoite plus aujourd'hui pour guerdon  
Que le cortège en fleurs des Sept Béatitudes. »*

CHARLES BRUN.



## LE RÈGNE DE LA GRACE

*« Seigneur, il me souvient que les marchands d'Asie  
» Sur la navette aiguë entremélaient leurs fils  
» A des brins d'or poudrant de scintillants grésils  
» Cette soie où l'œil des fiancés s'extasie.*

*» Je veux ouvrir pour vous une étoffe choisie  
» Aux calices béants pointant drus leurs pistils :  
» Vierges, tramez des lis et de si purs profils  
» Que les maîtres-brodeurs pleurent de jalousie.*

*» Vous, mes frères, selon le monde, humbles et grands,  
» Vous, mes moines, aussi, soyez les tisserands  
» Du métier symbolique où j'ai mis l'ourdissage.*

*» Et lorsque tout le lin roui sera filé,  
» Nous verrons, fiancés ravis, notre tissage  
» S'étendre lamé d'or sous le ciel constellé ».*

JULES RAULIN.

## SAINT FRANÇOIS CHANTANT AU LABOUR

*L'attelage fumant apparut sur la crête.  
Les bœufs velus, aux poitrails roux, aux flancs puis-  
[sants  
Dardaient vers le soleil leurs cornes en croissants.  
Avec des gestes doux le Saint guidait les bêtes.*

*Et des sillons béants, et de la terre en fête  
Que le matin éclaboussait d'or et de sang  
Montaient des parfums chauds et des vapeurs d'encens.  
Le Saint chantait. Des oiseaux blancs nimbaient sa tête.*

« *Je te bénis, mon Bien-Aimé, car tu m'élus  
» Pour que jaillît en moi le froment du salut  
» Et tu m'as entraîné loin des villes infâmes.*

« *Aussi, pour que le champ fût digne du semeur  
» J'ai labouré ma chair et j'ai sarclé mon âme  
» Où bientôt fleurira la moisson du Seigneur ».*

G. D.



## LE CANTIQUE DE LA MORT

« *Aux jours de juin, j'ai vu, dans les vallons d'Ombrie  
Les étangs clairs refléter l'azur aveuglant :  
J'ai loué Dieu. J'ai vu la terre au large flanc  
Épandre sous nos pas les fleurs de la prairie :*

*J'ai loué Dieu. J'ai vu, dans mon âme attendrie,  
Les parfums, les couleurs et les sons se mêlant  
L'un l'autre s'appeler en un rythme troublant  
Que chantent les oiseaux et que le vent charrie.*

*J'ai loué Dieu pour notre frère le soleil,  
Pour l'air et pour la terre et pour le ciel vermeil,  
J'ai béni le Seigneur pour toute créature.*

*Or, voici qu'est venu le soir au couchant d'or,  
Voici la Paix que nous annonce l'Écriture,  
Et j'ai dit : Loué Dieu pour notre sœur la Mort ! »*

CHARLES BRUN.

## LES FUNÉRAILLES DE SAINT FRANÇOIS

*Dans Assise, la haine et les complots sont nés :  
C'est l'éclat des aciers qui veille la relique  
De Celui qui prêcha la paix évangélique  
Et le crucifiement à ces cœurs obstinés.*

« *Il est nôtre, entends-tu ? Et que je sois damné*  
» *Si l'on peut le ravir à notre basilique !*  
» — *Dussions-nous affronter le Siège Apostolique,*  
» *Il est à nous, le Saint que Dieu nous a donné ! »*

*Et ton labeur, François ? L'enfer prévaut ; ses portes  
Ouvertes ont vomi de nouvelles cohortes ;  
La profanation s'acharne sur tes os...*

*Pourtant, du plan divin j'y vois toujours la preuve :  
Sous l'averse de fiel dont le destin l'abreuve,  
La pauvre Humilité te descend au tombeau.*

ALEXANDRE LEFAS.



dessin de  
ÉMILE BERNARD.

# Les Poètes mystiques

## V

### *De l'usage de la nature.*

Nous avons argué un autre jour de l'inconciliabilité de la nature et de la foi. (Et nous regretterions que les personnes religieuses en tirassent des conclusions superflues contre la nature, ou des poètes naturistes contre le dogme). Mais que de saints se sont défiés du geste de vie de l'éternelle ensorceleuse ! Et combien des poètes panthéistes, comme Goethe, sont païens ! De là vient, puisqu'il s'agit ici d'une poésie mystique, qu'un Lamartine ne paraisse pouvoir y être incorporé.

Laissons plutôt l'histoire et cherchons les raisons.

Le mystique prétend à une intuition directe de Dieu : donc il omet la nature.

C'est l'épreuve d'ici-bas que Dieu semble absent de l'univers. Une volition originaire a réalisé pour nous les conditions d'un libre choix. Dieu visible, l'amour eût été inéluctable : au contraire, du sein de l'ombre majeure et solennelle où nous voici enveloppés, nous n'apercevons de lumière que si nos yeux ont *voulu* percer les ténèbres. Dieu ne s'est pas manifesté dans l'univers, mais en nous, afin que nous le cherchions. C'est d'abord au fond de notre foi qu'il siège. Eût-il été besoin d'une révélation pour consommer l'ordre spirituel, s'il n'eût fallu que, par la foi, nous devinssions les vivantes antithèses du monde ? Le cours des lois naturelles eût suffi. Point n'est besoin au reste de citer Kant, ni Hegel pour demeurer d'accord que la foi est d'ordre idéaliste. Le croyant pur et absolu qu'est le mystique n'ouvrira donc pas sur la nature des yeux libres, il la regardera en homme prévenu, et il pliera les visions qu'il a de toutes choses à la forme de sa croyance. Tout ce qui vient du dehors, s'il s'y abandonne, il fait tort en lui à la vie intérieure. Et la théologie oppose en effet la nature à la grâce.

Considérez ensuite qu'il porte au fond de sa

pensée, haute comme un ciboire, une croyance de telle gravité qu'une pieuse fierté lui commande de tenir en respect toute la création devant sa dignité d'homme racheté et devant sa lumière de chrétien enseigné.

Cette nature, il la considère encore comme un lieu d'exil : c'est une mauvaise condition pour frémir dans sa splendeur, et comme il y patiente, difficilement il accepte qu'elle lui apparaisse souriante et charmeuse. Aussi les ermites et les moines contemplatifs élurent-ils plus volontiers pour leur séjour les sites arides ou tragiques.

S'agit-il simplement d'exercer la maîtrise chrétienne de sa vie, la nature fait le vide autour de l'homme, comme l'entraînant au vertige de sa force tentatrice. Elle le distrait étrangement d'un dessein moral. Car elle n'est pas qu'un fleuve de bruissement, ni qu'un archipel de clarté, ni qu'une heure exquise qui flotte à la cime des peupliers trempant un peu de leur cime, le soir, dans la liquidité lumineuse des ciels. Elle s'accuse aussi dans l'aiguillon de la chair, elle révèle sa poussée à nos plus ordinaires mouvements, et le sens même de la vie est une passion.

Le sentiment de la nature sera toujours chez un mystique dominé par une idée théologique.

Une conception naturaliste de la nature prétend au contraire et tout premièrement à saper cet échafaudage mental et à ruiner ce château d'idées. Elle nous appelle à un anéantissement à rebours et dans tout le contraire. Le nirvanâh naturaliste, c'est en effet de se diluer en une âme universelle, de ne se sentir plus que le battement d'un cœur immense et, s'exaltant à s'effacer, de participer le plus largement au grand et unique phénomène de vivre. C'est une façon décidée et exclusive de subir les forces de la nature, un positivisme ému. Dès l'instant que toute signification religieuse de la vie en est écartée et qu'une moralité de préservation de l'espèce se substitue à une moralité de résurrection, il ne reste plus à l'individu que de s'ingénier à

vivre de la manière la plus vivante possible. « Il faut agir, dit Ménalque, (1) sans *juger* si l'action est bonne ou mauvaise. Aimer sans s'inquiéter si c'est le bien ou le mal.... Nathanaël, je ne crois plus au péché.... Nathanaël, je voudrais te faire naître à la vie.... Nathanaël, je veux t'apprendre la ferveur.... » Des jeunes gens qui prétendent, avec une opportunité dont il ne faudrait pas qu'ils abusassent, instaurer chez nous le *naturisme*, ont aperçu ces enchaînements. « Ce qui distinguera l'art futur, écrit M. Maurice Le Blond, (2) c'est précisément le renoncement du poète à exprimer ses sentiments individuels..... L'Art n'est plus, comme l'a promulgué le chef du naturalisme (3) la Nature vue à travers un tempérament, c'est la Nature elle-même qui se volatilise, se transverbe ou s'immobilise, selon que le musicien, le poète ou le peintre l'envisage. » Quelqu'un dira sans doute que voici les jeunes naturistes en désaccord avec André Gide. Je n'y contredis point tout à fait, ni surtout, ni peut-être Ménalque n'y contredirait. Il est vrai que Ménalque célèbre un individualisme auquel cette phalange semble vouloir du mal, mais il ne nous apprend à enfler notre personne que de sensations vives, bien loin de la fortifier d'une raison d'être, ou de la raidir devant les émotions venues de l'extérieur, par où plutôt elle s'affirmerait irréductible. Ainsi tout de même, ils s'unissent à ne point désirer à l'homme cette attitude hautaine de l'esprit, où les mystiques se gardent. Et j'ajoute ceci de M. St-Georges de Bouhéliier : « L'art sacré et réel, — le Naturisme, — ne s'occupera jamais des âmes (4).... Un hymne est un élément de la nature (5).... »

(1) André Gide, *Les Nourritures terrestres*, (Mercure de France).

(2) *Essai sur le Naturisme*, (Mercure de France).

(3) Entendez ici ce mot au sens étroit que lui a épinglé Zola.

(4) *La Vie héroïque*.

(5) *Discours sur la Mort de Narcisse*.

La nature, en effet, veut être envisagée pour soi-même. Les impressions que l'homme en reçoit semblent fermer violemment une porte à ses investigations, et c'est par la vastitude qu'elle regimbe à l'emprise de notre pensée. La multiplicité de ses lois, l'immensité de son domaine, où il faut comprendre jusqu'au labeur du cerveau qui la conçoit, la complexité de ses influences, la portée de ses fluides sont telles que l'intelligence est réduite à y glaner d'indigentes résultantes, à n'y scruter que les causes immédiates des plus infimes effets, mais que la compréhension des ensembles nous en échappe incalculablement dès le second degré de notre recherche. Nous sommes semblables à un homme qui vivrait au pied de la Maladetta, et qui, en ouvrant sa main toute grande, n'en pourrait prendre qu'une poignée de terre. Nous sommes semblables à un homme dont le cerveau serait transpercé par le glaive d'un brin d'herbe. Nous ne nous doutons pas que les plus minces phénomènes nous font une impression écrasante, nous paralysent et nous fascinent. Or, l'homme est porté à diviniser ce qui lui demeure mystérieux, et ainsi la nature. Où ses recherches deviennent infructueuses, il pose des principes. S'il échoue au delà de ce qu'il voit, à en trouver la cause, il la met dans ce qu'il voit. L'insaisissable subtilité et l'imposante ampleur de la nature ont défié ses conceptions : il n'a plus qu'à se fier à la nature. Comme il n'en peut rien expliquer, elle lui explique tout, et la vie lui devient un fait premier, déterminant et majestueux qui le dispense de penser à la vie. De là le naturalisme et de là le panthéisme. Ils sont nés assurément des émotions naturelles de l'homme impuissant. Encore que je ne veuille point, chantant aussi pour Nathanaël la *Ronde plaisante des belles preuves de l'existence de Dieu*, médire de celle qui se tire des causes finales, je prétends qu'il faut un mouvement de pensée pure, pour remonter du spectacle de l'univers à la conception d'un Créateur, et qu'à s'en tenir aux impressions que l'univers nous donne, elles plaident

plutôt la suprématie dernière de la nature. Ainsi furent amenées les religions antiques à en déifier les forces. Si l'homme veut voir l'univers seul à seul, face à face, sa pensée se pétrifie à cette vue comme devant le visage de cette Gorgone, dont Persée ne triompha qu'en la regardant dans un miroir. La nature, à cause de notre faiblesse, nous donne l'illusion qu'elle est sa propre fin, et il y aura toujours des philosophes *physiocrates*.

Je retiens donc que mystiques et naturalistes se divisent sur une manière de sentir. Pour les uns les paysages ne seront que des états d'âme, selon le mot répandu d'Amiel, au lieu que les autres n'apercevront l'homme que fouetté par le plein-air et noyé dans les ambiances. Ceux-ci n'estiment la nature que par rapport à l'homme, les autres le contraire. Elle est ici la Création et là la Créatrice. Les uns la pensent plutôt et les autres la sentent. Ce sont en tout cas deux esprits qui s'excluent, et voilà posé le cas de St-François d'Assise.

\*  
\* \*

Je ne veux pas dire ici quel ami de Jésus et quel amant de la nature fut le Petit Pauvre. Mais qu'il ait été ensemble l'un et l'autre, cela commande l'étonnement.

De quelque côté qu'on l'aperçoive, le mouvement franciscain se révèle une aventure merveilleuse. Épopée, l'héroïque détachement qu'à des hommes de chair et d'os le saint persuada de s'imposer. Épopée, la multiplication rapide, l'émulation naïve des frères de la « joie parfaite, » la conquête à la pénitence d'un siècle de fer et de sang. Épopée surtout cette ouverture d'une ère de jeunesse au sein de la chrétienté lasse, la clôture de l'âge byzantin, l'insinuation de la vie dans les austérités de l'ascétisme, la fondation d'une nouvelle âme chrétienne, en laquelle se mariassent le plus naturellement, à toutes les émotions qu'impose à l'homme le frémissement du monde, tous les élans que du fond de l'homme suscite la foi contemplative. Épopée

philosophique, artistique, morale, conduite par un héros qui eut le dédain des livres et des spéculations au point qu'il n'avait gardé dans sa cellule que le Nouveau Testament. Encore le vendit-il pour faire l'aumône.

Il faut savoir d'abord que le Père Séraphique et ses fils furent, sauf la vénération que je leur porte, de terribles originaux. Saint François s'en allait chantant tout haut par la forêt les louanges de Dieu et il voulut un jour, par humilité, se présenter nu devant l'évêque. Il arrivait au franciscain Jacopone de Todi, le poète du *Stabat*, de se parer de vêtements bariolés et de plumes d'oiseaux pour amener la populace et lui prêcher la pauvreté, et si la légende a prêté à frère Junipère d'étranges excentricités, ce fut conformément sans doute au souvenir frappant qu'avait laissé au peuple le prosélytisme pittoresque des premiers franciscains. De telles gens se pouvaient attendre toute hardiesse de bien vivre et bien des surprises intellectuelles. On a dit du XIII<sup>e</sup> siècle qu'il avait été la vingtième année du Moyen-Age, exprimant par là qu'il avait pratiqué toutes les vertus sauf une seule, la mesure. Saint François fut vraiment le verbe vivant de ces imaginations agiles et exaltées. Cette excessive époque appelait de ces nouveautés de penser.

L'Italien est aussi l'homme le plus conciliateur qui soit, et Saint François le plus italien des hommes. Il est tout finesse, astuce touchante, affabilité adroite, persévérance et loquacité, sens juste et passion, droitesse serpentine. Cellini, Giotto, Filippo Lippi, Brunelleschi, Saint François, ce sont des esprits de belle humeur. Macbeth et Hamlet, fantômes de découragement ont surgi sous les ciels du Nord, où le mysticisme est une silencieuse douleur ; mais l'austérité occidentale ne pèse pas sur l'Italie, et il ne faut guère chercher, pour y trouver des libre-penseurs parmi les hommes d'église. La cathédrale de Sienne conserve du Pinturicchio *Trois Grâces Nues* qui n'ont jamais scandalisé personne. Dante invoque les Muses pour chanter la Vierge.

Saint François se grise de la nature, en aimant Dieu. Car il est familier aux Italiens de rehausser les aspects contraires de toutes choses les uns par les autres pour y évoquer la violence de la vie. Ils se plaisent à cette virtuosité, ils y mettent leur honneur d'artistes. Que le grand frisson panthéiste des mondes en travail secouât son âme, dans le même temps qu'il saignait à contempler le Séraphin six fois ailé, voilà qui n'était pas pour embarrasser le plus souple des élus.

L'antithèse d'un état d'esprit mystique et d'un état d'esprit naturaliste se tempère enfin chez Saint François de n'avoir poussé à l'extrême ni l'un ni l'autre. La recherche de l'absolu n'est pas une passion italienne. Son naturalisme se diminue d'un grain de préciosité, son mysticisme se mitige de beaucoup d'humanité.

Évoque-t-il les animaux ou les arbres, il leur prête une justice où j'aperçois un rayon de son cœur simple. C'est attribuer à la nature une bribe de sa propre pensée que d'entendre l'hymne de Dieu dans le chant des oiseaux. C'est la regarder avec les yeux de ses idées que de chérir dans les tourterelles la ressemblance des âmes fidèles et douces. Il ne s'agit plus d'une vision nue du monde. Interpeller Messire le Soleil, notre sœur la Lune, nos sœurs les Étoiles, et notre sœur la Mort, c'est personnifier les forces de la nature. Nommer les eaux « humbles, précieuses et chastes, » c'est parer les éléments de vertus favorites. Et exhorter gaîment son corps (« *cæpit hilariter loqui ad corpus* ») en lui disant : « *Gaude, frater corpus* », c'est user d'une bien jolie affectation de langage. Ici l'image de l'homme jaillit des choses même qu'il regarde. En personnifiant ainsi les êtres il devient personnel, ce n'est plus simplement l'univers qu'il « transverbe », mais lui-même, et on le prendrait d'autant moins pour un naturaliste, qu'il ressemble davantage à un troubadour. D'où vient qu'un peu de préciosité soit coutumière aux mystiques, il n'importe. Elle est voulue sans doute par le tourment de leur pensée.

Lisez Ruijsbroeck. L'essentiel est d'y avoir reconnu ici le signe d'une couleur de l'âme.

L'on sait aussi, en dépit de la merveille des Stigmates, que Saint François enseignait l'activité. Non seulement il contemplait Dieu dans les délices de la vision, mais encore il communiait à lui dans l'humilité et la souffrance, qui sont les tribulations d'agir. Le dédain de la scolastique dit assez chez lui qu'il n'était pas un pur spéculatif. Une tâche était imposée aux frères mineurs ; ils gardaient dans l'Ordre, leur métier ; au besoin ils en apprenaient un, l'oisiveté étant sévèrement proscrite. Comme il attendait à Brindisi le bateau qui devait le mener en Terre Sainte, frère Égide se fit prêter une cruche, et il charriait de l'eau à travers la ville en criant : « Alla fresca ! Alla fresca ! » Ici il fabriquait des paniers, là il ensevelissait les morts. Un jour à Rome il porte du bois à une dame, un autre jour il abat des noix et les distribue aux pauvres, et le cardinal Nicolas l'ayant fait attendre, il se mit à balayer sa cuisine. Qu'on ne dise pas qu'il s'agit seulement de ces œuvres de distraction que les grands fondateurs d'ordre imposent à leur religieux pour la détente de l'esprit, savant jardinage de l'âme contemplative qu'il leur faut garder des excès de la contemplation. Saint François aime dans le travail un devoir de prédilection, et se réjouit d'y fraterniser avec le petit peuple dont il est l'apôtre. L'abstentionisme d'une vie quiétiste lui semble une lâcheté. En face de l'esprit, il restaure les mœurs.

Mais se pourrait-il qu'on dépréciât tellement en son esprit un univers où il s'agit de se mouvoir et de sauver des âmes ? Le monde visible ne vaut-il pas qu'on s'en souvienne, s'il est la forêt de l'action et le champ du salut. Les yeux clos ne conviennent qu'à une vie exclusivement intérieure. Les yeux ouverts du saint, ses grands yeux dilatés regardent avidement un soleil extérieur, et ses mains blessées palpent le monde pour le caresser et le bénir. Ainsi, en un sens, ce demi-naturaliste n'était encore qu'un demi-mystique.

Et puisque son œuvre consistait en une toute pratique réforme de vie et que tout s'y devait passer à bien agir, le problème se simplifiait encore pour lui de ne pas le connaître. De tout ce dont-il est disputé ici, il est clair qu'il ne s'embarrassait point. De si subtiles conciliations n'occupaient point son esprit : elles se mêlent à son insu et elles se jouent dans la trame de son activité qu'il poussa en poète, héroïquement. Car la haute fortune de sa sainteté lui vint de s'être exhorté lui-même et tous ceux qui l'approchèrent dans le merveilleux langage du Cantique du Soleil. Il vivait au son de sa parole : ce dut être une bouche bien captivante. Tant de contradictions se fondirent et s'effacèrent dans l'enthousiasme d'un verbe musical, d'une vie qui fut elle-même un verbe et une musique. Je le dis à la lettre : il a vécu un poème, et qu'il a suffi de conter : ce sont les *Fioretti*. (1) « *Qui vere monachus est nihil reputat esse suum nisi citharam,* » dit Joachim de Flore, justement cité par M. Sabatier en tête de sa précieuse histoire de St-François d'Assise. Son exemple ressemble à une belle passe d'armes dont il ne faudrait point trop raisonner les coups. Il sut ignorer avec finesse les difficultés. Ce serait à nous une erreur de nous étendre à approfondir sa philosophie : il agissait.

Les données du problème n'en demeurent pas moins face à face, opposites et persistantes. Pour facile qu'il lui ait été de le résoudre, il nous reste à voir comment, à son insu, il les démêla.

D'un trait de génie. Par le culte de l'humilité.

Il crie vers Dieu : voilà le mystique ; il le touche du doigt dans tous les êtres, il le sent dans toutes les énergies de l'univers, où sa bénédiction est éparse : voilà le naturaliste. Par ainsi mieux, il se mariera à toutes choses, plus sûrement il atteindra à Dieu, et c'est par une intelligence attendrie de la Création que le miracle s'opère en lui d'un panthéisme

(1) Je ne saurais trop recommander de les lire dans la traduction qu'en a donnée M. Arnold Goffin et qui est d'un archaïsme simple et touchant.

chrétien. Mais s'il prétendait à étreindre par la pensée l'ordonnance des lois transcendantes, son effort n'y suffirait point ; ce serait, pour un homme, avoir cherché Dieu de trop près. Voilà qui échappe ; l'âme altérée de contemplation, le cœur brûlé d'amour n'y trouveraient point leur compte. Il inclinerait vers une humeur douloureuse et sombre. L'admirable est d'y avoir tout simplement renoncé et de s'être ému plutôt des plus humbles destins : point de destin qui ne soit sacré. Aux généralités de la métaphysique, il a préféré l'observation des réalités sensibles et familières. C'est un mystique analytique.

Dès la plus grande simplicité de toutes choses, le saint embrasse l'ombre de Celui qu'il cherche et il le cherche à sa portée d'homme pour le trouver sans cesse. Il aperçoit son geste dans les universelles mobilités. Il sent tiédir son souffle dans la respiration du ciel. Dans tout ce qui palpite, il écoute le battement de son cœur. Le pèlerinage humain lui est ainsi une perpétuelle extase, soutenue et illuminée par toutes les émotions humaines, je dis les plus poignantes et les plus physiques, et comme sa vie se passe comme en une vision, l'action où il se jette se transpose en une continuelle prière. La joie crue de vivre s'éblouit de sa foi. Son corps connaît ainsi les langueurs délicieuses de la prière. Une saine naïveté l'emporte, et quelques uns de ses frères, par un enivrement de toutes les minutes jusqu'au vertige de la conversation avec Jésus.

De la sorte, au lieu que d'autres s'en prennent directement à la révélation et négligent la nature, pour n'avoir pas la force de mœurs et de pensée qu'il faudrait à la vaincre pour l'outrepasser, il l'estime précieuse et rare au contraire, ne se sentant point non plus cette force, pour avoir enfermé la révélation et les Écritures dans le grain de senevé. Il semble qu'au lieu d'aller si haut chercher Dieu, il le prie de venir jusqu'à lui. Loin de se débarrasser de l'univers en le subordonnant au Créateur, il se délivre du tourment divin en cherchant le Créateur

dans la Création : il l'y découvre minutieusement, il l'y rencontre universellement. C'est quelque chose comme une méthode inductive substituée à une méthode déductive. La simplicité du cœur seulement y remplace le tourment de l'esprit.

Ainsi plus chétifs sont les êtres auxquels il communique, mieux il les sent incomplets et pauvres comme lui-même, mieux il se pénètre de la fraternité qui les unit entre eux et à lui, chrétien pénitent, plus évidemment il reconnaît Jésus au besoin qu'il éprouve de se compléter en eux et de s'y réfléchir, et plus continuellement il les livre en proie à ses aspirations unitives.

Et cette échelle vertigineuse que s'efforcent à gravir les contemplatifs gémissants, il la descend d'un pied sûr, en optimiste enthousiaste.

Ce n'est pas du reste un exemple sans second que tant d'intérêt porté par un saint aux fragiles créatures. D'autres ont connu cette tendresse. On y peut voir une allure de la sensibilité mystique. Il importe toutefois d'observer que l'amour des humbles créatures est issu chez eux, par de naturelles associations d'idées, d'une pratique personnelle de l'humilité, de la simplicité, de la pureté du cœur. Leur conception de l'univers leur viendrait donc d'une intuition de leur sainteté. Si en effet ils ne possédaient pleinement l'exercice de ces vertus, leur serait-il accordé d'éprouver sans défiance le troublant frisson de la vie, leur serait-il innocent de diffuser leur âme au royaume des Maléfices ? S'il est peu de tels mystiques, c'est qu'il en est rarement d'une sainteté aussi assurée et d'une telle superbe de candeur.

\*  
\* \* \*

Il n'est pas médiocrement curieux, après avoir secoué ces quelques pensées, d'observer que voici un problème de psychologie résolu par la pratique éminente d'une vertu. C'est une loi qu'il en va ainsi dans nos existences quotidiennes, mais il est émouvant que les relations du mystique avec Dieu n'y

échappent point. Un problème de psychologie en effet, et de la psychologie du Saint, puisqu'il s'agit de savoir comment il sent. Non un problème de métaphysique, puisqu'il ne s'agit que d'une incompatibilité de fait entre deux ordres de sentiments, dans le cas humain, et non pas d'une contradiction essentielle. Nous aussi, faisant nôtre une parole récente de M. Bourget, nous croyons fermement à l'unité du vrai. Nous ne disons donc pas que la nature et la foi, ce soient deux vérités dont l'une aille foncièrement à nier l'autre, mais deux reflets, combien différents, d'une seule et inattingible vérité. La difficulté qu'éprouve l'esprit à concilier deux principes de vie est la raison d'être de Dieu dans nos intelligences. Il s'impose à nous par là comme le lieu des identifications. Le problème n'étant pas au fond insoluble, si l'on apporte à vivre tant de simplicité, d'humilité et de justice qu'il ne se pose point, le voilà dénoué dans une âme. « *Si rectum esset cor tuum, dit l'Imitation, tunc omnis creatura speculum vitae et liber sanctae doctrinae esset* ».

ADRIEN MITHOUARD.

— Le plus marquant des ouvrages contemporains sur St-François d'Assise est l'*Histoire de St-François d'Assise*, de Sabatier (chez Fischbacher). Cette œuvre est capitale tant par l'érudition sur laquelle elle repose que par la vigueur de pensée qui la conduit. Il convient de faire observer toutefois qu'elle est d'inspiration protestante. La thèse de l'éminent auteur, à savoir que le Saint est l'ennemi du Prêtre, vaudrait d'être discutée.

On peut consulter encore sur le sujet :

*Les Poètes franciscains*, d'Ozanam.

*L'Histoire de St-François d'Assise*, par l'abbé Le Monnier (chez Lecoffre).

*L'Italie mystique*, de Gebhart (chez Hachette).

*Saint François d'Assise*, étude sociale et médicale, par le docteur Bournet (chez Storck, à Lyon).

*Nouvelles études d'histoire religieuse*, (passim) de Renan.

*Répertoire des sources historiques du Moyen-Age*, par l'abbé Ulysse Chevalier : Bio-bibliographie col. 765-767 et 2588-2590. (Paris, 1 volume in-4°. 1876-1888). On y trouve toute la bibliographie des ouvrages concernant St-François.

*Le Voyage en Italie*, de Taine (une douzaine de pages).

*Les Sensations d'Italie*, de Paul Bourget.

*Les Promenades*, d'Edouard Rod.

*Une Histoire de St-François d'Assise*, par Chavin de Malau.

*L'Histoire de l'Église d'Occident au Moyen-Age*, par Schmid.

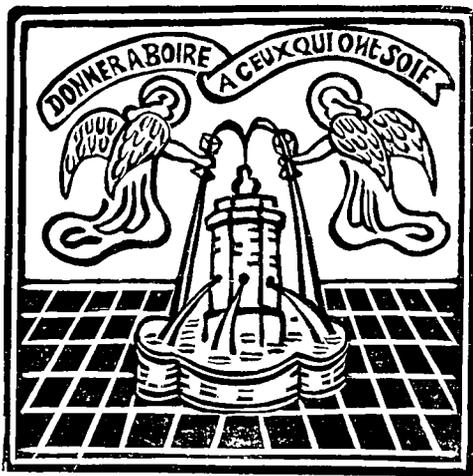
*Franz von Assisi*, de Hase, (traduit par Berthoud).

*Le Panégyrique de St-François*, de Bossuet.

Enfin des articles de Gaston Deschamps (*le Temps*, 25 Mars 1894), Chantavoine (*Débats*, 9 Avril 1890), Coppée (*le Journal*, date ?) Henri Mazel (*L'Ermitage*).











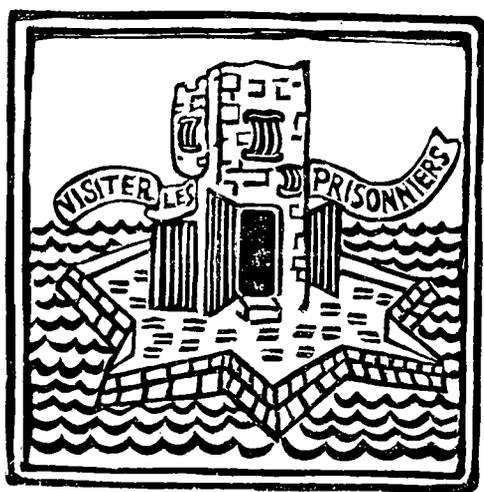




















## Pointes-Sèches :

M. VICTOR CHARBONNEL

Voici donc celui qui s'est retranché de l'Église.

Avec une sorte d'emphase, il a, tout à coup, signifié au monde la rupture — consommée, dès longtemps, pour les esprits clairvoyants — et, peut-être, n'a-t-il pas tenu à lui que sa désertion n'eût l'éclat du scandale. Mais, on ne force point le destin, et celui de M. Charbonnel paraît être de s'user à une insaisissable importance.

Quand Luther dit ces mots, dont s'épigraphe la *Volonté de Vivre* : « je ne peux et ne veux rien retrancher, car il n'est pas bon pour le chrétien de parler contre sa conscience », ces paroles d'un moine, au seuil de l'apostasie, empruntent au tragique de sa situation quelque orgueilleuse beauté héroïque. Mais, sous la plume du littérateur qu'est surtout M. Charbonnel, ces solennités n'apprent-elles pas un peu à rire ? Qu'a-t-il été mis en demeure de « retrancher » pour « parler contre sa conscience » ?

La réalité brutale, c'est que cet ecclésiastique, qui rompt avec l'Église, sous le prétexte qu'elle fait « de la religion une habileté administrative, une force dominatrice, un moyen d'oppression intellectuelle et sociale, un système d'intolérance » est un rare exemple de complaisance, de liberté et de solidarité. La vérité, c'est que ses pères et ses frères dans le Sacerdoce ont respecté en lui jusqu'à l'abus de l'indépendance intellectuelle, et que nous, laïcs, nous n'avons jamais voulu oublier le caractère sacré dont M. Charbonnel a été revêtu.

Nous ne l'oublirons pas davantage, en dépit de sa défection. Selon les magnanimes paroles de M<sup>gr</sup> d'Hulst à propos de Renan : « dans l'impuis-

sance où nous sommes de déterminer le rapport variable qui s'établit à chaque instant, dans l'esprit de l'apostat, entre les lumières qui l'éclairent à un moment donné, et l'accueil que sa volonté leur fait, nous n'avons jamais le droit d'affirmer sans preuve, et comme conclusion d'un raisonnement *a priori*, que cet homme, à tel jour, à telle heure, a manqué de bonne foi. Nous l'ignorerons toujours, et cette ignorance crée pour nous, à l'égard de celui qui s'égare, un devoir de respect et de miséricorde ».

Vis-à-vis de M. Charbonnel, nous nous sentons toutefois libérés d'un scrupule, et je dirai donc pourquoi, si sa défaillance ne saurait manquer d'être douloureuse, pour nous, catholiques, sa désertion est indifférente.

Notre foi n'a point pour fondement la foi des prêtres ; Saint Paul nous a enseigné à la vouloir rationnelle. Or, nous, à qui un « Croyez, parce que je crois » paraîtrait un pauvre argument, que M. Charbonnel nous signifie le contraire, en quoi cela nous ébranlerait-il ?

Et qu'il déclare n'être « plus du clergé », et n'être « plus de l'Église », cela même prend-il un sens intelligible sous la plume du clerc vitupérant la discipline qui ne lui fit jamais sentir sa rigueur, pour répudier une doctrine vis-à-vis de laquelle on cherche vainement la trace des luttes douloureuses de sa raison ?

Ceci, au reste, est de ce domaine sacré de la conscience dont nous nous refusons à conjecturer les drames mystérieux. La « vie intérieure » de M. Charbonnel ne nous appartient que par ses relations obscures avec son activité extérieure ; et quoi de plus vain qu'une telle recherche si nous avons le sentiment que ce prêtre ne sert en aucune mesure le mouvement d'idées auquel coopèrent les jeunes énergies catholiques, et que même il ne pouvait que le contrarier.

Ce mouvement revêt une triple forme.

Le développement dans le clergé d'une culture mieux adaptée à la condition comme aux nécessités

contemporaines ; la réduction, entre l'art et la foi, de la même apparente antinomie qui sembla longtemps situer en conflit la foi et la science ; enfin l'action catholique appliquée à la solution des problèmes sociaux.

A deux au moins de ces points de vue, M. Charbonnel nous apparut d'une lamentable insignifiance.

Penseur débile, il dissimulait mal ses opinions flottantes sous des artifices de style ; il tâcha à se conférer l'originalité en substituant dans ses amplifications littéraires — procédé nouveau en effet sous une plume cléricale — l'autorité de Tolstoï ou d'Emerson, d'Ibsen ou de Maeterlinck aux autorités patristiques. Et ceci, au reste, importerait peu, si cette érudition superficielle et récente eût tendu seulement à marquer avec son temps une correspondance plus étroite, plus évidente de vues initiatrices et personnelles ? Mais, qu'a jamais fait M. Charbonnel, que plaider les lieux communs à la mode, individualisme, libéralisme, sensibilité également vagues et veules ? Et même dans ce rôle, nous apparut-il autrement que comme un adroit commentateur, l'image réfractée d'autrui, un Jules Huret plus nerveux, plus artiste et de plus de talent ; eûmes-nous jamais le sentiment qu'il fût représentatif de quelque philosophie de la vie ?

Au point de vue social, s'éleva-t-il jamais au delà de ce panthéisme humanitaire, de cet égoïsme déguisé qui sont en germe dans les doctrines de Luther ? L'homme qui édifie lui-même sa foi, limite du même coup son sens du devoir ; il n'est pas rare qu'il adore l'humanité, et ce culte-là est assez épuré pour se passer de sacrifices. Je ne dis point cela expressément pour M. Charbonnel ; mais comment n'aurions-nous pas noté que la seule page un peu vigoureuse que nous ayons de lui, sur la question qui prime en ce moment toutes les autres, il l'a écrite pour bafouer des prêtres dont les vues sont discutables sans doute, mais dont deux au moins sont dignes de tout respect car ils ne se bornent pas à dire « Seigneur ! Seigneur ! » ? Quelle cause pensa-t-il servir ce jour-là, ou quelles rancunes opiniâtres ?

Il reste que M. Charbonnel est un écrivain. C'est bien peu, en vérité, dans un temps si riche en rhéteurs. Nous lui eussions prêté de plus hautes visées, et nous fondions sur lui d'autres espérances, quand nous cherchions à démêler des tendances et que nous épiions l'idée sous les drues frondaisons d'un style déjà si peu prêtre. Nous doutons aujourd'hui si jamais il y eût là autre chose qu'une affectation obstinée !

Au *Mercur*e, où M. Charbonnel fut une façon d'aumônier, on peut dire maintenant le « *Ecce quasi unus ex nobis factus est* » ; mais au milieu de toute cette jeunesse éprise d'art et de beauté, la robe de l'abbé Charbonnel pouvait encore se détacher de toute sa noire silhouette symbolique ; qu'est-ce que M. Victor Charbonnel ?

Pour moi, qui connus l'amertume de ceux dont il compromet peut-être les efforts en les rendant suspects, si je me refuse à dire avec d'autres : *tu ex illis es : nam et loquela tua manifestum te facit* c'est que je l'ai pensé avant le reniement.

RAOUL NARSY.



à

# LA QUINZAINÉ

qui est la meilleure revue catholique de France

M. MAURICE BARRÈS

vient de promettre

l'Appel au Soldat

vol. II<sup>e</sup>

du

ROMAN DE L'ÉNERGIE

NATIONALE.



**CENTRES D'ÉTUDES.**

IV.

**HAGIOGRAPHI BOLLANDIANI**

(Bruxellis)

**Carolus de Smedt, Josephus de Backer,  
Franciscus van Ortroy, Josephus van den Gheyn,  
Hippolytus Delehaye et Albertus Poncelet**

presbyteri societatis Jesu

edunt :

**ANALECTA BOLLANDIANI (Trimensia. Sexto  
decimo Anno)**

et e plurimis haec recentissima opera,

**CATALOGUM CODICUM HAGIOGRAPHICO-  
RUM GRAECORUM BIBLIOTHECAE NA-  
TIONALIS PARIENSIS (in 8°. VIII. 372 p.)**

**ANECDOTA EX CODICIBUS HAGIOGRAPHI-  
CIS JOHANNIS GIELEMANS (in 8°, 496 p.).**

TIRÉ POUR  
"LE SPÉCIATEUR  
CATHOLIQUE"



SUR LES PRESSES  
DE J.-E. BUSCHMANN  
A ANVERS



*Edition de luxe } N° 20  
de luxe } 30 ex } JH*

Décembre 1897  
N° 12

# le Spectateur catholique

## Propre du Mois :

- Raymond Lulle (trad. M. M. André) : Le Livre de l'Ami et l'Aimé XII.  
M. Max Elskamp : Emblème d'amour (*petit bois*).

## Art religieux :

- Sir Edward Burne-Jones : Sainte Dorothée (*photogravure*).  
M. Olivier Geo. Destrée : Trois Poèmes :  
 { Sainte Dorothée de Cappadoce.  
 { Sainte Rose de Viterbe.  
 { Saint Jean Gualbert Visdonimi.

## Noël

- M. Francis Jammes : On dit qu'à Noël.  
M.M. Max Elskamp et Ernst Deltenre : Petit Noël mis en vers et en musique.  
M. Franz-M. Melchers : Nuit de Noël (*photograv.*)  
Incertus auctor : Dies est laetitiae.  
Tradition populaire : Trois noëls traduits du vieux flamand.  
M. Charles Doudelet : L'adoration des anges (*deux zincogr.*)

## Jugement religieux :

- M. le chanoine Frémont : De l'apostolat qui convient à notre temps.  
M. Rafaël Mitjana : Signes de triomphe.  
M. Maurice-P. Verneuil : Ornementations.  
M. Maurice Hauriou : Questions morales et sociales.  
M. Firm. van den Bosch : Réponse au R. P. Delattre.

FIDES  
QVAERENS  
INTELLECTVM



FIDEM  
QVAERENS  
INTELLECTVS

BUREAUX DU SPECTATEUR CATHOLIQUE

BRUXELLES

40, rue Hydraulique.

PARIS

44, avenue du Maine.

# Le Spectatevr Catholique

Mensuel  
de Science, d'Art et de Jugement religieux

DIRECTEUR

M. EDMOND DE BRUIJN

SECRÉTAIRES DE RÉDACTION

M. RAOUL NARSY <i>(le Vendredi de 5 à 6 h<sup>res</sup>)</i> 44, avenue du Maine <b>PARIS</b>	M. VICTOR KINON au Siège de la Revue 40, rue Hydraulique <b>BRUXELLES</b>	M. WILLIAM RITTER (pays germaniques, balkaniques et Suisse) I Johannesgasse, II, <b>VIENNE</b>
--------------------------------------------------------------------------------------------------------	------------------------------------------------------------------------------------	------------------------------------------------------------------------------------------------------------

M. MARIUS ANDRÉ

II, rue Olozaga

**MADRID**

M. RAFAEL MITJANA

Via Gaeta, 4

**ROME**

SECRÉTAIRE D'ADMINISTRATION

M. JOSEPH van LIDTH de JEUDE

COMITÉ PROTECTEUR

M. MARIUS ANDRÉ, à Madrid.	Abbé L. HALFLANTS, à Tirlemont
M. EMILE BERNARD, au Caire.	Abbé P. HALFLANTS, à Louvain.
M. THOMAS BRAUN, à Bruxelles.	M. GAST. HOORICKX, à Bruxelles.
M. L. COENEN, à Weerde-Malines.	M. VICTOR KINON, à Bruxelles.
M. EDM. DE BRUIJN, à Anvers.	D <sup>r</sup> FORTUNÉ MAZEL, à Nimes.
M <sup>sr</sup> C. DE HARLEZ, à Louvain.	M. HENRI MAZEL, à Paris.
M. ERNST DELTENRE, à Malines.	M. ADR. MITHOUARD, à Paris.
M. LOUIS DENISE, à Paris.	M. RAOUL NARSY, à Paris.
M. VICTOR DENIJN, à Turnhout.	M. ADH. SCHEIJS, à Verrijck-Louvain.
M. ARIST. DUPONT, à Bruxelles.	Abbé ARM. THIÉRY, à Louvain.
M. LAUR. FIERENS, à Anvers.	M. FIRM. VAN DEN BOSCH, à Courtrai.
M. ALPH. GERMAIN, à Paris.	M. J. VAN LIDTH DE JEUDE, à Anvers.
M. ARN. GOFFIN, à Bruxelles.	M. CL. VOLIO, à Paris.

Le Spectatevr Catholique laisse à ses rédacteurs liberté de tout style, et, avec l'honneur de leur responsabilité, liberté de toute pensée, en les limites de l'orthodoxie définie ou traditionnelle.

- Les manuscrits ne sont pas rendus. -

ABONNEMENT ANNUEL :

(Édition de luxe sur papier de hollande Van Gelder : 20 frs.)

Le Spectatevr Catholique parait en fascicules illustrés mensuels et formera II Tomes de 300 pages par an.



ci continue le livre de l'Ami et de l'Aimé, lequel livre traite des dialogues et cantiques d'amour qui sont entre eux deux, et qui sont des exemples abrégés et des paraboles [nécessitant une exposition] par lesquels l'Entendement s'élève plus haut en la contemplation, la dévotion et l'amour de son Aimé. Et pour ce motif, ils sont en nombre égal aux jours de l'année et chacun d'eux suffit pour contempler tout un jour selon l'Art de Contemplation. **L'Aimé** est Notre Seigneur Dieu comme créateur, recréateur et fin dernière de tout ce qui existe ; **L'Ami** est tout dévot et fidèle chrétien qui se met en la contemplation et au service de Dieu. **L'amour** est la charité et la bienveillance avec lesquelles s'aiment l'Ami et l'Aimé ; et les trois (parlant en Dieu *simpliciter*) sont une seule et même chose ; en autre manière ils se distinguent entre eux.

335. Deux personnes disputaient sur la simplicité. L'une disait : « Le simple est celui qui ne sait rien. » L'autre disait : « Le simple est celui qui vit sans péché. » L'Ami survint et dit : « La vraie simplicité est celle qui recommande avec confiance toutes ses actions à mon Aimé. La simplicité consiste à magnifier la foi au-dessus du savoir en ce qu'elle le surpasse, et à éviter par dessus tout les choses vaines, superflues, curieuses et trop subtiles, et présomptueuses au sujet de mon Aimé ; car ce sont celles-là qui sont contraires à la simplicité.

336. Une autre fois on lui demanda si la science des simples est grande. Il répondit : « La science des grands savants est un grand amas, mais ses grains sont peu nombreux ; la science des simples est un petit amas, mais les grains en sont innombrables, car ni la présomption, ni la curiosité, ni une subtilité exagérée ne grossissent l'amas des simples. — Et que font la présomption et la curiosité ? La curiosité a pour mère la vanité, et la présomption a pour

mère la superbe ; c'est pourquoi elles agissent de même que la superbe et la vanité. C'est par la curiosité et la présomption qu'on rencontre les ennemis de mon Aimé, tandis que par la simplicité on acquiert ses amours. »

337. L'Ami se plaignait à son Aimé des tentations qui chaque jour venaient le troubler dans ses pensées, et l'Aimé lui répondit en disant que les tentations sont pour l'homme une occasion de rappeler en sa mémoire le souvenir de Dieu, de l'aimer et d'honorer ses perfections avec les dons qu'on a reçu de lui.

338. L'Ami perdit un joyau qu'il aimait beaucoup, et il supporta cette peine avec beaucoup d'impatience jusqu'au moment où son Aimé lui demanda quelle chose lui était le plus avantageuse : ou le joyau qu'il avait auparavant, ou la patience qu'il avait dans les œuvres de son Aimé.

339. L'Ami marchait et il disait : « Le premier corps n'est contenu dans rien et il contient tout, et le premier mouvement n'est pas contenu, mais il contient tous les autres mouvements. Qui donc ne reconnaît pas que mon Aimé qui préexiste à toutes choses les contient toutes et n'est contenu dans aucune ? »

340. Devant l'Ami, un jour, on parlait mal de son Aimé ; l'Ami entendit, mais il ne répondit pas, et il ne défendit pas son Aimé. D'où cette question : « Qui fut le plus coupable, celui qui blasphémait l'Aimé, ou l'Ami qui se tut et ne le défendit point ? »

341. L'Ami se souvint de ses péchés, et par crainte de l'enfer il voulut pleurer, et il ne put. Il demanda des larmes à l'amour et la sagesse lui répondit et lui dit de pleurer par amour pour son Aimé plus souvent et plus fortement que par crainte des peines de l'enfer, car les pleurs d'amour lui sont plus agréables que les larmes qu'on verse par crainte.

342. L'Ami obéit à la Sagesse et avec un œil il pleura de nombreuses et grosses larmes par amour, et avec l'autre de moindres et moins nombreuses par crainte, afin d'honorer son Aimé par l'amour davantage que par la crainte ; et les larmes d'amour lui donnaient consolation et repos, tandis que les larmes de crainte lui causaient douleur et tribulations.

343. En contemplant l'Aimé, l'Ami se subtilisait dans son entendement et il s'enflammait d'amour pour lui dans sa volonté. Et il est question de savoir par laquelle de ces deux choses il se subtilisait le plus, et fécondait le plus sa mémoire pour se rappeler son Aimé.

344. Avec ferveur et crainte l'Ami voyageait pour honorer son Aimé. La ferveur le portait et la crainte le gardait. Tandis qu'il allait ainsi, l'Ami rencontra les soupirs et les pleurs. Et cette question lui fut posée : qui des quatre lui avait procuré meilleur soulas en son Aimé ? L'Ami répondit que les pleurs et les larmes étaient un bouillonnement de ferveur, la ferveur du feu, et la crainte une garde.

345. On demanda à l'Ami de quelle manière le cœur de l'homme retourne à l'amour de son Aimé. Il répondit : « Comme le tournesol se tourne vers le soleil. — Comment se fait-il donc que ton Aimé ne soit pas aimé de tous ? » Il répondit que ceux qui ne l'aiment point sont dans la nuit du péché.

346. La Théologie, la Philosophie, la Médecine et le Droit rencontrèrent l'Ami qui leur demanda s'ils avaient vu son Aimé. La Théologie pleurait, la Philosophie doutait, la Médecine et le Droit se réjouissaient. D'où, cette question : que signifiait chacune des quatre Dames à l'Ami qui allait à la recherche de son Aimé ?

347. L'Ami rencontra un astrologue devin et il lui demanda ce qu'était son astrologie ; il répondit : « C'est une science pour deviner les choses à venir. — Tu te trompes, dit l'Ami, ce n'est pas une science, mais une fourberie, et un fatras de nigromancie et de phitomancie, une science d'imposteurs et de prophètes menteurs qui infâment l'œuvre du Souverain Maître en annonçant toujours de mauvaises nouvelles ; elle est réprouvée et repoussée par mon Aimé qui promet de donner le bien au lieu du mal dont elle nous menace. »

348. L'Ami allait, criant : « Oh ! que d'hommes vains dans le monde, qui suivent la curiosité et aiment la présomption ! Par la curiosité ils tombent dans la plus grande des impiétés, car ils abusent des noms de Dieu, ils invoquent par des incantations et des déprécations les mauvais esprits comme si c'étaient de bons anges, et leur

attribuent les noms de Dieu et des bons anges ; ils profanent malicieusement les choses saintes avec des caractères, des figures et des images. Par la présomption toutes les erreurs sont semées dans le monde.» L'Ami pleura beaucoup sur tant d'injures que font à son Aimé une foule d'hommes ignorants.

349. Dis, fol, quel est l'amour le plus grand et le plus vrai qu'il y ait en la créature ? Il répondit : « Celui qui ne fait qu'un avec le créateur, car le créateur ne peut rien créer de plus noble. »

350. Par l'imagination l'Ami figurait les perfections de son Aimé et leur donnait une forme dans les choses corporelles qu'il subtilisait en choses spirituelles par la vertu de son entendement ; et par la volonté il adorait son Aimé dans toutes les créatures.

351. L'Ami entendit un jour qu'on attaquait et qu'on insultait son Aimé, et dans ces insultes son entendement vit la justice et la patience de son Aimé, parce que la justice punissait les insulteurs et la patience les attendait à contrition et à pénitence. Et il dit : « L'Aimé est très clément et très pieux qui réserve des biens éternels même à ses ennemis s'ils les désirent. »

352. Un jour l'Ami regardait l'orient et le ponant, le midi de l'été et celui de l'hiver, et il reconnut le signe de son Aimé ; et il le fit sculpter, et à chacune des extrémités il fit poser une pierre précieuse pareille à un soleil resplendissant ; et il portait toujours sur lui ce signe qui lui remémorait la vérité.

353. L'Ami parcourait différents lieux, et il rencontra un grand nombre d'hommes qui étaient allègres, riaient, chantaient et vivaient, en grande joie et divertissement. Et il se posa cette question : « Y a-t-il en ce monde plus pour rire que pour pleurer ? » Les Vertus vinrent pour être juges et éclaircir son doute. La Foi dit : « Il y a plus pour pleurer, car les infidèles sont plus nombreux que les fidèles. » L'Espérance dit : « Il y a plus pour pleurer, car il y a très peu de gens qui espèrent en Dieu et il y en a beaucoup qui se donnent aux biens de ce monde. » La Charité dit : « Il y a plus pour pleurer, car ils sont en très petit nombre, aussi, ceux qui aiment Dieu et leur prochain. » Toutes les autres vertus vinrent et furent de la même opinion.

354. L'Ami fut malade et sur le conseil de son Aimé, il fit son testament. Il donna ses coupes et péchés à la contrition et à la pénitence, les délices mondaines au mépris, les larmes et les pleurs aux yeux, les soupirs et les amours à son cœur, la contemplation des perfections de son Aimé à l'entendement ; à sa mémoire il confia la passion que son Aimé avait soufferte par amour, et il confia à son activité le souci de la conversion des infidèles qui pèchent par ignorance.

355. L'Ami pensait à la mort, et il disait : « Reine du Ciel, quand viendra pour moi l'heure de mourir, montrez-moi et présentez-moi votre giron sur lequel reposa mon très doux Aimé, et je ne craindrai aucun des maux que pourraient me causer mes ennemis. »

356. Plus les sentiers par lesquels l'Ami chemine vers son Aimé sont âpres et étroits, plus les amours sont grandes et délicieuses ; et plus les amours sont étroites, plus les chemins sont larges. D'où il résulte que de toutes manières, l'Ami a des travaux, des peines, des joies et des consolations de son Aimé.

357. De nombreux amants s'étaient réunis, et ils demandèrent à un messager d'amour en quel endroit et en qui le cœur était le plus enflammé de dévotion et d'amour. Il répondit : « Dans le temple de mon Aimé, et quand vous vous humiliez devant l'Aimé de toutes vos forces en l'adorant, car lui seul est le Saint des Saints, et ceux qui ne savent pas faire cela ne savent pas aimer comme il convient. »

358. Les amants éprouvèrent le messager d'amour en lui disant qu'ils iraient par le monde en prêchant que les adorateurs doivent honorer les serviteurs comme des serviteurs et le Seigneur comme un Seigneur pour que leurs prières soient mieux entendues et parce qu'il ne faut aimer personne plus que l'Aimé et n'avoir confiance en personne plus qu'en lui. »

359. « Dis, amant, que sont pour ton Aimé tes tribulations, tes larmes, tes soupirs, tes tristesses, tes travaux et tes périls. » Il répondit : « Délectations de l'Aimé. » On lui demanda encore : « Et pourquoi sont-ils les délectations de l'Aimé ? » Il répondit : « Parce que c'est par eux que l'Aimé est le mieux aimé, et que l'Ami est le mieux récompensé. »

360. On demanda au messager d'amour d'où étaient venus à l'Aimé tant de serviteurs inutiles qui sont plus vils et plus abjects que les hommes séculiers. Il répondit : « C'est la faute de ceux qui doivent procurer des serviteurs au souverain Aimé qui est le Roi des rois, qui doivent les examiner, mais qui ne s'informent pas, comme ils le devraient, de leur science, de leur vie et de leurs mœurs ; et ils permettent ainsi à ceux qu'ils ne voudraient pas pour le soin de leurs étabes de servir le Roi éternel dans son palais et dans le très pur ministère de sa table. Ils devraient craindre pourtant la justice de l'Aimé qui doit les appeler un jour et leur demander des comptes. »

361. On demanda à l'Ami en qui était le plus grand amour : en l'Ami qui vit par amour, ou en l'Ami qui meurt par amour. Il répondit : « En celui qui meurt, car l'amour ne peut plus grandir en l'Ami qui meurt par amour, et il le peut encore en celui qui vit par amour. »

362. On posa cette question à l'Ami : « Où meurt l'amour ? » Il répondit : « Dans les délices passagères de ce monde. — Où vit-il et où se nourrit-il ? — Dans les pensées de l'autre monde. » Il en résulte que ceux qui l'avaient interrogé prirent la résolution de fuir de ce monde pour rencontrer beaucoup de pensées de l'autre monde afin que l'amour s'en nourrit et en vécût.

363. « Dis, fol d'amour, qu'est ce que ce monde ? » Il répondit : « La prison des amants et des serviteurs de mon Aimé. — Et qui les met dans la prison ? » Il répondit : « Pour une part c'est la concience, l'amour, la crainte, la renonciation et la contrition ; pour l'autre part, la compagnie des gens vils, les travaux sans guerdon qu'un châtement attend. — Qui les met en liberté ? — La miséricorde, la pitié et la justice. Où les mettent elles ? — Dans la vie éternelle où est la compagnie allègre des vrais amants qui louent dûment et sans fin, bénissent et glorifient l'Aimé des amants, — auquel louange, honneur et gloire puissent être toujours donnés dans tout le monde ! »

364. L'Ami acheta un jour de pleurs pour un jour de pensées, et il vendit un jour d'amour pour un jour de tribulations ; et alors furent multipliées ses amours et ses pensées.

365. L'Ami se trouvait en terres étrangères

oublant son Aimé, et il fut attristé d'être loin de sa maison, de sa femme, de ses fils et de ses amis. Mais son Aimé revint dans sa mémoire pour le consoler et pour que l'exil ne le chagrînât pas par le désir et l'amour.

366. L'Ami devait voyager par un chemin long, difficile et âpre, et c'était le moment de partir et de se charger du lourd fardeau que l'amour a ordonné à ses amis de porter. C'est pourquoi l'Ami déchargea son âme des pensées et des délices corporelles pour que son corps pût supporter plus facilement la charge que lui imposait l'amour, et que, par ce chemin, son âme marchât en compagnie de son Aimé.

Ici finit  
l'Ami et



le Livre de  
de l'Aimé.

LA SAINTE DOROTHÉE DE SIR EDWARD BURNE-JONES. En raison des dimensions de la revue, nous avons cru bien faire — suivant d'ailleurs ainsi le conseil qu'avait bien voulu nous donner Sir Ed. Burne-Jones, — en ne reproduisant ici qu'une partie du tableau : l'apparition de l'ange à Théophile. Dans les deux autres parties du tableau, conçu un peu à la manière des Gothiques, en ce sens que plusieurs actions s'y passent simultanément, l'on voit au centre une tribune d'où des dames de la ville viennent d'assister à l'exécution de la sainte, et dans la partie de droite des gens enlevant le cadavre de Dorothée et passant devant une statue de ces idoles qu'elle avait refusé d'adorer.

Nous tenons à présenter nos très vifs remerciements à Sir Edward Burne-Jones, et au très obligeant et heureux possesseur M<sup>r</sup> A. E. Street pour l'autorisation qu'ils ont bien voulu nous donner de reproduire ce tableau : et nous associons à ces remerciements M<sup>r</sup> Hollyer, le photographe attiré des peintres préraphaélites, pour la consciencieuse photographie qu'il a gracieusement mise à notre disposition.







## SAINTE DOROTHÉE DE CAPPADOCE

*Di me non pianger tu : ch'e'miei di fersi,  
Morendo, eterni : e nell'eterno lune,  
Quando mostrai di chiuder, gli occhi apersi.*

Petrarca. Sonnetto XI.

In morte di Madonna Laura.



QUAND, martyre de sa foi publiquement confessée, la vierge Dorothée était conduite au supplice, elle passa devant la maison du proconsul romain qui l'avait condamnée. On était en hiver, et la neige tombant depuis plusieurs jours recouvrait de ses blancs manteaux les maisons et les rues de Césarée. Appuyé aux colonnes de marbre décorant le portique du palais proconsulaire, le protonotaire Théophile regardait, à travers le rideau mobile des flocons légers, s'avancer vers lui le cortège de la vierge et de ses bourreaux, et tandis qu'il se rapprochait, mille pensées contradictoires se pressaient dans son esprit.

Celle qui, blanche victime, marchait maintenant les mains liées, les pieds nus dans la neige glacée, avait naguères été recherchée et demandée en mariage par les plus nobles patrices, car elle surpassait en beauté toutes les jeunes filles de Cappadoce. Et Théophile lui aussi l'avait aimée, mais il s'était vu repoussé à son tour, comme elle avait repoussé toute demande, pour se consacrer tout entière au service du divin époux ; l'amertume qu'il avait éprouvée à cause de ce refus avait depuis rempli son cœur de rancune et de haine pour ces chrétiens méprisés dont elle se glorifiait d'être la sœur, et c'était avec une sorte de joie cruelle qu'il avait appris la persécution et les tourments que la vierge

avait eu à supporter. Pourtant quand il la revit devant lui, modeste et douce, et plus belle que jamais sous les vêtements vils dont elle était couverte, il ne put supporter le clair regard de la jeune fille, et baissant la tête, il songea troublé à toutes ces tortures qu'elle avait volontairement endurées pour ce Dieu qu'elle adorait ; il se souvint que sur son refus de sacrifier aux idoles, elle avait été précipitée dans une chaudière remplie d'huile et de poix bouillante, et qu'elle en était sortie saine et sauve, n'ayant cessé de chanter et de louer Dieu tout le temps qu'elle s'y était trouvée ; il se souvint que privée de toute nourriture on l'avait ensuite plongée neuf jours dans les ténèbres d'une humide prison, et que passé ce délai, des gardes envoyés vers elle, l'avaient trouvée joyeuse et disant que les anges du ciel l'avaient nourrie et ne l'avaient point quittée de tout ce temps ; il savait enfin que, furieux de se voir ainsi bravé par elle, le proconsul lui avait fait déchirer le visage et la poitrine à l'aide de fouets plombés, et que des mains féroces avaient ensuite promené des torches enflammées sur tout son corps ensanglanté.

Et l'émerveillement saisit Théophile à la pensée qu'elle était là devant lui, échappée comme par prodige à tous ces maux ; relevant les yeux, il rencontra de nouveau le calme regard de la vierge, et telle était la douceur et la pure beauté de ce regard, que toute la colère de Théophile tomba faisant place à une grande pitié. Et il résolut de la sauver et de l'arracher à la mort, pensant que par de douces paroles il pourrait mieux que par les menaces et les supplices, ramener son esprit égaré, et la persuader de sacrifier aux idoles. Ayant donc d'un geste arrêté les soldats, il descendit les degrés du portique et parla ainsi à la jeune fille : « Certes, ô Dorothée, ce dieu est puissant que tu adores, et qui par la magie de ses charmes t'a permis d'échapper à toutes les tortures : mais son pouvoir ne peut pourtant prévaloir contre les dieux immortels, et il ne pourra t'éviter la mort impitoyable, et le glaive

que tu vois déjà suspendu sur toi. Et c'est pourquoi te voyant si resplendissante de jeunesse et de beauté, je ne puis m'empêcher d'être ému et attristé en songeant à ton opiniâtre folie, à cet aveuglement obstiné qui t'empêche de voir les joies innombrables qui t'étaient promises en cette vie. O toi, la plus belle de cette ville et de toute cette province, à quels honneurs ne pouvais-tu pas prétendre, grâce à cette beauté souveraine et aux immenses richesses de tes parents ? Et si, insoucieuse de luxe et d'opulence, tu rêvais une vie simple et tranquille, et toute remplie d'affection, ne pouvais-tu pas choisir parmi la foule des jeunes hommes illustres qui recherchaient ta main, et vivre adorée, cachant jalousement ton bonheur dans quelque retraite heureuse et inconnue. Cependant, comme frappée de démence, tu as négligé les conseils de tes amis et de tes proches, et tu as souffert de cruels tourments par ton refus obstiné d'obéir aux ordres du proconsul. Mais la puissance des charmes et des secrets magiques que tu possèdes, a conservé dans tout son éclat ton adorable beauté, et si tu le veux, la vie s'ouvre encore pour toi aussi belle, aussi pleine de promesses et d'espérances qu'au premier jour où je te vis.

Ta crédule confiance t'a fait croire, ô jeune fille, qu'il est une vie meilleure qui doit suivre cette vie terrestre ; mais de ceux qui franchirent les sombres portes de la mort, nul, tu le sais, n'est encore revenu, et dès lors que peux-tu savoir de ce royaume de délices que tu promettais au peuple, et qui peut-être n'existe que dans les vagues désirs et les rêves poétiques de ton esprit. O Dorothée, toi que les supplices et les tourments n'ont pu fléchir, cède à des paroles bienveillantes et écoute les sages conseils d'un ami ; laisse l'espoir décevant d'un monde incertain, et ne perds pas par une vaine obstination une vie heureuse, assurée de joies et de jouissance immédiates, alors que tant d'autres s'estimeraient comblées si elles pouvaient seulement obtenir cette beauté accomplie qui resplendit en toi, et qui t'a faite célèbre dans toute la Cappadoce. »

« Frère, dit doucement Dorothée, qu'est ce que cette beauté périssable dont tu parles et que la moindre maladie peut tantôt flétrir et faire disparaître. Encore quelques instants, ô Théophile, et ce visage que tu contemples sera blême et défiguré, et ce corps que tu admires et que tu vantes sera jeté en terre, et aujourd'hui même il commencera de pourrir et d'être rongé des vers. Si tu pouvais voir les cadavres qui sont couchés au champ des morts, il n'y aurait moyen, tu le sais, de discerner ceux qui furent beaux et puissants de ceux qui vécurent pauvres et contrefaits, mais la mort inévitable les a rendus tous égaux et ils redeviennent peu à peu cette poussière qu'ils étaient avant de naître. Et si, comme tu le vois, la beauté passe et doit périr, n'en est il pas de même des autres avantages terrestres, et quand tu regardes en arrière, ne vois-tu pas déjà dans un triste cortège, tes parents et tes amis morts, tes plus beaux rêves de jeunesse brisés, et déçues tes plus chères espérances. Tu l'avoues toi-même, ô mon frère, cette vie terrestre s'annonçait pour moi brillante et fortunée, et voici qu'au moment de son plus bel éclat, comme une fleur à peine ouverte qu'un soudain ouragan emporte, ma vie aussi est emportée dans la furie des tourments et des supplices, et le glaive va tantôt trancher ces jours, que tu estimais si heureux, et dignes de tant d'envie.

O Théophile, prends patience et permets à cellé qui va mourir de te parler encore quelques instants, car dans sa bonté le Seigneur avait préparé notre dernière rencontre, et le jour est proche où la lumière divine t'éclairera. Tu sais que par la miséricorde infinie de Dieu j'ai obtenu de rester saine et sauve après avoir enduré les supplices les plus cruels, et tu sais aussi, à n'en pas douter que par ce miracle des centaines de tes concitoyens ont été sauvés de l'erreur et convertis. Mais toi, tu ne veux pas croire, parce que le miracle ne s'est pas accompli sous tes yeux, et tu préfères expliquer ce prodige par la puissance de charmes magiques et d'incantations connues de moi seule, alors que tu sais

bien toi-même, ô frère, que ces prétendus secrets n'existent pas et que je suis d'ailleurs ignorante de tout excepté de la parole divine : faudra-t-il donc, cœur incrédule, que le Seigneur accomplisse un miracle pour ramener à lui chacune des créatures qu'il a formées, et n'essaierais-tu point, même alors, de nier le prodige, ou de l'expliquer par quelque cause fortuite ?

O Théophile, délaisse le doute et les vains raisonnements : reviens à ton tour de tes erreurs, et vis d'une vie nouvelle, n'écoutant que ton cœur et ta conscience. O toi qui es savant, ne feins plus de croire que ces statues de marbre et d'or que tu adores ont pu te donner la vie et créer la terre et le ciel, et tout ce qui respire et vit autour de toi. Mais réponds moi plutôt et dis moi quel dieu put placer en ton cœur cette claire conscience que déjà malgré toi, comme un ange gardien, tu suis et tu vénères. Qui t'a donné l'espérance, fleur impérissable et céleste, qui te soutient dans la vie et renaît plus belle de chaque désillusion ? Qui donc enfin, maintenant même t'animait de cette charité chrétienne et te poussait, ô frère, à me sauver de la mort impitoyable ?

Tout homme, ô Théophile, porte au fond de son cœur la foi salutaire et le flambeau de la lumière divine. Voici poindre pour toi l'aurore du jour céleste, car déjà, je le sens, s'allume dans ton cœur la flamme rédemptrice ; et si tu veux, rentrant en toi même, aviver cette flamme et te guider de cette lumière, alors tu comprendras comment, laissant tous les biens de ce monde, je m'en vais maintenant joyeuse vers cette mort que je n'avais point cherchée. Car pour cette autre vie dont tu doutes, ô Théophile, il n'est point de chose dont je sois plus assurée, et le Seigneur a permis qu'étant encore plongée dans les ténèbres de ma prison je pusse voir la splendeur des cieux entr'ouverts, et toute la gloire des saints et des saintes agenouillés devant le Seigneur tout-puissant. Déjà devant la mort mon esprit voit s'ouvrir de nouveau les royaumes célestes, et les jardins azurés pleins de fleurs et de

fruits du Paradis. Des anges blancs volent par dessus les jardins paisibles : sous les trônes formés de verdure et de fleurs, auréolés et nimbés de lumière éblouissante, les saints et les saintes me contemplent ; et voici que penchés vers la terre, d'autres anges agenouillés sur de légers nuages, prient pour que mon âme puisse sans péché quitter ce corps terrestre. O ciel, j'entends leur voix séraphique et leur prière. Seigneur, recevez mon âme et pardonnez les offenses de votre servante. »

Elle dit, et tombée à genoux dans la neige épaisse, elle restait en extase et son visage resplendissait, plus beau que l'aurore et le soleil matinal. Et Théophile hésitait ne sachant s'il devait s'irriter de ces paroles ou plaindre celle qui les avait dites, et il restait indécis, admirant malgré lui l'expression de foi profonde et de pur amour du visage de Doro-thée. Cependant les soldats l'avaient brutalement relevée, et tournés vers Théophile ils attendaient avec impatience qu'il leur permit de continuer leur route.

« Va t'en donc où tu veux aller, ô Doro-thée, dit-il enfin, et puisses-tu ne pas te tromper sur tes désirs ; mais quand tu seras parvenue à ce royaume de délices, envoie moi je t'en prie des fruits et des fleurs cueillis aux jardins du Paradis, car tu le vois la neige épaisse jonche la terre, et tout n'est ici-bas que désolation et tristesse. »

« Ainsi ferais-je et je prie Dieu qu'il t'assiste », dit la vierge, et sous le doux reproche de son calme regard, un repentir soudain saisit le cœur du jeune homme, et il aurait voulu par de dignes et consolantes paroles racheter l'amertume de sa railleuse demande, mais avant qu'il les eut trouvées, les gardes farouches s'étaient saisis de la sainte et déjà ils l'entraînaient.

Alors en soupirant Théophile se détourna et rentrant dans le palais, il s'occupa fiévreusement tout le jour, cherchant dans l'excitation du travail l'oubli de cette suprême et troublante rencontre. Mais toujours il avait devant les yeux le visage extasié de la vierge agenouillée dans la neige, et toujours aussi

il sentait peser sur lui le doux reproche de son dernier regard : dans sa mémoire trop fidèle les paroles chrétiennes semblaient s'être gravées en lettres de feu, et son cœur indécis était plein de remords et de douleur au passionnant souvenir de Dorothée. Une fois de plus il tenta de se distraire et d'oublier, et sortant du palais, il s'en fut retrouver les habituels compagnons de ses plaisirs ; mais en riant et en plaisantant il lui parlèrent de la vierge et leurs discours lui parurent si odieux et si vils que Théophile révolté les quitta, et plus triste encore reprit le chemin de sa demeure.

La nuit était venue à présent : les rues étaient désertes et silencieuses, et sous la neige, la ville était pareille à un grand tombeau. La douleur de Théophile s'accrut encore de ce silence et de cette solitude, et toutes les tristesses, toutes les fautes et les amertumes de sa vie repassèrent alors dans son esprit ; il sentait confusément qu'à partir de ce jour sa vie ancienne était morte à tout jamais, cette vie d'insouciance et de plaisirs qu'il avait jusqu'alors jugée si belle et si heureuse. Plus jamais, plus jamais l'espérance, cette fleur impérissable et céleste dont avait parlé Dorothée, ne pouvait reflorir pour lui, mais comme une nef desarmée, sa vie s'en irait à la dérive sans qu'aucune lumière ne vint luire et le guider dans les ténèbres. Un immense besoin de pleurer saisit Théophile et l'étreignit à la gorge ; il envia, désolé, l'impossible foi de cette sainte qu'il avait raillée, et comme un poids pesant le souvenir de son ironique demande lui revint à l'esprit et le remords l'accabla de nouveau.

Or, comme il montait, la tête basse, les degrés de pierre de sa maison, voici qu'une lumière soudaine l'enveloppa en même temps qu'une odeur suave se répandait dans toute l'atmosphère. Et relevant les yeux, Théophile ébloui, vit debout sur le seuil, un ange blanc resplendissant, qui dans le doux berceau de ses bras refermés tenait un rameau vert tout chargé de fruits d'or, et des roses splendides aux jardins du ciel épanouies.

« Gloire à Dieu », dit le messager, et tombant à

genoux Théophile charmé répéta « Gloire à Dieu. »  
« Voici des fleurs et des fruits, » dit encore l'ange,  
« qu'à ta demande, ô Théophile, ma sœur Dorothée  
t'envoie des jardins du Paradis. » Et les larmes  
brûlantes du repentir jaillirent alors des yeux de  
Théophile, et tandis que coulaient ses larmes, le  
voile qui couvrait sa vue fut déchiré, et l'ineffable  
béatitude de la grâce l'envahit.

La tête cachée dans les mains, le jeune homme  
pleura longtemps ; de confuses prières s'échap-  
paient pressées de ses lèvres, et quand il releva les  
yeux la vision avait déjà disparu, mais la lumière  
divine brillait en lui. Et cette nuit même s'étant fait  
baptiser, il convertit dès les jours suivants un grand  
nombre de ses concitoyens en leur racontant la  
vision qu'il avait eue ; et recherché et persécuté à  
son tour il supporta les supplices avec une âme  
intrépide, et il reçut les palmes sanglantes avant  
qu'un mois se fut écoulé depuis la promesse et la  
mort de Dorothée.





# SAINTE ROSE DE VITERBE



“*Rosa Mystica* „

(Litanies de la Sainte Vierge)

**R**OSE de Viterbe, miraculeuse enfant, sous le vibrant ciel bleu de l'antique Italie, dans la ville latine aux belles fontaines, tu naquis, ô fleur, la plus suave des fleurs qui grandirent au tombeau du bienheureux François : l'impérissable parfum de tes vertus flotte toujours sur la contrée, et mieux que les murailles et les tours lombardes, ton souvenir charmant garde encore et protège la ville où tu reposes.



**M**IRACULEUSE enfant, ô Rose de Viterbe, sur les places dallées de ta ville, vêtue de bure et les pieds nus, tu prêchais chaque jour tes pieux concitoyens. Une lueur enveloppait ton front : flamme divine, la foi auréolait d'amour ton frais visage : lacs de candeur, tes yeux, tes doux yeux bleus réfléchissaient tout le ciel, enfant bénie, et les paroles tombées de ta bouche innocente volaient, blanches colombes, au plus profond des cœurs, — et vers le ciel d'où elles étaient venues, elles remontaient bientôt, emportant sur leurs ailes les paisibles désirs de ces âmes renouvelées. Car lorsque tu sentais, ô cœur généreux, que tous ces cœurs gagnés battaient maintenant à l'unisson du tien, lorsqu'aux visages ravis de ceux qui t'écoutaient tu voyais la flamme de ton divin amour

réverbérée, alors, sur les dalles de pierre tu te laissais tomber à deux genoux, tes petits bras dévots croisés sur ta poitrine, et de ta voix limpide et enfantine, tu psalmodiais les prières que verset par verset la foule répétait recueillie, agenouillée.



**E**T quand la nuit était venue, la douce nuit italienne, au profond ciel criblé de milliers d'astres et d'étoiles, lorsque les ombres bleues et le silence remplissaient les rues étroites et rendaient plus sévère et plus imposante la silhouette des palais et des campaniles, lorsque les pierres elles-même semblaient dormir et rêver d'autres siècles dans la sérénité de la nuit, quand tout reposait dans Viterbe, et que l'on n'entendait d'autre bruit que la plainte confuse des fontaines éternelles, — alors, des rues désertes et des places publiques, mélodieux et séraphique un chant montait, alors ta voix chantait, ta voix d'or, la gloire et les louanges de Dieu, et des balcons azurés et fleuris du Paradis, muets et ravis les anges écoutaient chanter leur sœur, ô Sainte Rose de Viterbe.



**O** bienheureuse prédestinée, ô chaste et pure enfant qui meurtrissais ton tendre corps aux âpres et dures morsures des cilices, toi qui bannie de ta ville par un empereur hérétique gagnais partout les cœurs et semais d'immortelles les routes blanches de ton exil, — comme l'enfant qui s'en va au printemps dans les champs s'efforce de cueillir autant de fleurs qu'en peuvent enserrer ses petits bras — ainsi tu te hâtais de glaner un ample bouquet d'âmes pour offrir au Bien-Aimé. Car tu n'étais que prêtée à la terre et le ciel même était jaloux de te ressaisir. Et c'est pourquoi tu t'étais à peine entr'ouverte ô

fleur mystique, que les anges tes frères survinrent et t'enlevèrent. Mais ton parfum embaumait et rendait fertile le sol où tu naquis, ô fleur céleste, rose de Paradis, et dans la terre sainte de ton tombeau des milliers de fleurs surgirent et grandirent. O voix suave, tu ne chantas qu'un instant, mais l'amoureux écho de ton chant vibra et passa sur toute l'Italie, et dans le cœur de ceux qui visitent ta ville et ton église, il retentit encore, ô Sainte Rose de Viterbe.





# SAINT JEAN GUALBERT VISDOMINI

*Beati misericordes quia ipsi  
misericordiam consequentur.*  
(St Matthieu ch. V.)

**C**E Vendredi-Saint de l'an 1003, après avoir assisté aux offices du matin dans la chapelle attenante au château de Pétroio, Jean, le fils cadet du noble chevalier Gualbert Visdomini, avait demandé ses armes et son cheval, et suivi d'un seul écuyer il avait franchi les cours seigneuriales et l'antique porte blasonnée sous laquelle les hirondelles déjà revenues voletaient affairées, et réparaient leur nids dévastés par l'hiver. Le printemps cette année était venu plus tôt que de coutume; et, tandis qu'il descendait la route abrupte et rocailleuse qui du château menait au val fertile de l'Elsa, par dessus les murs de pierre qui bordaient les champs paternels, le jeune homme pouvait voir du haut de sa selle le plus riant paysage qu'il eût pu rêver.

Partout, dans la plaine et sous les pâles oliviers des collines, le blé vert poussait recouvrant la terre de ses manteaux veloutés : dans la douce lumière matinale, des amandiers, des cerisiers et des pêchers resplendissaient, offrant aux baisers du soleil leur couronnes de fleurs blanches et roses : au fond de la vallée l'Elsa, verte rivière, coulait en murmurant sur son lit de gravier, et ça et là sur ses bords, des saules dressaient leurs branches nouvelles dont l'éclat orangé vibrat sur l'azur du ciel : le long ruban des routes poudreuses luisait joyeusement entre les champs verdissants : des collines bleues entourant de tous côtés l'heureuse vallée, montraient leur cimes encore baignées de vapeurs matinales, et semées à leurs flancs, de blanches fermes et des villas, les portes et les fenêtres au large ouvertes,

semblaient des asiles de paix et de bonheur, gardés par quelques sombres cyprès immobiles. Sur tout le paysage printanier planait un ciel sans nuage, tout rayonnant de lumière et de clarté, et de tous côtés s'entendaient des chants d'oiseaux, et des voix joyeuses qui s'appelaient dans les champs.

Au printemps de la vie était lui aussi le fils du chevalier Gualbert : un mois s'était à peine écoulé depuis qu'il avait atteint sa dix huitième année, et le fin duvet qui ombrail ses lèvres et ses joues, pareil à celui qui recouvre les pêches murissantes, n'en faisait qu'adoucir la fraîcheur et les gracieux contours : de cette harmonieuse et svelte beauté qu'on rencontre si souvent chez les adolescents florentins, il avait dans tous ses mouvements une naturelle et noble aisance que rehaussait encore l'éclat de ses armes et l'élégante richesse de ses vêtements. Monté sur un étalon pommelé au caparaçon de drap d'or et de velours, le jeune homme était coiffé d'un chaperon de feutre blanc dont la longue queue retombait sur son épaule : son justaucorps doublé de soie était fait d'une légère cotte de maille argentée que recouvraient et coupaient en hauteur des bandes de soie bleue brochée : un ceinturon de peau blanche, auquel des dagues brillantes et une large épée à deux mains étaient appendues, enserrait sa taille flexible : et ses hauts-de-chausse collants de laine bleue tranchaient sur le cuir orangé de bottes molles aux longs éperons d'or. Et certes à le voir ainsi dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté on eût pensé qu'en ce jour radieux où la nature tout entière était en fête, ce bel adolescent devait lui aussi se réjouir et s'enthousiasmer à l'aspect de cette parure printanière qui semble aux cœurs de dix-huit ans une révélation merveilleuse et inattendue. Mais la tête penchée, et tenant d'une main négligente les rênes brodées de sa monture, l'héritier des Visdomini chevauchait si sombre et si pensif qu'à coup sûr il ne pouvait songer à cette heure au charme printanier des campagnes Toscanes.

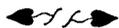


Réfléchissait-il donc encore à cette admirable passion selon St-Jean, dont la lecture l'avait si profondément troublé ce matin dans la chapelle familiale de Petroio ? Entendait-il encore dans son cœur ce chant grave des impropères et les doux reproches de Jésus qui l'avaient tout à l'heure si tendrement ému ? Jean était pieux, et sans doute le souvenir des touchantes prières que l'Église récite en ce jour et la tristesse qu'en doit ressentir toute âme chrétienne étaient encore mêlés à sa pensée : mais à mesure qu'il s'éloignait du château dans la chaleur croissante du jour et l'allégresse chantante de la nature, une douleur plus amère et plus personnelle remplaçait dans son cœur la tendre componction qu'il avait tantôt ressentie. Cruelle et douloureuse obsession que les prières liturgiques les plus touchantes n'avaient pu qu'adoucir et voiler un instant, le souvenir de son frère Hugo traîtreusement assassiné quelques mois auparavant par un perfide ennemi de sa famille, lui revenait maintenant à l'esprit. Dans sa mémoire trop fidèle tous les détails de l'injure subie reparaissaient un à un avec une poignante précision : le guet-apens nocturne dans lequel son frère était tombé sombre : la morne douleur de son vieux père qui depuis la mort de ce fils aîné n'avait plus desserré les lèvres : l'odieuse lâcheté du meurtrier que la crainte de la vengeance tenait à présent blotti au fond d'une tour imprenable, et jusqu'aux vagues soupçons qu'en raison de son inaction forcée, on avait osé faire peser sur son courage à lui Jean Gualbert Visdomini ! toutes ces pensées se pressaient avec violence dans son esprit, et faisaient bondir de rage son cœur dans sa poitrine. Et c'est pourquoi par cette printanière journée ses sourcils froncés et son visage menaçant contrastaient avec sa jeunesse et sa beauté, comme derrière lui les tours brunes et les murailles massives de Petroio semblaient plus farouches et plus sombres parmi la paix heureuse des campagnes fleuries.



Arrivé au bas de la colline au point où le chemin descendu du château rejoignait la route qui conduisait de Florence à Sienne, Jean avait poussé son cheval dans la direction de Florence, et pendant longtemps pour calmer le bouillonnement de sa colère il avait galopé. Il montait maintenant, parvenu près de San Miniato, la dernière colline qui le séparait de la ville, et son cheval essoufflé allait au pas. Aux deux côtés du chemin, sur les murs de pierre des roses grimpantes s'épanouissaient au soleil : et plus loin, dans les champs, par dessus le blé vert, des oliviers rabougris semblaient dormir encore de leur sommeil d'hiver : mais par moments, un léger souffle de vent soulevait leur feuillage et soudain transformés, les vieux arbres aux mille feuilles dansantes et argentées resplendissaient rajeunis sur l'azur.

Mais Jean ne les voyait pas : il était retombé dans l'irritante amertume de ses cruels souvenirs, et comme des nuages de tempête roulant sur un ciel sombre, des pensées de vengeance et de meurtre se précipitaient et s'amoncelaient dans son esprit. Car il devrait venir tôt ou tard, ce jour souhaité, si fièvreusement attendu où il se trouverait face à face avec le meurtrier de son frère ; et à la seule pensée de la possibilité de cette rencontre, une telle rage saisit le jeune homme qu'il pensa étouffer de fureur et qu'un instant il dut s'arrêter pour reprendre haleine. Dans son imagination surexcitée, déjà il se voyait aux prises avec cet ennemi exécré, et les doigts crispés au pommeau de son épée il lui en assénait sur la tête un coup si terrible qu'il le traversait de part en part et l'étendait à ses pieds dans le poussière. « Alors » se disait Jean tout frémissant, « alors les gens sauront ce qu'il en coûte d'oser offenser un Gualbert, et ceux-là qui manquèrent de confiance en moi se repentiront ce jour là d'avoir douté de ma force et de mon courage.



Quelque peu soulagé par l'idée de ce châtiment imaginaire, Jean s'était remis en route, et voici qu'ô

stupeur ! au détour du chemin, pouvant à peine en croire ses yeux, il aperçut tout à coup son ennemi qui, à pied et sans armes, s'avançait vers lui sans le voir, tenant par la main un petit enfant blond et rose dont le rire clair résonnait gaiement dans l'air pur. L'enfant riait, et se penchant vers lui, inconscient du péril terrible qu'il courait, le père imitait joyeux le doux rire sonore et puéril. La surprise de Jean fut si vive, qu'il retint un moment son cheval, doutant s'il n'était pas le jouet d'un rêve, et déjà poussant un cri sauvage, l'écuyer qui le suivait s'élançait prêt à le dépasser. Mais d'un geste impérieux Jean l'arrêta brusquement, et tandis que son ennemi levant les yeux l'apercevait affolé et demeurait cloué sur place par l'épouvante, l'héritier des Gualbert s'élançait à son tour si impétueux et rapide que toute fuite était rendue impossible.

C'était la mort inévitable et l'expiation méritée qui fondait sur lui : le meurtrier le comprit, et l'aspect de Jean était si formidable et farouche, qu'il ne songea ni à fuir ni à tenter de se défendre. Mais tombant à genoux, le visage terrifié et les bras étendus, il priait ardemment les yeux levés, suppliant Dieu pour qu'au prix de sa vie son âme au moins fût rachetée. Et déjà l'épée était suspendue sur sa tête et la faisant tourner avec force, Jean savourait la joie amère de la vengeance, quand regardant la place où son glaive allait tomber, il rencontra le regard éperdu du moribond, et dans l'imploration suprême de ce regard et dans ces bras étendus, il retrouva la divine angoisse et la douleur infinie de l'image du Christ que dévotement il avait baisée ce matin après la messe. A ce seul souvenir, son cœur fut touché de la grâce, et c'est pourquoi jetant au loin son épée, il sauta à bas de son cheval, et relevant avec compassion celui qui n'attendait plus que la mort, il lui dit : « O pauvre fol, qui traîtreusement et méchamment occis mon frère bien-aimé, relève-toi et ne crains plus ; ô toi qui méritas le mort la plus vile et les peines sans fin de l'enfer éternel, sache que ma dévotion à la Sainte Croix de Jésus Christ qui mourut pour nous en ce jour t'a

sauvé : car, lorsque mon glaive était suspendu sur ta tête, j'ai cru Le voir lui-même qui dans tes yeux égarés, et dans tes bras étendus me suppliait pour ta vie. Or, à présent repens-toi : pardonné par moi, vas en paix, et garde désormais en ton cœur l'amour de Dieu, qui dans ce péril de mort miraculeusement t'a sauvé. »

« Qu'il me pardonne et te bénisse ta vie entière » répondit pleurant et se signant pieusement le meurtrier repent. « Ce n'est point d'aujourd'hui que le remords est entré dans mon cœur, ô Jean Gualbert : mais par la grâce de Dieu, ta miséricorde m'a touché à ce point que dès ce jour ma vie sera changée : et je ferai si rude et publique pénitence de mon crime que jamais tu ne pourras regretter de m'avoir laissé la vie pour l'expié et que nul non plus ne pourra te blâmer pour ta clémence : pour toi, puisses-tu, éloigné des passions violentes qui me perdirent, vivre de nombreux ans heureux et pacifique, et que dans cette vie et dans l'autre Dieu t'accorde la récompense de l'amour qu'en ce jour tu lui montras. »

Il dit et baisant la main qui l'avait épargné, il s'en alla emmenant avec lui le petit enfant blond qui sans comprendre avait assisté à cette scène, et qui impatient de reprendre les jeux interrompus se serrait maintenant contre lui et le pressait de partir. Jean les regardait s'éloigner, et il allait remonter en selle quand découvrant à sa droite l'église aux marbres blancs et verts de San Miniato, un tel désir lui vint d'y prier, que confiant son cheval à son écuyer, il lui donna l'ordre d'aller l'attendre à Florence. Pour lui, traversant la route et la petite place qui le séparait de l'église, il gravit en hâte les degrés de marbre blanc qui menaient au sanctuaire. Une telle ardeur l'entraînait qu'il ne sentait pas ses pieds se poser sur le sol : et il ne pouvait réfléchir à ce qu'il avait fait, mais tandis qu'il marchait de douces larmes s'échappaient de ses yeux, et il lui semblait qu'un poids énorme lui avait été ôté de la poitrine.



Dans l'un des battants de bronze qui fermaient l'entrée de San Miniato, une porte plus petite était ouverte laissant voir dans l'ombre le sanctuaire. Tout ému et troublé encore, Jean la franchit et dès qu'il fut entré la paix et la fraîcheur reposante de ce lieu le retinrent dans un pieux respect près du seuil, et tandis qu'il y était arrêté le calme et la quiétude heureuse de ce temple descendait peu à peu dans tout son être.

Il n'y avait personne à cette heure dans l'église et la douce majesté de ses autels semblait plus auguste dans l'harmonieux silence qui y régnait, et dans lequel semblaient vivre encore et flotter des prières : témoin discret d'adorations récentes, un suave parfum d'encens flottait dans l'air et l'exubérante allégresse de la nature en fête ne faisait qu'ajouter au recueillement et à la paix sereine de ce lieu. Par la porte entr'ouverte on entendait au dehors les oiseaux qui chantaient et un bruit joyeux et confus de voix lointaines : à travers les transparentes fenêtres d'albâtre du chœur, le soleil éclairant le maître-autel adoucissait et tempérant l'éclat de sa lumière, et par les étroites fenêtres de la nef, ses rayons se glissaient, lumineux faisceaux de velours bleu illuminant les dalles, et les colonnes polies de marbre blanc et mauve qui soutenaient la voûte.

Saisi par le charme auguste de ce lieu, craignant d'en troubler le religieux silence, Jean vint tomber à genoux au pied de l'autel qui s'offrait le plus rapproché à ses regards. Suspendue à la voûte par une chaîne d'argent, une petite lampe y brûlait éclairant une croix de bois sur laquelle une image du Christ crucifié était peinte, les bras ouverts implorant le pardon pour tous les hommes. Et devant lui, le cœur débordant d'amour et de tendresse, Jean priait, rendant grâces à Dieu de ce qu'en sa bonté infinie, il avait retiré de son cœur le douloureux aiguillon de la haine, et de ce qu'il lui avait fait connaître en échange les joies sereines du pardon et de la miséricorde. Au souvenir des projets de vengeance et des désirs sanguinaires qui si longtemps avaient persécuté son esprit, il redoublait de ferveur, deman-

dant à Dieu qu'il le délivrât pour toujours des passions mauvaises et violentes, et qu'il lui fût donné de vivre de la vie heureuse et pacifique que son ennemi réconcilié lui avait tantôt souhaitée. Et comme dans l'ardeur de son amour il s'était relevé, tendant vers Dieu ses mains pieuses et suppliantes, voici qu'il vit soudain, prodige confondant ! le Christ de l'autel s'animer et vivre et se pencher vers lui, et que dans une confusion profonde et une joie infinie il se sentit attiré et pressé dans les bras divins. Et dans cette étreinte ineffable, sentant son cœur se fondre, Jean aperçut un instant le ciel entr'ouvert, et les joies séraphiques promises aux élus de Dieu dans les royaumes du Paradis....



Quand il revint à lui, l'image avait repris sa place sur l'autel, et dans le couvent de Bénédictins attendant à l'église, on entendait solennelles et paisibles les voix graves des moines qui commençaient les prières de l'office de vêpres. Lentes et mesurées, ces voix graves disaient l'absolu détachement terrestre de ceux qui priaient là, de l'autre côté de ce mur, et bercé par leur chant, Jean demeurait en prières, cherchant à retenir sous ses paupières closes la bienheureuse vision qui l'avait tantôt ébloui. Il pria si longtemps qu'il en avait à son tour oublié le monde extérieur, et une paix si grande était descendue dans son cœur, qu'il aurait voulu demeurer toujours ainsi adorant et priant sous la garde des anges à cet autel. Cependant dans le cloître voisin les voix s'élevèrent une fois encore et moururent, et comme si son extase eut été portée sur les ailes de ces chantantes oraisons, elle prit fin avec elles, et à regret Jean songea qu'il lui fallait quitter cette maison de paix et de prière pour aller rejoindre à Florence l'écuyer qui l'y attendait.

Lentement il retraversa l'église, et saluant d'un dernier regard sa blancheur heureuse et recueillie et ce miraculeux crucifix qui s'était animé sous l'ardeur de son amour, il parvint près du seuil et, sur le point de sortir, il demeura ébloui en revoyant,

dans le cadre précis de la porte de bronze, la belle ville des fleurs mollement étendue dans la plaine, les montagnes baignées de lumière qui l'entouraient de toutes parts, et le ciel printanier et pur qui riait radieux au dessus d'elles. Comme celui qui revient d'un long voyage, contemple avec des yeux attendris sa ville natale, et tandis qu'il admire mille beautés oubliées, les souvenirs et les désirs renaissent en foule en son esprit, ainsi Jean ravi regardait Florence. Il se demandait comment il avait pu, ne fût-ce qu'une heure, si complètement oublier le charme et la douceur de la vie Florentine, et jamais en effet la ville ne lui avait paru aussi adorable et séduisante. Repassant la porte, son admiration s'augmenta encore devant l'horizon élargi, et ne pouvant se décider à descendre de suite vers la ville, il retransversa la place et vint s'asseoir sur le petit mur de pierre qui l'entourait.



La ville s'étalait à ses pieds, divisée en deux parties par la verte ligne de l'Arno qui venu des monts couverts de neige de la Falterona passait sous le vieux pont de trois arches qui unissait les deux rives, et s'en allait là-bas derrière les arbres verts et les prés tranquilles des Cascine porter ses eaux rapides vers la mer Tyrhénienne. Bâties sur pilotis les maisons qui bordaient la rive droite plongeaient dans l'eau ; presque toutes étaient peintes de couleurs claires, et leurs façades blanches, bleues et roses, s'avivaient encore à l'éclat des persiennes encadrant les fenêtres. Dominant les toits de tuiles brunes, la coupole ronde de San Lorenzo, et les sveltes campaniles de San Stefano, et de San Niccolo, se silhouettaient nettement sur l'azur : et dans chaque quartier les tours belliqueuses des maisons seigneuriales se dressaient, rudes et menaçantes à l'exception de quelques unes, toutes parées et recouvertes de fleurs jaunes, que la douceur du printemps avait fait pousser sur leurs vieux murs. Au delà de la ville, dominant de sa masse majestueuse les formes harmonieuses des autres montagnes, le mont Morello érigéait la douce

ligne de ses flancs arides et nus dont la couleur changeait incessamment avec les degrés divers de la lumière. L'ombre des nuages passant lentement par dessus lui assombrissait par place son sol dénudé et de loin donnait l'illusion de sombres bois de pins dont les noirs contours se seraient nettement détachés sur la terre ensoleillée tout à l'entour. Solitaire était le mont Morello : solitaires et perdues dans les vapeurs et les brumes les montagnes qui vers Pistoie et Pise fermaient l'entrée de la vallée : mais de l'autre côté du mont Morello, sur toutes les hauteurs au levant de Florence, de claires villas et de riantes métairies étaient semées et dispersées ; comme des rivières toujours grossissantes elles descendaient de toutes ces cîmes, et se serrant, se groupant, venaient former enfin une ville nouvelle en dehors des portes florentines.

Aux pieds de Jean, le vieux mur d'enceinte, aux créneaux bruns régulièrement espacés de tours carrées, escaladait des collines plantées d'oliviers, et des portes de la ville au couvent de San Miniato, une allée de noirs et coniques cyprès montait en ligne droite, voilant d'ombre et de mystère le chemin qu'ils bordaient. Le ciel était d'un bleu souverainement doux : un vent frais soufflait par instants de l'ouest, et de blancs nuages passaient éblouissants par dessus la chaîne harmonieuse et bleue des Apennins. Dans le soleil et la lumière, des papillons aux ailes de safran se poursuivaient énamourés : une troupe de ramiers à l'éclatant plumage décrivait de grands cercles au dessus des toits de la ville et des oiseaux heureux de vivre chantaient partout. Sur le petit mur de pierre auprès de Jean, des moineaux familiers voletaient et piaillaient à l'envi : cachés sous les feuilles des merles sifflaient joyeux et tendres, et d'allègres alouettes s'élevaient en chantant dans le ciel, enivrées d'air pur, de lumière et de mélodie...

Et des rues de Florence et des fenêtres au large-ouvertes de ses maisons, montait aussi vers lui tout un bruit de chansons et de voix heureuses, dans l'harmonieuse et vague rumeur que cause la vie de

toute une ville. Au bas de l'allée des cyprès, vers la porte de San Miniato, dominant les cris et les rires des enfants qui jouaient au dehors, une voix de femme appelait avec de longues et tendres inflections un doux prénom italien. Plus loin, dans le quartier des orfèvres le rythme clair des marteaux battait sans trêve les enclumes, tandis qu'à intervalles réguliers, comme une plainte mélancolique s'élevait et planait sur la ville le cri trainard des marchands ambulants. Des bateliers puisant et versant dans leurs frêles nacelles le limon fécondant de l'Arno s'appelaient à grands cris et plaisantaient bruyamment, et sur le vieux pont romain des chars attelés de mules passaient en longues files avec de joyeuses sonneries de clochettes et de clarines. Parfois, nonchalemment couché sur les brancards, leur conducteur chantait, épris de son chant, une langoureuse et berçante chanson d'amour : sa voix juvénile retentissait un instant entre les deux rives, et s'éteignait et se perdait bientôt avec le tintement des clochettes dans le dédale compliqué des rues tournantes. Parfois aussi un clair rire d'enfant jaillissait imprévu et rapide, et toutes ces rumeurs et ces voix montaient vers Jean, adoucies et bercées par la plainte confuse et continue du fleuve déversant ses eaux par dessus un barrage en amont de la ville.



Longtemps, longtemps, écoutant tous ces bruits et contemplant l'admirable paysage qui s'offrait à sa vue, Jean resta rêveur, songeant à tout ce que la vie lui offrait de gloire et de bonheur dans cette ville qu'il aimait par dessus toutes, et dans laquelle ses ancêtres avaient vécu illustres et puissants. Mais troublant ses rêves de bonheur, le souvenir des discordes et des crimes qui sans cesse ensanglantaient et bouleversaient la ville, inquiétait son esprit. N'était-ce pas dans cette même ville d'apparence si heureuse et si charmante, que son frère bien-aimé avait été quelques mois auparavant assassiné, alors que pour lui aussi la vie s'annonçait souriante et

pleine de promesses : et n'était-ce point aussi sur cette douce et radieuse terre Florentine, que lui-même Jean Gualbert avait failli en ce jour du Vendredi-Saint commettre un crime irréparable. Troublé, Jean se souvint en cet instant des joies ineffables qu'il avait tantôt goûtées dans l'église de San Miniato pour avoir fait une heure la volonté de Dieu. Il se revit priant le cœur enflammé d'amour devant l'autel, et de nouveau il crut entendre les calmes voix des moines psalmodiant leur office. Reportant ensuite ses yeux sur Florence, toute la gloire et les plaisirs qu'y trouvaient les siens lui parurent vains et frivoles, comparés au paisible et constant bonheur que les fils de S<sup>t</sup> Benoît trouvaient dans leur vie d'adoration et de prière. Il comprit alors que sa vie passée, toute cette journée et cette incomparable et séduisante vision de Florence n'avaient été qu'une épreuve, et qu'il n'était point au monde de plus grand amour et de plus noble vie que celle de ces contemplatifs, qui, dédaignés du grand nombre, renonçant à tout bien terrestre, priaient, intercesseurs perpétuels, pour le monde, protecteurs et soutiens des pays où s'élevaient leurs cloîtres. Et comme il avait l'âme héroïque, assoiffée d'amour et de dévouement son choix fut fait sur le champ, et c'est pourquoi, retraversant la place, il poussa d'une main ferme la porte de ce couvent de San Miniato qu'il ne devait quitter dès lors, que pour aller fonder, un asile plus paisible et plus près de Dieu, dans les solitudes bénies de Vallombreuse.

OLIVIER GEORGES DESTRÉE.





## ON DIT QU'A NOËL...

à Mademoiselle M. R.

*On dit qu'à Noël, dans les étables, à minuit,  
l'âne et le bœuf, dans l'ombre pieuse, causent.  
Je le crois. Pourquoi pas ? Alors, la nuit grésille ;  
les étoiles font un reposoir et sont des roses.*

*L'âne et le bœuf ont ce secret pendant l'année.  
On ne s'en douterait pas. Mais moi, je sais qu'ils ont  
un grand mystère sous leurs humbles fronts.  
Leurs yeux et les miens savent très bien se parler.*

*Ils sont les amis des grandes prairies luisantes  
où des lins minces, aux fleurs en ciel bleu, tremblent  
auprès des marguerites pour qui c'est Dimanche,  
tous les jours, puisqu'elles ont des robes blanches.*

*Ils sont les amis des grillons aux grosses têtes  
qui chantent une sorte de petite messe  
délicieuse dont les boutons d'or sont les clochettes  
et les fleurs des trèfles les admirables cierges.*

*L'âne et le bœuf ne disent rien de tout cela  
parce qu'ils ont une grande simplicité  
et qu'ils savent bien que toutes les vérités  
ne sont pas bonnes à dire. Bien loin de là.*

*Mais moi, lorsque, l'Été, les piquantes abeilles  
volent comme de petits morceaux de soleil,  
je plains le petit âne et je veux qu'on lui mette  
de petits pantalons en étoffe grossière.*

*Et je veux que le bœuf qui, aussi, parle au Bon Dieu,  
ait, entre ses cornes, un bouquet frais de fougères  
qui préserve sa pauvre tête douloureuse  
de l'horrible chaleur qui lui donne la fièvre.*

1897.

FRANCIS JAMMES.



NOËL, RIMÉ PAR M. MAX ELS-  
KAMP ET MIS EN MUSIQUE PAR  
M. ERNST DELTENRE. D. D. D.

Semplice.

Organo.

*mf* *p*

*dolce* *rit.*

No - ël en bleu, No-ël en blanc, hom-mes,

fem-mes, bê-tes et gens, nous voi-ci les en-fants qui

chan-tent: ceux de Flandre et ceux de Bra-bant, No-ël en

*f* *rit.*

bleu, No-ël en blanc, a - vec leurs cou-sins de Zé -

*mf* *p*

lan - de. Or, bon-nes gens, é-veil-lez - vous, fê - te des

*mf*

sim-ples et des doux, Jé-sus est dans la ber-ge -

*p* *rit.* *p*

ri - e, et mains joint-es à deux ge - noux, No-ël aux

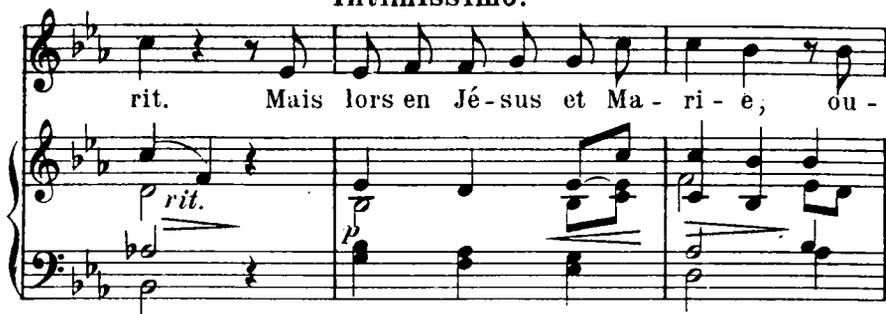
*mf* *f* *f*

sa - ges comme aux fous, car là ne brait — et Jé-sus

*p*

Intimissimo.

rit. Mais lors en Jé-sus et Ma-ri-e, ou-



The first system of music features a vocal line in the upper staff and a piano accompaniment in the lower staff. The vocal line begins with a 'rit.' (ritardando) marking. The piano accompaniment includes a 'rit.' marking and a 'p' (piano) dynamic. The key signature has two flats, and the time signature is 4/4.

vrez vous i-çi les bons cœurs com-me sur des ar-bres des



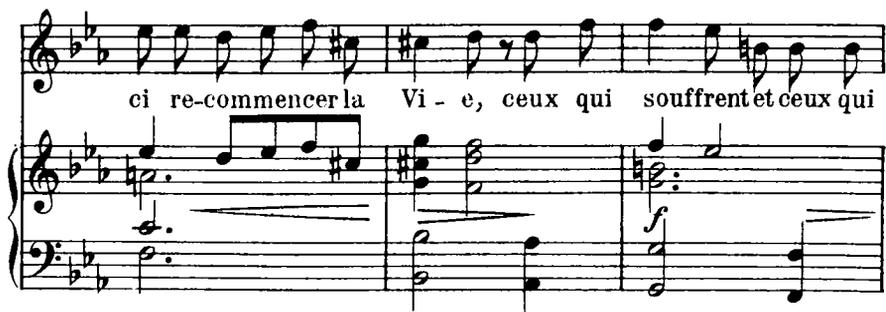
The second system continues the vocal line and piano accompaniment. The vocal line has two triplet markings (3) over the notes 'i-çi' and 'ar-bres'. The piano accompaniment continues with a steady accompaniment.

fleurs, mais paix en Jé-sus et Ma-ri-e, voi-



The third system continues the vocal line and piano accompaniment. The vocal line has a triplet marking (3) over the notes 'fleurs'. The piano accompaniment continues with a steady accompaniment.

ci re-commencer la Vi-e, ceux qui souffrent et ceux qui



The fourth system continues the vocal line and piano accompaniment. The piano accompaniment includes a 'f' (forte) dynamic marking.

pleu-rent, Car



The fifth system concludes the vocal line and piano accompaniment. The piano accompaniment includes a 'p' (piano) dynamic marking and a 'ff' (fortissimo) dynamic marking. The system ends with a double bar line.

## Tempo I.

fè-te de près et de loin, No-ël à tous à tôt ma-tin,

chez les hom-mes com-me les an- ges, pour

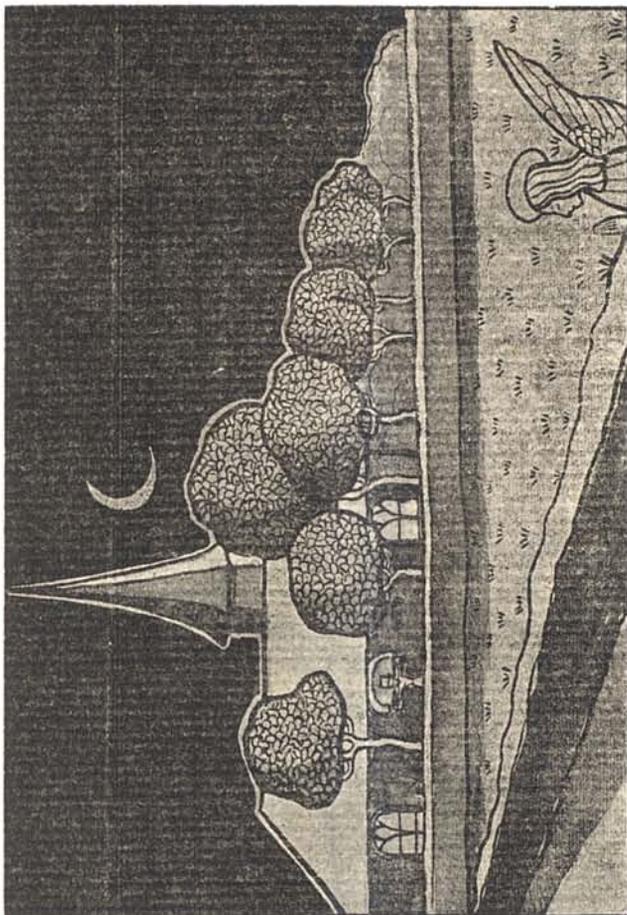
## Maestoso.

tou-te soif, et tou-te faim, voi - ci le Pain, voi-

ci le Vin, et qu'on en boi ve et qu'on en

man- - ge!

*allargando*







**D**ies est laetitiae ;  
Nam processit hodie  
**C**hristus **H**er de **V**irgine/  
**S**ine viro/ sine viro/  
**V**irgula de floze modo mira/  
**V**irgula de floze modo mira. **D D D**

**N**atus est Emmanuel/  
Quem praedixit Gabriel/  
Ut testatur Daniel/  
**S**ine viro/ sine viro/  
**V**irgula de floze modo mira/  
**V**irgula de floze modo mira. **D D D**

**C**astitatis liliū  
Peperit nunc filium/  
**C**hristum **C**oeli **D**ominum/  
**S**ine viro/ sine viro/  
**V**irgula de floze modo mira/  
**V**irgula de floze modo mira. **D D D**

**R**egis miranda creditur :  
**V**irgo nihil laeditur/  
**V**erbum hanc ingreditur  
**S**ine viro/ sine viro/  
**V**irgula de floze modo mira/  
**V**irgula de floze modo mira. **D D D**

**V**irgo mater nescia  
**C**orruptelae/ gratia  
**S**piritus sit gravida.  
**S**ine viro/ sine viro/  
**V**irgula de floze modo mira/  
**V**irgula de floze modo mira. **D D D**

*(recueilli à Anvers en l'an 1621)*





**L** TOMBA UNE ROSÉE DU CIEL  
DANS UNE PETITE FILLE.  
**J**AMAIS IL N'Y EUT AUSSI BONNE FEMME.  
CELA FIT UN PETIT ENFANT  
QUI NAQUIT D'ELLE :  
ET ELLE RESTA VIERGE.  
O VIERGE/ CHOISIE ENTRE TOUTES/  
LOUANGE DOIT TOUJOURS VOUS REVENIR.

**L**A VIERGE PORTAIT L'ENFANT.  
LA GROSSESSE NE LA CONTRARIAIT PAS.  
**Q**UAND JOSEPH S'EN APERÇUT/  
CE BON ET DIGNE HOMME/  
IL PENSA : JE VEUX L'ABANDONNER/  
— JE NE SUIS PAS LE PÈRE/ —  
ET SUIVRE MON CHEMIN  
AVANT QUE CETTE HONTE M'ADVIENNE.

**O**R DU TRONE DES CIEUX  
UN ANGE L'APOSTROPHA :  
« O JOSEPH/ FILS DE DAVID/  
HOMME CHOISI/  
RESTEZ DONC ENSEMBLE.  
C'EST EN DEHORS DES FORCES HUMAINES  
QUE DIEU LE PÈRE TOUT-PUISSANT  
A AINSI OPÉRÉ EN ELLE. »

**L**'EMPEREUR GRAND EN PUISSANCE  
A DONNÉ UN ORDRE/  
**Q**UE SUIVANT SA FAMILLE  
CHACUN DEVAIT ALLER DANS LA VILLE  
D'OU IL ÉTAIT NÉ  
ET APPORTER SON TRIBUT :  
C'EST CE QU'ON FIT ENTENDRE LA  
ET CRIER PUBLIQUEMENT.

MARIE — ET JOSEPH AVEC ELLE —  
ARRIVA A BETHLÉEM/  
CAR C'ÉTAIT LA VILLE DE JOSEPH/  
COMME L'ÉCRITURE LE DÉCLARE.  
MAIS ELLE NE PUT ENTRER NULLE PART :  
ON L'ENVOYA TOUJOURS PLUS LOIN.  
LA REINE DES ANGES  
NE FUT PAS ÉCOUTÉE LA.

APRÈS CELA ILS ONT TROUVÉ  
UNE MAISON TRÈS PIËTREMMENT COUVERTE  
ET EN QUELQUES INSTANTS  
PRIS LA LEUR LOGEMENT.  
ALORS LA VIERGE DEVINT MÈRE  
(SANS GÉMISSEMENTS NI MAL)  
DU FILS ET DU FRÈRE DE L'HOMME.  
SAVAIT IL NOUS ÊTRE PLUS PROCHE ?

COMBIEN ELLE ÉTAIT INTIMEMENT JOYEUSE/  
CONTEMPLANT SON MIGNON ENFANT !  
ELLE ÉTAIT PLEINE D'AMOUR/  
ELLE MIT L'ENFANT SUR SES GENOUX/  
ELLE L'EMBRASSA SUR SES PAUPIÈRES/  
ELLE L'EMBRASSA MANTES FOIS/  
PARCE QU'IL VENAIT DÉLIVRER  
SES PRISONNIERS JEUNES ET VIEUX.

MARIA/ BELLE FONTAINE  
DANS LAQUELLE DIEU PRIT SON REPOS/  
PRIEZ POUR NOUS TOUS EN COMMUN  
JÉSUS/ CE BON AGNEAU/  
QU'IL VEUILLE NOUS AVOIR  
DANS SON PALAIS CÉLESTE/  
OU IL Y A DE LA JOIE HORS MESURE  
ET DE L'AMOUR ET DE LA DOUCE PAIX. D D D

*(Chanson traduite par E. D. B. sur un texte vieux flamand  
recueilli en 1621 à Anvers).*







**Q** douce harmonie !  
Vous éloignez de moi la peine  
par la pureté de l'amour.  
O cœur des anges joyeux,  
Vous me volez mon cœur  
et tous mes sens !  
De divin amour  
je m'évapore,  
parce que j'entends de la paix  
que me servent  
les chérubins du ciel  
et Dieu avec eux.

**J**ésus aimable,  
qui êtes devenu homme  
et resté Dieu,  
dans les royaumes de la terre et du ciel  
soyez maintenant béni  
par tous ceux qui vivent !  
Mon Dieu, mon Seigneur,  
mon espoir, mon honneur,  
c'est ainsi que je veux avec vous mourir,  
et des jouissances de la terre,  
et des plaisirs pleins d'inquiétude  
désormais me passer.

**V**ous êtes le tout plus grand,  
le plus haut Seigneur entre tous,  
riche, beau, tout-puissant ;  
pourtant ici devant les animaux  
vous êtes couché dans une crèche,  
pauvre, frêle et piteux.  
O Dieu très grand,  
homme tout nu,  
veuillez m'accorder votre sagesse :  
afin qu'avec joie  
je puisse méditer  
sur toutes ces vertus.

(Chanson traduite par E. D. B. sur un texte  
vieux-flamand recueilli à Auvers en 1621).







*J*amais tel amour sur terre ne fut trouvé,  
jamais tel amour on n'entendit raconter,  
jamais tel amour ne perça un cœur,  
jamais tel amour ici-bas n'apparut :  
Que le beau deviendrait tel que rien et que Dieu deviendrait limon !  
Pour un vase fragile et sale et pécheur un vase hors prix !

*O* extraordinaire amour ! notre Père devient notre Frère.  
O extraordinaire amour ! sa Fille devient sa Mère.  
O extraordinaire amour ! du sein même de son Père,  
il descend payer la dette de ceux qui le trahirent :  
L'éternité vient dans le temps ; le créateur devient créature ;  
le Verbe devient chair ; Dieu devient un enfant ; et tout cela par  
[amour pur.

*O* heureuse Bethléem, qui étais à cet effet choisie,  
ô heureuse petite étable où Christ vint au monde,  
heureuse crèche qui put porter Christ,  
heureux yeux qui l'y virent couché.  
Heureuse est-elle par dessus tout la belle violette  
qui accoucha là sans douleur de Jésus de Nazareth.

*M*ais bon Jésus, ô petit grand Seigneur,  
comment votre force est-elle maintenant devenue si faible ?  
Comment votre sagesse est-elle devenue maintenant si muette ?  
Comment roi êtes-vous si pauvre et tout à fait nu ?  
Est-ce pour nos péchés, Seigneur, que si grand vous êtes devenu petit !  
— Oui, assurément. C'est pourquoi, homme, garde-toi pur de péché.

*A*ucun de mes péchés je ne veux conserver,  
et dorénavant je veux prendre modèle sur Jésus.  
Je vous remets, Seigneur Jésus, tous mes sens ;  
hors vous, Seigneur, je ne veux pas aimer.  
Venez donc, Jésus, bon frère, et veuillez ne pas me mépriser ;  
le feu du ciel me remplit tout à fait, il dévore toutes mes forces.

*D*ur est le marbre, dure est une plaque de fer,  
durs sont les tombeaux et les pavés des rues ;  
froide est la glace et la peau de la salamandre ;  
je connais chose plus froide encore et plus dure :  
plus froides et plus dures, j'estime ces personnes,  
qui pour tel amour de Dieu ne manifestent nul amour en retour.

(Chanson traduite par E. D. B. sur un texte  
vieux-flamand recueilli à Anvers en 1621.)





## De l'Apostolat qui convient à notre temps.

Deux ouvrages très remarquables viennent d'être publiés et devraient être, prochainement, dans toutes les mains catholiques : *la Vie du Père Hecker*, fondateur de l'Institut religieux des Paulistes américains, et *la Vie de S<sup>t</sup> Paul* (1). La première est traduite de l'anglais par un anonyme, mais précédée d'une éloquente et vaillante préface de l'abbé Klein. La seconde est l'œuvre admirable et patiente de l'éminent abbé Fouard, l'auteur d'une *Vie de Notre Seigneur Jésus-Christ*, universellement appréciée.

Je voudrais, puisque *le Spectateur catholique* m'y autorise, émettre loyalement, à l'occasion de ces deux ouvrages, quelques considérations sur l'état d'âme de nos contemporains, au point de vue religieux, et dire l'apostolat qui me paraît aujourd'hui leur convenir.

Pour mille motifs, qu'il serait fastidieux d'énumérer et qui sont nés, soit des mauvaises passions de la nature humaine, soit de l'état maladif des intelligences, depuis la grande rupture de l'unité de foi chrétienne par le protestantisme, nos contemporains, surtout ceux qui occupent les cîmes scientifiques ou sociales, sont, en majeure partie, rationalistes avoués.

Un rationaliste est un homme qui nie la révélation divine.

Et quel est l'esprit que la négation plus ou moins passionnée et totale de la révélation divine, contenue dans les Livres saints et la Tradition, n'ait pas plus ou moins entamé ? Combien de catholiques, sans oser le dire tout haut, sont cependant convaincus, tout bas, que l'antique enseignement chrétien était, çà et là, quelque peu fautif !

(1) Ces deux ouvrages sont publiés chez Lecoffre, à Paris.

Mais le rationalisme affiché et moins encore le simple doute ne peuvent supprimer les besoins les plus fondamentaux de l'âme humaine qui, de toutes parts, réclament éperdûment et toujours : lumière, espérance, consolation.

L'Amérique, surtout, offre sous ce rapport un spectacle vraiment extraordinaire.

Il semblerait que si, quelque part, les préoccupations métaphysiques et religieuses étaient faites pour succomber sous le bruit des marteaux de forge et disparaître, éclipsées, dans la fumée des hauts-fourneaux, ce devrait être là. Et c'est là, tout au contraire, que les idées chrétiennes sont le plus actives et que, de plus en plus, ailes déployées, on les voit planer puissamment, dans le vaste ciel des préoccupations publiques. Chaque année, le catholicisme, qui n'y comptait qu'un évêque au commencement de ce siècle, et qui n'en compte pas moins de 50 aujourd'hui, élargit ses conquêtes et l'Église n'a pas, en dehors des États-Unis d'Amérique, de perspectives d'avenir plus glorieuses et plus certaines.

Mais il faut le dire, parce que la chose n'est pas suffisamment connue, ce ne sont pas nos timides et vieux procédés d'apostolat français qui ont accompli ces grandes choses ! Il y a fallu des hommes plus hardis, plus conquérants, plus dégagés des antiques méthodes. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire et méditer la vie du R. P. Hecker.

Ce jeune et honnête boulanger, que Dieu va saisir en plein protestantisme et à la gueule embrasée de son four, est le type le plus étrange mais aussi le plus sympathique que la sainteté chrétienne ait depuis longtemps offert. L'action de l'Esprit-Saint, cette action prépondérante dans toute sa vie et qu'il voudra rendre également prépondérante dans la vie des autres, lui apparaît et à juste titre comme le ressort le plus indispensable et le plus énergique de l'apostolat. D'autre part, le vague et l'inconstance des théories protestantes lui avaient montré la nécessité d'une autorité enseignante et directrice et sa

conversion n'avait pas eu d'autre cause. Unissant alors ce qu'en effet l'on ne devrait jamais séparer : le respect de la hiérarchie catholique, la soumission la plus profonde à son autorité doctrinale et en même temps la fidélité à l'action secrète de l'Esprit de Dieu en nous, par la grâce, le R. P. Hecker est arrivé à créer, de toutes pièces, un ordre religieux vraiment nouveau où l'initiative personnelle est tout ce qu'elle peut être, sans jamais rompre en quoi que ce soit avec les saintes lois disciplinaires de l'Église.

Le R. P. Hecker avait vu deux choses : la première qui est l'intensité de notre action individuelle, quand nous faisons ce qui nous plaît ; la seconde, qui est l'esprit de liberté personnelle, dont tout américain est passionnément animé. Et le fondateur des Paulistes, s'emparant noblement de ces deux forces, n'a pas désespéré de les atteler magnifiquement au char de l'Église, pour accélérer sa marche triomphale. Il y a si bien réussi que déjà les imitateurs maladroits et les censeurs jaloux — cette double plaie qui est l'inévitable conséquence de tout succès réel — ont déjà commencé de faire du nom même du R. P. Hecker un nom contesté.

Peu s'en est fallu, cet hiver, qu'un scandale éclatât, lorsque du haut de la chaire de S<sup>t</sup> Sulpice, le R. P. Coubé, prédicateur de l'Avent, tonna contre l'*américanisme catholique* et s'emporta pieusement contre ces nouvelles formes d'évangélisation. Le bruit de cette protestation véhémement n'a pas dépassé l'enceinte des sacristies et n'est point parvenu jusqu'à ce qu'on appelle le *grand public*. Mais l'émotion n'en a pas été moins vive : je l'ai appris de bouches impartiales et très autorisées.

Au fond, le R. P. Coubé ne critiquait certainement pas la vie même du R. P. Hecker ni son œuvre, mais, inquiet des fausses imitations d'une méthode si nouvelle encore, il a voulu rappeler à ceux qui l'oublient que la France catholique, la France moderne des Lacordaire et des Ravignan, des Félix et des Monsabré, n'a rien à envier aux

églises américaines et, en cela, il a mille fois raison. Outre qu'aucun pays ne peut jamais servir de plein modèle à tous les autres, à cause des différences marquées qui les caractérisent ; outre que les États-Unis d'Amérique sont, notamment, aux antipodes de nos traditions et de notre histoire, la France démocratique de 1789 a trouvé, dans son propre sein, des apôtres d'élite qui ont entrepris vaillamment et qui déjà ont, en quelque mesure, réalisé la conversion de la Démocratie par le Christianisme, cette unique et incomparable tâche de l'avenir. Les Didon et les Charles Perraud, de même qu'aujourd'hui les Lemire et les Naudet (pour ne citer que quelques noms), ne sont-ils pas aussi dignes d'être imités et glorifiés que les Manning et les Ireland ? Ne tombons donc pas dans l'excès de chercher, au loin, des exemples qui sont sous nos yeux et ne méconnaissons pas nos richesses pour ne vanter que celles d'autrui. La France des Lavigerie peut aussi bien prêter de son superflu religieux et moral que de son superflu pécuniaire. Voilà, sans doute, ce que le R. P. Coubé aura voulu dire et il faut lui en savoir gré.

Mais si, d'aventure, il se trouvait des catholiques pour blâmer l'héroïsme d'un prêtre comme le R. P. Hecker, sous prétexte qu'il croit, dans des proportions plus généreuses, à l'innocence et à la bonne foi de beaucoup d'âmes dont on commence trop souvent par se défier, et à l'efficacité victorieuse de l'initiative et de la liberté personnelles, pourvu qu'elles se tiennent à l'abri de l'autorité de l'Église, ces catholiques, je le crains, seraient en grand péril de se tromper. Quelles touchantes et réconfortantes paroles, en effet, que celles-ci :

« Le R. P. Hecker pensait qu'un bien plus grand nombre de personnes qu'on ne le croit généralement peuvent être conduites à la perfection et il aurait voulu en sonner le rappel aux oreilles des chrétiens plus souvent qu'on ne le fait d'ordinaire. *Il était également persuadé qu'il y a beaucoup d'âmes dont la vie est entièrement ou presque entièrement indemne de*

*péché mortel* et elles lui paraissaient aptes à devenir d'ardents foyers d'activité, parmi les chrétiens. Il pensait que nous devrions nous adresser plus souvent à ces âmes dans nos discours et moins traiter l'humanité tout-entière comme une masse de pécheurs endurcis ou de pénitents désolés. (1) »

Et encore : « St-Jean de la Croix était son auteur préféré. Ses merveilleux enseignements sur la sagesse divine, exprimés avec l'exactitude d'un théologien consommé et l'onction d'un saint, étaient pour le P. Hecker le gage de sa sécurité à l'égard de son état d'esprit et une source d'inspiration toujours féconde pour la diversion des âmes.

» Pour un observateur ordinaire de nos contemporains, il y a peu de chance de voir cette spiritualité faire de grands progrès. Mais tel n'était pas l'avis du P. Hecker. Il soutenait qu'elle doit être adoptée de préférence à toute autre par les esprits dirigeants dans le christianisme, *car l'indépendance des caractères le réclame et cette indépendance est, par une disposition spéciale de la Providence, le trait caractéristique des âmes d'élite de notre temps. Il croyait à l'effusion prochaine et abondante des dons de l'Esprit ; il pensait qu'une pareille rénovation peut seule sauver la société.* (1) »

Il est certain que ce noble optimisme est beaucoup plus conforme à l'Évangile que le pessimisme, plus ou moins irrité et... ignorant, qui remplit trop souvent nos temples de ses accents désespérés. Quand Jésus vivait et qu'il enseignait ses Apôtres, les temps n'étaient pas meilleurs et Tibère et sa tyrannie immobilisaient d'épouvante l'Univers terrorisé. Le doux Sauveur disait cependant à Pierre, à Jacques et à Jean : « Regardez les moissons, elles commencent à blanchir et elles sont abondantes. Mais hélas ! les moissonneurs font défaut ! »

Eh bien ! aujourd'hui, comme alors, les moissons couvrent à perte de vue les sillons humains : seulement, les moissonneurs sont aussi rares que les

(1) *Vie du R. P. Hecker*, page 302.

(1) *Idem*, page 305.

déclamateurs de famine sont nombreux. Quand le R. P. Hecker n'aurait fait que protester, par son langage, son enthousiasme et sa vie, contre le découragement à la mode, même dans quelques milieux pseudo-catholiques, je le tiendrais énergiquement pour un grand chrétien.

C'est en cela qu'il ressemble à cet héroïque St-Paul, que d'ailleurs il a donné pour patron céleste à son institut et que l'abbé Fouard vient de nous peindre, dans des pages étincelantes de science et de beauté.

St-Paul est l'homme de *l'esprit*, l'homme de l'initiative privée et conquérante ; mais il est aussi l'homme de l'autorité de l'Église, puisque c'est elle qu'il consulte et qu'il invoque à Jérusalem, pour justifier son apostolat parmi les Gentils. On ne l'a pas assez remarqué : le célèbre épisode où Paul résiste à Pierre et qu'il nous a raconté lui-même, dans son épître aux Galathes, nous montre l'ardent apôtre rappelant Pierre au respect de la loi, c'est-à-dire au respect des décisions conciliaires prises par l'autorité. Les protestants, qui regardent St-Paul comme le premier d'entre eux et qui lui ont dressé, sur les bords de la Tamise, à Londres, un temple colossal, destiné à rivaliser avec celui de St-Pierre aux bords du Tibre, dans cette Rome qu'ils détestent, les protestants, dis-je, s'égarent singulièrement quand ils appuient sur l'épître aux Galathes leur résistance à l'autorité de l'Église. St-Paul, au contraire, s'appuya sur l'autorité de l'Église dont St-Pierre était le chef et qui, certes, l'avait montré au concile de Jérusalem, pour lui reprocher de faiblir, dans sa conduite, lorsque la loi, promulguée par Pierre lui-même, recommandait d'agir autrement : Pierre avait décrété avec les autres apôtres, présents à Jérusalem, et notamment avec Paul et Barnabé, que les observances judaïques étaient abrogées et voici que, par condescendance pour les premiers chrétiens judaïsants, Pierre s'abstient, conformément à la liturgie mosaïque, de manger de certaines viandes. Paul alors intervient énergiquement. « Nous avons, au nom de l'Esprit-Saint,

déclaré que la liturgie mosaïque n'existe plus : Pourquoi donc te permets-tu de la pratiquer encore?»

Autrement dit, Paul résiste à Pierre pour une faute de conduite, mais non pas, certes, pour une faute de doctrine, puisque cette doctrine que Paul fait valoir contre Pierre, c'est Pierre, de concert avec Paul, Barnabé et les autres, qui l'avait solennellement établie.

Il faut lire, dans les deux beaux volumes de l'abbé Fouard, l'histoire du grand apôtre que Rome reconnaissante n'a jamais séparé de Pierre lui-même, tout en se rappelant que ce n'est pas à Paul mais à Pierre que Jésus a dit : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les puissances de l'Enfer ne prévaudront pas contre elle. » Oui, il faut lire et méditer, dans le récit de l'abbé Fouard, l'étonnante vie de l'apôtre des Nations. Toute l'antiquité gréco-romaine, à l'époque des Césars, y sert d'encadrement au zèle le plus invincible et le plus céleste. Jérusalem, Corinthe, Athènes, les îles de la Méditerranée, enfin Rome et sa gloire fastique y déroulent successivement leur silhouette, que le pinceau de l'éminent écrivain fixe avec vigueur. *La Vie de Jésus* d'Ernest Renan a trouvé dans celle que lui opposa, trente ans plus tard, le R. P. Didon, sa réfutation littéraire. *La Vie de St-Paul* du même libre-penseur aura désormais, comme éloquente et victorieuse rivale, celle que l'abbé Fouard vient d'écrire.

Et ce n'est pas, certes, sans motif que la Providence permet aujourd'hui à la science catholique et au talent de nos apologistes contemporains de prendre ainsi une solennelle revanche contre les triomphes trop prolongés de l'école rationaliste. « *L'église recommence* », a dit Joseph de Maistre et le mot est aussi juste que profond. La reconstruction, dans les âmes, de l'édifice doctrinal de la foi chrétienne s'impose à l'Église. Cet édifice, sapé, miné, jeté à terre par la libre-pensée audacieuse et spécieuse, gît, depuis plus de cinquante ans, dans le mépris d'une génération affolée qui s'imagine

que la science et le progrès ont vaincu l'Évangile. Il faut montrer à tous ces égarés qu'ils se trompent ; il faut relever, sous leurs yeux surpris, cet édifice doctrinal du catholicisme qu'ils croyaient à jamais renversé. Et c'est pour celà que des hommes comme le R. P. Hecker sont d'augustes modèles à suivre et que des apôtres, comme St-Paul, sont les héros dont l'incomparable courage doit enflammer nos cœurs et provoquer notre plus ardente imitation.

Les lecteurs du *Spectateur Catholique* qui voudront bien se nourrir intellectuellement des deux beaux livres que nous venons de leur recommander et qui surtout y joindront la lecture du récent ouvrage de l'abbé Didiot : « *La Morale surnaturelle spéciale* » (1), s'apercevront que l'Église est encore la reine des esprits et qu'elle porte toujours en main le sceptre de la vérité et de l'éloquence.

L'abbé G. FRÉMONT,  
*Chanoine de Poitiers,  
d'Alger et de Carthage.*



(1) Publié à Paris, chez Taffin-Lefort.



## Signes de Triomphe

*...et portae inferi non praevallebunt adversus eam.*

Par les temps qui courent, si tristes et si malheureux, lorsque l'humanité sans idéal fixe, marche vacillante et folle sans savoir où se diriger ; lorsque l'ouvrage impie et démolisseur de la philosophie positiviste paraît avoir triomphé, lorsque les cœurs séchés par le souffle du doute n'ont plus ni foi ni espérance, lorsque le vil égoïsme a exilé la charité sibleme, et lorsque, produits de tant de maux, sont nées dans les pénombres mystérieuses de l'esprit humain les terribles et fatidiques doctrines anarchistes et nihilistes, juste châtiment des turpitudes de l'homme, — il est hautement consolateur et émouvant de penser aux belles paroles qu'un jour au bord d'un lac de Judée, le doux Nazaréen adressa à Simon, le pêcheur de Galilée, pour lui affirmer que son œuvre se maintiendrait toujours triomphante et que les efforts de l'abîme ne pourraient rien contre elle.

L'esprit humain créé à l'image et à la ressemblance de Dieu doit aspirer à lui par sa propre nature et seules une aberration morale, un trouble, une erreur peuvent le faire dévier de son véritable objet. Mais dans cet éloignement de sa fin suprême l'esprit ne peut se maintenir que par un obscurcissement presque toujours volontaire, car malheureusement l'esprit humain est si orgueilleux que, même sachant qu'il se trouve sur un terrain faux il aime mieux y rester que reconnaître qu'il s'est trompé. Cependant il y a des êtres supérieurs qui reconnaissent leur faute, se confessent coupables ; et ces changements se remarquent surtout chez les hommes au génie doué des qualités les plus riches.

Je faisais toutes ces réflexions naguères en lisant la dernière œuvre du grand poète italien Carducci, le chantre de *Satan*, le payen des *Odes Barbares*. Dans sa composition récente l'écrivain change de théories et loin de chanter le mal et la matière comme autrefois, il entonne un hymne au bien, en l'honneur de l'église de Polenta. On dirait qu'après une lutte terrible et pleine de blasphèmes il a compris la nullité de ses efforts et qu'humiliant sa tête altière devant le Créateur il a demandé la paix et la miséricorde pour son pauvre esprit agité.

Ou, pour mieux dire, on dirait que le grand penseur, effrayé devant le dam qu'il a causé, voyant le désordre qui règne dans la société humaine et le déséquilibre moral actuel, pressentant les malheurs qui menacent les hommes, a voulu signaler l'unique moyen possible de salut, et se repentant d'avoir contribué à l'œuvre néfaste cherche à y remédier en montrant le port assuré, l'unique où on peut trouver la tranquillité absolue. C'est pourquoi Giosué Carducci abandonne la matière, invoque Dieu et son église, et s'émeut en entendant sonner lentement la prière du soir par les cloches d'un vieux temple italien.

Voici à quelle occasion. Dernièrement, quelques imbéciles, dans un but d'utilité publique, voulurent détruire l'église de San Donato à Polenta, précieuse construction du VIII<sup>e</sup> siècle dans laquelle, dit la tradition, Dante pria. Un sanctuaire où l'auteur de la Divine Comédie s'est agenouillé, où son esprit trouva peut-être l'inspiration et son cœur la consolation, doit être un lieu sacré pour tout artiste ; Carducci qui est artiste unit sa protestation à d'autres, parvint à émouvoir l'opinion publique, et l'église de Polenta fut sauvée et déclarée monument national.

C'est pour cette église que Carducci a écrit son *Ode* nouvelle. Le début de la poésie n'est dominé que par le souvenir de Dante.

*Forse qui Dante inginchiòssi ? L'alta  
Fronte che Dio miro da preso chiusa*

*Entro le palme, ei lacrimava il suo  
Bel san Giovanni ;  
E folgorante il sol rompea da' vasti  
Boschi oú lmar.*

Dante pria-t-il dans cette église ? C'est presque certain.

On sait que le poète gibelin fut longtemps l'hôte de Guido de Polenta, un des descendants de la malheureuse Francesca de Rimini, et que le puissant seigneur guelfe, en honneur des lettres, oubliait les haines politiques. La vision de Dante exilé de sa patrie par les rivalités et les factions qui la divisaient et la déchiraient, réfugié dans la maison de son ennemi qui l'accueille et le protège, prostré par la douleur dans la petite église et priant peut-être pour la paix impressionne profondément Carducci qui s'émeut et pense pour la première fois à la mission du poète chrétien qu'il offre en exemple.

*Itala gente da le molte vite  
Dove che albeggi la tua notte, e l'ombra  
Vagoli sparsa di grand anni, vedi  
Ivi il poeta.*

Mais du petit temple où pria Dante, et peut-être aussi Francesca, le poète remonte son vol au triste ciel médiéval et de là contemple les luttes terribles et les malheurs sans nombre qui ensanglantèrent sa patrie. Durant les dix premières siècles de notre ère, Ravenne fut le champ ouvert de toutes les ambitions et de toutes les conquêtes, c'était le port qui conduisait à Rome les barbares du Septentrion et les mercenaires de Byzance, les passions humaines y éclataient, sans frein, produisant partout le mal, la ruine et la désolation. Toutes ces douleurs sont narrées par le poète en sept strophes pleines d'animation et vibrantes de chaleur et de couleur.

Et nous ne sommes encore qu'au début de l'*Ode*, à son exposition ; la pensée inspiratrice du poète est exprimée plus loin. Elle est contenue en deux strophes qui dans une synthèse merveilleuse enferment une conception morale profonde et puissante.

Les barbares arrivèrent et vainquirent. Sur leur passage ils désolèrent et détruisirent tout, ne respectant ni l'Église, ni l'État, ni la société, ni la famille. L'antique civilisation déjà caduque fut engloutie dans l'abîme, et sur la belle Italie — on pourrait dire sur le monde entier — régna la barbarie et avec elle le mal. C'est alors qu'on aurait pu chanter avec Carducci les strophes de l'hymne à *Satan*.

*Nella materia  
Che mai non dorme,  
Re dei fenomeni,  
Re delle forme,  
Sol vive Satana.*

. . . . .  
*Hai vinto il Geova  
Dé sacerdoti.*

En vérité la matière paraissait triompher, emportant l'humanité dans un tourbillon. Mais l'Église du Christ avait été fondée pour son salut, et maintenant Carducci a compris pourquoi Dante pria ; dans son œuvre nouvelle, après nous avoir conté comment les barbares furent vaincus à leur tour, il nous montre comment l'Église fit renaître la paix, calma les passions déchaînées, et comment à son ombre et sous sa protection se constitua la société moderne. Écoutez le poète :

*Qui, nel cospetto à Dio vendicatore  
E perdonante, vincitori é vinti,  
Quei che al Signor pacificó, pregando  
Teodolinda,  
Quei che Gregorio invidiava à servi  
Ceppi tonando nel tuo verbo, à Roma  
Memore forza è amor novo spiranti,  
Fanno il Comune.*

Teodolinde, reine des Lombards avec l'aide du saint pape Grégoire le Grand obtint que son époux Agilulfe se convertit au christianisme. La première preuve de sa foi fut la construction de la superbe cathédrale de Monza ; les arts renaissaient. En vain

l'empereur Maurice menaçait de Constantinople la cour du Saint Père dans la crainte que celui-ci ne soulevât contre lui les terribles Lombards devenus chrétiens ; Grégoire ne s'effrayait point et répondait en affirmant pour la première fois l'autorité indiscutable de l'Église en face de tous les pouvoirs.

C'est de ce moment que date la lutte terrible. L'Église protégea le pauvre et le souffrant, mit un frein aux ambitions et aux ires des puissants ; pendant cette lutte furent engendrées les libertés modernes. La paroisse fut le germe du municiple et de la cité et la juridiction épiscopale servit de modèle à la juridiction communale. L'Église s'opposant ouvertement à l'individualisme féodal aida à l'organisation de la communauté et du municiple, et à son ombre la société se reforma, les arts furent florissants, et l'humanité délivrée de la domination du mal respira de nouveau.

L'intelligence de tant de bienfaits cause une profonde émotion à l'écrivain aussi, Carducci se prosterne à son tour dans la petite église paroissiale de Polenta et une nouvelle pensée, lumineuse, naît dans son esprit. Les temps modernes sont terribles, et grands le désordre et l'abattement de la société. Du sein ténébreux du génie humain surgissent des doctrines stupéfiantes qui, une fois brisé le frein moral maintenu uniquement par la religion, menacent de tout détruire ; l'homme n'a ni foi ni espérance, l'égoïsme supplante la charité et la société se désagrège. Comment éviter une telle ruine, remédier à tant de maux ?

Comme alors ! L'Église du Christ, avec sa doctrine, seule peut restaurer, fortifier, conserver ; nous devons retourner à elle pour trouver la consolation à nos angoisses, repos et trêve aux luttes de notre esprit. Ici le poète s'enthousiasme, et oubliant d'anciens blasphèmes et ses impiétés, il invoque la Mère consolatrice et tendre.

La transformation est immense, et la nouvelle poésie est le signe d'un indiscutable triomphe. L'idée vaincra sûrement la matière, le doute disparaîtra

devant la foi, la doctrine du Christ sera glorifiée de nouveau et les paroles du Nazaréen auront une ratification nouvelle, les portes de l'abîme ne prévaudront point contre elle. Signes de triomphe, — je le répète, signes de triomphe qui consolent et réjouissent.

Écoutons le poète :

*Salve, chiesetta del mio canto ! A questa  
Madre vegliarda, ó tu rinnovellata  
Itala gente da le molte vite,*

*Rendi la voce*

*Della preghiera ; la campana squilli  
Ammonitrice : il campanil risorto  
Canti di clivo in clivo à la campagna*

*Ave Maria.*

*Rome, Octobre 1897.*

RAFAËL MITJANA.



**Monogamie et Polygamie**, par Björnstjerne Bjornson. Traduction de MM. Auguste Monnier et Georges Montignac, préface de M. Émile Faguet. broch. 1897. Stock, éditeur. — Faut-il que dans les milieux littéraires on ait perdu le sens du catholicisme et des ressources qu'il offre à la moralité, pour que trois Parisiens de Paris aient pris la peine de traduire et de préfacer cette plate élucubration scandinave ! On croit rêver, on relit, on se dit : « Faguet y a vu un beau sermon laïque », ça doit être beau. Plus on relit, plus ça ressemble au boniment des Pilules Pink Pour Personnes Pâles ou de la tisane des Shakers, c'est le même procédé de démonstration par des anecdotes inconnues, le même grossissement de faits infimes à des proportions historiques : « Lorsque les sciences naturelles ont défini d'une façon précise ces lois de l'hérédité qui font de la modération un devoir vis-à-vis de l'espèce, un *grand mouvement* s'est produit. Les femmes Anglo-Saxonnes en particulier se sont efforcées d'exiger la même moralité chez l'homme que chez la femme et c'est par elles que cette grande idée s'est transmise jusqu'à nous (p. 18) ». Voyez-vous ces ligues et ces meetings de quelques ladies londoniennes, cette agitation minuscule qui date d'hier, transformées en grand mouvement historique ! Et d'ailleurs comme toutes ces affirmations recouvrent des ignorances ! Ainsi « les sciences naturelles ont défini d'une façon *précise* les lois de l'hérédité », mais les sciences naturelles n'ont pas pénétré le mystère de l'hérédité, elles commencent à peine à l'entrevoir ! Ainsi encore « ces lois de l'hérédité font de la modération un devoir vis-à-vis de l'espèce » mais jamais une loi naturelle ne fera un devoir ! Une loi naturelle c'est une vue objective des choses ; un devoir, cela procède de notre vue subjective des choses : de l'un à l'autre point de vue il y a un abîme infranchissable ! — Savourons encore ceci : « Un médecin, qui était aussi un profond psychologue, m'a fait remarquer plusieurs personnages historiques dont les paroles et les actions révèlent d'une façon frappante la folie des grandeurs ; et, par cette simple indication, nous pouvons deviner combien cette maladie à elle seule, a retardé le progrès de l'humanité (p. 35) ». N'est-ce pas que ce facétieux procédé de généralisation à la Lombroso rappelle le remède « seul approuvé dans plusieurs hôpitaux » ?

Le sujet de ce misérable tract ? Oh ! bien simple ! la fidélité de l'homme pendant le mariage et la chasteté avant. Mais en quoi cela répond-il au titre « monogamie et polygamie » ? Ah ! voilà devant quoi il faut se pâmer, scandinavement. C'est de l'humour : L'homme qui dans sa vie a connu plusieurs femmes est polygame. Pour être monogame il faut n'en avoir connu qu'une. Mais, me direz-vous, le polygame, c'est celui qui épouse plusieurs femmes à la fois ; la polygamie consiste à faire vivre plusieurs femmes en même temps au foyer domestique. Entre le fait d'avoir connu plusieurs

femmes successivement et le fait de les faire vivre en ménagerie il n'y a aucun rapport ! Ami, c'est ce qui vous trompe. Il avait été fait là-dessus un mot d'esprit ; il avait été dit : l'infidélité des occidentaux c'est de la polygamie « successive ». Björnstjerne Bjornson est venu. Il n'a pas compris « successive » ; c'était sans doute au delà des forces, alors il a supprimé ce vocable ; il n'a pas compris le mot d'esprit, alors il en a fait une brochure de 62 pages. Maintenant c'est décidé, l'infidélité est de la polygamie et nos gens d'esprit admirent.

Remarquez-le bien, l'efficacité morale est tout entière dans cette nouvelle appellation de la chose. Jusqu'ici on se disait : « Je vais tromper ma femme » et ça n'arrêtait pas du tout. Désormais on se dira : « Je vais être polygame » et ça arrêtera net. C'est ainsi que pour ne pas vouloir de la foi à la magie des sacrements on est réduit à croire à la magie des mots.

MAURICE HAURIUO.



**Lettres de Malaisie**, par Paul Adam. Paris, 1898, Éditions de la « Revue Blanche. » — Il était certainement d'une haute ironie de peindre la réalité brutale de l'État communiste en regard des berquinades de la République de Salente. Cela est souligné par l'impression, à la suite de chacune des lettres pimentées, de quelques pages melliflues du chapitre IX du *Télémaque* précédées du moderne sigle Cfr. C'est ainsi qu'après la formidable peinture d'un rut officiellement organisé, qui fait des états de « Jérôme le fondateur » hebdomadairement une succursale de Lesbos et des pays phalliques, après le déploiement d'une procession sacrée dont les rites et les symboles, primitivement catholiques, se sont mués en ceux du culte de la bonne déesse, on est invité à *conférer* ceci que rêva le doux Fénelon pour la ville d'Idominée : « tout » était tranquille et riant, mais la joie était modérée et les » plaisirs ne servaient qu'à délasser des longs travaux ; ils en » étaient plus vifs et plus purs. » (p. 224).

Donc, opposer ce qui serait à l'idéal tant de fois rêvé ; montrer, qu'il faudrait tout de suite aller jusqu'à la communauté des femmes ; que la communauté des femmes ne serait qu'une débauche et tuerait l'amour ; que l'organisation communiste ne pourrait se maintenir que grâce à l'universelle dépravation, à l'abolition du sens moral et aussi grâce à un effroyable despotisme symbolisé par les aéronefs qui, avec leurs chapelets de torpilles suspendues, planent menaçantes au-dessus de toute vie ; telle a été l'intention de l'auteur. Cela est exécuté avec de prodigieuses trouvailles d'imagination ; tel ce condensateur des énergies neuriques, cet hémicycle où des couples halètent de désir, cependant qu'au milieu un vieux savant cherche tranquillement la solution d'un problème, aidé par le dégagement et la tension du fluide ; telle encore cette ville de Mars, digne pendant des villes de Minerve, de Jupiter, de Vulcain, où l'armée est concentrée à côté des abattoirs et à côté de la nécropole, dont les fours

crématoires sont desservis par des trains bleus... Quant au style, on le connaît bien, le vocabulaire de Zola manié par Choderlos de Laclos; des violences et des polissonneries avec distinction et tranquillité.

Au demeurant, craignons que ce livre capiteux où il y a du *Looking Backward* de Bellamy, du *Caliban*, de l'*Oncle Barbasson* et du *Tour du Monde*, ne soit lu pour ses pages érotiques plutôt que pour la leçon qui s'en dégage.

MAURICE HAURIUO.



**Un congrès d'intellectuels à Gand**, par le R. P. Delattre, S. J. *Louvain* : POLLEUNIS. (1897). — Jadis, à cette place, nous avons dit notre franc avis sur la réunion littéraire de Gand où fut discutée, entre écrivains catholiques, l'attitude, qu'il convenait d'adopter vis-à-vis des formes d'art contemporaines.

L'initiatives de cet échange d'idées ne parut en tous points louable; d'aucuns, certes, regrettèrent (tel M. Edmond de Brujn) que l'assemblée, au lieu d'aborder les problèmes nouveaux qui préoccupent actuellement l'intellectualité des jeunes générations se fut contentée d'enregistrer les résultats acquis; ceux-là même tout au moins durent reconnaître au Congrès le bénéfice d'avoir affirmé définitivement et irrévocablement le droit des lettrés catholiques de s'intéresser d'enthousiasme et d'activité à l'art de leur époque.

De l'avis de tous les artistes la question paraissait donc close, lorsqu'il a plu à un orientaliste de la rouvrir: il l'a fait en termes tels, avec un soin si visible de blesser la personne des orateurs du Congrès, que des ripostes s'imposèrent; quelque fut la vivacité de ces ripostes, elles restituèrent au R. P. Delattre la monnaie de sa pièce, et c'est sur l'agresseur que doit retomber la responsabilité des polémiques plus que vives échangées en cette occasion.

Pour nous il ne nous convient point de reprendre avec lui la dispute à laquelle le R. P. Delattre nous convie: s'il lui plaît de proclamer *l'Art Poétique* de Boileau le code intégral de la formation intellectuelle et de méconnaître l'évolution littéraire progressive, marquée par les noms de Châteaubriand, Hugo, Lamartine, Leconte de L'Isle, Baudelaire, Verlaine, Hello, Barbey d'Aurevilly, — c'est évidemment son droit... D'autre part nous nous passerons de sa permission pour nous intéresser davantage aux manifestations modernes de l'art, avec le désir de les faire servir à la glorification de la pensée chrétienne.

En tout cas, que le R. P. Delattre soit bien persuadé que si profondes que soient nos divergences, nous ne nous autoriserons jamais d'un malentendu purement artistique pour incriminer l'orthodoxie de nos adversaires ce qu'il fait de M. l'abbé Klein: c'est un procédé que nous laissons pour compte à son esprit de charité bien connu.

FIRMIN VAN DEN BOSCH.





## Tableau Alphabétique des Rédacteurs du Tome II

M. MARIUS ANDRÉ :	
Le R. P. Xavier de Fourvières . . . . .	68
UN MOINE AUGUSTIN ( <i>de Valladolid</i> ) :	
LES ORDRES MONASTIQUES AUX PHILIPPINES.	174
M. ÉMILE BERNARD :	
<i>Extraits des contes trouvés dans un puits :</i>	
<i>Moïse et le Veau d'or. — Déception impossible</i>	158
M. YVES BERTHOU :	
<i>Fête-Dieu</i> . . . . .	19
M. CHARLES BRUN :	
<i>L'Étable</i> . . . . .	194
<i>Le Jeu de Trévise</i> . . . . .	195
<i>Frère Pacifique</i> . . . . .	198
<i>Le Cantique de la Mort.</i> . . . . .	199
ABBÉ CHARLES CAEYMAEX :	
Anciennes littératures chrétiennes. . . . .	64
Le christianisme et l'empire romain. . . . .	149
M. HOUSTON STEWART CHAMBERLAIN :	
DE LA SAINTETÉ (réponse à M. W. Ritter).	193
M. LÉON COENEN :	
L'âme de la femme . . . . .	150
M. G. D. :	
<i>Saint François chantant au labour.</i> . . . .	199
M. EDMOND DE BRUIJN :	
Le Socialisme en danger . . . . .	98
Enquête sur la Commune de Paris . . . . .	99
Le Droit divin immédiat . . . . .	100
Au musée d'Amsterdam . . . . .	123
R. P. XAVIER DE FOURVIÈRES :	
<i>Les Hosties à l'abbaye de Cluny</i> . . . . .	66
M. OLIVIER DE GOURCUFF :	
<i>Saints de Bretagne</i> . . . . .	12
M. REMY DE GOURMONT :	
LE VERS-LIBRE LATIN. . . . .	115

M. ERNST DELTENRE :	
Autour de « Ste-Godelive » de Tinel . . . . .	88
<i>Noël</i> (musique) . . . . .	265
M. OLIVIER GEORGES DESTRÉE :	
<i>Trois Poèmes :</i>	
<i>Sainte Dorothee de Cappadoce</i> . . . . .	241
<i>Sainte Rose de Viterbe</i> . . . . .	249
<i>Saint Jean Gualbert Visdomini</i> . . . . .	252
M. CHARLES DOUDELET :	
Œuvres mystiques : Ruijsbroeck, Denys le Chartreux, Cath. Emmerich . . . . .	109
M. CHARLES DUMERCY :	
La Migration de l'âme . . . . .	85
M. CHARLES D'YS :	
<i>Dies Dominica</i> . . . . .	17
M. MAX ELSKAMP :	
<i>Noël en bleu</i> . . . . .	265
M. LAURENT FIERENS :	
Comment Taine mourut religieux . . . . .	97
M. F. FLEURIOT-KÉRINOU :	
<i>Les vrais pauvres.</i> . . . . .	22
ABBÉ G. FRÉMONT :	
DE L'APOSTOLAT QUI CONVIENT A NOTRE TEMPS	278
M. ANDRÉ GIDE :	
RÉPONSE A LA LETTRE DU FAUNE (M. Jam- mes) . . . . .	141
M. CHARLES GUÉRIN :	
<i>Vanité.</i> . . . . .	190
ABBÉ PAUL HALFLANTS :	
L'interprétation symbolique dans la Bible.	63
Pr MAURICE HAURIOU :	
FRAGMENT SUR L'ÉVOLUTION ET LA CONTRÉ- VOLUTION AU SENS THÉOLOGIQUE. . . . .	55
La Création et la Providence devant la Science moderne. . . . .	107
Monogamie et Polygamie . . . . .	292
Lettres de Malaisie . . . . .	293
M. FRANCIS JAMMES :	
EN FAVEUR DE LA SIMPLICITÉ CHRÉTIENNE (lettre à M. Gide) . . . . .	51
RÉPLIQUE A ANDRÉ GIDE. . . . .	182
<i>On dit qu'à Noël.</i> . . . . .	264
M. AUG. EDM. JOLY :	
L'art chrétien à l'Exposition de Bruxelles.	122



M. JULES RAULIN :	
<i>Le Siège de Pérouse</i> . . . . .	194
<i>Le Fiancé de la Pauvreté</i> . . . . .	195
<i>La Conversion des Foules</i> . . . . .	197
<i>Les Léproux</i> . . . . .	197
<i>Le Règne de la Grâce</i> . . . . .	198
M. WILLIAM RITTER :	
ENCORE L'ART CATHOLIQUE ET LES HISTO-	
RIENS DE LA RENAISSANCE . . . . .	69
M. FERNAND SÉVERIN :	
<i>En Ombrie</i> . . . . .	193
M. LOUIS TIERCELIN :	
<i>Chanson de Noël</i> . . . . .	11
M. FIRMIN VAN DEN BOSCH :	
Un congrès d'intellectuels à Gand . . . . .	294

## Anthologie ou Documents

B. RAYMOND LULLE (trad. du catalan) :	
<i>Le Livre de l'Ami et de l'Aimé</i> (v. 182-366)	
5, 49, 101, 143, 183, 231	
SOURCE POPULAIRE :	
NOËL LATIN ( <i>Dies est laetitiae</i> ) . . . . .	271
NOËL FLAMAND (trad.) ( <i>Het viel een Hemels-</i>	
<i>douwe...</i> ) . . . . .	272
NOËL FLAMAND (trad.) ( <i>O Soete harmonije!</i> ). . . . .	275
NOËL FLAMAND (trad.) ( <i>Noyt sulcken liefde op</i>	
<i>Aerdtryck...</i> ) . . . . .	277
NOËL BRETON (remanié). . . . .	11
VALDIVIELSO :	
<i>Seguidilla</i> (trad. de l'espagn.) . . . . .	151

## Annotateurs, Éditeurs et Traducteurs

M. MARIUS ANDRÉ (annote et trad. du catalan) :	
<i>Le Livre de l'Ami et de l'Aimé</i> , de RAYMOND	
LULLE (v. 182-366) 5, 49, 101, 143, 183, 231	
(transcrit du provençal) :	
<i>Les Hostie à l'abbaye de Cluny</i> , du R. P. XAVIER	
DE FOURYIÈRES . . . . .	66
(trad. de l'espagnol)	
<i>Seguidilla</i> de VALDIVIELSO . . . . .	151
M. EDMOND DE BRUIJN (trad. du vieux flamand)	
<i>Noëls flamands</i> . . . . .	272, 275, 277
M. LOUIS TIERCELIN (trad. du breton et rime)	
<i>Chanson de Noël</i> . . . . .	11

# Dessinateurs et Graveurs

M. ÉMILE BERNARD :	
SAINT FRANÇOIS D'ASSISE (reprod. zincogr. d'une lithogr.) . . . . .	200
SIR EDWARD BURNE-JONES :	
SAINTE DOROTHÉE (photograv. d'après photographie Hollyer du tableau en possession de M. A. E. Street) . . . . .	239
M. CHARLES DOUDELET :	
MADONE (zincogr. et bois chromotypographiques) . . . . .	83
L'ADORATION DES ANGES A LA NOËL (deux zincogr.) . . . . .	274, 276
M. MAX ELSKAMP :	
EMBLÈMES BRETONS, FOLKLORIQUES, MARITIMES ET AUTRES ORNEMENTATIONS (grav. orig. sur buis) 10, 11, 14, 15, 17, 20, 52, 121, 142	
ENFANT DE CŒUR (grav. orig. sur poirier) . . . . .	115
SPIRITUS FLAT UBI VULT (orig. brûlé sur buis à la pointe de platine) . . . . .	173
LES 7 ŒUVRES DE MISÉRICORDE SPIRITUELLE (titre, poinçon et suite orig. grav. sur buis) 213, 215, 217, 219, 221, 223, 225	
AMOUR (grav. orig. sur buis) . . . . .	237
M. JAMES ENSOR :	
LA CATHÉDRALE (repr. zincogr. d'une eau-forte) . . . . .	93
M. FRANZ-M. MELCHERS :	
LES 7 PSAUMES DE LA PÉNITENCE (photogr.)	189
NUIT DE NOËL (photogr.) . . . . .	269
M. FÉLIX VALOTTON :	
MASQUE DE TAINÉ (zincogr.) . . . . .	96 <sup>bis</sup>
» » Mgr DARBOY (zincogr.) . . . . .	98 <sup>bis</sup>
M. MAURICE VERNEUIL :	
SALAMANDRE . . . . .	100
MASCARON . . . . .	192
HIPPOCAMPE . . . . .	285
CYGNES ENNEMIS . . . . .	291
ANTOINE WOENSAM (DE WORMS) :	
FRONTISPICE POUR L'ÉDITION DES ŒUVRES DE DENYS LE CHARTREUX (reproduct. d'une grav. sur bois) ( <i>Confer Ludwig Rosenthal : Catalog. XL. N<sup>o</sup> 311. — Munich 1884. —</i> )	

TIRÉ POUR  
" LE SPECTATEUR  
CATHOLIQUE "



SUR LES PRESSES  
DE J.-E. BUSCHMANN  
A ANVERS



## OPINIONS :

Le XX<sup>e</sup> Siècle (Bruxelles, 30 Août 1897) :

**Apologétique :** Faire de la littérature et de l'art les chantres du divin, tel est le but singulièrement élevé que se propose une jeune revue, la dernière en date — dont je viens de lire quelques fascicules. J'ai commencé ma lecture avec une curiosité hostile et une antipathie hérissée. Sous prétexte que le joug pesant du positivisme nous écrase depuis trop longtemps on nous a vraiment saturés d'un spiritualisme en toc, ésotérique et prétentieux, aussi malsain que faux.

Il est vrai que la revue arborant fièrement l'épithète de catholique, le danger d'hétérodoxie n'était pas à craindre. Restaient d'autres travers, moins graves assurément, mais que j'appréhendais comme parfaitement insupportables. C'est d'abord la manie de réduire la liturgie catholique, si pleine de sagesse profonde et de grave poésie, au rôle futile d'accessoire littéraire. C'est encore, sous couleur de modernisme et de largeur d'esprit, le mépris hautain du passé et des choses du passé ; la critique ironiquement acerbe de certaines de nos plus pures gloires catholiques. C'est enfin, la naïve fatuité de s'imaginer qu'un monde nouveau s'inaugure au seuil de la nouvelle revue.

Voilà toutes mes préventions, et si j'en parle, c'est que la lecture continuée les a dissipées, sans en laisser de trace.

Je ne m'étendrai pas plus que de raison sur ce que le *Spectateur catholique* présente de distinction élégante dans le format, la disposition typographique, le savant agencement des articles.

Je ne louerai pas comme il conviendrait les mérites d'un style très moderne, un peu précieux, un peu elliptique, mais tout pétri d'intellectualité, et qui classe la revue au tout premier rang des périodiques littéraires. C'est que je souhaite en venir d'emblée à une particularité plus importante.

Le *Spectateur catholique* poursuit franchement un but d'apostolat par l'art. Apostolat ? le mot est un peu gros, et pourtant je n'hésite pas à l'écrire. Comment qualifier autrement l'acte de quelques jeunes gens d'élite qui, remarquant que la grande pauvreté du siècle est surtout une pauvreté intellectuelle, se sont dit : nous avons, nous, dans notre religion divine, dans la « vie des saints et les » œuvres des docteurs, dans les Evangiles et les liturgies d'immenses réserves de nourriture savoureuse et substantielle. Notre devoir de charité est de les communiquer largement à tous ceux qui ont faim et soif de beauté et de vérité. »

En dehors de la pensée catholique, l'art et la littérature sont troublés et le malaise s'affirme par une aspiration angoissée vers l'au-delà, par la recherche à la fois inquiète et fervente d'un idéal surnaturel.

Or, la religion chrétienne par son dogme et sa morale, par sa vie mystique dans l'Eglise et dans l'âme des fidèles, est seule capable de combler le vide laissé dans les âmes par le triomphe du naturalisme. Le malheur est qu'elle n'est pas connue. Il n'y a pas actuellement, dit M. Alphonse Germain (1), de doctrine plus mal connue que le catholicisme ; tous les esprits cultivés interrogent les livres de nos adversaires, combien y en a-t-il qui remontent aux sources ?

C'est, hélas ! la triste vérité. On ne connaît pas la religion chrétienne, car si on la connaissait, il serait impossible de passer à côté d'elle, comme tant de penseurs modernes le font, sans même lui jeter un regard de simple curiosité. C'est une chose vraiment inouïe que dans un temps informé comme le nôtre, à une époque d'érudition et de recherches, la chose la plus mal connue des savants et des poètes, ce soit précisément cette religion qui a informé la civilisation occidentale.

On comprendrait que sa vérité intrinsèque et son origine divine fussent discutées. Mais ce qu'on ne comprend pas, c'est qu'on ne prenne pas la peine d'en étudier impartialement l'économie. Car, la religion, si même elle n'était vraie, serait au moins une construction de l'esprit, dépassant en sublimité toutes les philosophies connues. Sa métaphysique, qui revêt dans le petit catéchisme une allure toute populaire et simple, devient un système extrêmement serré dans les œuvres dogmatiques, se change en poésie ardemment belle dans l'œuvre inspirée des mystiques. Sa morale dénote une connaissance intime de la nature humaine depuis ses bas-fonds fangeux et troubles, jusqu'aux nobles inspirations qui naissent sur les cimes de l'âme purifiée. La liturgie enserré l'année tout entière dans les péripéties d'une sorte de drame sacré qui reproduit, sous une forme symbolique, les principaux mystères de la vie du Christ. L'Eglise, enfin, est un instrument de gouvernement spirituel, d'une force et d'une souplesse incomparables.

1) *Spectateur catholique*, n° 1, p. 11.

Voilà ce qu'on ignore, et bien d'autres choses encore. C'est donc un devoir pour les catholiques de ne pas se confiner dans l'apologétique ergoteuse et didactique, mais d'entrer dans la voie de l'apologétique active, qui discute peu, mais qui affirme et qui étale les trésors de vérité et de beauté enfermés dans la religion.

Voilà ce que se proposent les vaillants fondateurs du *Spectateur catholique*. Ils le font en esprit de foi. Ils le font encore en artistes. Leur but direct, c'est de vêtir d'art les vérités traditionnelles de la foi. Là où le raisonnement tout sec n'entre pas, où la dialectique trouve des cerveaux barrés, l'image s'insinue et la beauté amollit les cœurs par son charme rayonnant.

C'est toute la pensée d'Hello, ce génial écrivain, à la fois philosophe et artiste, reprise par une collectivité de jeunes gens ardents et pleins de talent.

Nous souhaitons de tout cœur à la nouvelle revue catholique bonne et longue vie. La tâche est vaste et elle est délicate. Mais elle est singulièrement noble et opportune.

FERNAND VANDEVELD.

### Le Bien Public (Gand, 25 Février 1897) :

**Le Spectateur catholique :** Encore une revue ! Le *Spectateur catholique*, d'inspiration à la fois littéraire et catholique. Son but : ramener les âmes au catholicisme en montrant sa beauté.

Que d'art merveilleusement ramassé dans ces quelques pages ! Mais, au-dessus de cela, admirons plus encore l'intention si droite, la conviction si honnête et si sérieuse de ceux qui s'engagent dans ce chemin en partie du moins peu fréquenté jusqu'ici : une apologétique, et, semble-t-il, une apologétique par l'art surtout.

En lisant cette première livraison, on doit leur reconnaître vraiment grand air sans forfanterie, une belle et saine noblesse d'idées, plus la volonté d'être eux-mêmes. Cela fait mieux que plaire, quand au fond il y a une pensée aussi grave, qui est de servir Notre Seigneur.

Après cela, s'il y a encore du page chez ces chevaliers, patience ; il y a bien aussi une belle plume aux casques !

Avouons qu'il nous faut de ci de là quelque effort pour les bien comprendre, encore peu habitués à ce style, un peu jeune pour un admirateur entêté des Lacordaire et des Veillot.

« Le vers est un clairon, la prose est une épée, » disait Louis Veillot ; il y a encore un peu de poésie dans toute cette prose. — Quand il leur faudra batailler ferme, ils reprendront la vieille prose, la noire, soyons-en sûrs.

Pour leur programme, il est si étendu ! On sent dans cette première livraison comme un grand bruissement d'instruments de premier choix en train de s'accorder pour le concert de tout à l'heure, plutôt qu'on n'entend l'œuvre interprétée déjà...

Quant à la mystique, elle a vraiment des côtés difficiles pour les novices même bien doués et de bonne volonté.

L'impression typographique est parfaite ; elle révèle un goût artistique très pur, sans recherche. Leur devise donne la vraie raison d'être de la revue : *Fides quærens intellectum. Fidem quærens intellectus.*

En somme, le *Spectateur catholique* vient à son heure. Tant d'esprits sont fatigués de la littérature dévergondée des uns, de la sentimentalité fade des autres ; ils recherchent quelque chose qui élève l'âme vers des régions plus pures et plus rapprochées de Dieu.

C'est là le grand besoin de notre temps.

Le nom de Mgr de Harlez figure parmi les membres du comité-protecteur. L'éminent prélat, toujours jeune, toujours de son temps, ne pouvait refuser sa sympathie à une œuvre pareille.

### La Sicilia Cattolica (Palerme, 31 Octobre 1897) :

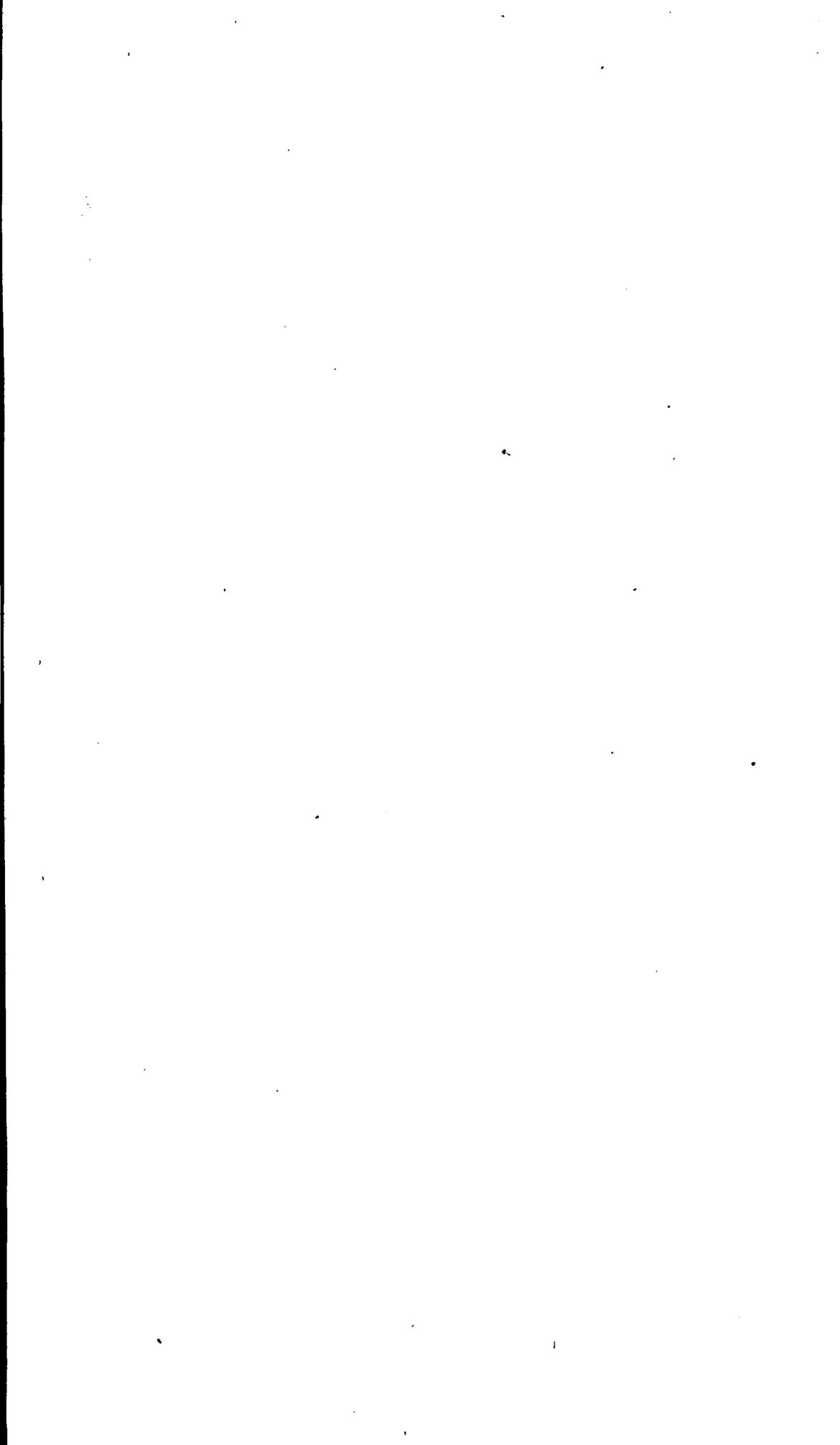
..... Le *Spectateur Catholique* è una rivista cattolica, che unisce ad una grande eleganza tipografica un contenuto splendido. Si occupa di cose letterarie ed in specie della letteratura mistica e religiosa.....

(D'autres opinions suivront).















## **Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB**

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

### **Protection**

#### **1. Droits d'auteur**

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

#### **2. Responsabilité**

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

#### **3. Localisation**

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom\_du\_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

### **Utilisation**

#### **4. Gratuité**

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

#### **5. Buts poursuivis**

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

#### **6. Citation**

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

#### **7. Liens profonds**

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

### **Reproduction**

#### **8. Sous format électronique**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

#### **9. Sur support papier**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

#### **10. Références**

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.